

ÉRASME

SA VIE ET SON ŒUVRE JUSQU'EN 1517

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE.

(Suite et fin¹.)

IV.

La correspondance d'Érasme est pauvre de détails sur son séjour en Italie, qui se prolongea pourtant jusqu'à l'automne de 1509². Elle ne nous renseigne pas sur son voyage. Après s'être arrêté quelques jours à Orléans, puis à Lyon, il passait les Alpes, arrivait à Turin, s'y présentait à la Faculté de théologie, soutenait hâtivement et pour la forme les discussions obligatoires, et, le 4 septembre, était reçu docteur. Par la Lombardie et Pavie, dont il visita la Chartreuse, il atteignit Bologne. Il voulait s'y arrêter longuement : mais Jules II assiégeait la ville ; il dut traverser en hâte l'Apennin, attendre à Florence la fin des hostilités. Trois courts billets, adressés à Servais Roger, au musicien Obrecht, au juriste Jacques Maurits, sont les seuls souvenirs qui nous restent de ces quelques semaines pendant lesquelles Érasme, indifférent au charme de la vie florentine, traduisait quelques nouveaux dialogues de Lucien pour ne pas rester complètement désœuvré³. Le 11 novembre, il put regagner Bologne. Il vit Jules II y entrer en triomphe. Mais ses lettres nous donnent peu de détails sur les treize mois qu'il y passa et qui lui laissèrent de mauvaises impressions. Le climat fatigua sa santé ; la peste le contraignit à fuir quelque temps à la campagne. Il s'entendit mal avec le frère de ses élèves et le gouverneur anglais qui les accompagnait. L'Université avait

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXI, p. 225-262.

2. P. de Nolhac, *Érasme en Italie*, 2^e éd.; Paris, 1898, in-8°.

3. Lettres 200-203. — Hoc nimirum agens ne nihil agerem (lettre 205, l. 36).

perdu, l'année précédente, Filippo Beroaldo; Érasme se lia d'une étroite amitié avec l'helléniste Paolo Bombasio, sous la direction duquel il revit ses versions d'Euripide et continua de lire les auteurs grecs¹.

Bien que, dans une pièce de vers adressée à Guillaume Cop, il eût annoncé son intention de consacrer au Christ le reste de son existence, il se sentait repris invinciblement par les études antiques². A Bologne, la collection primitive des *Adages* s'était transformée en un lourd volume où se condensait toute la sagesse pratique d'Athènes et de Rome³. Il fallut trouver un éditeur. Le 28 octobre 1507, Erasme écrivit à Alde Manuce, dont l'atelier, ouvert à Venise depuis 1494, restait sans travail par suite des guerres; il lui demandait d'imprimer les deux tragédies d'Euripide, dont l'édition parisienne ne le satisfaisait pas⁴. Puis, à la fin de l'année, délivré de la surveillance des fils de Boerio, et pour la première fois, muni d'une somme qui lui permettait d'attendre l'avenir, il remettait le voyage qu'il projetait à Rome et partait pour Venise. Mais aucune des lettres qui nous ont été conservées ne date des sept ou huit mois qu'il passa parmi les presses d'Alde ou dans la maison d'Andrea d'Asola, et pendant lesquels furent achevées et imprimées les *Adagiorum Chiliades*. C'est par les *Colloques* que nous savons combien la sobriété vénitienne fut pénible à l'humaniste hollandais; c'est par le récit de Beatus Rhenanus ou par des allusions éparses dans les œuvres d'Érasme que nous connaissons les noms des savants avec lesquels il vécut à Venise, Jérôme Aléandre, Battista Egnazio, Paolo Canale, Ambrogio Nolano⁵. Enfin, en septembre, il offrit le nouveau livre à Mountjoy, qui, huit ans auparavant, avait reçu la dédicace de la première édition⁶. Une collection d'allégories chrétiennes devait compléter le recueil des proverbes antiques; mais Érasme ne se hâta pas de la rassembler; il pré-

1. P. de Nôlhac, *op. cit.*

2. *Luciani... opuscula*, fol. 52 r°. Ad Guillelmum Copum... de senectute subrepente deque reliquo vitae Christo cui totum debebatur dicando carmen.

3. Allen, t. I, p. 59. Beatus Rhenanus à Charles-Quint : Dum Bononiae volumen Adagiorum pridem cœptum absolvit.

4. Lettre 207; publiée pour la première fois par M. P. de Nôlhac, d'après le Reg. Vat. 2023, fol. 163.

5. P. de Nôlhac, *op. cit.*

6. Lettre 211.

férait travailler à rétablir les vers mutilés de Plaute, de Térence, et des tragédies de Sénèque¹.

Les *Adages* obtinrent immédiatement un très grand succès. L'auteur, ignoré jusque-là en Italie, prit d'emblée l'un des premiers rangs parmi les maîtres du présent et du passé. Cependant, il acceptait d'accompagner à Padoue un des fils du roi d'Écosse, qui, à peine âgé de dix-sept ans, était déjà pourvu de l'archevêché de Saint-André. Chassés de la Haute-Italie par la guerre, le maître et l'élève arrivèrent à Sienne dans les derniers jours de 1508. Vers la fin du carnaval, Érasme partit pour Rome, y passa la plus grande partie du carême ; il y revint, avec le jeune prince, pendant la semaine sainte, puis le conduisit voir Naples. De retour à Rome, ils se séparèrent ; Érasme, resté seul, y goûta pour la première fois le succès. Scipione Fortiguerra, qu'il avait connu à Bologne, l'introduisit parmi les savants et les humanistes de la cour pontificale. Érasme se plaisait à Rome ; il en aimait la lumière, les ruines, la vaste campagne ; plus encore, il aimait la société élégante qui se réunissait autour de quelques prélats dont il avait acquis la bienveillance, les cardinaux Jean de Médicis, Grimani et Riario, l'évêque de Bologne Stefano Ferrerio, l'évêque de Nantes François de Guibé². Bien que le paganisme de la haute Église fût en désaccord avec son idéal de simplicité apostolique, il pensait à se fixer pour quelque temps et peut-être pour toujours dans la ville éternelle, lorsque Mountjoy lui écrivit de Greenwich, le 27 mai 1509, pour lui annoncer l'avènement de Henry VIII³. Érasme avait, deux ans auparavant, reçu du nouveau roi une lettre flatteuse ; protégé par des hommes de cour comme Mountjoy, des hommes d'Église comme Warham et Fisher, il pouvait espérer beaucoup de l'Angleterre. Warham lui promettait une pension⁴, Mountjoy le rappelait en termes pressants. Malgré les instances du cardinal Grimani, Érasme quitta Rome, où sa vie aurait pu être plus heureuse, et, par la Suisse et le Rhin, gagna Louvain et Anvers, où il s'embarqua⁵. Mais la plupart de ces détails, que M. de Nolhac a le

1. *Catalogus Lucubrationum*, t. I, p. 13, l. 4.

2. P. de Nolhac, *op. cit.*

3. Lettre 215.

4. Lettre 214.

5. P. de Nolhac, *op. cit.* — Érasme quitta Rome vers juillet 1509.

premier mis en lumière, ne nous sont guère révélés que par Beatus Rhenanus ou quelques allusions des *Colloques* : il ne nous reste pas une seule des lettres qu'Érasme écrivit de Rome.

*
* * *

Le recueil de sa correspondance, déjà fort pauvre pour les années d'Italie, s'interrompt complètement jusqu'au printemps de 1511. A Londres, Érasme vécut dans la maison de Thomas More. Ce fut là que, souffrant de la gravelle, privé de ses livres qui n'étaient pas encore arrivés du continent, il écrivit, par passe-temps, les premiers chapitres d'un *Éloge de la Folie* dont il avait conçu l'idée sur les chemins de Suisse et d'Allemagne¹. More et Colet le prièrent de continuer le livre, qui fut achevé en une semaine. On y peut reconnaître l'œuvre d'un humaniste nourri de Lucien et d'un théologien moderne, qui, formé par Colet et Jean Vitrier, méprise la scolastique et a vu la cour de Rome. La *Folie* passe en revue ceux qui la servent et ne néglige pas les gens d'Église : à son appel défilent tous ceux qu'Érasme attaquait déjà dans l'*Enchiridion*, docteurs dont le pédantisme fausse le sens de l'Écriture, moines qui se glorifient de la minutieuse absurdité de leurs règles et font de la religion chrétienne un judaïsme nouveau; dévots superstitieux qui rendent aux saints et à la Vierge le culte dû au seul Christ², et croient gagner des mérites à force d'abstinences, de jeûnes et de pèlerinages, sans prendre soin d'améliorer leur vie. Puis viennent les fous qu'Érasme a connus à Rome et dont jamais encore il n'avait parlé, les évêques paresseux et avides d'argent, les cardinaux fastueux et dévorés d'ambition mondaine, les papes qui briguent le pontificat par les pires moyens, le conservent par le fer et le poison, ou, comme Jules II, font la guerre contre les chrétiens. Mais aucune lettre ne nous renseigne sur la première impression de l'*Éloge*. L'année la plus mystérieuse de

1. Allen, t. II, lettre 337 à Martin van Dorp, mai 1515, p. 94, l. 126 et suiv.

2. Érasme ne s'était dégagé qu'assez tardivement des superstitions qu'il critique dans l'*Éloge*; il s'était cru, en janvier 1497, guéri de la fièvre par l'intercession de sainte Geneviève et avait composé une pièce de vers à cette occasion (Allen, t. I, lettre 50, p. 165, l. 5; *Opera*, t. V, col. 1335). Dans la lettre 50, il raconte que des pluies persistantes viennent de cesser à la suite d'une procession solennelle où les chanoines réguliers ont porté à Notre-Dame la châsse de la sainte.

la vie d'Érasme est celle où il écrivit son livre le plus célèbre¹.

En avril 1511, il s'embarque à Douvres, vient passer trois ou quatre mois à Paris. Il surveille la publication de la *Folie*, s'entend avec Josse Bade pour une édition des *Chiliades*, dont la vente est assurée, car on se dispute à prix d'or les exemplaires vénitiens². Déjà, lors de ses deux derniers séjours dans la capitale, en 1505 et en 1506, il s'y était senti plus entouré de déférence et de sympathie que dans les années difficiles où Robert Gaguin protégeait ses débuts. Ses traductions de Lucien et d'Euripide, les *Adages*, l'*Éloge de la Folie*, lui assuraient, parmi les humanistes, une réputation presque égale à celle de Lefèvre. Son voyage en Italie lui donnait un nouveau prestige; le titre de docteur en théologie, dont Lefèvre était dépourvu, le protégeait contre les rancunes des moines et des scolastiques.

Tandis que les professeurs de Montaigu, Jean Mair, David Cranston, fondaient une dernière école de philosophie terministe, que, chez les Dominicains de la rue Saint-Jacques, Pierre Crockart de Bruxelles renouvelait la tradition épuisée de saint Thomas³, la science de l'antiquité classique se développait et s'organisait. C'était Érasme qui, en 1508, avait déterminé Jérôme Aléandre à quitter Venise, où il corrigeait les éditions aldines, pour chercher fortune à Paris : et, très rapidement, il avait obtenu, comme professeur de grec, un grand succès⁴. Guillaume Budé imprimait, en novembre 1508, ses premières *Annotations aux Pandectes*, où se manifestait une connaissance si profonde du droit romain, une curiosité si intelligente de l'histoire, des institutions et de la vie sociale des anciens. Mais, en même temps, les lointaines leçons de Colet n'étaient pas perdues pour les érudits français. Érasme n'avait pas en vain, dans l'*Enchiridion*, résumé les méthodes de la nouvelle théologie, ni montré inutilement, par la publication des *Annotationes*, comment Laurent Valla les avait appliquées. Lefèvre, le 31 juillet 1509, publiait son *Psautier*⁵ et entreprenait, avant

1. Dans l'introduction à la lettre 222, M. Allen discute la date de la première édition de l'*Éloge* et admet celle de juin 1511.

2. Lettre 219.

3. K. Prantl, *op. cit.*, t. IV, p. 238, 247, 251; Quétif et Échard, *Scriptores Ordinis Praedicatorum*; Paris, 1719-1721, 2 vol. in-fol.; t. II, p. 29.

4. Lettre 256. — J. Pâquier, *l'Humanisme et la Réforme, Jérôme Aléandre de sa naissance à la fin de son séjour à Brindes*; Paris, 1900, in-8°.

5. L. Delaruelle, *Guillaume Budé*, p. 93-129.

Érasme, cette critique de l'Écriture sur laquelle devait se fonder la science rajeunie de la pensée chrétienne¹.

Érasme le vit à Saint-Germain-des-Près, où l'abbé, Guillaume Briçonnet, lui avait offert un logement, et eut avec lui des entretiens familiers. Pourtant Lefèvre ne parla pas de l'édition de saint Paul, à laquelle il songeait². Il n'était pas encore, bien que la préface du *Psautier* l'affirmât, complètement conquis aux études bibliques. Revenu d'un voyage dans les pays rhénans, pendant lequel il avait été, à Cologne, l'hôte des Frères de la Vie-Commune, il rêvait de publier les œuvres de Nicolas de Cusa, imprimait le livre *De la Trinité*, de Richard de Saint-Victor. Avant saint Paul, il allait éditer Ruysbroek. Cependant, un de ses disciples, Michel Hummelberg, publiait le *De Religionibus christiana* de Marsile Ficin, les *Camaldulenses Disputationes* de Landino. Ainsi, l'école de Lefèvre restait fidèle à ce syncrétisme philosophique et mystique qu'Érasme n'avait jamais goûté et jugeait peut-être stérile³.

*
*
*

Vers la fin de juin ou dans le courant de juillet, il quitta Paris, s'arrêta, sans y trouver Mountjoy, au château de Hammes, passa par Londres, où il tomba gravement malade⁴. En août, il était à Cambridge : le collège du Christ, où il avait séjourné en 1506, lui offrait une chaire. Il y enseigna le grec et la théologie, professa des cours sur les lettres de saint Jérôme et son Apologie contre Rufin⁵.

1. *Quincuplex Psalterium, gallicum, romanum, hebraicum, vetus, conciliatum*; H. Estienne, prid. cal. aug. 1509, in-fol.

2. Allen, t. II, p. 112, lettre à M. Dorp, l. 847 : *Evenit ut nec in familiarissimis colloquiis alterutri nostrum in mentem venerit de suo meminisse instituto*.

3. Ricoldi O. P. *contra sectam mahumeticam*, H. Estienne, 4 cal. déc. 1509, in-4°. — *Egregii patris et clari theologi Ricardi... Sancti Victoris... de superdivina Trinitate*, H. Estienne, 18 juillet 1510, in-4°. — *Marsilii Ficini de Religione christiana*, B. Rembolt, 30 octobre 1510, in-4°. — *Bernonis abbatis libellus de officio missae que edidit Rhomae*, H. Estienne, 9 cal. déc. 1510, in-4°. — *M. Hummelberg, Landini... Camaldulenses Disputationes*, Jean Petit, 1511, in-4°. — *Devoti et venerabilis patris Jo. Rusberi... de ornatu spiritualium nuptiarum*, H. Estienne, 3 août 1512, in-4°. — *S. Pauli Epistolae...*, H. Estienne, vers Noël 1512, in-fol.

4. Lettres 225-226.

5. J. B. Mullinger, *History of Cambridge University*; Cambridge, 1873-

Érasme ne tint pas, à l'Université de Cambridge, le rang auquel il aurait pu prétendre. Il ne parlait pas l'anglais, et son goût de l'ironie put paraître, à ses collègues, un signe de légèreté d'esprit. La protection de Fisher le garda contre les attaques des scolastiques et des moines; mais il formait peu d'élèves; ses leçons de théologie et de grec ne devaient laisser qu'une tradition médiocre. Toujours à court d'argent, il devait encore écrire des dédicaces, offrir à Fisher le commentaire de saint Basile sur Isaïe, à Warham de nouveaux dialogues de Lucien, à Henry VIII un petit traité de Plutarque¹. Son ami Andrea Ammonio, venu de Lucques en Angleterre pour faire fortune, secrétaire de Mountjoy, puis, en 1511, du roi, était le confident de ses ennuis². Enfin, le 12 mars 1512, Warham lui conféra la cure d'Aldington; il s'empessa d'y renoncer en échange d'une rente annuelle, qui vint s'ajouter à la pension servie régulièrement par Mountjoy³. Mais il dut regretter plus d'une fois d'avoir quitté Rome, où le cardinal Jean de Médicis venait de remplacer Jules II.

En revanche, son autorité grandissait dans les pays germaniques, en Alsace, à Strasbourg. Dans cette ville de libre et forte bourgeoisie, le goût de la culture de l'esprit s'alliait, comme dans les républiques italiennes, au sens du gouvernement et de l'administration⁴. L'un des promoteurs de l'humanisme allemand, Sébastien Brant, dont le *Narrenschiff*, traduit en latin et répandu en France dès la fin du x^v^e siècle, avait annoncé l'*Éloge de la Folie*, était alors le secrétaire du magistrat, de même que Machiavel rédigeait les actes et déchiffrait les dépêches de la chancellerie florentine. Passionnés pour leur indépendance urbaine, les savants strasbourgeois conservaient le culte des antiquités germaniques dont ils étudiaient volontiers

1894, 2 vol. in-8°, t. I. — Lettre 296, l. 135; docui graecas et sacras litteras. — Allen, t. II, p. 220, introd. à la lettre 396.

1. Lettres 229, 261, 267, 268, 272.

2. La correspondance d'Érasme et d'Ammonio fut très active. Ammonio tient Érasme au courant des faits politiques, du concile de Pise, des guerres d'Italie (lettres 239, 247, etc.); Érasme lui dit ses projets des travaux, le charge de lui procurer le vin grec qui lui est nécessaire (lettre 234). Le ton de leur correspondance est enjoué, souvent spirituel; mais ces lettres nous renseignent assez peu sur les idées et les aspirations profondes d'Érasme.

3. M. Reich, *Untersuchungen...* — Aldington est situé dans le Kent.

4. Ch. Schmidt, *Histoire littéraire de l'Alsace*; Paris, 1879, 2 vol. in-8°, t. I, p. 1-88.

l'histoire. Ils conciliaient avec le respect de la tradition chrétienne un amour touchant et gauche du monde ancien. Sébastien Brant déplorait la ruine de l'Église, priait les princes et les prélats de la réformer dans son chef et dans ses membres. Geiler de Kaysersberg, du haut de la chaire de la cathédrale, avait prêché jusqu'à sa mort, encore récente, contre la corruption des clercs et des fidèles. Ami de Brant et de Geiler, Jacques Wimpfeling s'était efforcé, comme professeur à Fribourg, à Heidelberg, comme prédicateur à Spire, de propager le goût de la sagesse antique et d'une religion simple et tout intérieure. Mais depuis que Mathias Schürer avait, en 1508, fondé son imprimerie, un jeune correcteur d'épreuves, Beatus Rhenanus, de Schlestadt, habitua les humanistes strasbourgeois à des curiosités nouvelles¹. Formé de 1503 à 1507 par l'enseignement de Lefèvre, il gardait pour lui, comme tous ceux qui l'avaient approché, une vénération profonde. Il restait en correspondance avec le maître, avec Clichtowe, avec Michel Hummelberg, qui apprenait le grec sous la discipline d'Aléandre². Les commentaires de Lefèvre lui avaient fait connaître le véritable Aristote; ses entretiens familiers lui avaient révélé les doctrines plus mystérieuses des néoplatoniciens et de Denys l'Aréopagite. Beatus vit sans doute Érasme à Paris, en 1505 ou en 1506. Depuis 1504, il possédait l'*Enchiridion*; mais, contrairement à ses habitudes, il n'écrivait aucune réflexion personnelle en marge du texte³. Érasme ne satisfaisait pas, comme Lefèvre, ses besoins profonds d'intelligence et de sensibilité. Du moins demeurait-il le maître des élégances latines : et c'est pourquoi Beatus voulut collaborer avec Schürer à répandre son œuvre parmi les savants de Strasbourg. En 1509 était imprimée la première collection des *Adages*, qui fut rééditée trois fois jusqu'en 1513; en août 1511 paraissait l'*Éloge de la Folie*.

De Strasbourg, la pensée d'Érasme gagnait Bâle, où Beatus Rhenanus se fixait dans l'été de 1511, attiré par les travaux qu'avait entrepris Jean Amerbach. Né à Reutlingen en 1434,

1. G. Knod, *Aus der Bibliothek des Beatus Rhenanus*; Leipzig, 1889, in-8°.

2. A. Horawitz et K. Hartfelder, *Briefwechsel des Beatus Rhenanus*; Leipzig, 1886, in-8°.

3. Bibl. de la ville de Schlestadt, n° 208. — *Erasmi... Lucubratiunculae*; Anvers, 1503. — *Est Beati Rhenani Schletstatini anno hum. reparation. 1504. Parrhisiis ma. pro.*

étudiant de l'Université de Paris sous Heynlin de Stein, qui, en 1470, de concert avec Guillaume Fichet, introduisait l'imprimerie dans les bâtiments de Sorbonne, maître ès arts, aide de Koberger à Nuremberg, Jean Amerbach avait ouvert, à Bâle, vers 1475, son imprimerie¹. Il s'était donné pour tâche de publier les œuvres des principaux docteurs de l'Église; après avoir édité, en 1492, saint Ambroise, saint Augustin en 1506, il entreprit de consacrer ses efforts à saint Jérôme. Les premiers savants de l'Allemagne collationnaient pour lui les manuscrits : Reuchlin travailla dans sa maison en 1510. L'année suivante, le dominicain Jean Kuhn de Nuremberg, élève, à Venise, d'Alde Manuce et de Marco Musuro, à Padoue, de Scipione Fortiguerra, était chargé, par Amerbach, de compléter l'instruction de ses fils Basile, Bruno, récemment revenus de Paris, et Boniface, et de préparer pour l'impression les œuvres de saint Jérôme. Beatus Rhenanus, malgré son désir de visiter l'Italie, voulut être admis comme correcteur sous ses ordres. On admirait, chez Amerbach, les œuvres de Lefèvre, auquel l'imprimeur avait, le 2 octobre 1506, confié la direction de son fils Bruno²; les livres d'Érasme y étaient moins connus. Beatus, Kuhn, qui l'avait vu à Venise ou à Padoue, répandirent ses ouvrages; Jean Froben, associé d'Amerbach depuis 1500, et qui avait imprimé surtout jusque-là des Bibles et des traités de théologie, abandonna l'Écriture et les Pères, et, en août 1513, reproduisit l'édition albine des *Adages* avec une perfection dont l'auteur s'émervillait³.

Tandis que sa réputation et son influence grandissaient dans les hautes régions du Rhin, que Wimpfeling lui écrivait avec respect, qu'à Strasbourg l'ammeistre Henri Ingold, Jean Sturm, Thomas Vogler, Jérôme Guebwiller lisaient l'*Éloge* et les *Adages*, qu'à Bâle Froben se préparait à devenir l'imprimeur de ses œuvres, et qu'à l'Université d'Erfurt Eoban Hesse, à Gotha Conrad Muth cherchaient passionnément dans ses livres

1. G. Vischer, *Geschichte der Universität Basel von der Gründung 1460 bis zur Reformation 1529*; Bâle, 1860, in-8°; Stockmeyer und Reber, *Beiträge zur basler Buchdruckergeschichte*; Bâle, 1870.

2. Bibl. de l'Université de Bâle, ms. G. II, 13°, n° 8.

3. Lettre 283, l. 153. — Ce fut d'ailleurs par un procédé très indélicat que Froben réussit à se procurer un exemplaire d'Alde, corrigé par Érasme, qui le destinait à Josse Bade. Cf. Beatus Rhenanus à Charles-Quint, t. I, p. 63, l. 247 et suiv.

des arguments contre les Barbares¹, Érasme, isolé dans sa chambre de Chrit's College, travaillait sans relâche. Pour ses élèves, sans doute, il continuait ses traductions d'auteurs grecs. Sur la prière de Colet, qui désirait un manuel de composition latine pour son école de Saint-Paul, il écrivait le *De duplici copia verborum et rerum*². Il corrigeait le texte des œuvres de Sénèque, complétait et remaniait les *Adages*. Mais surtout il reprenait ses études théologiques, abandonnées depuis son voyage en Italie. Il aurait voulu publier une partie de la traduction du Nouveau Testament; mais l'abbé de Glastonbury, Richard Beere, sur l'appui duquel il avait compté, blâma la hardiesse de l'œuvre³. Les bibliothèques de Cambridge lui offraient une belle collection de manuscrits des Pères et de la Bible. Pendant deux ans, il s'efforça de rétablir le texte des lettres de saint Jérôme : en même temps, il relevait les variantes des Évangiles, des Épîtres, des Actes, de l'Apocalypse. Vers la fin de 1513, il avait ébauché une édition de la correspondance de saint Jérôme et une autre du Nouveau Testament. Cependant, pour se distraire de son labeur, lors de la mort de Jules II, il écrivait en grand secret, à la manière de Lucien, le dialogue du pape et de saint Pierre qui lui refusait l'entrée du Paradis⁴.

Il ne pouvait songer à publier en Angleterre, où manquaient les ateliers typographiques, ses ouvrages d'ailleurs incomplets. Josse Bade aurait voulu être chargé du *Saint Jérôme*; mais Érasme admirait la netteté des caractères avec laquelle Froben venait d'imprimer les *Adages*; il avait appris qu'Amerbach préparait depuis plusieurs années l'édition complète du Père traducteur de la Bible. Il ignorait que le vieil imprimeur venait de mourir le 25 décembre 1513, laissant à ses fils et à Froben le soin de continuer l'entreprise; mais il fut heureux de savoir qu'il existait dans les pays rhénans un atelier moins lointain que celui d'Alde Manuce et dirigé par des humanistes amis de la théologie moderne. Las de Cambridge, las de l'Angleterre où la guerre contre la France occupait tous les esprits, il résolut de partir pour Bâle. Dès janvier 1514, il avait regagné Londres. Du

1. Lettre 305, t. II, p. 7. — J. Janssen, *Geschichte des deutschen Volkes*; Fribourg, 1886-1894, 8 vol. in-8°, t. II, p. 27.

2. Lettre 260.

3. Allen, t. II, p. 183, introd. à la lettre 584.

4. Sur l'authenticité du *Julius exclusus*, voir Allen, t. II, p. 418, introd. à la lettre 502.

reste, il n'entendait pas séjourner plus longtemps auprès de Froben que jadis auprès d'Alde. Il se serait établi volontiers en Brabant, et, le 15 mars 1514, écrivait à l'abbé de Saint-Bertin pour connaître les dispositions de l'archiduc Philippe¹.

Des nouvelles venues d'Allemagne purent alors lui révéler les difficultés et les périls de la lutte qu'il allait engager contre les théologiens scolastiques. Jean Reuchlin lui racontait brièvement sa querelle avec les théologiens de Cologne². Érasme ne l'avait jamais rencontré; bien qu'il ne dût jamais savoir que fort peu d'hébreu, il avait probablement feuilleté ses *Rudimenta linguae hebraicae*; et, sans goûter la philosophie obscure et les spéculations cabalistiques du *De verbo mirifico*, il honorait en lui le fondateur des études grecques à Heidelberg et à Stuttgart. Depuis que Reuchlin, consulté par l'empereur Maximilien, avait donné, le 6 octobre 1510, sur les livres juifs, un avis qui avait mécontenté les Dominicains et leur homme, Pfefferkorn, il s'entendait couvrir d'injures, menacer dans sa sûreté personnelle, et les traités qu'il avait rédigés pour sa défense étaient déferés aux tribunaux d'Inquisition. Les Dominicains de Cologne n'acceptaient pas la sentence de l'évêque de Spire, qui ordonnait l'abandon de toute poursuite : ils en appelaient à Rome et brûlaient les apologies de Reuchlin. Colet, Fisher prirent passionnément son parti³. Érasme, qui se sentait en pleine possession de ses forces, se hâta de passer sur le continent; il s'embarqua dans les premiers jours de juillet. Ses amis seulement connaissaient le but de son voyage. On croyait en général qu'il se rendait à Rome pour l'accomplissement d'un vœu⁴.

V.

Érasme s'arrêta quelques jours au château de Hammes, chez Mountjoy. Ce fut là qu'une lettre du prieur de Steyn, Servais

1. Lettre 288. Cette lettre, où il condamnait, au nom de la morale chrétienne, l'absurdité de la guerre, allait prendre place dans la nouvelle collection des *Adages* sous ce titre : *Dulce bellum inexpertis*, éd. Froben, 1515, n° 5001; imprimé séparément pour la première fois par Froben en 1517.

2. Lettre 290. — L. Geiger, *Johann Reuchlin, sein Leben und seine Werke*; Leipzig, 1871, in-8°. — *Epistolae obscurorum virorum*, éd. Böcking; Leipzig, 1864-1870, 2 vol. in-8°.

3. Lettre 300.

4. Lettre 296, l. 220.

Roger, écrite le surlendemain de Pâques, lui parvint après être tombée sous les yeux de quelques indiscrets¹. La congrégation augustinienne de Sion commençait à s'inquiéter du long séjour d'Érasme hors du couvent. Depuis quelques années, il ne portait plus le costume régulier et pouvait être accusé d'apostasie; le succès des *Adages* irritait la jalousie des moines, que scandalisaient l'*Enchiridion* et l'*Éloge de la Folie*. Le prieur avait été chargé de le rappeler au bercail.

Jamais encore Érasme n'avait dû prendre une résolution aussi grave : le 28 juillet, il répondit par un refus². Il revenait avec mélancolie sur le passé, rappelait comment les conseillers malhonnêtes l'avaient, contre son gré, introduit au couvent. Depuis qu'il avait trouvé l'occasion de rentrer dans le siècle, il avait mené une existence plus utile et aussi chrétienne. « J'ai vécu », écrivait-il, « dans l'étude des lettres, qui m'ont détourné de beaucoup de vices. Je me suis lié avec des hommes qui sentaient vraiment la doctrine du Christ et dont les entretiens m'ont rendu meilleur. Dès lors, pourquoi rentrer à Steyn? Chaque fois que je songeais à revenir dans votre compagnie, je pensais que j'allais y retrouver la jalousie de la plupart d'entre vous, votre mépris général, des conversations ineptes, étrangères à toute pensée chrétienne, une vie qui, sauf les cérémonies, me semble absolument vide... » La maladie ne lui permettait plus de supporter la règle du couvent ni le ciel de la Hollande : il n'entendait pas s'exposer à la mort pour un idéal qui lui était devenu étranger. Il trouverait facilement en Allemagne, en France, en Italie, en Angleterre un asile plus propice aux études. Il exagérait le succès obtenu en Italie et en Grande-Bretagne, et, avec quelque hauteur, rendait compte à Servais de ses livres, citait l'*Enchiridion*, les *Adages*, la *Copia* et, volontairement sans doute, oubliait l'*Éloge de la Folie*; il disait les travaux entrepris à Cambridge et annonçait son intention de ne plus étudier que la théologie. Enfin, il se justifiait de ne plus porter l'habit de chanoine, conformément à la permission qu'il en avait reçue de Jules II, et qui d'ailleurs, en fait, n'était valable que pour l'Italie. Il ne reviendrait pas à Steyn; il par-

1. Lettre 296; litterae tuae per plurimorum jactatae manus tandem ad me quoque pervenerunt.

2. Lettre 296.

tait pour Bâle afin d'y publier ses derniers travaux; il pensait passer à Rome l'hiver suivant.

*
* *

Érasme traversa rapidement les Pays-Bas, sans négliger de visiter ses amis et ses protecteurs. A Saint-Omer, il passa deux jours auprès de l'abbé de Saint-Bertin; à Bergen, il voulut saluer Anne de Verre et revoir son ancien élève; puis il gagna Louvain¹. De nouveau, il y encouragea les maîtres qui s'efforçaient de développer l'enseignement des lettres antiques. Le 1^{er} août, il dédiait à l'un d'eux, Jean de Neve, un petit recueil de textes latins faciles; il se reposait de ses travaux d'érudition en imprimant un livre de classe². Mais le séjour de Louvain ne lui avait jamais plu. Les humanistes y étaient rares et produisaient peu. Il put sentir une mauvaise volonté latente chez les théologiens qui venaient de condamner Reuchlin. L'*Éloge de la Folie* blessait leur orgueil et scandalisait leur dévotion étroitement fidèle aux formes du passé. Ils n'ignoraient pas qu'Érasme prétendait corriger la Vulgate; or, les derniers ouvrages de Lefèvre, le *Psautier* et le *Saint Paul*, ne leur avaient paru ni opportuns ni utiles, et Valla, dont Érasme se réclamait, leur semblait un exégète dangereux et suspect. Ceux même auxquels les études classiques étaient assez familières, comme Martin van Dorp, qui avait édité quelques comédies de Plaute et encourageait Thierry Martens à publier les poètes et les orateurs latins, n'admettaient sans réserves ni l'*Éloge* ni le projet de restaurer la version du Nouveau Testament³. Pourtant, au cours des quelques semaines qu'il dut passer à Louvain, Érasme vécut en paix avec la Faculté. Il eut avec Dorp, son compatriote, des conversations très amicales, sans se douter qu'il allait bientôt se trouver engagé avec lui dans une dangereuse polémique⁴.

1. Lettre 301.

2. Lettre 298. — *Opuscula aliquot Erasmo Roterodamo castigatore*; Louvain, Th. Martens, septembre 1514. Ce petit recueil comprend les *Catonis praecepta*; *Septem sapientum celebra dicta*; *Institutum christiani hominis carmine pro pueris ab Erasmo compositum*, d'après l'original anglais de Colet.

3. Cf. la lettre de Dorp à Érasme, lettre 304.

4. Lettre 336.

Il quitta Louvain avant la fin d'août, vit Liège qui lui déplut¹, atteignit Mayence. Les théologiens venaient de condamner Reuchlin; en revanche, il put trouver chez les libraires le *Speculum oculare*; il rencontra pour la première fois Ulrich de Hütten, qui, revenu d'Italie depuis 1513, préparait déjà, de concert avec quelques-uns des humanistes d'Erfurt, la première série des *Epistolae obscurorum virorum* contre les Dominicains de Cologne, mais ne lui dit rien de son projet². A Strasbourg, Sébastien Brant, Wimpfeling et leurs amis l'accueillirent en triomphe³. A Schlestadt, il fut l'hôte de Jean Witz, ancien élève de Lefèvre, rentré de Paris en 1508, directeur de l'école où s'étaient formés la plupart des érudits du Haut-Rhin⁴. Accompagné de Witz, il dépassa Colmar, et, vers le 15 août, atteignit enfin Bâle, où seuls Beatus Rhenanus, Bruno Amerbach et le médecin hollandais Gérard Lister étaient avertis de son arrivée. Le beau-père de Froben, Wolfgang Lachner, le logea dans sa maison. La Faculté de théologie le reçut avec honneur⁵. Le recteur était alors Louis Ber, qui n'avait quitté Paris, en 1512, qu'après y avoir parcouru tout le cycle des études jusqu'au doctorat théologique. Il avait enseigné à Sainte-Barbe, fait partie de la Société de Sorbonne, connu les principaux maîtres de l'Université, Lefèvre, Andrelini, Aléandre. Erasme fut bientôt son ami. Les professeurs bâlois l'auraient fêté chaque jour s'il ne les eût priés de le laisser un peu à lui-même et à sa lourde tâche⁶.

Il reprit le travail, avec l'aide des savants que Froben réunissait dans son atelier. Kuhn était mort depuis un an et demi, et Beatus restait le principal auxiliaire de l'imprimeur. Depuis quelques mois, il était secondé par un jeune érudit suisse, Henri Loriti de Glaris, qui, élève à Cologne des humanistes Jean Kayser et Hermann von dem Busche, décoré de la couronne poétique par Maximilien, avait dû fuir la ville des Dominicains et

1. Lettres 299, 300.

2. *Briefwechsel des Conradus Mutianus*, bearbeitet von K. Gillert (*Geschichtsquellen der Provinz Sachsen*; Halle, 1890, 2 vol. in-8°, t. I, p. 533).

3. Lettre 302.

4. Lettre 305, l. 170 et suiv.

5. Ibid.

6. Lettre 305, l. 195 et suiv.

de la scolastique parce qu'on le savait partisan de Reuchlin¹. Wolfgang Lachner aidait son gendre à relire les épreuves; les trois fils d'Amerbach apprenaient parmi les correcteurs le métier de leur père².

Cependant, les humanistes allemands se hâtaient de souhaiter à l'humaniste hollandais la bienvenue dans une ville de langue allemande. Le premier qui lui écrivit fut le plus voisin, Ulrich Zasí, professeur de droit à l'Université de Fribourg³. Sa connaissance profonde de la pensée et des mœurs antiques lui avait permis, comme à Guillaume Budé, de renouveler la science des lois; mais fidèle, comme la plupart des humanistes rhénans, aux traditions nationales, il n'entendait pas sacrifier les coutumes germaniques au droit impérial et les libertés féodales à l'absolutisme de l'état romain. Une correspondance active, de caractère grave et scientifique, s'engagea bientôt entre les deux érudits, qui se lièrent d'une amitié sincère et durable. Près de Fribourg, à la Chartreuse du Mont-Saint-Jean-Baptiste, vivait un autre savant, Grégoire Reisch⁴; jadis professeur à l'Université de Heidelberg, il y avait composé une encyclopédie résumée des principales doctrines scolastiques, la *Margarita philosophica*, très étudiée dans les écoles de l'Allemagne occidentale. Ami de Geiler de Kaysersberg, il désirait comme lui la réforme de l'Église et comme lui s'intéressait aux publications patrologiques entreprises par Jean Amerbach. C'était Reisch qui avait dressé le plan de l'édition projetée de saint Jérôme. Il écrivit à Érasme le 4 octobre pour lui laisser toute liberté. Cependant, Willibald Pirckheimer, dans la lointaine Nuremberg, apprenait l'arrivée de l'auteur de la *Folie* en pays germanique. Formé par les hellénistes de Padoue et les légistes de Pavie, devenu l'un des principaux citoyens de la ville d'industrie et d'art où travaillaient alors Albert Dürer et Peter Vischer, nommé par Maximilien conseiller d'Empire, il occupait ses loisirs à lire et à traduire les écrivains et les philosophes grecs. Comme Érasme, il

1. Allen, t. II, p. 440.

2. L'aîné des fils d'Amerbach, Bruno, était revenu de Paris en 1508 et avait étudié sous Kuhn le grec et l'hébreu. Basile, revenu de Paris en 1506, venait d'achever ses études de droit à Fribourg sous la direction de Zasí; Boniface allait bientôt l'y suivre.

3. Schreiber, *Geschichte der Universität Freiburg*, t. I, p. 190-210. — Lettres 303, 306, 307, etc.

4. Schreiber, *op. cit.*, t. I, p. 64. — Lettres 308, 309.

haïssait la scolastique et les moines; il partageait son goût pour la morale simple et droite de Plutarque et l'ironie généreuse de Lucien. Le 9 décembre, il pria Beatus Rhenanus de le recommander auprès du maître. « Procurez-moi », lui écrivait-il, « l'amitié de ce grand homme; vous ne pourrez rien faire qui me soit plus agréable. Vous m'avez promis de venir ici; si vous pouvez conduire avec vous un pareil hôte, avec quelle joie et quelle amitié le recevrai-je¹! » Érasme lui adressa, le 21 janvier 1515, une lettre flatteuse. « Il y a longtemps que je désirais vous connaître et que la lecture de vos ouvrages m'avait appris à vous aimer : car j'y croyais voir votre image, celle d'un homme ou plutôt d'un héros incomparable dont la science et la haute fortune s'ennoblissent l'une par l'autre...². » Il souhaitait de le rencontrer bientôt et lui confiait ses projets d'études; Pirckheimer devint dès lors un de ses correspondants les plus réguliers. En même temps, Érasme recevait le salut de Henri Bebel, professeur d'antiquités latines à Tübingen³. Il se sentait entouré d'une admiration enthousiaste qui ne lui avait été accordée ni par les savants parisiens, trop habitués à vénérer Lefèvre, ni par les professeurs de Cambridge, pour lesquels il n'était qu'un étranger, ni par ceux de Louvain, qu'effrayaient ses hardiesses, ni même en Italie, où, malgré le succès des *Adages*, il restait perdu dans la foule. La gloire lui venait enfin, alors qu'il touchait à la cinquantaine. Il se réjouissait de trouver tant de savoir sous un pays qui le réclamait comme l'un des siens, regrettait de l'avoir connu si tard et se plaisait maintenant à rappeler qu'il était un Germain par la langue et les origines⁴.

Au moment où les humanistes allemands lui faisaient fête et attendaient avec impatience les livres qui allaient sortir des presses de Bâle, deux hommes, dont l'un avait son inspirateur et son guide, lorsqu'il cherchait sa voie, dont l'autre, arrivé maintenant à la vieillesse, mais encore plein d'énergie et d'activité, avait accompli une œuvre peut-être plus forte et plus grave, s'effaçaient modestement devant lui. Colet lui écrivait de

1. Lettre 318.

2. Lettre 322.

3. Lettre 321.

4. Lettre 305, l. 215. Quo mihi magis arridet et adlubescit mea Germania, quam piget ac pudet tam sero cognitam fuisse.

Saint-Paul le 20 octobre 1514 pour le féliciter de sa gloire. Lui-même, découragé, harcelé par la mauvaise volonté de l'évêque de Londres; voulait se retirer de la lutte et s'enfermer chez les Chartreux. « Quand vous reviendrez parmi nous », annonçait-il, « vous me trouverez mort au monde¹. » Et, d'autre part, Lefèvre, le 23 octobre, lui adressa de Saint-Germain-des-Prés une lettre touchante : « Je suis heureux de savoir que vous êtes en Germanie parmi les imprimeurs. C'est le bien public, l'amour des lettres et le désir d'en propager le culte qui vous a fait quitter l'Angleterre pour notre joie et notre utilité. Vous qui êtes plein de toutes les nobles connaissances, pourriez-vous ne pas vous consacrer à les répandre pour le bien des études et de ceux qui étudient...? Qui n'admire, qui n'aime Érasme et ne le vénère? Personne parmi ceux qui ont le goût de la vertu et des lettres. Que celui qui donne la durée à la vie humaine allonge les fils de la vôtre, pour que vous ajoutiez longtemps encore les mérites aux mérites, et n'entriez dans le royaume bienheureux qu'après avoir comblé le monde de bienfaits; vous laisserez alors à la postérité le souvenir de votre gloire et vous mènerez avec les êtres célestes une existence héroïque. Soyez heureux, vivez pour nous et notre siècle, et aimez celui qui vous vénère et qui vous aime². »

Ainsi encouragé, Érasme accomplissait un labeur inouï. Dès son arrivée, il avait donné à Froben une série d'opuscules de Plutarque, traduits à Cambridge et qui parurent avant la fin d'août³. Le mois suivant, on imprimait l'édition des *Chiliades* qu'il avait préparée en Angleterre⁴ et dont la préface avait été écrite dès le 5 janvier 1513⁵. L'ouvrage, annonçait-il à Pirckheimer, était augmenté et corrigé au point de sembler nouveau⁶. Cent cinquante et un proverbes complétaient la collection de Venise; l'auteur y avait introduit pour la première fois de longues causeries, véritables essais qui pouvaient se détacher de

1. Lettre 314. *Cotidie meditor meum secessum et latibulum apud Cartusien-ses... Reversus ad nos, quantum conicere possum, illic mortuum mundo me reperies.*

2. Lettre 315.

3. *Plutarchi opuscula*, Froben, aug. 1514, in-4°.

4. Allen, t. I, p. 547; lettre 289, l. 154.

5. Allen, t. I, p. 521; lettre 269.

6. Lettre 322, l. 21. *Eduntur Adagiorum Chiliades sic emendatae, sic locupletatae, ut novum opus viderit passit.*

l'ensemble et se publier séparément. L'impression dut être achevée en février 1515¹. En même temps, à Strasbourg, Schürer donnait une réédition de la *Moria*, que l'auteur avait corrigée en novembre, et pour Froben, qui désirait la reproduire, Gérard Lister écrivait, sous la dictée d'Érasme, un commentaire qui n'atténuait aucune des hardiesses du texte². En décembre, paraissait encore à Strasbourg, avec la *Copia* revue et augmentée, un recueil de comparaisons tirées d'Aristote, de Pline, de Sénèque et de Plutarque³. Cependant Érasme terminait son édition de Sénèque, dont il écrivait, le 7 mars 1515, la dédicace à Thomas Ruthall : il y introduisait l'Apokolokyntose, récemment découverte en Allemagne et dont Beatus Rhenanus composait les scholies ; avec plus de critique que Lefèvre, il en écartait la correspondance apocryphe du philosophe et de saint Paul, que le maître parisien avait admise en 1512 à la suite des Épîtres⁴. Mais surtout il classait et corrigeait les lettres de saint Jérôme, s'entendait avec Reuchlin, qui y avait travaillé en 1510, et, très jaloux de sa propre gloire, désirait qu'on n'oublîât pas la part qui lui appartenait dans l'entreprise⁵. Enfin il achevait l'édition du Nouveau Testament. Il avait trouvé dans les bibliothèques bâloises des manuscrits grecs assez incorrects et Reuchlin lui procurait un texte de l'Apocalypse⁶. Mais il n'entendait plus imprimer l'ouvrage chez Froben ; un premier accord, conclu en septembre 1514, était rompu ; il eût désiré que le Nouveau Testament parût en Italie, où il pensait se rendre⁷.

*
* *

Pourtant, lorsque vers la fin de mars ou le début d'avril 1515 il quitta Bâle pour prendre quelque repos, Érasme ne suivit pas la route du Midi. Il voulut saluer ses protecteurs anglais, Mountjoy, Warham, Fisher, Ruthall, reprendre chez Colet la

1. Introd. à la lettre 322.

2. Allen, t. I, p. 459 ; introd. à lettre 222.

3. Lettre 312 et introd.

4. Lettre 325.

5. Lettre 324.

6. Lettre 300, l. 33. — Cf. introd. à lettre 384. — Sur le manuscrit prêté à Érasme par Reuchlin, cf. F. Delitzsch, *Handschriftliche Funde*, dans *Serapeum*, 1861-1862.

7. Allen, t. II, p. 183 ; introd. à lettre 284.

traduction des Évangiles et des Épîtres qu'il lui avait laissée en 1506. A Francfort, où se tenait la foire des livres, il rencontra pour la première fois Reuchlin, vit Hütten, Hermann von dem Busche qui, à Cologne, défendait l'humanisme contre les Dominicains. La Curie n'avait pas encore rendu son jugement sur l'appel de l'inquisiteur qui, malgré la décision de l'évêque de Spire, prétendait poursuivre le procès de Reuchlin et faisait brûler ses derniers ouvrages. Érasme promit d'écrire aux cardinaux qui jadis lui avaient témoigné de l'estime, et fut alors probablement averti de la campagne que Hütten, assisté d'Eoban Hesse, allait ouvrir contre les théologiens de Cologne¹. Il atteignit les Pays-Bas; à Anvers, il visita Pierre Gilles, secrétaire municipal, à Gand, Jean le Sauvage, chancelier de l'empereur en Brabant, qui lui promit de bons offices, à Tournay, Mountjoy, nommé gouverneur de la ville depuis le 25 janvier². Puis il s'arrêta quelque temps à Saint-Omer, chez l'abbé de Saint-Bertin. C'est là qu'il écrivit, pour se reposer du voyage, un commentaire allégorique sur le premier Psaume; il l'adressa, le 13 avril, à Beatus Rhenanus, qui, chez Froben, surveillait, avec l'aide de Guillaume Vesen, maître ès arts, l'impression du *Sénèque*³. Enfin il s'embarqua pour l'Angleterre, probablement à Calais, et, après une traversée agitée, mais rapide, atteignit Douvres et Londres vers la fin du mois⁴.

Le séjour d'Érasme dans la capitale anglaise ne dura que trois ou quatre semaines. Il y retrouva Colet, qui n'avait pas donné suite à son projet de s'enfermer chez les Chartreux de Richmond; mais Thomas More était à Bruges en ambassade⁵. Érasme employa la plus grande partie de ses loisirs à des démarches auprès de ses protecteurs. Les évêques de Rochester et de Durham, Frober et Ruthall, les archevêques de Canterbury et d'York, Warham et Wolsey, lui promettaient leur appui, et Mountjoy songeait à lui procurer un canonicat aux Pays-Bas. Mais, lorsqu'il était revenu de Rome en 1509, leurs promesses lui laissaient espérer de plus hautes faveurs et une vie plus indépendante. Amèrement déçu, il regrettait d'avoir quitté

1. Lettres 328-330.

2. Lettre 327.

3. Lettres 327, 328, 329.

4. Lettre 332.

5. Ibid.

l'Italie, où il pouvait compter sur la bienveillance de plusieurs cardinaux et de Léon X. Il voulait s'y rendre l'hiver suivant, et peut-être, s'il trouvait à Rome un accueil favorable, s'y fixer pour toujours. Il ne se sentait pas à l'abri de tout danger. Depuis qu'il avait refusé de reprendre le chemin de Steyn, personne n'insistait pour l'y ramener : mais il n'ignorait pas l'irrégularité de sa situation. Il savait que si les théologiens n'osaient le contredire en face, ils le dénigraient entre eux ; il prévoyait que le Nouveau Testament soulèverait contre lui tous les ennemis déjà groupés contre Reuchlin. Il écrivit donc le 15 mai aux cardinaux Raffaello Riario et Domenico Grimani ; il leur disait ses regrets de Rome, ses œuvres projetées, le travail acharné de l'atelier bâlois ; il les priait de soutenir Reuchlin contre la calomnie et défendait indirectement sa cause avec celle de l'helléniste. Mais il voulut s'assurer un plus haut appui. Warham renonça volontiers à la dédicace du *Saint Jérôme* pour qu'elle pût être offerte au pape ; et le 25 mai 1515, dans une lettre de flatteries élégantes, Érasme disait à Léon X son désir de lui présenter bientôt les volumes dont l'impression se poursuivait¹.

Il quitta Londres vers la fin du mois. A Anvers, où il s'arrêta quelques jours, il put constater la justesse de ses pressentiments et se réjouir de sa prudence. En septembre 1514, Martin van Dorp lui avait adressé une longue épître, pleine d'accusations d'autant plus graves que le ton en restait volontairement modéré. Au nom de la Faculté de Louvain, il blâmait les hardiesses de l'*Éloge*, les attaques d'Érasme contre les théologiens, son projet de corriger la Vulgate. Cet écrit s'était égaré ; mais diverses copies circulaient en Belgique ; l'une d'elles tomba sous les yeux du destinataire². Il se hâta de rédiger une réponse qui, développée et modifiée au mois d'octobre suivant pour l'impression, ne nous a pas été transmise sous sa forme originale³. Sans cesser de traiter Dorp en ami, Érasme le réfutait sans peine. Il réclamait le droit de critiquer les mœurs sans blesser les personnes, et s'étonnait de trouver les théologiens plus irritables que les hommes de cour et les prélats, dont aucun ne protestait contre l'*Éloge*. Du reste, il avait pour

1. Lettres 333, 334, 335.

2. Lettre 304 ; lettre 337, 1. 2. Non fuit reddita nobis epistola tua, sed tamen exemplar, hand scio quo modo exceptum, amicus quidam exhibuit Antwerpiae.

3. Lettre 337.

lui les partisans de la doctrine du Christ et des Pères, contre lui les sophistes modernes qui mêlaient Aristote à l'Évangile, ajoutaient à la pure doctrine des Apôtres tant de subtilités oiseuses et de rêveries inutiles qu'on ne pouvait même plus espérer de ramener le monde au vrai Christianisme. Dorp tenait la Vulgate pour intangible; mais saint Augustin, saint Ambroise, saint Jérôme ne corrigeaient-ils jamais, d'après le grec, la version fautive de la Bible, où les erreurs des copistes étaient venues s'ajouter, dans le cours des âges, aux infidélités des traducteurs? Aucun synode n'avait décrété l'infailibilité de la Vulgate. Après Laurent Valla, qui s'était contenté de publier un recueil de notes sur le Nouveau Testament; après Lefèvre, qui n'avait étudié que saint Paul, il croyait accomplir un travail utile en offrant aux chrétiens un texte fidèle et une traduction exacte des livres qui contiennent le dépôt de leur foi.

Érasme reprit alors la route des régions rhénanes. Il passa par Bruges, où il vit Thomas More, Malines, Cologne, où il rencontra Jean Kayser; le 1^{er} juin, il était à Mayence. Il s'arrêta quelque temps à Strasbourg; mais les inondations du Rhin l'empêchèrent de se rendre en Brisgau pour saluer Zäsi. Il regagna Bâle dans les derniers jours de juillet 1515¹.

*
*
*

Le labeur reprit chez Froben. Érasme, dès son arrivée, se hâta de lui faire imprimer la réponse à Dorp et les lettres aux cardinaux et au pape²; il lui confiait enfin le Nouveau Testament³. On se mit tout de suite à la besogne; chaque jour un cahier nouveau sortait des presses⁴. Le travail de l'éditeur et du typographe s'accomplissait en même temps, et l'on imprimait encore le *Saint Jérôme*. Beatus Rhenanus, Nesen corrigeaient les épreuves; Ecolampade vérifiait les textes hébreux; à la fin de septembre vint de Strasbourg le dominicain Nicolas Gerbell de Pforzheim, compatriote et partisan de Reuchlin⁵. Érasme pou-

1. Lettres 345, 362, 374.

2. Dans le recueil intitulé : *Jani Damiani Senensis ad Leonem X Pont. Max. de expeditione in Turcas Elegeia*; Bâle, Froben, août 1515, in-4°.

3. Lettres 328-330.

4. Lettre 421, l. 58.

5. Lettre 342.

vait écrire à Jean Witz : « Je crois vivre ici dans un véritable musée...; personne ici n'ignore le latin, personne n'ignore le grec; la plupart savent aussi l'hébreu; l'un connaît à fond l'histoire, l'autre la théologie; celui-ci excelle en mathématiques, cet autre a étudié l'antiquité, celui-là le droit... Jamais il ne m'est arrivé de vivre en si heureuse compagnie... Pour ne rien dire de plus, quelle honnêteté, quelle bonne humeur, quelle concorde! On dirait que tous n'ont qu'une seule âme¹. »

Cependant, les humanistes allemands continuaient de suivre et d'encourager les efforts d'Érasme. Witz lui écrivait de Schlestadt, Zäsi de Fribourg, Pirckheimer de Nuremberg; Hütten, dans une lettre datée de Worms, annonçait qu'il voulait s'attacher à lui plus étroitement qu'Alcibiade à Socrate, Wolfgang Angst de Kaysersberg lui adressait la première série des *Epistolae obscurorum virorum*². L'abbé du monastère bénédictin de Hugshofen, Paul Volz, qui avait introduit dans son couvent, proche de Schlestadt, la réforme de Bursfeld, félicitait Érasme de son apologie contre Dorp et prenait dans ses livres ce goût de la théologie nouvelle qui devait, en 1526, le conduire au parti de Bucer³. Enfin le duc de Bavière faisait prier l'humaniste par Urbain Rieger, ancien élève de Zäsi, d'accepter une chaire de théologie à l'Université d'Ingolstadt⁴.

Accablé de travail, Érasme ne négligeait pas ses intérêts. Il désirait savoir d'Ammonio le succès de sa lettre à Léon X⁵, et comme le *Nouveau Testament* devait soulever plus de tempêtes que le *Saint Jérôme* et que l'impression en devait être achevée plus tôt, il décida de l'offrir au pape⁶. La prébende de Tournay lui échappait; mais Thomas More lui fit promettre un canonicat ou une dignité ecclésiastique en Angleterre⁷. Dans les derniers mois de l'année 1515, les amis qu'il avait aux Pays-Bas et Jean le Sauvage, chancelier de Brabant, s'efforcèrent d'obtenir pour lui, du gouvernement espagnol, une pension régulière. Ce fut sans doute en janvier 1516 qu'il reçut le titre tout honorifique

1. Lettre 364, l. 8.

2. Lettres 353, 354, 357, 359, 363, 365.

3. Lettre 368.

4. Lettre 386. — 391, lettre du bénédictin Nicolas Basell, de Hirsau, févr. 1516.

5. Lettre 360.

6. Lettres 377, 378, 387.

7. Lettre 388.

de conseiller du prince, au traitement annuel de deux cents florins¹.

Enfin, dans le courant de février 1516, le *Nouveau Testament* fut imprimé². Érasme s'était presque abstenu de tout commentaire doctrinal : il avait voulu ne faire œuvre que d'éditeur. Mais le public trouvait pour la première fois dans son livre le texte original du Nouveau Testament, établi d'après des manuscrits soigneusement collationnés, accompagné d'une version écrite en pur latin et de notes philologiques et critiques. « Très peu de chrétiens », écrivait Érasme, « connaissent le christianisme³ : il semble que les vérités de la religion soient réservées aux moines et aux théologiens. Quelques-uns même prétendent qu'il faut interdire aux particuliers de lire l'Écriture, qu'on ne doit ni la traduire ni l'expliquer. Mais le Christ a parlé pour tous : il importe que tous puissent l'entendre. Ne cherchons pas son enseignement dans les querelles verbales de l'École, dans les disputes sur les formalités et les quiddités, mais dans le simple Évangile : car cette sagesse qui confond la sagesse de ce monde est contenue en un petit nombre de livres, facilement intelligibles et à la portée de tous les esprits... » Une fois de plus, Érasme réclamait le droit de corriger la Vulgate et proposait aux théologiens son programme d'études⁴. Ils devaient savoir les trois langues, être exercés à la discussion philologique des textes, avoir acquis, par la lecture des poètes et des philosophes anciens, une connaissance suffisante de l'homme, ne pas ignorer l'histoire des peuples parmi lesquels vécurent le Christ ou les Apôtres. Contents de dégager de l'Écriture la pensée qui s'y cache, il leur fallait assez de courage pour ne pas reculer devant la vérité quand ils la trouvaient en désaccord avec les opinions ou les pratiques traditionnelles. Car la vraie théologie évite les subterfuges qui accommodent le dogme aux intérêts des hommes, rejette les doctrines fausses introduites par les modernes et qui ne reposent pas sur le texte de l'Évangile, ne distingue pas, dans la morale chrétienne, des règles imposées

1. Lettre 370, note 18.

2. *Novum Instrumentum omne, diligenter ab Erasmo Roterodamo recognitum et emendatum*; Bâle, Froben, 1516, in-fol.

3. *Novum Instrumentum; Erasmi Roterodami paraclesis ad lectorem pium*; aaa 3 v° et suiv.

4. *Novum Instrumentum; Methodus*; bbb r° et suiv.

à tous et des conseils de perfection réservés aux moines. Elle rend aux chrétiens, avec l'usage de leurs livres saints, l'égalité de leurs droits et leur liberté dans le Christ. Ainsi Erasme complétait les déclarations de l'*Enchiridion*, ébauchait d'avance les thèses essentielles du *De Captivitate babylonica* de Luther.

Les lettres de saint Jérôme suivirent de près le *Nouveau Testament* : quitte envers Léon X, Érasme les offrit à Warham, selon ses intentions primitives ; il en écrivit la préface le 1^{er} avril¹. Déjà d'ailleurs, il était mal satisfait du *Nouveau Testament*. Il écrivait à Nicolas Ellenbog, bénédictin d'Ottobeuren, que l'œuvre avait été exécutée trop vite². Cependant, pour remercier le petit-fils de Maximilien, il composait l'*Institutio principis Christiani*, dont l'impression fut entreprise au printemps.

Il ne recevait aucune nouvelle de Rome et ignorait comment Léon X avait accueilli sa dédicace³. Mais à Bâle il pouvait mesurer le succès de son œuvre. Ceux même dont il attendait les plus vives critiques approuvaient le *Nouveau Testament*. L'*Enchiridion*, réimprimé par Schürer en septembre 1515, était pour les savants allemands une véritable révélation. L'évêque Christophe de Utenheim le lisait assidûment, en couvrait les marges de notes. Georges Reisch, malgré son éducation scolastique, déclarait qu'il aurait mieux aimé perdre deux cents florins qu'un tel livre⁴. Louis Ber regrettait d'avoir passé douze années inutiles à la Sorbonne, offrait à l'auteur l'une de ses deux prébendes⁵ ; le prédicateur de la cathédrale, Wolfgang Köpfel, plus connu sous le nom de Capiton, se mettait publiquement à son école⁶. Un prêtre de Glaris, Ulrich Zwingli, qui, après avoir étudié à Vienne et à Bâle, relisait dans la solitude de sa cure les anciens et les Pères, faisait le pèlerinage de Bâle pour le voir, et, rentré dans ses montagnes, le remerciait, en une lettre touchante, de ne pas avoir dédaigné sa simplicité⁷.

Erasme avait achevé les travaux qui, deux ans auparavant,

1. Lettre 396.

2. Lettre 302. *Novum Testamentum praecipitatum est verius quam aeditum, et tamen sic aeditum ut in hoc genere superiores omnes vincerimus.*

3. Lettre 393.

4. Lettres 412, 413.

5. Lettre 456, l. 163 et suiv.

6. Lettres 459, 541.

7. Lettre 401.

le conduisaient à Bâle. Rien ne l'y retenait plus. Peut-être, s'il eût alors reçu le bref rédigé par Sadolet le 10 juillet 1515, dans lequel Léon X le remerciait en termes flatteurs de la promesse du *Saint Jérôme*, aurait-il pris le chemin de Rome¹. Mais ses obligations envers le prince Charles l'appelaient en Brabant. Dès le mois de mars, il lui avait adressé le manuscrit de l'*Institutio*; il était attendu à la cour de Bruxelles, d'où il comptait se rendre en Angleterre.

*
* *

La dernière période, dont l'édition de M. Allen nous permet de suivre l'histoire, est remplie par des voyages au cours desquels l'humaniste, las d'avoir, en huit mois, accompli le travail de six ans², s'occupa surtout de ses intérêts matériels. Il partit peu après la Pentecôte; il voulait passer par la Lorraine et le Luxembourg; mais, arrivé à Kaysersberg, il reconnut le péril de traverser un pays occupé par les bandes armées et prit la route du Rhin³. Par Strasbourg, où Wimpfeling lui dit son admiration pour le *Nouveau Testament*⁴, par Spire et Mayence, il atteignit Cologne, où il revit Hermann von dem Busche⁵. Il y trouva les ambassadeurs des princes italiens qui se rendaient en Brabant et partit avec eux. C'était à peine si un corps de quatre-vingts cavaliers pouvait parcourir sans péril les plaines de l'Allemagne du Nord. Enfin il fut à Anvers le 30 mai 1516⁶.

Il y passa deux ou trois jours auprès de son ami Pierre Gilles, secrétaire municipal et correcteur chez Thierry Martens⁷. Puis, à Bruxelles, il vit le chancelier, le nonce Jean-Pierre Caraffa, évêque de Chieti, et Cuthbert Tunstall, ambassadeur du roi d'Angleterre⁸. Au château de Hammes, il retrouva Mountjoy; il s'arrêta quelque temps chez l'abbé de Saint-Bertin. Il voulait passer en Angleterre; mais la

1. Lettre 338 : au bref, adressé à Érasme, était ajouté un second bref, adressé à Henri VIII, et qui lui recommandait l'humaniste; lettre 339, 10 juillet 1515.

2. Lettre 411, l. 1. *Sex annorum operas octo mensibus praestiti.*

3. Lettres 412, 413.

4. Lettre 456, l. 182.

5. Lettres 413, 440.

6. Lettre 412.

7. Allen, t. I, p. 413.

8. Lettre 412. Jean-Pierre Caraffa devint le pape Paul IV.

fièvre lui interdit la traversée, et le chancelier, qui veillait à sa fortune, le retint sur le continent¹. Érasme dut regagner Bruxelles, se montrer au palais; puis il revint chez Pierre Gilles². En deux jours, il y prépara l'édition partielle de la Grammaire de Gaza; il la dédia le 23 juin à Jean Kayser et profita de l'occasion pour dire, après Hütten, ce qu'il pensait des hommes obscurs³. Enfin, le 6 juillet, Jean le Sauvage lui offrait une des prébendes de Courtrai; Érasme accourait à Bruxelles; mis en possession de son bénéfice, il se hâtait de le transformer, comme la cure d'Aldington, en un titre de rente⁴. Cependant le chancelier lui laissait espérer le premier évêché vacant sur les domaines espagnols.

Les lettres de ses admirateurs ne parvenaient pas à dissiper son ennui de la vie flamande⁵. Josse Bade lui écrivait que tous les savants parisiens se passionnaient pour son œuvre⁶. Budé, qui, depuis la publication du *De Asse*, en mars 1515, tenait, parmi les humanistes français, le premier rang après Lefèvre, le félicitait du *Sénèque* et du *Nouveau Testament*, et le remerciait d'avoir, dans une note de l'Évangile de Luc, glissé un mot délicat de ses propres travaux⁷. Le jurisconsulte François Deloynes, conseiller à la Cour et parent de Budé, lisait le *Nouveau Testament*⁸. Pirckheimer écrivait à l'éditeur : « Votre nom est maintenant sauvé de toutes les injures du temps... Vous avez achevé une entreprise dont le bienfait, depuis plus de mille ans, nous était refusé. » Ses deux sœurs, Charité et Clara, l'une abbesse, l'autre religieuse au couvent de Sainte-Claire de Nuremberg, auraient écrit pour le féliciter si elles n'avaient jugé leur style indigne d'Érasme⁹. Même à Cologne, qui restait pourtant la citadelle de la scolastique, une forte minorité se réclamait de son esprit¹⁰. En Angleterre, Colet s'effaçait devant lui avec sa modestie habituelle, ne voulait plus être qu'un disciple, le priait

1. Lettre 410, 412, 414.

2. Lettre 421, l. 136. Agitur hic apud principem de inaurando me...

3. Lettre 428.

4. Lettre 436.

5. Lettre 421, l. 136. Verum hand scio qui fit ut mea sententia nusquam quam hic contemptiores sint bonae litterae; αἱ τοὶ οἱ ἀρχοντες ἀμυσώτατοι.

6. Lettre 434.

7. Lettre 403.

8. Lettre 494.

9. Lettre 409.

10. Lettre 428.

de révéler la vraie philosophie du Christ¹. Warham lui écrivait que le *Nouveau Testament* avait reçu l'approbation d'un grand nombre d'évêques et de théologiens anglais². A Louvain, Martin van Dorp semblait désavouer ses propres critiques, et annonçait son intention d'expliquer, devant les étudiants en théologie, les Épîtres de saint Paul suivant les méthodes érasmienne³.

Vers le milieu de juillet, l'humaniste s'embarque au port d'Anvers et passe hâtivement en Grande-Bretagne. Il retrouve Colet, logé chez Thomas More. L'archevêque de Canterbury le comble de faveurs. Mais Érasme venait en Angleterre pour s'entendre avec Ammonio sur une négociation délicate et pressante avec la cour de Rome. Sa situation ecclésiastique devenait dangereuse; il courait le risque des censures et des excommunications qui punissaient l'apostasie, et de perdre, avec la prébende de Courtrai, l'espoir de dignités plus hautes. Le bref de Léon X rédigé le 10 juillet 1515, un autre bref du même jour qui le recommandait à Henri VIII lui furent alors communiqués⁴ et lui donnèrent le prétexte d'une démarche personnelle. Le 9 août, il écrivit au pape une lettre de remerciement⁵, puis, de concert avec Ammonio, rédigea, pour la chancellerie apostolique, un long plaidoyer dans lequel il racontait, sans se nommer, sa propre histoire, son entrée au couvent, sa profession forcée, sa vie misérable à Steyn, et comment, rappelé dans le monde par l'évêque de Cambrai, il avait, au cours de ses voyages, cessé de porter le vêtement de son ordre; il demandait l'absolution de toutes les peines qu'il avait encourues⁶. Silvestro Gigli, évêque de Worcester et ambassadeur d'Angleterre au concile du Latran, se chargea de transmettre la requête et lui promit sa protection.

Érasme ne resta pas à Londres plus de trois semaines. Colet, devenu l'un des conseillers les plus familiers de Henri VIII, aurait pu lui ménager une entrevue avec le roi; mais la cour

1. Lettre 423.

2. Lettre 425.

3. Lettre 438.

4. Lettres 338, 339, 457, I. 30 et suiv.

5. Lettre 446.

6. Lettre 447, adressée à Lambert Grunnius, secrétaire apostolique. Il est très vraisemblable que ce personnage, sur lequel on ne sait absolument rien par ailleurs, est de pure invention; cf. Nichols, t. II, p. 336 et suiv.; Allen, t. II, p. 292-293. — Dans une dernière partie de la lettre, rédigée en chiffres, et qui ne fut jamais publiée, Érasme priait la chancellerie de lever les obstacles que sa naissance illégitime opposait à sa promotion.

était partie pour la chasse¹. Vers le milieu d'août, il se rendit à Rochester auprès de Fisher, qui le retint dix jours². Il ne voulut pas revoir Cambridge et se contenta d'exposer, dans une longue lettre à l'helléniste Bullock, ses conceptions théologiques³. Fisher désirait l'accompagner en Allemagne pour saluer Reuchlin; mais il en fut empêché⁴. Érasme s'embarqua seul; le 27 août, il était à Calais.

* *

Il regagna Bruxelles, sans doute pour y voir le chancelier⁵, puis fut encore pendant un mois l'hôte de Pierre Gilles. Vers la fin de septembre, convoqué par Jean le Sauvage, il vint sans hâte⁶, et s'entendit annoncer que le prince Charles lui avait conféré un évêché en Sicile et que l'on attendait la confirmation du pape⁷. Érasme résolut alors de passer l'hiver à Bruxelles. Il eût craint l'importunité des étudiants et des maîtres de Louvain, l'opposition hypocrite des théologiens; Martin van Dorp redevenait malveillant⁸. Ammonio qui, le mois précédent, avait sollicité Léon X en sa faveur, l'approuvait de rester auprès du palais, et, avec son expérience de courtisan, lui conseillait de ne pas s'y laisser oublier. Le 22 octobre, il lui communiquait de bonnes nouvelles de Rome; l'évêque de Worcester avait vu le pape et il espérait obtenir facilement les absolutions demandées⁹.

Cependant Érasme vivait avec Cuthbert Tunstall¹⁰, était reçu chez le chancelier, assistait aux réceptions de la cour¹¹. Tous les étrangers de passage qui se piquaient de littérature venaient le saluer. C'était dans son cabinet de travail un défilé ininterrompu d'Italiens, d'Allemands, surtout d'Espagnols, dont les compliments emphatiques le lassaient¹². Il se divertissait à lire l'*Utopia* de Thomas More¹³ et surveillait de loin les imprimeurs. Le *Saint*

1. Lettres 451, 457.

2. Lettre 452.

3. Lettre 456.

4. Lettre 457, l. 8.

5. Lettre 467.

6. Lettre 470, l. 9.

7. Lettre 475.

8. Lettre 475, l. 12 et suiv.

9. Lettres 468, 478, 479.

10. Lettre 480, l. 10; ἀμοιράτης εἶμι.

11. Lettre 517; nuper apud Cancellarium prandens.

12. Lettre 545, l. 15.

13. Lettres 461, 474, 479, 530, 537.

Jérôme avait été enfin achevé dans les derniers jours d'août : Thierry Martens donnait une seconde édition de l'*Institutio*; Froben réimprimait la *Folie*¹. Érasme songeait à corriger et à compléter son *Nouveau Testament*; il s'était assuré l'aide de Latimer et de Budé; il demandait l'envoi d'un manuscrit grec des Évangiles conservé par les Windeshémiens d'Agnietenberg². Il aurait aussi désiré publier enfin les *Antibarbares*; le premier livre avait reçu l'approbation de Gaguin; le second, écrit en Angleterre, avait plu à Colet; deux autres, composés en Italie, s'y étaient égarés. On ne put en retrouver que des fragments incomplets et mutilés, et les *Antibarbares* ne parurent pas encore³.

Il semblait d'ailleurs que la bataille contre les hommes obscurs dut être facilement gagnée. Le succès des *Epistolae* allait grandissant. En Angleterre, tous les maîtres de la science nouvelle défendaient Reuchlin⁴. Érasme brisait enfin l'opposition de la Faculté de Louvain. Le chef de ses ennemis était un certain maître Jean Briard : Dorp, soit maladresse, soit fausseté véritable, sembla, une fois de plus, abandonner sa cause⁵. Des accusations furent portées contre lui devant le prince Charles, et quelques théologiens déclarèrent leur intention de soumettre ses œuvres au jugement de la Faculté⁶ et de les déférer ensuite aux théologiens de Cologne. Mais Érasme avait des amis à l'Université, Alard d'Amsterdam, Gérard Geldenhoven, élève d'Alexandre de Heek, Adrien de Baarland, Jean Desmarais⁷; les hommes d'État et le chancelier se moquaient des scolastiques; le légat soutenait Érasme. Les docteurs se sentirent vaincus et décidèrent de signer la paix. En janvier 1517, Dorp l'invitait à sa table, avec Desmarais, Briard et quelques autres⁸: Érasme vint à Louvain et la reconciliation fut scellée. « J'ai dissipé toute cette fumée », écrivait-il à Ammonio, « et me voici maintenant le meilleur ami de tous les théologiens petits et grands⁹. »

1. *Hieronymi Opera*; Bâle, 1516, 9 vol. in-fol. — *Institutio principis christiani*; Louvain, août 1516, in-4°. — Lettres 419, l. 15, 469, 473, 543; cette édition sans date de l'*Éloge* ne fut terminée que vers mars 1517.

2. Lettres 504, l. 2, 515, l. 3. — Agnietenberg est situé près de Zwolle.

3. Lettres 412, 475.

4. Lettre 471.

5. Lettres 474, 477, 485, 496.

6. Lettres 505, 539.

7. Lettres 433, 485, 539.

8. Lettre 509.

9. Lettre 539.

Aucune voix discordante ne troublait les éloges qu'il recevait de toute part. A Bâle, Wolfgang Köpfel faisait expliquer les écrits d'Érasme par les élèves de l'école-cathédrale et les commentait du haut de la chaire¹. Reuchlin se désolait d'avoir été jeune en un temps où l'on manquait de maîtres². Son neveu, Philippe Mélanchthon, qui étudiait alors à Wittenberg, saluait Érasme en vers grecs³. Georges Burchard de Spalt, chapelain de l'électeur de Saxe, lui disait l'admiration des humanistes d'Erfurt et le saluait au nom d'un jeune théologien, moine Augustin, qui n'était autre que Martin Luther⁴. L'école que les Frères de la Vie-Commune avaient jadis ouverte à Zwolle, dirigée maintenant par Gérard Lister, admettait l'enseignement du grec et l'exégèse nouvelle. Le prieur du couvent d'Agnietenberg, où Thomas de Kempen avait écrit, comptait parmi les défenseurs d'Érasme⁵. Mais c'était peut-être à Paris que l'on goûtait le plus vivement son œuvre. Budé lui adressait d'interminables épîtres moitié grecques et moitié latines⁶; Lefèvre, malade, s'excusait de ne pouvoir écrire, mais le faisait saluer par ses amis⁷; François Deloynes, Nicolas Bérauld, Pierre Vitré, Josse Bade lui envoyaient à l'envi les témoignages de leur reconnaissance. Tous avaient lu les *Adages*, la *Folie*, l'*Enchiridion*, étudiaient le *Nouveau Testament* et le *Saint Jérôme*, et, comme Deloynes, souhaitaient qu'il pût longtemps encore aussi bien mériter des lettres, de la science divine, de la philosophie chrétienne et de l'Église⁸.

En février 1517, tandis qu'Érasme, redevenu l'hôte de Pierre Gilles, et déjà consolé de voir l'évêché sicilien lui échapper, traduisait le *Banquet* de Lucien, il reçut de France des offres inattendues. Cop et Budé lui écrivaient que, s'il voulait venir à Paris pour y continuer ses travaux, François I^{er} lui offrirait une

1. Lettre 459.

2. Lettre 418.

3. Lettre 454.

4. Lettre 501. Par l'intermédiaire de Burchard (Spalatin), Luther demandait quelques éclaircissements sur l'interprétation de la doctrine de saint Paul relativement à la foi et aux œuvres.

5. Lettres 495, 500, 504. Ce fut l'astronome Nicolas Kratzer, dont Holbein a peint le portrait, qui apporta, en janvier 1517, à Érasme, le manuscrit grec des Évangiles conservé au couvent d'Agnietenberg (lettre 515).

6. Lettre 493.

7. Lettre 435, l. 31.

8. Lettre 472, 494, 503; lettre 494, l. 31 et suiv.

riche prébende¹. Étienne Poncher, admirateur du *Nouveau Testament*², alors en mission auprès de la cour de Bruxelles, lui communiquait aussi les intentions royales³. Mais Érasme ne désirait pas revenir en France. Le gouvernement de Louis XII avait assez mal encouragé les savants; on ignorait encore les dispositions de François I^{er} et de sa sœur Marguerite. Depuis son départ de Cambridge, l'humaniste avait évité les ennuis de l'enseignement; il craignait d'être obligé de se montrer de nouveau dans une chaire, de paraître encore en scène. Sans refuser des propositions qui pouvaient être avantageuses, il aimait mieux se réserver. Le 14 février, il répondit à Poncher que son âge et sa santé le détournaient de quitter les Pays-Bas, où le retenait la bienveillance du prince Charles⁴. Il ne pouvait prendre d'engagement ferme, remerciait le roi et lui recommandait Henri Loriti de Glaris. Le 21, il adressait à François I^{er} une épître reconnaissante et vague; le même jour, il répondit à Budé, puis, le 24, à Guillaume Cop, qu'il devait attendre l'avis du chancelier, absent de Bruxelles⁵. Le 11 mars, il écrivait mystérieusement à Ammonio : « Le roi de France m'invite dans son royaume et me promet mille florins par an. Je lui ai répondu sans lui donner de réponse⁶. »

Ce fut alors, vers le 15 mars, qu'il apprit enfin l'accueil que ses suppliques avaient obtenu en cour de Rome⁷. Un bref daté du 26 janvier le déliait de toutes peines et censures encourues par son irrégularité, lui donnait le droit d'obtenir tous bénéfices ecclésiastiques; un autre bref lui permettait de porter le costume séculier. Dans une lettre personnelle, le pape promettait de lui témoigner sa bienveillance dès la première occasion⁸. Délivré d'une longue inquiétude, il se hâta de se rendre en Angleterre, pour recevoir solennellement, des mains d'Ammonio,

1. Lettres 522, 523.

2. Lettre 522, Budé à Érasme, l. 122. Vidi nuper tuam Novi Testamenti aeditionem apertam in cubiculo ejus remotiore. — On sait que Poncher était évêque de Paris.

3. Lettre 529.

4. Ibid.

5. 21 et 24 février, lettres 534 et 537; les deux lettres de Budé et de Cop lui parvinrent après les offres de Poncher. Louis de Canossa, évêque de Bayeux, lui avait offert une prébende (lettre 489, 13 novembre 1516); il la refusa (lettre 538, 24 février 1517).

6. Lettre 551, l. 10.

7. Lettre 552.

8. Lettres 517, 518, 519.

l'absolution et la dispense pontificales. Il partit d'Anvers dans les premiers jours d'avril : à Bruxelles, il vit Poncher ; tous deux parlèrent longuement de théologie et des doctrines de Platon et d'Aristote¹. Érasme atteignit bientôt Londres, sans doute par Calais et Douvres. Le 9 avril eut lieu la cérémonie d'absolution, dans l'église de Saint-Étienne près Westminster². Le séjour d'Érasme à Londres, où il retrouva More et Colet, dura jusqu'à la fin du mois. Mountjoy et Wolsey lui laissaient espérer une haute dignité dans l'Église d'Angleterre. Confiant dans l'avenir maintenant qu'aucune poursuite disciplinaire ne pouvait plus l'atteindre, que les théologiens de Louvain le comblaient d'amitiés, il put songer un moment à s'établir de nouveau en Grande-Bretagne, où vivaient ses plus chers amis, et à prier respectueusement le prince Charles de lui rendre sa liberté³.

* * *

Pourtant, dès le milieu de mai, il était de nouveau dans la maison de Pierre Gilles⁴. Et tandis que Quentin Matsys y exécutait son portrait et celui de son hôte en un diptyque dont Thomas More reçut l'hommage⁵, Érasme attendait toujours la fortune, sans plus savoir si elle lui viendrait d'Angleterre, d'Allemagne, de France ou d'Espagne. La cour s'était transportée à Gand, et, parmi les préparatifs de la nouvelle guerre, le chancelier n'obtenait rien pour lui⁶. Cependant Ximenez, cardinal de Tolède, voulait créer à l'Université d'Alcala un centre d'études bibliques⁷. Budé insistait pour qu'il vînt à Paris ; Tunstall l'en détournait⁸. Le duc de Saxe, Georges, lui offrait une chaire à l'Université de Leipzig, et Pirckeimer voulait qu'il s'arrêtât à Nuremberg, où il verrait une république comme il n'en connaissait pas en Allemagne⁹. Mais Érasme remercia les

1. Lettre 566, introd.; lettre 569, l. 100 et suiv. — De Bruxelles, il écrivit deux lettres de remerciements à Léon X et à Silvestro Gigli (lettres 566-567).

2. Lettre 517, l. 73 et suiv.

3. Lettres 551, 577.

4. Lettres 584, 585, 587.

5. Lettre 584, l. 6. Petrus Aegidius et ego pingimur eadem tabula ; eam tibi dono brevi mittemus.

6. Lettre 577.

7. Lettre 582, l. 9.

8. Lettres 568, 572.

9. Lettres 527, 543, 554, 555.

princes saxons et leur dédia les *Césars* de Suétone¹. Au commencement de juillet, il n'avait pas accepté les avances de la France et de l'Allemagne et il attendait toujours les faveurs de Charles et de Henry VIII.

Il finit par se remettre à l'œuvre. Il avait laissé de côté le *Nouveau Testament* et ne travaillait pas encore à la seconde édition annoncée depuis plus d'une année. Mais il voulait traduire le second livre de Théodore Gaza², faire imprimer par Froben la *Paraphrase de l'Épître aux Romains* écrite en 1510, le *De conscribendis epistolis*, rédigé dès 1498, les *Antibarbares* et un nouveau texte de la *Copia*, plus complet que celui qui venait de paraître en avril³. Froben, qui avait consenti de mauvaise grâce à publier quelques-uns des adages séparés du corps de l'ouvrage, désirait revoir l'édition de saint Augustin procurée par Amerbach et comptait sur son aide⁴. Érasme de son côté pensait à une réimpression aldine des *Chiliades*⁵.

Mal satisfait de son sort, il poursuivait la lutte engagée dès la première publication des *Adages* pour la diffusion des doctrines nouvelles. Mais le succès de l'humanisme était dorénavant assuré. Si le procès de Reuchlin restait pendant en cour de Rome, sa cause était gagnée devant les lettrés, et lorsque, au printemps de 1517, parut la seconde série des *Epistolae obscurorum virorum*, la bouffonnerie en parut inutile et excessive à quelques-uns⁶. De nouvelles questions allaient se poser. Les principaux résultats de la restauration théologique désormais acquis, maintenant que, grâce aux travaux d'Érasme et de Lefèvre, le christianisme évangélique était retrouvé, le moment était venu de passer de l'humanisme érudit à l'action réformatrice.

Reuchlin s'attardait encore en 1517 à publier son *De Arte Cabalistica*⁷. Il y avait résumé toute sa science de la spéculation hébraïque et de la philosophie alexandrine. Ces rêveries, qui séduisaient jadis Pic de La Mirandole et charmaient encore

1. Lettre 586, au duc Georges et à l'électeur Frédéric.

2. Lettre 575.

3. Lettre 581.

4. Lettres 575, l. 22, 581, l. 19.

5. Lettre 589, d'Andrea d'Asola, beau-père d'Alde Manuce.

6. Lettre 581, de Beatus Rhenanus.

7. Haguenau, chez Anshelm, mars 1517.

les loisirs de Trithème au couvent de Spanheim, étaient désormais stériles. Lefèvre les avait goûtées : lui-même, vers 1493, avait composé un traité de magie naturelle. Mais le souci d'accorder la pratique avec l'Évangile allait le détacher des contemplations vaines et le conduire, malgré son âge, à la propagande et à l'action. Et, de son côté, Jean Colet, après avoir lu le livre de Reuchlin, écrivait : « Je n'ose pas en juger : je confesse mon ignorance et mon aveuglement dans des questions si obscures et auprès d'un si grand homme. Toutefois, il me semble que ces merveilles sont plus verbales que réelles... Érasme, les livres et la science n'ont pas de fin... Le pythagorisme et la Cabale nous promettent une vie sainte et pure, la lumière et la perfection : mais aucune voie ne nous y conduit plus sûrement que l'amour et l'imitation du Christ. Laissons ces détours et marchons à la vérité par le plus court chemin : je le veux de toutes mes forces¹. »

Mais Érasme, pas plus que Reuchlin, n'était l'homme des nouveaux combats. Le jeune moine saxon qui enseignait la théologie à l'Université de Wittenberg ne puisa pas plus dans les *Adages* ou le *Nouveau Testament* de Bâle que dans les traités cabalistiques de Reuchlin la force de protester contre la mutilation de la doctrine et l'asservissement des consciences. Déjà Luther jugeait Érasme ; il lui reprochait de ne pas comprendre saint Paul, de trop accorder aux œuvres, de préférer la rhétorique de saint Jérôme à la profondeur de saint Augustin. Héritier de cette mystique allemande qui, malgré l'enseignement des Frères de la Vie-Commune, était restée si étrangère à l'humaniste hollandais, l'œuvre théologique d'Érasme lui semblait pauvre, inspirée par la raison païenne plus que par les dogmes du péché et de la rédemption². Et maintenant l'éditeur érudit du *Nouveau Testament* allait se trouver jeté au milieu des tumultes d'une révolution qu'il n'avait ni souhaitée ni prévue, sans que son intelligence ondoyante et diverse lui permit jamais de blâmer complètement ses adversaires ni d'approuver sans réserves ses amis.

A. RENAUDET.

1. Lettre 593, l. 15 et suiv.

2. A. Meyer, *Étude critique sur les relations d'Érasme et de Luther* ; Paris, 1909, in-8°, chap. 1.

RICHELIEU

ET

L'ANNEXION PROJÉTÉE DE GENÈVE

(1631-1632).

Ainsi que l'écrivait excellemment, il y a quelque temps, un des collaborateurs attitrés de cette *Revue*¹, « Richelieu a mis un tel art à rétablir, après coup, l'unité de sa politique; il a su dresser si bien la statue de l'homme qui, d'une main, détruit La Rochelle et, de l'autre, combat la puissance des Habsbourg, que la postérité l'a cru sur parole ». Peu à peu cependant la vérité se fait jour. Malgré les soins apportés par le Cardinal à effacer toutes traces des défaillances de sa diplomatie, les contradictions de celle-ci, ses tâtonnements, ses inconséquences, ses expédients ne sont, à l'heure actuelle, plus guère contestables. Monçon, Ratisbonne, Cherasco suffisent à caractériser les procédés tortueux dont ne cessa d'user le principal ministre de Louis XIII au cours de ses négociations avec l'étranger. J'ai signalé l'une de ces défaillances, — et non des moindres, — dans le tome IV de mon *Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses*. J'y reviens aujourd'hui avec preuves à l'appui. L'on ne saurait trop s'attacher, en effet, à élucider de façon définitive quelques-unes, à tout le moins, des questions très complexes et très ardues qui, à la veille de la conclusion des traités de Westphalie, sollicitaient l'attention des gouvernements sur les deux versants des Alpes et du Jura.

I.

Durant toute la seconde moitié du xvi^e siècle, le maintien de l'indépendance de Genève fut une des constantes préoccupa-

1. Voir la *Revue historique*, t. CV, p. 380.

tions de la diplomatie du Louvre. Or il semblait malaisé de la faire respecter sans l'appui effectif des Confédérés de la nouvelle croyance et la neutralité bienveillante de ceux de l'ancienne. La maison de Savoie n'abdiquait pas l'espoir de rentrer tôt ou tard en possession des rives occidentale et septentrionale du Léman. Les démarches de ses agents, tant à Fribourg que dans la région du Gothard, ayant abouti, en 1577, à l'établissement d'une entente étroite entre elle et les six États helvétiques qui, dix ans plus tard, devaient contracter alliance avec l'Espagne, le gouvernement de Paris s'émut. Aussi se décida-t-il au bout de quelques mois (8 mai 1579) à signer avec les autorités de Berne et de Soleure un traité assurant la « comprotection » de la cité calviniste par la France et ces deux cantons, avec lesquels Zurich lia partie sur ce point dès l'année 1604.

Pour que, en cette conjoncture délicate, Henri III, roi Très Chrétien, consentît à donner le pas aux contingences de la politique sur celles de la religion et à s'exposer aux représailles du Saint-Siège, il fallait que ses conseillers et lui fussent convaincus de l'absolue nécessité du maintien du *statu quo* au pied du Salève. Et de fait leurs hésitations furent brèves.

Car, en premier lieu, encores qu'il feust à souhaiter que la ville de Genesve eust esté longtems ja reduite en cendres, pour la semence de mauvaise doctrine qu'elle a espendue en plusieurs endroictz de la Chrestienté, dont ja sont ensuivys infinis maulx, ruines et calamitez, et plus en mon royaume que en nul aultre endroict, neantmoins estant assize en telle assiette qu'elle est, elle ne pourroit estre reduite en l'obeissance de quelque prince que ce soyt de mes voisins, qui ne tint en grande subjection les S^{rs} des Lignes et ne les reduisist comme en sa mercy, demeurant en sa puissance, — tenant le Pas de l'Escluse qu'il fortifieroit incontinant, — d'empescher que je ne les puisse secourir à leur besoing, ny que eulx peussent venir à mon secours et service quand je les appeleroy^s¹.

Que les appréhensions françaises quant à la réalité du péril suspendu sur la petite république alliée des Suisses protestants fussent justifiées, il n'y a pas lieu d'en douter². Après avoir

1. Henri III à Mandelot et Hautefort, 13 mars 1582. Bibl. nat., ms. f. fr. 17990.

2. Mémoire (« Le roy Henry troiesiesme jugeant... »), vers 1611. Bibl. nat., ms. f. fr. 16953, fol. 13.

omis, par faiblesse, d'exiger la « réservation » des autorités genevoises dans la paix de Vervins, Henri IV s'était, à dire vrai, efforcé de réparer son erreur. L'échange du marquisat de Saluces contre la Bresse, le Bugey et le Valromey lui avait même été suggéré en partie par le désir d'augmenter la puissance de ses moyens d'action à la frontière du Jura¹. L'*Escalade* savoyarde de décembre 1602 faillit ruiner ce plan. Elle ne découragea cependant pas le Béarnais dans ses tentatives en vue de rattacher Charles-Emmanuel à la cause des *Stati liberi*. Dès 1604, soit dès l'année où Zurich accéda au traité de Soleure de mai 1579, le souverain du Piémont finit par adhérer aux propositions de la cour de Paris et Genève put se croire à l'abri des entreprises de son ambitieux et remuant voisin. Il n'en était rien cependant. Henri IV disparu, le duc de Savoie reprit presque aussitôt ses projets de conquête. Désireux d'annexer à ses États Genève et Gênes, il hésitait encore s'il ouvrirait les hostilités au nord des Alpes ou s'il les porterait en Ligurie², lorsque intervint sa réconciliation avec l'Escurial. Cet événement mit fin à ses tergiversations. Au cours des audiences que lui accorda le roi Catholique, le prince Emmanuel-Philibert, assisté du nonce, obtint l'acquiescement du gouvernement de Madrid aux desseins caressés par son père dans la région du Léman³. L'inquiétude fut extrême parmi les habitants de celle-ci. Leur sort dépendait en somme des décisions de la reine-régente à Paris⁴. Or l'on savait Marie de Médicis hostile à la politique suivie par son époux défunt. Fort heureusement l'aversion que lui inspirait Charles-Emmanuel prévalut sur le désir qu'éprouvait cette princesse de contenter à la fois le Saint-Siège et l'Espagne. La crainte d'aliéner à sa couronne les sympathies bernoises fit le reste. Il était certain en effet que le pays de Vaud eût partagé la destinée de Genève⁵. D'autre part, il fallait s'attendre à ce que « tous les huguenots du royaume » se portassent au secours de cette place⁶. On s'apprêta donc au Louvre à la défendre et

1. Mémoire (« Le roy Henry troisesme, etc. »). Id., ibid.

2. Gueffier à Puyseux. Turin, 10 janvier 1611. Bibl. nat., ms. f. fr. 16913, n° 93.

3. Giustiniani al Senato. Parigi, 20 aprile 1611. Venise, Frari. Francia, XLIII.

4. Sordet. Extraits des registres du Conseil de Genève : décembre 1610 et 8 février 1611. — Andrea Surian al Senato. Milano, 24 marzo 1611. Frari. Milano.

5. Mémoire (« Le roy Henry troisesme... »). Loc. cit.

6. *Mémoires de La Force* (éd. La Grange), t. II, p. 319.

Odet de La Noue s'y enferma, sur l'ordre de sa souveraine, avec nombre de ses coreligionnaires français¹. La versatilité du duc permit une fois de plus à ses voisins du nord d'échapper au danger qui les menaçait. L'ouverture de la succession de Mantoue suffit, en réalité, à détourner vers le Montferrat l'orage qui déjà grondait sur tout le bassin du Léman.

Aussi bien la communauté de vues et d'intérêts qui venait de s'affirmer ainsi entre le gouvernement de Marie de Médicis et les autorités de la cité de Calvin ne survécut pas à la disparition du péril savoyard. Nulle part en Europe la politique qui devait aboutir à la conclusion des mariages espagnols et à la dénonciation de l'alliance vénitienne par les Grisons ne fut blâmée avec autant d'énergie qu'à Genève². Par suite, une certaine détente se produisit dans les relations de Charles-Emmanuel avec les protestants du « climat des Liges ». Elle aboutit en juin 1617 à la conclusion d'un accord berno-piémontais qui éveilla de fallacieuses espérances sur les bords de l'Arve³. Celles-ci redoublèrent, deux ans plus tard, à la nouvelle de l'échec d'un projet de rapprochement entre les cours de Paris et de Turin⁴. Et cependant les ennemis de la petite république ne désarmaient pas. La mission du cardinal de Savoie à Paris⁵,

1. Foscarini al Senato. Parigi, 9 febbraio 1611. Frari. Fancia, XLII. — La reine-mère à Paschal. Paris, 27 février 1611. Bibl. nat., ms. f. fr. 10718, fol. 188. — Ubaldini à Borghèse. Parigi, 2 marzo 1611. Bibl. nat., ms. f. italien 1266.

2. Puitsieux à Paschal. Paris, 14 juillet 1612. Bibl. nat., ms. f. fr. 10718, fol. 341. — Castille à Villeroy. Soleure, 31 juillet 1612. Bibl. nat., ms. f. fr. 3704, fol. 24.

3. « Farete che il vescovo di Geneva, col mezzo del padre Arno (Arnoux) confessore, continui gl' ufficii già scritti et cominciati per introdur in quella città la libertà di coscienza, facendo lo però come da lui, et caso che vedesti il re risoluto alla guerra contro gl' heretici, tentarete, ma con gran destrezza, che trovi bene che noi se ne impatrocciamo et più presto condescenderete a che si smantellera. » Instruttione del duca al Principe di Piemonte inviato a Parigi, 1618. Arch. di Stato Piemontesi. Materie politiche. Negoz. con Francia, VIII, n° 7.

4. L. Sordet, *Procès-verbaux des séances du Conseil de Genève*, 1^{er} février, 3 avril 1619. — Anjorant à Sainte-Catherine. Genève, 20-30 janvier 1619. Bibl. nat., ms. f. fr. 4120, fol. 77.

5. « Non lasciaressimo anco di trovare il modo per ispugnar Geneva, massimo essendo sicuri della parte di Spagna et concorrendo a questo il consenso del re, a cui servirebbe di notabilissime diversione per facilitar grandamente l'intento della Maestà sua; et noi, oltre al servirla et far il beneficio della nostra Santa Fede, verressimo a rihavere quella città, che ci aprirebbe la strada al riacquisto del paese di Vaud, se ben di questo punto ultimo non

puis celle du Père Tobia Corona au camp devant Montauban, en septembre 1621, augmentèrent leur audace. Le but assigné aux démarches de l'envoyé de Grégoire XV auprès de Louis XIII et de son oncle de Savoie n'avait pu être tenu longtemps secret. Il s'agissait au total de procurer la coopération du roi de France à l'accomplissement du dessein formé par le duc de ruiner l'indépendance de Genève¹. A cette fois certes les « Syndics et Conseils » de cette ville n'avaient à compter sur aucune assistance de la part des chefs huguenots occupés à résister aux armes du Louvre. Très heureusement pour eux, les raisons qui, en mai 1579, militaient en faveur de la conclusion du traité de Soleure avaient conservé toute leur importance. Sans doute, il eût paru préférable « qu'ils se soumissent entièrement aux lois du royaume »². Mais, à cette heure, personne à Paris ne songeait à les y contraindre. En revanche, consentir à l'annexion de la petite république au duché de Savoie, c'eût été, pour la France, ouvrir une brèche irréparable dans sa frontière de l'est et sacrifier son alliance avec les cantons réformés d'Helvétie. Quelque imprévoyante que fût la politique extérieure des ministres du roi, elle n'allait cependant pas jusqu'à préconiser un pareil abandon des intérêts qui leur étaient confiés. Puyzieux répondit par une fin de non-recevoir catégorique aux sollicitations de l'ambassadeur piémontais et de l'envoyé pontifical et il les avertit que, si le duc passait outre à son entreprise, « il auroit Sa Majesté et toutes ses forces contraires »³. Par surcroît et « pour plus grande seureté », Miron, ambassadeur de Louis XIII aux Liges, invitait en secret les Genevois « à prendre garde à eux soigneusement » et s'attachait à persuader aux magistrats des cités évangéliques que son maître, bien qu'il fit la guerre à ses sujets « de la religion », ne nourrissait aucune prévention contre les États protestants, ainsi qu'en témoignaient au surplus et le

bisogna mai lasciarsene intender, salvo il tempo dell' effettuazione. » Istruzioni del duca al Principe Cardinale inviato in Francia. 23 gennaio 1621. Arch. di Stato Piemontesi. Materie politiche. Negoz. con Francia, VIII, n° 9.

1. Istruzione al Padre D. Tobia Corona, de' chierici regolari di San Paolo, per andar per servizio di Nostro Signore al re di Francia et al S^{re} Duca di Savoia. Roma, 18 luglio 1621. Bibl. Arsenal, ms. 8546. Impr. *Archiv für Schweizerische Geschichte*, t. VI, p. 291, avec indication d'autres sources.

2. Mémoire (« Le roy Henry troisieme... »). *Loc. cit.*

3. Puyzieux à Miron. Camp devant Montauban, 18 septembre 1621. Bibl. nat., ms. f. fr. 7117, fol. 135. — Carutti, *Storia della diplomazia della corte di Savoia*, t. II, p. 234.

soin pris par lui d'éviter que, au cours des négociations préparatoires de la Ligue d'Avignon (janvier-février 1623), Charles-Emmanuel fit aucune allusion aux prétentions de sa maison sur le bassin du Léman, et l'échec des démarches tentées au printemps de l'année suivante par l'abbé Scaglia en vue de remettre sur pied ces dernières¹.

II.

L'arrivée de Richelieu aux affaires marque pour les autorités genevoises une date critique. Désormais celles-ci n'auront plus seulement à surveiller et à déjouer les intrigues nouées contre elles à Turin². Il leur deviendra de plus en plus difficile de ne pas prendre ombrage de l'attitude ambiguë, pour ne pas dire hostile, adoptée à leur égard par le principal ministre français. Durant les premiers mois qui suivirent son entrée en fonctions, le cardinal s'efforça, à la vérité, de modérer les projets ambitieux du souverain du Piémont ou, pour mieux dire, de les détourner du bassin du Léman pour les diriger vers Gênes et la Ligurie³. Toutefois la politique néfaste qui, au printemps de 1626, devait aboutir à la capitulation de Monçon, inquiétait déjà les gouvernements des *Stati Liberi* d'Italie et d'Helvétie. Pas plus que les Confédérés des cantons protestants, les Genevois ne cherchèrent à dissimuler l'émoi qu'ils éprouvaient d'une défaillance à laquelle rien ne les avait préparés⁴. La franchise de la désapprobation qu'ils manifestèrent en cette conjoncture desser-

1. « Pero a quello che dopo habbiamo inteso, M^r de Pisieux, il quale ci promessi di far tanto et al Principe, ha più presto impedito che aiutato il negocio. » Instruzione del duca all' abbate Scaglia per portarsi alla corte di Francia e trattarvi : 1^a dell impresa per la ricuperatione di Gineva; 2^a de l'accompra del contado di Neuchatel per un millione di scudi di Francia. Torino, 16 aprile 1624. Arch. di Stato Piemontesi. Materie politiche. Negoz. con Francia, VIII, n° 13. — Cf. mon *Histoire de la représentation diplomatique*, etc., t. III, p. 451, 576.

2. Cf. Claretta, *Storia della reggenza di Cristina ecc.*, t. I, p. 70 et suiv.

3. Scaglia al duca di Savoia. Fontainebleau, 30 aprile 1626. Arch. di Stato Piemontesi. Francia, Lett. ministri, XXVII. — V. Siri, *Memorie recondite*, t. V, p. 783-785.

4. Miron à... (en cour). Soleure, juillet 1626. Bibl. nat., ms. f. fr. 3692, fol. 196. — Wake à Berne. Turin, 11 août 1626. St. Arch. Zürich. Graubünden J (171, 5, 14). — Miron à Châteauneuf. Soleure, 7 novembre 1626. Aff. étr. Suisse, XXIV, 221. — Herbaut à Miron, 17 novembre 1626. Arch. nat., KK 1364, fol. 360.

vit leurs intérêts auprès du roi Très Chrétien. Charles-Emmanuel renouvelait ses instances afin qu'il ne fût pas mis obstacle à l'exécution de ses desseins sur Genève et le pays de Vaud. On put craindre qu'elles ne fissent impression dans l'esprit du monarque français. Tel eût été peut-être le cas si, entre-temps, certaines obscurités ne s'étaient dissipées quant à l'exact point de départ des négociations entreprises en Espagne par Du Fargis. Par suite, la duplicité désormais avérée de la diplomatie du Cardinal augmenta la tension des rapports entre la cour de Turin et le Louvre. Le duc, conseillé par son ministre à Paris, l'abbé Scaglia, changea tout aussitôt ses batteries¹ et fit offrir quelques mois plus tard son assistance armée contre la France au roi de la Grande-Bretagne, pourvu que celui-ci réussît à persuader aux magistrats de la république du Léman de se placer de bonne grâce sous la protection de la maison de Savoie².

Comme s'ils eussent eu le pressentiment des menées ourdies contre leur sécurité, les Genevois s'efforçaient à cette même heure de rentrer dans les bonnes grâces du roi Très Chrétien. De fait, on leur sut gré à Paris d'avoir désapprouvé l'intempestive rébellion des huguenots en Saintonge. En outre, la réception chaleureuse dont Miron fut l'objet de la part des Conseils de la petite république, en juin 1627, à son retour du Valais, ne passa pas inaperçue à la cour de France³. Mais, l'année suivante déjà, tout était remis en question. La réalisation des plans grandioses conçus par Richelieu au lendemain de la réduction de La Rochelle eût entraîné un remaniement complet des frontières dans la région du Jura. Aussi bien, non content de recommander l'achat au duc de Longueville de la souveraineté de Neuchâtel, le Car-

1. Scaglia al duca di Savoia. Parigi, 16 settembre e 31 dicembre 1626; 26 marzo e 2 aprile 1627. Arch. di Stato Piemontesi. Francia, Lett. ministri, XXVIII.

2. « E che il re d'Inghilterra mandara persona espressa a Geneva, la quale, ne le divisioni che regnano in quella città, rapresenti quanto loro possi esser di utile la protettione del duca di Savoia et quanto beneficio ne possi ridondare a li affari loro publici. Quando, per il mezzo sudetto, si potesse venir a qualche stabilimento de le ragioni del duca di Savoia su quella città, il duca offerisse dichiararsi apertamente con le sue armi a favore del re d'Inghilterra con quatro milla fanti e cinque cento cavalli pagati alle sue spese. » Lettre deschiffree de M. de Savoye, qui justifie ses mauvois desseins contre la France. 5 novembre 1627. Aff. étr. Angleterre, XLII, 195.

3. Miron à Herbaut. Genève, 23 juin 1627. Aff. étr. Suisse, XXV. — Grenus, *Fragments biographiques*, etc., p. 126.

dinal songeait « à faire une grande citadelle à Versoy pour se rendre considérable aux Suisses, y avoir une porte ouverte et mettre Genève en estat d'être un des dehors du royaume »¹.

Tout bien considéré, il semblait difficile que les protestants suisses ne s'alarmassent pas à la longue de la persistance des bruits relatifs à un prochain bouleversement politique à la frontière occidentale des Ligues. La mission accomplie par Du Hallier à Genève en mars 1629 ne fut à autre fin que de rassurer les Confédérés de la nouvelle croyance et de démentir l'existence des projets prêtés à leur allié français². Or ces projets prenaient chaque jour plus de consistance. Quand Louis XIII eut imposé à Charles-Emmanuel le traité de Suse, on ne mit pas en doute, en Suisse et en Italie, que l'armée royale réunie aux portes de Turin ne recevrait l'ordre de marcher contre les Genevois ou contre les huguenots, voire d'attaquer simultanément ceux-ci et ceux-là³. Dans la réalité, les appréhensions conçues par les protestants de la région des Ligues étaient fondées. A aucun moment, depuis un quart de siècle à tout le moins, le péril sus-

1. Advis donné au roy après la prise de La Rochelle pour le bien de ses affaires. 13 janvier 1629. Impr. Avenel, *Lettres du cardinal de Richelieu*, t. III, p. 181.

2. Sarrasin à Thomas Roß. Bâle, 27 mars-6 avril 1629. Public. Rec. Off. Foreign, Switzerl. Misc. Papers (1617-1629), n° 2.

3. « Messrs, — Il y a tantost deux mois que j'ay receu des lettres de Sa M^{te} pour vous, mais, jusques à ceste heure, je n'ay peu trouver commodité pour vous les faire tenir, le chemin estant bouché (pour le moins à moy) depuis la venue des François à Suse... Je vous fais ceste despesche pour vous communiquer un affaire qui vous import(e) grandement : à sçavoir que, depuis la prise de Suse, les ministres françoys, taschantz de s'accommoder avec S. A. de Savoye, luy ont proposés l'eschange du marquisat de Saluzzes avec la Bresse et, pour luy faire mordre, ils offrent à luy donner la ville de Genève et le pays de Vaud. L'entreprise se devoit faire par S. A., mais avec l'argent du roy de France, qui se content(e) de luy payer son armé(e). L'affaire est allé si avant que l'évesque de Bourdeaux et le s^r d'Argencourt, l'ingénieur du roy de France, si en sont allés pourmener par tout le marquisat pour voir les villes, chasteaux-forts, ponts et passages et, sur leur relation, le cardinal de Richelieu presse grandement la conclusion. Il ne veult pas de Huguenots, ni en France ni aux environs, et pourtant il est après à prester la mesme charité à mons^r le prince d'Aurenges. » — Isaac Wake à Genève. Turin, 8 mai 1629. Arch. Genève. Portef. histor., n° 2862. — « Und, falls der Frieden sollte gemacht werden in Italia, wurde ich besorgen dass es zum theill über uns oder Genff, anderstheils wider die Religionsverwantten in Franckreich abgehen wurde. » Hans Ludwig von Erlach an Freiherrn von Spiez, 4-14 februar 1629. Stadtbibl. Bern., ms. *Hist. Helv.*, XV, xxi, 6.

pendu sur leurs têtes n'avait été aussi menaçant. Durant les quelques semaines comprises entre le 11 mars, jour où Louis XIII contraignit Charles-Emmanuel à se soumettre à ses volontés, et le 24 avril, date de la définitive conclusion de la paix franco-anglaise, d'actives négociations furent poursuivies à Suse, non point seulement afin de hâter la formation d'une ligue italienne contre la maison d'Autriche (8 avril), mais surtout en vue de procurer à la maison de Savoie d'importantes acquisitions territoriales tant sur les rives de la Méditerranée que sur celles du Léman.

Il ne s'agissait plus, comme au début de l'année 1623, de recourir à l'intervention du pape, auquel le roi eût « remis » Genève, pour qu'il la restituât « à qui de droit »¹. D'autre part, Lesdiguières était décédé. Dès lors le souverain du Piémont n'avait plus à compter avec les exigences et les frais d'une entremise onéreuse et se trouvait en mesure de traiter directement avec le roi Très Chrétien². Pendant son second séjour à Suse, lequel dura du 21 mars au 26 avril³, le prince de Piémont fut chargé par son père de remettre sur pied à la fois les desseins formés contre l'indépendance de Gênes et contre celle de Genève⁴.

1. 1° « Che il re di Francia receda da la protettione di Geneva et ch' essa si rimetta in mano del papa per darla poi a chi di ragione appartiene. » Parte proposti perchè il re di Francia recedesse dalla protezione di Geneva e ne permettesse l'impresa a S. Aza. Arch. di Stato Piemontesi. Materie politiche. Negoz. colla Francia, 1617-1632, mazzo LV (ce document, daté après coup : 1620 ou 1621, est en réalité de décembre 1622 ou de janvier 1623).

2. 2° « Che S. M^a ritiri la protettione come sopra (1°); lasci far l'impresa a S. Aza et che, per sicurezza del passaggio de' Svizzeri et per levarsi l'oggetto di Geneva, S. M^a possa far costruir un forte vicino nel paese di Gex, et S. A. dara al Sor Contestabile, in ricompensa d'haver disposto S. M^a a questo, Neuf-chastel et Valangin, accomprandolo del suo dannaro. »

3° « Non gustandosi la costruttione di questo forte, che si leva la protettione et, havuta Geneva, S. Aza sia in obbligo di demolirne le fortificazioni... restando la sola città col recinto delle sue muraglie, et S. Aza con questo fara un presente al Contestabile di 500 mille scudi. » Parti proposti ecc. — « Il primo temperamento, che si lasci al Contestabile Geneva col paese di Vaux et per ricompensa si restituisca a S. Aza la Bressa et il Bugey, dando pero alla Francia un passo per poter dal regno passare in Svizzeri sempre sul proprio. » Altro partito ecc (même date).

3. Arch. di Stato Piemontesi. Vittorio-Amadeo, principe di Piemonte, 1629-1630.

4. Il Principe di Piemonte al duca di Savoia. Susa, 17 aprile 1629. Arch. di Stato Piemontesi. Vittorio-Amadeo, Principe di Piemonte (1629-1630).

Tout d'abord ses démarches ne furent pas couronnées de succès¹. Néanmoins il ne se découragea pas, et sa persévérance fut récompensée. Pour la première fois depuis l'avènement des Bourbons, l'on prêta l'oreille, dans l'entourage royal, aux ouvertures venues de Turin et l'on accepta de discuter les conditions que Louis XIII pourrait mettre au changement de domination projeté sur les bords du Léman². « La conscience », affirmait-on, « convie d'entendre au dessein de Genève, parce qu'ils sont hérétiques et sujets du duc. La raison d'état ne l'empêche pas. On le peut faire sans deshonneur en n'y contribuant pas effectivement. La gloire du roy à Rome et en l'esprit de tous les religieux du monde sera indicible³. »

Très habilement, le duc de Savoie faisait la part belle au puissant partenaire dont sa maison et lui sollicitaient l'appui. Au cours de ses fréquentes visites à Turin⁴, Mazarin, attaché pour lors à la nonciature apostolique en Lombardie, avait été avisé en confidence que le duc désirait hâter la réalisation de ses plans dans la région du Salève et du Jorat. Il s'employa bénévolement à les faire aboutir. Avec sa collaboration⁵, un avant-projet contenant les propositions ducales fut rédigé et remis à Richelieu, à Suse, le 12 avril⁶. Ce document, conservé aux archives du

1. « E per le cosse di Geneva, il re per hora non voleva mancar a la parola datta a Svizzeri. » Il Principe di Piemonte al duca di Savoia. Arch. di Stato Piemontesi. Mazzo : Vittorio-Amadeo, Principe di Piemonte (1629-1630).

2. Luigi Galli, vescovo d'Ancona, nunzio, a Barberini. Torino, 29 aprile 1629. *Nunziaturberichte aus Deutschland. Nunziatur Pallotto's*, t. II, p. 165, note.

3. Aff. étr. Genève, II, 201 (avril 1629 et non 1625). — « S'egli (il Papa) a questo proposito vi mottaggiasse alcuna cosa di Geneva, prenderete volentieri l'occasione di assicurarlo della disposizione et prontezza nostra, poiche nulla più desideriamo che di sparger l'istesso sangue et sacrificar noi medesimi nel servitio di Dio... Non vi è altra consideratione che possa metter difficoltà in questa impresa che la protettione che ha la Francia di quella città; tuttavia non sarà difficile a N^{re} Sig^{re} di levar quest' oggetto. » Il duca di Savoia al conte Ludovico d'Agliè. Torino, 22 maggio 1629. Aff. étr. Piémont, III, Suppl¹, p. 231 v°, 233, 238 v°.

4. Cf. Aff. étr. Piémont, III, sup. 245; IX, 362; X, 23, 28, 32, 35, 75.

5. Il cardinale di Savoia al duca di Savoia. Parigi, 16 ottobre 1631. Arch. di Stato Piemontesi, Principi diversi. Maurizio cardinale (1629-1635). — Il duca di Savoia al Padre Monod. Carignano, 28 ottobre 1631, *ibid.*, Vittorio-Amadeo. Mazzo XLIII (1630-1632). — Le Père Monod au duc de Savoie. Paris, fin d'octobre; Château-Thierry, 10 novembre 1631, *ibid.*, Francia. Lettere Ministri. XXX.

6. La date est donnée dans le ms. Piémont, t. IX, p. 218, des archives du ministère des Affaires étrangères.

ministère des Affaires étrangères à Paris¹ et aux Archives royales à Turin², est ainsi conçu :

Pour recevoir les faveurs et les graces qu'il plaist à Sa M^{te} de faire à S. A. et à Monsieur le Prince son fils, en quoy Monsieur le Cardinal s'employe avec tant de bone volonté qu'ils le veulent espérer de Sad. Majesté par le seul moyen et de la main dudit sieur Card^{al} ainsy qu'il a desia esté traicté.

Ce sera doncque l'entreprise de Genes quy se fera cest authonne ou l'hiver prochain et après que Sa Ma^{te} aura achevé les affaires du Languedoc, affin que, sans rien laisser après soy, il puisse plus seurement agir hors le royaume en Italie, et qu'en ce temps là aussy l'armement de mer se puisse faire puissamment, comme il fault pour une si grande entreprise; avecque ceste condition que, prenant ladicte ville et les rivières du Levant et du Ponant, avec l'isle de Corse, et y demeurant absolu et pacifique possesseur, S. A. remettra à Sa M^{te} le marquisat de Saluces, excepté Carmagnole et quelques villages, abbeyes et lieux de gentilshommes circonvoisins dudit lieu et ce quy est aussy aux Langues, et S. A. en contre-change donera et remettra à Sa M^{te} la ville et forteresse de Pinerol, les quatre vallées ses voysines, asçavoir Luserne, Angrogne, Saint-Martin, La Pérouse et la valée de Barcelonète, avecque celle de Sture jusques au fort de Demont, Rochesparaviere et Cental.

Et, parce que il est necessaire de tenir l'affaire grandement secret pour venir à bout de ce dessein et empescher que l'on ne s'arme, et qu'il faut aussy demeurer armé pour pouvoir estre prest à la dite exeuction, car s'il falloit faire des nouvelles levées cela leur donneroit de l'ombrage et, allant sa M^{te} en Languedoc, l'on leur oste tout à faict celuy qu'ils ont de ses armes, l'on propose, pour en faire de mesme de celles de S. A., qu'il ne seroit pas hors de propos de les employer au siège de Genève, puis qu'aussy bien ce seroit coopérer aux mesmes intentions et volontés de Sa M^{te}, outre le service de Dieu et l'avantage que la foy catolique en recevroit par l'extirpation de toutes ces sectes de l'idre d'hérésies, et Sa M^{te}, qui sera l'autheur de ceste entreprise, en sera comblé des bénédictions du ciel.

1. Aff. étr. Piémont, t. IX, p. 218 : au dos : « Propositions de M^{ss} de Savoie et le prince de Piedmont, du 12^e avril 1629, sur le dessein de Gènes et de Genève. »

2. Materie politiche. Negoz. colla Francia (1617-1632), LV. Proposizioni che dovevano farsi da S. A. al re di Francia per mezzo del card^{ale} de Richelieu per l'imprese di Genova e di Ginevra (daté à tort : 1628).

Et, afin que Sa M^{te} voye que l'on ne veut pas commencer par là pour détourner l'autre entreprise, ny s'impossesser de rien en particulier, l'on propose en prenant ladite ville de la raser, ou remettre à Sa M^{te} la part qui est de là le Rosne du costé de la terre de Gex, et S. A. retiendra l'autre qui est deçà laditte rivière, et ce jusques à ce que l'entreprise de Genes soit faicte, pour puis alors la remettre à Sa M^{te} avec le Pais de Vaux, layssant à S. A. le marquisat de Saluces, Pinerol, valées de Barcelonete, de Sture et terres de Cental, et, demeurant en cela conforme au concerté desja fait pour celuy de Genes, remettre ladicte ville de Geneve et pais de Vaux à Mons^r de Mantoue pour tout le Monferrat qui seroit remis à S. A.

Ou bien, qu'au lieu de tout cela, ou que l'on ne fisse l'entreprise de Genes, que l'on laisse à Sa M^{te}, comme a esté dict, toutes les dictes terres du marquisat de Saluces, Pinerol, valées de Barcelonete, de Sture et terres de Cental, et Sa M^{te} laisse à S. A. Genève, le pais de Vaux et de Ges (Gex), avec tout ce quy fust eschangé pour le marquisat de Saluces.

Mais en tout il se remet à ce qui sera plus agréable à Sa M^{te}, et de commander ce qu'elle désirera que je (prince de Piémont) fasse.

Au total, l'accueil fait par Richelieu à ces ouvertures fut loin d'être décourageant. Toutefois le Cardinal ne cacha pas au fils de Charles-Emmanuel qu'à son avis Louis XIII hésiterait à abandonner la « pièce principale » du marché, soit Genève, au souverain du Piémont et que, à supposer même qu'il s'y résignât, l'on éprouverait sans doute quelque difficulté à trouver un expédient qui permit au roi de maintenir ouvertes en tout temps les communications du Lyonnais et de la Bresse avec le plateau suisse¹. A cela, les partisans du coup de force médité par la cour de Turin avaient, il est vrai, une réponse toute prête :

L'on ne peut dire, affirmaient-ils, que G[enève] estant entre les mains de M. de Savoie, il peust, s'il voulait, incommoder le passage

1. « Siamo ritornati (col card^{le} di Richelieu), sopra le cosse di Geneva et mi ha mostrato di voler dar gusto a V. Aza in questo et mi ha detto che vorria che si trovasse remedio per il passo de Svizzeri e Allemani, come assicurarlo quando V. Aza avera Geneva, poiche molte volte li tempi si mutano. » Il principe di Piemonte al duca di Savoia. Susa, 12 aprile 1629. Arch. di Stato Piemontesi, Vittorio-Amadeo, principe di Piemonte, 1629-1630. — « Tutto consiste nella sicurezza che domandano per l'impresa di Geneva. » Del medesimo al medesimo. Susa, 25 aprile 1629, ibid.

des Suisses, puisqu'il offre de la raser et oster du costé de deça, qui lui doit demeurer, toute fortification, et qu'au contraire le roy pourra, si bon lui semble, fortifier le costé de delà, qui luy demeurera, joint que M. le prince de Piedmont, cédant ses droicts sur le pays de Vaux, quoyque possédé par les Bernois, cela monstre bien qu'il n'a pas dessein de penser à troubler ledit passage des Suisses¹.

Absorbé par les préparatifs du prochain retour de son maître au delà des Alpes et contraint à deux reprises de se rendre en personne soit à Chiomonte, soit à Bruzolo², Richelieu avait délégué ses pouvoirs à Châteauneuf et prié Victor-Amédée de s'aboucher avec ce futur garde des sceaux, de reviser de concert avec lui certaines dispositions de l'avant-projet et d'y introduire toutes modifications susceptibles de hâter la conclusion de l'accord désiré de part et d'autre³. En fait, le roi avait déjà quitté le Piémont depuis une ou deux semaines lorsque vit le jour le projet de traité reproduit ci-après⁴ :

Le roy et M. le duc de Savoye s'obligent et promettent l'un à l'autre d'attaquer la ville et Estats de Gennes dedans le mois d'octobre ou printemps prochain...

Et d'autant que l'on ne peut à présent entendre à ladite entre-

1. Mémoire (sans date). Aff. étr. Genève, II, 201. Cette pièce est classée parmi celles de l'année 1625. Elle est en réalité d'avril 1629.

2. Richelieu à la reine-mère. Chaumont, 8 mars 1629. Cf. Avenel, *op. cit.*, t. III, p. 249. — « Il detto card^e va domani a Brusol per sparvi questi tre giorni fuori di travagli et mi ha detto lascia quà Chateaneuf, che andera agiustando le cosse. » Il Principe di Piemonte al duca di Savoia. Susa, 12 et 17 aprile 1629. Arch. di Stato Piemontesi, Vittorio-Amadeo, Principe di Piemonte, 1629-1630.

3. « M. de Chasteauneuf verra M. le prince de Piedmont, commencera à esclaircir l'affaire de Gennes et la reduira en traitté. Comme aussy verra ce qu'on peult adjuster de plus avantageux au mémoire cy dessus pour représenter au roy sur l'affaire de Genève. » Mémoire (sans date). Aff. étr. Genève, II, 202. Cette pièce, classée, comme celle de la p. 201, parmi les documents de l'année 1625, est, à n'en pas douter, d'avril 1629. — « E mi ha sogionto (Richelieu) che, non potendo esser sempre insieme e che bisogna stii segreta, non la trattera altro che lui e me, e Mons. de Chasteauneuf, del quale mi potevo fidar... avendo mi anco detto che M. di Boglion (Bullion) ne Seneterre era bene sapessero questo, non fidandosi di loro in cossa che va segretamente. » Il Principe di Piemonte al duca di Savoia. Susa, 12 aprile 1629, *loc. cit.*

4. Arch. di Stato Piemontesi. Materie politiche. Negoz. con Francia, VIII, n° 43 (copie, d'origine française, très défectueuse).

prise de Gennes et qu'il n'est pas raisonnable que les troupes que a présentement M. de Savoye sur pied luy demeurent inutiles à grandz frais et despens, ce qui ne sauroit estre sans donner grand sujet de jalousie à ses voysins, Sa M^{te} consent qu'il en emploie à l'entreprise et à l'attaque de la ville de Genève et pais de Vau et, pour cest effect, qu'il puisse passer le Rosne sur ses terres et qu'il y puisse sesjourner cinq ou six jours sans y faire aucun desgat, ains payer tout ce qu'il prendra, Sa M^{te} promettant de ne donner aucun secours à ceux de Genève et de Berne contre led. s^r duc.

Moyennant lesquelles choses, Mons^r de Savoye promet au roy, s'il prend ladicte ville, d'en faire raser toutes les fortifications et de luy remettre la partie de ladicte ville qui est du costé de la France, comme aussi tout le pais de Vau, comme aussy toutes les places fortes qui y sont et, en tant que besoing seroit, luy céder et transporter tous les droictz et la propriété qu'il a tant sur la partie de ladite ville, qui est du costé de France, comme de tout le pais de Vau et de toutes les terres qui sont assises au delà du Rosne, lequel appartiendra entièrement au roy des deux costés, sans que M. de Savoye y puisse prétendre aucun droit, si ce n'est de tenir des moulins, comme en tiennent à présent ceux de Genève.

Le dict s^r duc se départira semblablement du droit qu'il peut avoir aux vallées de Césery (Chézery) et villages de, etc. (*sic*), qui sont demeurez neutres entre Sa M^{te} et luy par le traicté fait pour le passage des troupes qui iront d'Italie en Flandre et Franche-Comté pour le secours des Estats de Sa M^{te} Catholique ou des siens, sans qu'il puisse prétendre aucun droit sur lesdites terres et vallées, sauf que Sa M^{te} lui promet de luy donner libre passage pour les troupes qu'il aura besoing de faire passer de Lorraine ou d'Allemagne pour son service seulement, pourveu que ce ne soit point pour entreprendre contre les alliés de sa couronne, le tout en sorte que le Rosne et le lac soient, à l'advenir, la borne des Estats de Sa M^{te} et de S. A. en ceste part; ladicte rivière du Rosne et ledict lac demeureront à l'advenir entièrement à Sa M^{te} sans que ledict s^r duc y puisse rien prétendre.

Et d'autant que ledict s^r duc ne peut pas si tost recouvrer le pais de Vau et qu'il ne seroit raisonnable, M. de Savoye estant maistre de Genève, que Sa M^{te} n'eust aucun passage au delà du lac pour passer dans le pais des Vallois (Valais), ses anciens alliez, ledict s^r duc promet, aussy tost qu'il sera maistre de Genève, de donner tel village et place qu'il plaira au roy de choisir sur le bord du lac, avec telle estendue de terre dont on conviendra, lequel Sa M^{te} pourra fortifier comme bon luy semblera pour se conserver une descente

au deçà du lac, ausquelles M. de Savoye sera obligé de donner libre passage sur ses terres pour aller et venir depuis ledit lieu jusques en Valais, toutes et quantes fois qu'il plaira à Sa M^{te}, sans les pouvoir empescher, soubz quelque pretexte et occasion que ce soit, ny fortifier sur le passage aucuns lieux plus près de dix lieues. Mesmes, si le roy le desire, ledict s^r duc consentira que lesdits Vallésiens interviennent à ladite obligation et demeurent garants, comme estant ledit passage stipulé de Sa M^{te} pour leur conservation et assistance, promettant Sa M^{te} qu'aussitost qu'Elle sera en possession du pais de Vau et de toutes les places et forteresses d'icelluy, de remettre ledit passage entre les mains de M. de Savoye, d'autant que lors elle aura le passage asseuré pour aller audit pays de Valais.

La ville et pais de Gennes estant conquis avec les armes de Sa M^{te} et de M. de Savoye, le roy promet audit s^r duc de luy laisser le pais dessoubs et dessus la rivière et, en tant que besoin seroit, luy céder les droits de propriété qu'il a sur ladite ville et pais, sans y plus jamais rien prétendre à l'advenir...

Moyennant quoy, M. de Savoye promet au roy, outre la cession de la partie de Genève et du pais de Vau et autres terres sur lesquelles il a droit au delà du Rosne et du lac de Genève, comme il est dict cy dessus, de luy céder et remettre le marquisat de Saluces, avec toutes ses appartenances et deppendances, comme les a autrefois possédé Sa Majesté, fors et excepté la ville de Carmagnole et l'abbaye de Casanove et les terres des Langues, qu'il s'est réservé; au lieu de laquelle ville et terres il promet de cedder et transporter la ville de Pignerol, bourgs, villages et lieux qui en deppendent avec toutes les vallées de la Pérouse (Perosa), Angrogne, Saint-Martin et Luserne, celles de Barcelonette, Sture, Demon (Demonte) y compris Roquesparvières (Roccaspavera), Santal (Centallo), Drogna (Dronero) et toutes les places et villages qui en dépendent, qui seront plus amplement spécifiez...¹.

Charles-Emmanuel put croire, avec quelque apparence de raison, que ses vœux seraient enfin exaucés. Les concessions consenties par lui au roi Très Chrétien lui paraissaient très suffisantes. Toutefois elles ne furent pas jugées telles par Richelieu, dont les ambitions croissaient en proportion inverse

1. Au dos : « Articoli progettati nelle conferenze di Susa trà il duca Carlo Emanuele I^o ed il card^o di Richelieu, i quali però non ebbero effetto, per una lega, il di cui oggetto doveva essere la conquista della città e Stati della repubblica di Genova, della città di Geneva e del paese de Vaud, 1629. »

des capitulations successives du chef de la maison de Savoie. On dut « remettre les fers au feu ». Au cours de nouvelles conférences, il fut convenu que Louis XIII « donnant Gennes et les deux rivières de Levant et Ponent » à Charles-Emmanuel, celui-ci lui céderait : ou bien, à défaut de Pignerol, dont le Cardinal méditait déjà l'annexion au Dauphiné, Saluces et ses dépendances, ou bien Genève et le pays de Vaud, « pour échange de tout le Montferrat, en donnant la récompense à M. de Nevers dans l'Estat de Milan »¹.

Malheureusement pour lui, le souverain du Piémont, tout entier à la pensée d'assurer à n'importe quel prix la réussite de ses plans, venait de commettre une irréparable imprudence : celle d'offrir de renoncer en faveur du monarque français à ses droits et à ceux de son héritier « sur les villes et terres du bassin du Léman ». De cette faute de tactique, Richelieu devait, durant plusieurs mois, se prévaloir pour tenter de réduire presque à néant l'importance des avantages qu'eût procurés au duc son entente avec le Louvre. Déjà maître de Suse, il émit la prétention assurément excessive de se faire livrer, « avant qu'effectuer l'entreprise », celles des places piémontaises qui ne devaient être remises à son maître qu'après l'heureux achèvement de celle-ci². C'était demander trop. Plutôt que de se soumettre à cette exigence, Charles-Emmanuel préféra laisser tomber la négociation³. Au reste Rohan levait à nouveau dans ce même temps l'étendard de la révolte en Languedoc et contraignait l'armée royale à opérer une diversion vers Privas. Il était écrit que, cette fois encore, l'indépendance de la petite république du Léman sortirait sauve de la crise qu'elle traversait. A la veille de prendre à son sujet une résolution qu'avaient écartée avec énergie deux au moins de ses prédécesseurs, le monarque français recula. Par

1. Le duc de Savoie au président de Montfalcon, son ambassadeur extraordinaire en France. Turin, 30 novembre 1629. Arch. di Stato Piemontesi, Francia Lettere Ministri, XXX.

2. « Voilà ce qui fust traité à Suse... et on laissa de l'effectuer parce qu'ils (les Français) vouloient préalablement que nous leur remissions ce que nous leur devions donner avant qu'effectuer l'entreprise, et nous entendions, comme nous faisons encore à ceste heure, de le remettre après les choses faites, estant plus raisonnable qu'eux, qui sont les plus forts, assurent ceux qui sont les plus foibles et, qu'à ceste heure tenants encores Suse et ce passaige là, ils ont ce qu'ils désirent. » Le duc de Savoie au président de Montfalcon. Turin, 30 novembre 1629, *loc. cit.*

3. Le duc de Savoie à Montfalcon. Turin, 30 novembre 1629, *loc. cit.*

suite, Charles-Emmanuel, déjà désagréablement surpris de la ténacité mise par Richelieu à lui arracher de nouvelles concessions, fut avisé qu'à cette heure l'on se déterminait à Paris au maintien du *statu quo* tant à Gènes qu'à Genève¹.

Si secrètes qu'eussent été les propositions de Charles-Emmanuel et les contre-propositions de Richelieu, les unes et les autres avaient transpiré au dehors². C'est ainsi que le résident britannique en Piémont s'était hâté d'en transmettre le sens général aux autorités de la cité calviniste et d'attirer l'attention de celles-ci sur la gravité du péril qui les menaçait³. L'alarme passée, les suspicions demeurèrent vivaces au pied du Salève⁴, malgré les efforts tentés par Louis XIII et sa mère pour les dissiper⁵. Les actes du gouvernement royal se trouvaient d'ailleurs en contradiction complète avec ses assurances pacifiques et ses promesses, peu sincères à la vérité, d'assistance ou, à tout le moins, de bienveillante neutralité⁶. Le refus opposé, en mai 1630, par le jeune monarque à Jean Sarrasin, qui le suppliait, au nom de ses compatriotes, de reconnaître explicitement la validité du traité conclu à Saint-Julien en 1603, n'était certes pas fait pour calmer les appréhensions genevoises⁷. Celles-ci ne tardèrent pas à s'ac-

1. *Mémoires de Richelieu* (éd. Petitot), t. V, p. 375 et suiv.

2. « Pour preuve de cela, on verra bientôt Genève assiégé et les villes de Languedoc, au lieu de la guerre d'Italie. » Le marquis de La Force à la marquise de La Force. La Haye, 3 mars 1629 (ap. *Mémoires de La Force*, t. III, p. 307).

3. Isaac Wake à Genève. Turin, 8 mai 1629. Arch. Genève. Portef. histor., n° 2862.

4. « Those of Geneva are very suspicious of the french king by reason of a secret advertisement sent them that the said french king hath promised the Pope that the first business he will undertake shall be establishing of a Bishop. » Fleming to Lord Conway. Zurich, 10-20 december 1629. Pub. Rec. Off. Foreign. Switzerl. Misc. Pap., n° II.

5. « The french king of late hath written very kindly unto Geneva besides hath commanded the officers of the army to use Geneva with all possible respect during their abode in those quarters, but they take these proceedings as a confirmation of their suspection. » Fleming to Lord Conway. Zurich, 10-20 december 1629, *loc. cit.* — La reine-mère à Genève. Paris, 9 janvier; Lyon, 10 mai 1630. — Le roi à Genève. Paris, 9 janvier, 9 février; Lyon, 8 mai 1630. Arch. Genève. Portef. histor., n° 2870. — *Mémoires de Richelieu*, t. VI, p. 294.

6. « Sur quoy il (Richelieu) répondit que les espérances que le roy avoit donné à mess^{rs} de Genève estoient des discours faictz pour faciliter le tout... » Le Père Monod au duc de Savoie. Paris, fin d'octobre 1631. Arch. di Stato Piemontesi. Francia. Lettere Ministri, XXX.

7. Sarrasin à Genève. Annecy, 17-27 mai; Grenoble, 20-30 juin; Saint-Jean-

croître ensuite du malencontreux appui prêté par le Louvre à l'évêque d'Annecy à l'occasion des revendications que ce prélat exerçait contre les détenteurs de biens ecclésiastiques dans le pays de Gex¹. Il fallut les démarches pressantes et réitérées des agents du roi de la Grande-Bretagne, jointes à celles des cantons protestants, pour que l'on se décidât à Paris à ne pas pousser plus avant une expérience dont le succès n'était rien moins que certain². Dès le 8 janvier 1631, le roi Très Chrétien adressa aux autorités genevoises une missive des plus rassurantes, pour les aviser que son intention n'avait jamais été de les troubler dans la jouissance des biens qu'elles possédaient « dans les terres de son obéissance »³. En tout autre temps, ces protestations d'amitié eussent été accueillies sans arrière-pensée. Malheureusement les Genevois avaient trop de raisons de les croire mensongères pour qu'ils ne fissent pas leur profit du proverbe italien : *Chi matarella più che non suole, o tradite m'ha, o tradire mi vuole*⁴.

de-Maurienne, 6-16 et 11-21 juillet 1630. Arch. Genève. Portef. histor., n° 2882. — Le roi à Genève. Saint-Jean-de-Maurienne, 23 juillet 1630, *ibid.*, n° 2870. Aff. étr. Genève, II, 247.

1. « E si aprese meco (Brulart de Léon), dicendo che pensava si volessero (Francesi) valer di tanti pretesti per restar in possesso dei Stati del duca di Savoia, dubitando che egli fusse per dipender da Spagnoli, et che lo argomentava anco dalla risolutione che intendesse havebbe fatto il re di commettere a quelli di Geneva che accettassero il loro Vescovo et li consegnassero li suoi beni, perchè quando si havebbe restituita la Savoia con tal risolutione, si havebbe facilitato il modo a quel Duca d'impatronirsi di quella importantissima piazza in gran pregiudizio del regno di Francia. » Sebast. Venier al Senato. Ratisbonna, 11 novembre 1630. Frari. Germania, LXXIV, n° 13.

2. Cf. Gautier, *Histoire de Genève*, t. VII, p. 179. — Geneva to the king of England, 27 october 1630; 16 march 1631. Public. Record Off. Foreign. Switzerl. Misc. Papers, n° 3. — Berne au roi, 18-28 octobre 1630, 2 mars 1631. St Arch. Bern. Teutsche Missivenbuch, t. V (1619-1632), p. 152 v°. Arch. Genève. Portef. histor., n° 2894. — St Arch. Bern. Rathsmannual, LX, 130 (17 août 1630).

3. Le roi aux cantons protestants. Paris, 8 janvier 1631. Aff. étr. Suisse, XXVII, 167. St Arch. Zürich. Genf VI (1612-1641). — Le roi à Genève; Bouthillier à Genève. Paris, 8 janvier 1631. Arch. Genève. Portef. histor., n° 2889. Aff. étr. Genève, II, 252. — Scaramelli al Senato. Bada, 21 gennaio 1631. Frari. Svizzeri, XXVI.

4. Fleming to Lord Conway. Zurich, 10-20 december 1629. Publ. Rec. Off. Foreign. Switzerl. Misc. Pap., n° II.

III.

Si la mort de Charles-Emmanuel, le plus implacable de leurs adversaires, avait procuré quelque répit aux inquiétudes toujours en éveil des Genevois, le désaveu par Richelieu des négociations de Brulart de Léon et du Père Joseph à Ratisbonne était bien propre à provoquer une recrudescence d'appréhensions chez les magistrats de la petite république. L'ouverture de nouvelles négociations à Cherasco au cœur du Piémont, la crainte que le nouveau duc de Savoie ne se montrât aussi tenace dans ses revendications territoriales que l'avait été le prince auquel il succédait¹, la certitude désormais acquise, qu'au risque de retarder la conclusion de la paix générale, Louis XIII entendait consolider, par le moyen de conventions particulières avec son beau-frère de Turin, les avantages que ses armes venaient de lui assurer aux frontières occidentales de la Haute-Italie, tout concourait à entretenir dans la région du Léman un malaise que les avis tranquillisans reçus de Paris ne parvenaient pas à dissiper².

En fait, depuis l'*Escalade* de décembre 1602, dont la réussite eût sans doute engagé le roi Très Chrétien à rompre le traité de Lyon de l'année précédente et à se porter au secours de la ville que le traité de Soleure de 1579 plaçait sous sa protection, jamais un danger plus réel et plus immédiat n'avait menacé l'indépendance de Genève. Les sages résolutions arrêtées à Suse, au moment du départ du roi pour Privas, s'étaient évanouies. Sous l'influence de considérations auxquelles la question de Pignerol et celle de la Ligue italo-française n'étaient pas étrangères, Richelieu se montrait plus accessible à l'idée d'accorder à Victor-Amédée certaines compensations territoriales, pourvu que le Louvre y trouvât son compte³.

Jusqu'à son dernier jour en quelque sorte, Charles-Emmanuel s'était nourri du fol espoir de rentrer en possession, par la négoc-

1. Cavazza al Senato. Chieri, 5 luglio 1631 (2da). Frari. Francia, LXXVI. — Servien à Richelieu. Moncalieri, 29 août 1631. Aff. étr. Piémont, XVI, 295.

2. Le roi aux cantons protestants. Paris, 8 janvier 1631. Aff. étr. Suisse, XXVII, 167. St Arch. Zürich. Genf VI (1612-1645). — Le roi à Genève. Paris, 8 janvier 1631; Bouthillier à Genève, même date. Arch. Genève. Portef. histor., n° 2889. Aff. étr. Genève, II, 252.

3. Cf. mon *Histoire de la représentation diplomatique*, etc., t. IV, p. 686.

ciation ou par la force, de l'ancien domaine lémanique de sa maison. Loin de se laisser décourager par l'insuccès des conférences de Suse, il avait donné pour instruction à son ambassadeur extraordinaire, le président de Montfalcon, accrédité auprès de Louis XIII dès juin 1629¹, de réclamer à nouveau de ce prince sinon son concours effectif, du moins son assentiment tacite à l'exécution des plans que l'on méditait à Turin contre Genève et le pays de Vaud. Mais la tâche du diplomate piémontais se trouva singulièrement facilitée quand Richelieu, prévenant sa démarche, lui fit spontanément part de son regret que les « combinaisons » ébauchées en avril n'eussent pas abouti².

Désormais, en effet, les rôles se trouvaient en partie intervertis. De sollicité, le principal ministre de Louis XIII allait devenir solliciteur à son tour. Très enclin à tenir pour nulles les ouvertures faites soit par lui-même, soit par d'autres en son nom, il considérait comme définitives en revanche celles à quoi s'étaient laissé entraîner les représentants de la partie adverse³. Le lundi 4 mars 1630, à Bruzolo, où vint le trouver derechef le prince de Piémont⁴, dont le père n'était plus en état d'affronter les armes royales victorieuses, le Cardinal mit en œuvre toutes les ressources de séduction dont il disposait pour gagner la confiance de l'héritier du trône ducal. A cette heure du reste Louis XIII intervenait personnellement auprès de sa sœur Christine et lui faisait espérer, outre la reconnaissance par le Louvre du « titre royal » qu'ambitionnait son beau-père, l'attribution à

1. Mission extraordinaire du président de Montfalcon en France : juin 1629 à février 1630. Arch. di Stato Piemontesi. Francia, Lett. min., XXX.

2. « Mais ce seroit encores davantaige nous obliger s'il plaisoit à Sa Ma^{te} nous donner une déclaration qu'elle nous lairra tirer raison de noz prétentions sur Genève, sans nul empeschement. » Le duc de Savoie à Montfalcon. Turin, 30 novembre 1629, *loc. cit.*

3. « Le Cardinal s'eschauffe ordinairement quand on luy parle de ces promesses et dit alors que le roy et son Conseil ressentoient bien fort que l'on se voulût servir à leur désavantage des témoignages de bonne volonté qu'ils rendoient aux occasions, que toutes ces promesses se devoient entendre en manière que le roy y treuva son compte, mais que le roy avoit bien plus de sujet de mettre en avant les offres du s^r Mazarini qui avoient esté si exp^{res}. » Monod au duc de Savoie. Château-Thierry, 10 novembre 1631. Arch. di Stato Piemontesi. Francia, Lett. min., XXX.

4. Relation succincte de l'entrevue du cardinal et de M. le prince de Piémont, 5 mars 1630. Aff. étr. Piémont, XI, 136 (impr. ap. Avenel, t. III, p. 564 et suiv.).

celui-ci de Genève, du pays de Vaud, voire de Neuchâtel, en échange de Pignerol et des vallées « de sa dépendance¹ ».

Devenue duchesse, quelques semaines plus tard, la sœur du roi Très Chrétien ne devait pas oublier les promesses de ce dernier. Elle se chargea de les lui rappeler dès le mois d'octobre 1630, par l'entremise de Provana de Druent que le duc dépêchait en mission extraordinaire à la cour de France². De son côté, Victor-Amédée ne demeura pas inactif. Son envoyé à Paris emportait des instructions très détaillées, car elles contenaient l'énumération des conditions mises par lui à son adhésion sans réserve aux intérêts du Louvre. C'était bien, en somme, d'un bouleversement politique dont l'Espagne et ses alliés eussent fait les frais tant en deçà qu'au delà des Alpes, d'une diversion française en Allemagne et aux Pays-Bas et d'une expédition militaire en Ligurie d'abord, puis sur les rives occidentale et septentrionale du Léman que le nouveau souverain du Piémont attendait l'agrandissement de sa maison et la satisfaction de ses ambitions³.

1. « Je repris mon discours depuis le voiage de Suse, de l'an 1630, et en conséquence ce qui s'estoit passé entre V. A. et le cardinal de Richelieu à Brusol, les espérances qu'il avoit donné de Genève, du pays de Vaux et de Neuchastel, moiennant l'alliance... J'adjoustay les promesses que le roy avoit fait faire à Madame, tandis qu'on traitoit l'accommodement : que sy V. A. se disposoit à donner satisfaction à S. M^{te} pour Pignerol, que le roy feroit que V. A. l'auroit pour Genève et qu'il honoreroit Madame de la mesme qualité que ses sœurs. » Le Père Monod au duc de Savoie. Paris, fin d'octobre 1631. Arch. di Stato Piemontesi. Francia, Lett. min., XXX.

2. « Mais voiant à ceste heure naistre des grandes nouveutez, qui semblent pouvoir troubler la tranquillité que la paix faisoit espérer, j'ay voulu presser davantage ce voyage pour remonstrer (au roy) que il m'a semblé très à propos et necessaire qu'on luy face res sentir (au duc) les effets qu'on nous a tousjours fait espérer, et, qu'à cet effet, il plaise à Sa M^{te} se declarer plus particulièrement des avantages dont il m'a fait parler et promettre icy par ses ministres, ne m'estant pas séant de persuader à Sa M^{te} combien il luy est important d'obliger ceste maison à la France et les avantages que ses interests en peuvent recevoir après que ses ministres l'ont veu et espruvé sur les lieux pour en pouvoir suffisamment attester.

« Si l'on luy demandera quelles intentions l'on m'a donné ou que l'on en propose des autres, il est necessaire qu'il soit instruit comme diverses fois l'on nous a fait esperer Genève, le tiltre de roy à ceste maison et autres semblables, que je scay ont esté dict au s^r Mazarin, me les aiant lui-mesme plusieurs fois reiterez. » Instruzione di Madame Reale Cristina à M. de Druent spedito in Francia. Ottobre 1630. Arch. di Stato Piemontesi. Materie politiche. Negoz. con Francia, IX, n° 9 (ce document se trouve reproduit sous le n° 36 avec la date (erronée) de 1631).

3. Mémoire pour servir d'instruction à M. de Druent. Octobre 1630. Arch. di Stato Piemontesi. Materie politiche. Negoz. con Francia, IX.

Convaincu, non sans raison, que son royal beau-frère ne songeait pour lors qu'aux moyens de conserver Pignerol, il lui parut opportun d'insister à nouveau pour que le Louvre renonçât expressément à la protection de Genève et lui laissât toute liberté de s'emparer de cette ville¹. A supposer, ainsi qu'on l'espérait à Turin, que le succès favorisât les diverses entreprises des alliés, le nouveau duc se déclarait prêt à céder au roi Pignerol, pourvu que ce dernier lui remît, à son choix, Genève ou une partie du Montferrat².

Les conférences qui, durant quelques semaines, se poursuivirent à Paris entre le ministre piémontais et certains membres du Conseil royal aboutirent à un résultat dont la divulgation eût causé quelque émoi au sein des *Stati liberi* d'Allemagne, de Suisse et d'Italie. Les 7 et 8 février 1631, soit un mois jour pour jour après l'expédition de la missive où Louis XIII protestait de ses sentiments d'amitié envers les Genevois, trois projets de traités avaient été élaborés à la cour de France, puis confiés à Particelli d'Émery, avec ordre de les soumettre au duc en l'invitant à les signer sans y apporter de modifications, ni dans le fond, ni dans la forme³. Le premier de ces traités instituait une alliance offensive et défensive entre les gouvernements de Paris et de Turin⁴. Le second mettait en lumière l'extrême importance que le Cardinal attachait à ne pas se dessaisir de Pignerol et sa volonté de conserver cette place au prix de la cession à Victor-Amédée de quelques terres en Montferrat. Dans l'état

1. « S. M^{te} à supplicata da S. Aza di levar ogni sua protettione alla città di Geneva, con le dichiarazioni necessarie per questo. » Mémoire pour servir d'instruction à M. de Druent. Octobre 1630, *loc. cit.*

2. « Et quando S. M^{te} volesse ritenersi per sempre Pinerolo, con la valle de Clusone, S. M^{te} fara dare a S. Aza le sopradette piazze del Monferrato... o pure, quando fosse de maggiore gusto di S. M^{te}, dara Geneva a S. Aza per Pinerolo et Alba. » Mémoire pour servir d'instruction à M. de Druent. Octobre 1630, *loc. cit.*

3. « Neantmoins, s'il y avoit quelques mots à y adjouster ou à diminuer, qui ne soient pas contre la substance desdicts traités et les intentions de Sa M^{te}, ils le pourront faire en observant très soigneusement que les termes qui seront changés n'altèrent ce qui a esté projecté et ce qui est porté par lesdicts traités. » Instruction au s^r de Toiras, mareschal de France et lieutenant général de l'armée du roy en Italie, au s^r Servien, membre du Conseil d'Estat du roy et secrétaire de ses commandements, et au s^r d'Hémery, etc. 7 février 1631. Aff. étr. Piémont, XVII, 35.

4. Traité d'alliance entre le roi et le duc de Savoie. 8 février 1631. Aff. étr. Piémont, XVII, 37.

de dépendance où ce prince se trouvait momentanément à l'égard de son beau-frère, il était à prévoir que sa résistance aux sollicitations impératives du principal ministre français ne serait pas de longue durée. De fait, le 31 mars déjà, le fils de Charles-Emmanuel se résigna à apposer son seing sur les deux traités qui lui étaient présentés¹.

Un troisième document, on l'a dit, avait été remis à Particelli d'Émery avant le départ de cet ambassadeur pour Turin. Ce document nous a été conservé. Son importance est extrême. On y lit, au verso, de la main de Charpentier, un des secrétaires du Cardinal, ces mots : « Projet de traité entre le roy et M. de Savoie, pour la ville de Genève et le pays de Vau, 8 février 1631, » et, de celle de Bouthillier, cette mention suggestive : « Le roy donne pouvoir au s^r d'Hémery, conseiller en son Conseil d'Estat, de passer et arrester avec M. le duc de Savoie le traité dont la copie est cy dessus escripte, promettant Sa Majesté avoir agréable, tenir ferme et ratifier ce qui aura esté fait, arrêté et signé par ledit s^r d'Hémery, suivant et conformément audit traité. Fait à Paris, le 8^e février 1631. Signé : LOUIS et, plus bas : BOUTHILLIER. Délivré au s^r d'Hémery, le mesme jour. »

Le texte de cette pièce ne prête, au reste, à aucune ambiguïté. Il y est stipulé, en effet :

Que M. de Savoie cédera et transportera et en passera tous actes dont il sera requis, en la meilleure forme et manière qu'il se pourra, et, cependant, cède et transporte dès à présent au roy tous les droicts, raisons et actions qu'il a et peult avoir et jamais prétendu sur la ville et communauté de Genève et toutes les appartenances et dependances d'icelle pour en user et disposer ainsy que bon luy semblera, et d'autant que lesdits droicts seroient inutiles à Sa M^{te} si elle n'entroit en possession et jouissance d'iceulx, pour parvenir à ceste fin, il a esté arrêté que, la paix generale ayant esté executée en Italie en sorte que Pignerol demeure entre les mains du roy, selon les conventions particulières qui en ont esté arrestées le ..., ledit sieur duc de Savoye, du jour du présent traité en un an ou peu après, commencera à mouvoir ses armes contre ceulx de la dite ville, comme s'il n'avoit point transporté ses droicts au roy et, qu'au

1. Instructions au s^r de Toiras, etc. 7 février 1631, *loc. cit.* — Projet de traité avec M. de Savoye pour l'eschange de Pignerol. 7 février 1631. Aff. étr. Piémont, XVII, 26.

mesme instant, Sa Majesté fera avancer les siennes sans declarer à quel desseing, avec ceste correspondance, qu'estant jointes, elles attaqueron laditte ville jusques à tant que le roy en soyt maistre et en ayt l'entière possession. A esté convenu que, pour cest effect, le roy fournira douze mil hommes de pied et mil chevaulx, et ledit sieur duc dix mil hommes de pied et mil chevaulx.

En considération de ce que dessus a esté arresté que la susdite ville et deppendances d'icelle estant conquises et entre les mains du roy, les armes du roy et celles dudit sieur duc seront employées au recouvrement du pays de Vau, qui appartient légitimement audit sieur duc, et ne pourront estre posées qu'il n'en soit le maistre et possesseur.

Ces conquestes estant faites, le roy et ledit sieur duc demeureront respectivement obligez pour jamais, l'un envers l'autre, à continuer en toutes occasions ce qui sera de leur pouvoir et puissance pour se maintenir en la possession de la susdite ville et communauté de Genève et deppendances, ensemble en celle du pays de Vau contre qui que ce puisse estre qui les voudra troubler, Sa M^{te} promettant secourir pour cet effet led. sieur duc toute fois et quantes qu'il sera attaqué audit pays, et ledit sieur duc de faire le mesme si Sa M^{te} estoit attaquée en ladite ville, communauté et deppendance de Genève.

Oultre ce que dessus, ledit sieur duc se départ volontairement et cède et transporte au roy tous les droicts qui luy estoient réservés par le traicté de ... sur la vallée de Cizeri, qui demeurera en propre au roy et à ses successeurs à perpétuité, Sa M^{te} promettant luy accorder libre passage par ladite vallée aux troupes dont il se voudra servir pour la défense de ses Estats touttefois et quantes qu'il sera attaqué¹.

Les plénipotentiaires français à Cherasco reçurent communication de ce projet de traité le jour même où leur collègue Émery les rejoignit dans cette ville, soit le 4 mars². S'ils s'abstinrent de le soumettre à la signature du duc de Savoie dans le même temps que ceux auxquels ce prince souscrivit le 31 mars, il n'en faut pas chercher la raison dans un scrupule tardif de Richelieu, mais dans ce fait que Toiras et Servien, connaissant l'importance des intérêts qui leur étaient confiés, refusèrent d'assumer

1. Aff. étr. Piémont, XVII, 37.

2. Provana de Druent avait regagné Turin dès le 24 février. Arch. di Stato Piemontesi. Materie politiche. Negoz. con Francia, IX.

une responsabilité dont tous deux entrevoyaient déjà alors l'extrême gravité¹.

Au demeurant, l'ajournement de la discussion des articles relatifs au coup de main contre Genève devait permettre aux ambassadeurs du roi Très Chrétien de conduire à bien avec plus de célérité les négociations de l'alliance franco-piémontaise et de la cession de Pignerol. Leur mission accomplie quant à ces deux points², ils estimèrent ne pouvoir se dispenser d'exécuter les instructions de la cour en ce qui concernait les remaniements territoriaux projetés dans la région du Léman. A dire vrai, ce fut à l'un d'eux, au s^r d'Émery, qu'ils s'en remirent plus particulièrement du soin d'entamer ces pourparlers délicats, tandis qu'eux-mêmes, Toiras et Servien, occupés à résister aux prétentions des ministres espagnols, commençaient à douter du succès de leurs démarches en vue de la paix générale³. Or, d'emblée, la conviction s'établit dans l'esprit de l'envoyé français que le duc entendait « retirer le principal avantage de cette affaire et en laisser la plus petite part à Sa Majesté »⁴. Non seulement Victor-Amédée se refusait à céder au roi la vallée de Chézery, langue de terre étranglée entre le Bugey et le bailliage de Gex, mais il prétendait rentrer en possession de quelques villages de cette dernière contrée, sous couleur d'assurer ses communications avec le pays de Vaud, le jour où Genève aurait reçu une garnison française. Cette perspective, au reste, lui souriait peu. Dès lors, il eût préféré récupérer Lausanne et Nyon, sans pour cela renoncer à ses desseins au pied du Salève⁵.

Si pressé qu'il fût de voir aboutir des pourparlers dont l'issue favorable l'eût, à son sentiment, dédommagé des sacrifices qu'il

1. Émery à Richelieu. Cherasco, 4 avril 1631. Aff. étr. Piémont, XVI, 38.

2. Traité général avec M. de Savoie. — Traité d'échange pour Pignerol. 6 avril 1631. Aff. étr. Piémont, XVI, 73. — Remarques sur le traité fait à Querasco, le 6^e avril 1631. Aff. étr. Piémont, XVI, 46.

3. Mazarin à Richelieu. Cherasco, 2 et 12 avril 1631. Aff. étr. Piémont, XVI, 86, 101. — Émery à Richelieu. Cherasco, 4 avril 1631, *ibid.*, fol. 38.

4. Toiras et Servien à Richelieu. 11 août 1632. Aff. étr. Piémont, XX, 188. — « Ce que nous jugeons du dessein de [M. de Savoie] est que, dans la chaleur de l'échange et de l'alliance que vous sçavez qu'ilz ont proposée, ils ont désiré [que le roy conquist Genève et le pays de Vau sans interest pour] luy, [mais avec ce seul dessein de le luy remettre] purement et simplement. » Mémoire sur les sommes payées au cardinal de Savoie (chiffré). Château-Thierry, 14 novembre 1631. Aff. étr. Piémont, XVIII, 444.

5. Émery à Richelieu. Cherasco, 4 avril 1631. Aff. étr. Piémont, XVI, 38.

avait faits en ratifiant les deux accords du 31 mars, Victor-Amédée ne tarda pas à se convaincre des difficultés que ses conseillers et lui rencontreraient encore avant d'atteindre leurs fins. Il savait les plénipotentiaires français hostiles à ses projets de conquête dans la région du Léman¹, peînés de ce que le roi et son principal ministre parussent les encourager et décidés à ne s'éloigner en rien du texte précis de leurs instructions². Le duc se résolut en conséquence à transporter derechef à Paris les négociations qu'il désespérait de mener à bien en Piémont³.

Ed. ROTT.

(Sera continué.)

1. « Toutes les fois qu'il nous en parle, nous la luy faisons (cette affaire) extrêmement difficile, à l'exemple du feu roy. » Servien à Richelieu. Moncalieri, 29 août 1631. Aff. étr. Piémont, XVI, 295.

2. « Toccai già in altre mie riverentissime lettere a Vostra Serenità i pensieri che haveva questa Altezza di recuperare il Paese di Vo... Hora è uscita a tenerne proposito con l'ambasciatore Servien per sottrarne quali potessero essere i sensi della Franza. Sopra questo tentativo, l'ambasciatore ha procurato di divertirne il duca, non solo con le difficoltà dell'impresa et essendo Bernesi assai forti per difendersi, ma anco per lo riguardo dell'alleanza che essi hanno con sua Maestà... » Girolamo Cavazza al Senato. Chieri, 5 luglio 1631 (2da). Friari. Francia, LXXVI, 134.

3. « L'affaire que vous m'aviez faict l'honneur de me commettre particulièrement, je ne la sinneray (sic) pas icy; le prince cardinal en portera le pouvoir, parce que je trouve que M. de Savoye me veut faire sortir de mes instructions et du pouvoir qu'il vous a pleu de me donner. » Emery à Richelieu. Cherasco, 4 avril 1631, loc. cit.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

LES

SOURCES INÉDITES DE L'HISTOIRE DU MAROC

DE 1530 A 1845

D'APRÈS L'OUVRAGE DE M. LE COMTE HENRY DE CASTRIES¹.

M. de Castries a exposé, dans un avant-propos, comment il fut amené à entreprendre cette publication : *les Sources de l'histoire du Maroc*. Ayant conçu le projet d'écrire une histoire de ce pays, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'une telle œuvre manquait d'assises solides. Les innombrables articles énumérés dans l'excellente *Bibliography of Morocco*, de Sir R. Lambert Playfair, se réduisirent, après un examen critique éliminant toutes les non-valeurs, à un petit nombre d'ouvrages vraiment utilisables. Beaucoup de ceux que mentionnait Sir R. Lambert Playfair ou se répétaient les uns les autres, ou n'étaient que les produits d'imaginings fantaisistes. De plus, sur certaines époques, les ouvrages imprimés ne donnaient aucuns renseignements et laissaient subsister de nombreuses lacunes. L'œuvre que M. de Castries avait projetée n'était donc pas réalisable à l'aide des matériaux déjà existants. Avant d'écrire une histoire du Maroc, il apparaissait indispensable d'en réunir les éléments essentiels.

C'est ainsi que M. de Castries, renonçant à son premier dessein, fut conduit à entreprendre une vaste exploration dans les dépôts d'archives et les bibliothèques de France et de l'étranger. Elle produisit immédiatement en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas, en Espagne, en Portugal, en Italie, une abondante moisson de documents, traités secrets, correspondances d'ambassadeurs, de marchands, mémoires, contrats d'affrètement, associations de trafic, etc.

M. de Castries ne pouvait, comme il l'eût jugé préférable, publier

1. Comte Henry de Castries, *les Sources inédites de l'histoire du Maroc de 1530 à 1845*. Paris, Ernest Leroux, 1905-1912, gr. in-8° (6 vol. parus).

tous ces documents, quelle qu'en fût la provenance, dans une seule série chronologique. Comme ils étaient disséminés à travers les principaux États de l'Europe, il eût fallu attendre qu'ils fussent tous réunis et, par suite, ajourner indéfiniment la publication. Ils ont donc été groupés en volumes, suivant leur pays d'origine, et rangés dans chaque volume par ordre de dates. La collection, qui s'étendra de 1530 à 1845, comprendra trois séries chronologiques, dont la première (1530-1660) coïncide avec la durée de la dynastie saadienne¹, et autant de sous-séries que de pays d'où proviennent les documents.

Des textes publiés à l'état brut, avec peu ou point d'appareil critique, sont à peine utilisables pour l'historien. Cela est particulièrement vrai quand ces documents se rapportent à un pays généralement ignoré, à un peuple à demi barbare. Aussi l'auteur, que de longs séjours en pays arabes ont familiarisé non seulement avec la langue, mais encore avec les mœurs de ces pays, a-t-il multiplié les notes et les commentaires. De plus, pour éclairer tout un ensemble de textes, il insère très fréquemment des introductions critiques dont quelques-unes sont déjà de vrais chapitres d'histoire². Ce travail d'appropriation et de mise en valeur des textes n'a certainement pas été la partie la moins laborieuse ni la moins délicate de sa tâche. Les documents sont publiés dans leur langue originale avec un grand souci d'exactitude. Presque tous sont précédés d'analyses qui en résument le contenu. Seuls les textes arabes et néerlandais sont accompagnés de traductions.

Les six volumes de la collection publiés à ce jour (*France*, t. I-III, 1530-1660; *Pays-Bas*, t. I-III, 1578-1624) justifient déjà amplement l'espoir que M. de Castries fondait sur ses recherches. Ils l'autorisent à dire qu'elles ont « répandu un jour nouveau sur l'histoire du Maroc, rectifié des dates erronées, révélé des événements ignorés ou assigné à ceux qui étaient connus leurs véritables causes, en dévoilant les négociations secrètes des chancelleries ».

La chute des Beni Merin et l'avènement de la dynastie saadienne, qui restaient très obscurs, seront suivis de très près à l'aide des documents espagnols et portugais dont la publication viendra à son

1. 2^e série : *Dynastie filalienne (1660-1757)*. — 3^e série : *Dynastie filalienne (1757-1845)*.

2. Citons, entre autres, *les Chrétiens au Maroc (France, t. III, p. 93-98)*; *les Moriscos à Salé et Sidi el-Ayachi (Ibid., p. 187-198)*; *la Zaouia de Dila et la chute de la dynastie saadienne (Ibid., p. 572-583)*. Signalons aussi l'introduction de *Pays-Bas*, t. I, et celle de *France*, t. III. Cette dernière, qui a pour titre *Agents et voyageurs français au Maroc (1530-1560)*, se compose

tour. Vers 1560, l'histoire intérieure du Maroc, grâce aux textes déjà publiés, s'éclaire et se précise de plus en plus. Le 4 août 1578, date de la célèbre bataille d'El-Ksar-el-Kebir, dans laquelle le jeune roi de Portugal, D. Sébastien, est défait et tué¹, marque aussi l'avènement du chérif Moulay Ahmed *el-Mansour*, qui succède à Moulay Abd el-Malek, emporté par la maladie le jour même de sa victoire². Pendant le règne glorieux du nouveau souverain (1578-1603), le Maroc, réuni sous un seul maître, jouit d'une tranquillité intérieure tout à fait exceptionnelle; mais à la mort de Moulay Ahmed *el-Mansour* éclate entre ses trois fils, Moulay ech-Cheikh, Moulay Abou Farès et Moulay Zidân, une longue guerre civile dont les horreurs, au dire d'un historien arabe, « auraient fait blanchir les cheveux d'un enfant à la mamelle » et qui ne se termine qu'en 1609. Les deux villes rivales de Fez et de Merrakech tiennent chacune pour un prétendant. C'est autour de cette dernière, qui est la vraie capitale de la dynastie saadienne, ou dans ses murs, que se livrent les batailles les plus acharnées. De cette lutte nous avons un témoin véridique et précis en la personne de Pieter Martensz. Coy, que les États-Généraux des Pays-Bas viennent d'envoyer comme résident au Maroc et qui séjourna à Merrakech du 4 juillet 1605 au 5 août 1609. « En onze semaines, il voit trois prétendants entrer successivement à Merrakech par la force des armes. » Il assiste, en 1607, du haut de sa terrasse, à un véritable carnage des gens de Fez par ceux de Merrakech. Les entrées victorieuses dans cette dernière ville des

d'une série de notices biographiques, disposées dans l'ordre chronologique; elle permet de suivre l'origine, le développement et les vicissitudes des relations entre la France et le Maroc pendant le règne de la dynastie saadienne.

1. Cf. *France*, t. I, p. 395-676, les relations de cette bataille, précédées d'une importante note critique.

2. « En ce rencontre, les Mores perdirent deux cornettes, non sans douleur du roy Abdelmelec, lequel, estant au milieu de la garde à cheval, et voyant les siens fuyr si laschement, en fut si marry et enfurié, qu'encore qu'il fust si foible qu'il ne pouvoit se tenir à cheval, si voulut-il aller assaillir en personne les chrestiens du côté que les siens fuyoient, pour les faire rentrer au conflit. Mais sa garde voyant son extreme foiblesse luy ostèrent les resnes de son cheval et l'empeschèrent de passer outre. Et comme il s'efforçast de mettre la main à l'espée pour se despescher d'eux à force, il ne peut, ayant les bras saisis de paralysie. Cecy causa qu'il fut si outré d'angoisse, que, perdant la parole, il tomba sur l'arçon de la selle, et ne peut dire sinon qu'ils marchassent plus avant, comme ils feirent environ un ject de pierre : mais ce pendant il meirent leur Roy en sa lictière, où au bout de demye heure il passa de ce siècle en l'autre; ce nonobstant, on cela sa mort, et feignit on qu'il reposoit. » (*France*, t. I, p. 490, trad. française (1579) de la relation de Fray Luis Nieto.) Cf. *Ibid.*, p. 644, le récit d'Agrippa d'Aubigné (*Histoire universelle*) et, note 2, celui de Montaigne (*Essais*, liv. II, chap. xxi).

divers compétiteurs, tous ces succès sans lendemain, sont une source de dépenses pour l'infortuné P. M. Coy. A chaque fois, il lui faut donner aux cavaliers du vainqueur, qui accourent chez lui pour lui apporter la bonne nouvelle, la gratification d'usage, le « pain des messagers »¹.

Cependant, le pouvoir finit par rester aux mains de Moulay Zidân qui demeure jusqu'à sa mort (1627) le souverain officiel du Maroc. Mais cette souveraineté est bien précaire et bien à l'étroit. La région de Fez, livrée à l'anarchie, échappe complètement à l'autorité du chérif. Puis des marabouts se soulèvent contre lui. L'un d'eux, Abou Mahalli, le contraint, en février 1612, de quitter Merrakech et de se réfugier à Safi, puis à Sainte-Croix-du-Cap-de-Guir (Agadir). Vainqueur en 1613 de cette insurrection, grâce au concours d'un autre marabout, Sidi Yahia ben Abdallah, qu'il a appelé à son aide, il voit, en 1619, se dernier se révolter à son tour. Battu en plusieurs rencontres, enfermé à nouveau dans Safi avec ses femmes et ses richesses, il est sauvé par la discorde qui se met au camp des rebelles. D'autre part, Sidi Ali ben Mohammed ben Moussa, le cheikh de la zaouia d'Iligh, établit son autorité dans le Sous et l'étend depuis la côte Atlantique jusqu'au Tafilelt inclusivement, tandis que Sidi el-Ayachi, qui s'est voué à la guerre sainte contre les chrétiens des *fronteras*, surgit dans la région de Salé et domine peu à peu tout le pays compris entre Taza et le Tamesna. L'autorité de Moulay Zidân se trouve ainsi réduite à Merrakech et à Safi. Ce chérif, cependant, « avec de rares qualités de constance et d'énergie, arriva à exercer un certain pouvoir ; il est le dernier prince de la dynastie saadienne faisant figure de souverain. A sa mort, le Maroc presque tout entier obéit aux chefs des confréries religieuses et aux marabouts ; ils sont les véritables maîtres du pays ».

De ces confréries religieuses, la zaouia de Dila² est la plus puissante. Née sous le règne de Moulay Ahmed *el-Mansour*, qui juge prudent, ainsi que Moulay Zidân, de vivre en bonne intelligence avec elle, elle devient, après l'avènement, en 1637, de son troisième chef, Sidi Mohammed el-Hadj, petit-fils de son fondateur, une grande puissance temporelle. Fez, Mekinès et leur territoire, les

1. On lit dans un Compte des dépenses de P. M. Coy, *Pays-Bas*, t. I, p. 637 : « Dépenses faites depuis l'époque où Moulay Abdallah, fils de Moulay ech-Cheikh, s'empara pour la première fois de Merrakech : 10, 11, 12 décembre [1606] : pour pain des messagers à diverses personnes, comme soldats, musiciens et autres, qui vinrent me visiter de la part de Moulay Abdallah, comme c'est l'usage en pareille circonstance.... Onces, 400. »

2. Sur l'emplacement de cette ville, qui n'avait pas encore été déterminé d'une façon précise, voy. *France*, t. III, p. 574, note 6.

Berbers du moyen Atlas reconnaissent son autorité. Son influence s'étend au sud du haut Atlas. Elle inflige, en 1638, une déroute complète au faible chérif Moulay Mohammed ech-Cheikh *el-Aseghir*, qui s'enfuit d'une traite jusqu'à Merrakech. Sidi el-Ayachi est vaincu par elle et meurt assassiné (1641). Elle impose sa suzeraineté aux pirates de Salé. Elle commande à Arzila, à El-Ksar el-Kebir, à Tétouan. Elle est maîtresse de la plus grande partie du Maroc. Mais un pouvoir rival s'avance contre elle dans la haute vallée de la Mouloua. Ce sont les chérifs filaliens dont la famille va bientôt remplacer la dynastie saadienne. Établis dans le sud du Taflelt, ils ont étendu leur autorité sur toutes les oasis et se sont rendus maîtres du Draa et de la région saharienne. En 1646, la lutte s'engage entre eux et les dilaites, qui sont une première fois vainqueurs. Elle se poursuit à travers de nombreuses vicissitudes et se termine en 1668 par l'écrasement des dilaites, dont la ville même est détruite de fond en comble. Cependant, le dernier chérif de la dynastie saadienne, Moulay el-Abbas, était mort assassiné le 24 novembre 1659. Son empire se trouvait alors réduit à la banlieue de Merrakech. Pendant le long règne de Moulay Ismail (1672-1727), le Maroc se trouva de nouveau rassemblé sous une domination unique.

Il suffit de comparer les documents publiés par M. de Castries et ses diverses introductions critiques avec une histoire comme celle d'El-Oufrâni pour se rendre compte de tout ce que son immense travail apporte de nouveauté et surtout de précision au récit chaotique de l'écrivain arabe. Toute cette période souvent confuse de l'histoire intérieure du Maroc, M. de Castries est parvenu à la débrouiller presque complètement. Il a notamment pu dresser une carte politique du Maroc en 1660, où sont indiquées les diverses sphères d'influence en lesquelles cet empire se partage alors sous ses nombreux maîtres.

Ces résultats précieux montrent que même l'histoire intérieure du Maroc ne peut s'écrire qu'à l'aide des documents de provenance européenne. Ceux-ci, comme il était naturel, n'ont pas été moins révélateurs pour l'histoire extérieure du pays. Ici, en effet, on peut non seulement dire que presque tout était à faire, mais c'est à peine si l'on soupçonnait qu'il y eût quelque chose à faire. M. de Castries écrit fort justement : « Un fait resté jusqu'ici dans la pénombre, sinon dans l'ombre de l'histoire, est l'entrée du Maroc, à la fin du xvi^e siècle, dans la politique européenne. A aucune autre époque on ne trouve à Merrakech, à Fez et jusque dans les *mahalla* des chérifs un aussi grand nombre d'agents européens : résidents atti-

trés, négociants, aventuriers chargés de missions ténébreuses. »

Ces relations étroites ont une double origine, commerciale et politique.

En 1532, un gentilhomme français, Aymond de Molon, se rend à Fez et revient avec une lettre pour François I^{er} de Ahmed ben Mohammed *el-Ouattassi*, l'un des derniers souverains de la dynastie mérinide. Il fait, à son retour, de telles descriptions de la richesse du pays que François I^{er} se décide à envoyer, en 1533, une ambassade commandée par Pierre de Piton. Elle apporte en présent au roi de Fez des montres, des miroirs, des peignes... Une nouvelle lettre de ce prince au roi de France accorde aux sujets de celui-ci la libre navigation sur les côtes du Maroc. En même temps, divers animaux, un lion, trois autruches, quatre lévriers, sont envoyés pour les ménageries royales¹. Ce premier essai de relations officielles entre la France et le Maroc paraît avoir été sans lendemain. On n'en trouve pas d'autre exemple avant l'année 1560, date à laquelle le roi de Navarre, Antoine de Bourbon, entre en négociations avec le chérif Moulay Abdallah *el-Ghalib* (1556-1574). Les pourparlers aboutissent à un traité entre Antoine de Bourbon et le chérif, par lequel celui-ci s'engage à céder au roi de Navarre la place de El-Ksar es-Seghir et recevra en retour une troupe de 500 hommes d'armes, une garde de 30 hallebardiers et 10 cavaliers, ainsi que des munitions et du matériel de guerre. L'intention du roi de Navarre était d'offrir la place de El-Ksar es-Seghir à Philippe II, en échange de la partie de la Navarre occupée par l'Espagne². Ces projets n'eurent pas de suite. En 1561, Robert Bordet est envoyé au Maroc par Charles IX pour obtenir du chérif le monopole de l'exportation du sucre et du cuivre. Le chérif y consent, à la condition que le métal exporté sera payé en armes et en munitions et que la France importerait au Maroc toutes les marchandises nécessaires à ce pays³. Cette affaire ne semble pas non plus avoir abouti.

L'intérêt des documents qui s'y rapportent, ainsi que du traité passé avec Antoine de Bourbon et dont plusieurs clauses assurent la protection des négociants français dans les ports marocains, c'est d'attester l'existence des relations commerciales entre les deux pays. C'est ce qu'établit plus nettement encore un acte du 1^{er} octobre 1570, par lequel divers marchands de Rouen s'associent « pour faire la traicte et traffiq des marchandises au pays de Barbarye et es lieux de Saphy, Sainte-Croix de Cap de Gay, Marroque et terres du The-

1. Cf. *France*, t. III, Introduction, p. 1 et II.

2. Cf. *Ibid.*, p. II-IV.

3. Cf. *Ibid.*, p. IV.

rouden, pour ausdicts lieux envoyer marchandises de toilles blanches et autres marchandises qui se trouveront plus propres et commododes pour ledict pays pour subvenir et employer à faire ung party de sucre, [tant] blancz que moyens, et ce jusques à la somme de quatre vingtz mil ducatz '... »

En 1578, Guillaume Bérard, qui avait déjà séjourné au Maroc, y est renvoyé, sur la demande même de Moulay Abd el-Malek, avec le titre officiel de consul. Revenu en France en 1579 pour notifier à Henri III l'avènement de Moulay Ahmed *el-Mansour*, il repart pour le Maroc en 1580, avec des instructions qui lui enjoignent de complimenter le nouveau chérif sur son avènement, d'obtenir le libre accès des ports marocains aux navires français, la délivrance des captifs, l'autorisation d'extraire 40,000 quintaux de cuivre et 25,000 quintaux de salpêtre². Vers 1587, Arnoult de Lisle remplace Guillaume Bérard, en fait, sinon avec le titre officiel de consul, à la cour de Moulay Ahmed *el-Mansour*, où il séjourne jusqu'en 1599³; puis Étienne Hubert lui succède et reste un an à Merrakech⁴. Les séjours successifs au Maroc de ces agents, — tous trois médecins, selon le désir du chérif lui-même, — montrent les relations suivies qui s'étaient alors établies entre ce pays et la France.

Le commerce européen au Maroc se concentrait à Safi où des navires marchands abordaient presque journellement. Dans une lettre aux États-Généraux des Pays-Bas, du 6 mars 1610, Moulay Zidân rappelle lui-même que le Maroc est pourvu « de toutes sortes d'animaulx necessaires, sans nombre, et est fourny de mines tant d'or⁵, cuivre, soulfhre, plomb, fer et aultres metaux et choses necessaires pour la guerre »⁶. Outre ces divers articles, on exportait encore de ce pays les peaux, l'huile, le sucre⁷, la cire, les amandes, les figues, le miel, l'ambre gris, le brésil, le salpêtre. On

1. Cf. *France*, t. I, p. 303. — Cf. *Ibid.*, p. 133 et 143, deux contrats d'affrètement faits à Rouen, en 1587 et 1588. — Deux membres d'une des grandes maisons de commerce de Rouen, les frères Thomas et Jean-Baptiste Le Gendre, eurent avec le Maroc des relations très actives. Ils y firent eux-mêmes d'assez longs séjours sous le règne de Moulay Zidân. Thomas Le Gendre a laissé une relation sur le Maroc qui fut imprimée en 1670 et que M. de Castries a republiée (*France*, t. III, p. 691-740).

2. Cf. *France*, t. III, Introduction, p. VI-IX.

3. Cf. *Ibid.*, p. XIII-XXI.

4. Cf. *Ibid.*, p. XXII-XXVII.

5. L'or ne semble pas être un produit naturel du Maroc; mais la poudre d'or y était apportée en grande quantité du Soudan, dont Moulay Ahmed *el-Mansour* avait fait la conquête (cf. *France*, t. II, p. 359).

6. Cf. *Pays-Bas*, t. I, p. 500.

7. La culture de la canne à sucre fut extrêmement florissante au Maroc, notamment dans la région du Sous, jusqu'à la mort de Moulay Ahmed *el-Man-*

y importait principalement les toiles et les munitions de guerre¹.

On conçoit que des intérêts commerciaux aient attiré tout particulièrement les Hollandais au Maroc. Le 15 octobre 1596, Bartholomeus Jacobsz. adresse, au nom des marchands d'Amsterdam, une requête aux États-Généraux. Il les prie d'écrire à Moulay Ahmed *el-Mansour* pour que celui-ci accorde au commerce hollandais au Maroc la même liberté qu'aux navires anglais. Il offre, à cet effet, aux États-Généraux, un notable de Fez, qui fut trouvé prisonnier à Cadix, lors de l'expédition faite contre cette ville (juin-juillet 1596) par les flottes hollandaise et anglaise, et qu'il propose de renvoyer au chérif. Il rappelle qu'il y a quarante ans le commerce des Pays-Bas avec le Maroc était libre. Les États-Généraux écrivent immédiatement à Moulay Ahmed *el-Mansour* pour lui faire leurs offres d'amitié et demander la liberté du trafic au Maroc pour leurs sujets. « Nous nous adressons à Votre Majesté Impériale, en la présente occasion, pour lui faire savoir que nous sommes en guerre avec l'Espagne et alliés de la France et de l'Angleterre, et que nous recherchons humblement la faveur de Votre Majesté Impériale, afin de pouvoir traiter et trafiquer pacifiquement avec les sujets de Votre Majesté. Tout cela vous sera plus amplement représenté par le sieur Jacob Bartholomeusz., Hollandais établi au Maroc, que nous avons accrédité comme notre agent, dans l'espoir qu'il plaira à Votre Majesté Impériale de nous faire la grâce de l'entendre et de lui accorder le même crédit qu'à nous². »

On voit les Hollandais invoquer, dans ce passage, leur hostilité contre l'Espagne comme un motif de rapprochement avec le chérif. C'est qu'ils savent la haine invétérée du Maure contre l'Espagne. Or, la victoire d'El-Ksar el-Kebir (1578) sur l'armée portugaise, complètement anéantie, a eu en Europe un retentissement considérable et a valu au Maroc un immense prestige. Les États chrétiens le considèrent, dans leurs rivalités, comme un auxiliaire possible et nullement à dédaigner. Après l'annexion du Portugal par l'Espagne (1581), D. Antonio, le prétendant évincé de la succession, recherche l'assistance de Moulay Ahmed *el-Mansour*. Sur la demande de la

sour (1603), après laquelle les guerres civiles qui éclatèrent entre ses fils détruisirent les plantations (cf. *France*, t. I, p. 303, note 5; t. II, p. 358, note 6).

1. Vers la fin du règne de Moulay Zidân et sous ses successeurs, une grande partie du commerce européen au Maroc fut dérivée vers les ports de Massa et d'Agadir, dans la région du Sous, où les marchands chrétiens étaient attirés par la liberté et la sécurité que leur procurait la domination intelligente et ferme du marabout Sidi Ali ben Mohammed. Les chérifs protestèrent à plusieurs reprises contre ce commerce fait avec des sujets rebelles (cf. *France*, t. III, p. 365, 414).

2. Cf. *Pays-Bas*, t. I, p. 15-30.

reine Élisabeth, le chérif offre à D. Antonio des subsides, — qui, il est vrai, ne seront jamais payés, — et reçoit à sa cour comme otage, en 1588, le fils de ce prince, D. Christophe, qu'il comble d'honneurs¹. D'autre part, l'importance stratégique de la côte Atlantique du Maroc n'échappe point aux puissances ennemies de l'Espagne. Les Hollandais ont tout intérêt à s'y ménager un point d'appui pour leurs attaques contre les galions espagnols et un abri pour leurs propres navires revenant des deux Indes. Ainsi, les raisons politiques ne les poussent pas moins que les intérêts de leur commerce à une étroite entente avec le Maroc.

On a vu l'envoi de leur agent P. M. Coy à Merrakech en 1605. Ce sont ensuite des échanges d'ambassade entre les États-Généraux et Moulay Zidân², qui aboutissent à un traité signé à La Haye le 24 décembre 1610 et ratifié par le chérif le 8 avril 1611³. En même temps s'établit une correspondance fort active : du mois de juillet 1607 au mois de juillet 1624 les trois volumes de documents de provenance hollandaise publiés par M. de Castries ne comprennent pas moins de vingt-trois lettres de Moulay Zidân aux États-Généraux et de trente-huit de ceux-ci au chérif.

Le traité de 1610 consacre la liberté du commerce entre les deux pays. Les navires hollandais ne seront point inquiétés par les pirates du Maroc, et, si d'aucuns étaient amenés comme prises dans son royaume pour y être vendus, le chérif interdirait cette vente et ferait restituer navires et biens à leurs propriétaires. Les vaisseaux de guerre du Maroc et des Pays-Bas trouveront réciproquement dans les ports des deux pays asile et assistance pour s'approvisionner ou se réparer. Des deux côtés on n'accordera aucunes lettres de marque contre la puissance amie ni aucun monopole commercial à des particuliers. Si le chérif désirait augmenter le nombre de ses navires, son artillerie et ses munitions de guerre, les États-Généraux consentiront à lui en fournir dans la mesure où ce leur sera possible. Il relâchera tous les Hollandais captifs au Maroc et interdira qu'on en prenne d'autres à l'avenir...

Un des articles de ce traité montre que Moulay Zidân eut un moment l'intention de se constituer une flotte de guerre, ambition assez inattendue de la part d'un souverain du Maroc. De fait, sur la demande de ses ambassadeurs, les États-Généraux leur avaient accordé, au mois de juin 1610, l'autorisation de faire construire trois ou quatre navires de guerre pour leur souverain. Maurice de

1. Cf. *Pays-Bas*, t. I, p. 3-14, 31-41.

2. Cf. *Ibid.*, p. 310 et suiv., *passim*.

3. Cf. *Ibid.*, p. 577 et 613.

Nassau avait désigné les capitaines qui serviraient sur ces navires, dont les équipages furent recrutés au son du tambour, aux Pays-Bas. Les trois vaisseaux du chérif, partis du Helder le 21 janvier 1611, arrivèrent à Safi le 23 mars; mais ils furent attaqués au mois de septembre par les Espagnols et le vaisseau amiral parvint seul à s'échapper, tandis que les deux autres étaient obligés de s'échouer¹. Malgré cet insuccès, Moulay Zidân fit une nouvelle tentative. Au printemps de 1614, deux vaisseaux de guerre équipés et armés par son agent, le Juif Samuel Pallache, se rendaient à Safi et s'emparaient à leur retour, à la hauteur des Açores, de deux navires espagnols qui furent amenés et vendus aux Pays-Bas. Une part du produit de la vente fut attribuée au chérif². Cependant, les projets de marine de guerre de Moulay Zidân n'allèrent pas plus avant.

Après la mort de ce prince, ses successeurs, tout en continuant à entretenir des relations officielles avec les puissances européennes, à échanger des ambassades et à signer des traités, passent au second plan. L'attention de l'Europe est moins retenue par ces souverains, dont l'autorité s'amoindrit chaque jour, que par une nouvelle puissance qui vient de surgir au Maroc et qui forme un élément important de son histoire dans la première moitié du xvii^e siècle : les pirates de Salé³.

Plusieurs places de la côte Atlantique du Maroc, Larache, Fedala et surtout El-Mamora, avaient déjà servi de repaires aux pirates dès le xvi^e siècle et particulièrement au début du xvii^e; mais les Espagnols venaient de s'emparer de Larache (1610) et de El-Mamora (1614), qui, d'ailleurs, n'eurent jamais, au point de vue de la piraterie, l'importance que va prendre Salé. Pas plus dans cette dernière ville que dans les autres ce ne sont les indigènes, marins fort inhabiles, qui exercent le métier de pirates. El-Mamora semble avoir été surtout occupée par des Anglais, sous la direction du célèbre capitaine Henry Mainwaring. Quant à Salé, l'origine de ce repaire de pirates n'est autre que l'expulsion d'Espagne des Moriscos (1609-1610). Une grande partie de ces Moriscos se réfugièrent et se répandirent au Maroc. De ce nombre étaient les habitants de la ville de Hornachos, en Estramadure, appelés les Hornacheros, qui formaient une agglomération puissante. Ils allèrent débarquer à l'embouchure du Bou-Regrag, sur les rives duquel s'élevaient les deux villes de Salé et de Rbat⁴, et ils formèrent dans cette dernière place l'élément

1. Cf. *Pays-Bas*, t. I, p. 519 et *passim*.

2. Cf. *Ibid.*, t. II, p. 209 et *passim*.

3. Sur tout ce qui suit, cf. *France*, t. III, p. 187-684, *passim*.

4. Salé, ou Salé-le-Vieil, au nord du fleuve, et Rbat, ou Salé-le-Neuf, au sud.

le plus nombreux et prédominant des Moriscos émigrés. D'autres étaient venus de San-Lucar, de Cadix, de Llerena.

Établis à Rbat avec l'assentiment du marabout Sidi el-Ayachi et de Moulay Zidân, ils arment des vaisseaux et commencent par courir sus aux Espagnols ; mais bientôt ils s'attaquent à tous les navires marchands. Le capitaine hollandais Abbe Willemsz., dans une lettre aux États-Généraux du 8 août 1617, les signale déjà comme redoutables. Ils s'affranchissent peu à peu de la domination du chérif et, en 1627, se constituent en république indépendante. Cependant, leurs pirateries répandent l'alarme dans les États chrétiens. Ils opèrent des descentes jusque dans les comtés du sud et du sud-ouest de l'Angleterre ; ils guettent, au moment de leur départ et de leur retour, les pêcheurs anglais de Terre-Neuve, qui ne se risquent plus à naviguer autrement que de conserve.

Force est aux États chrétiens de reconnaître officiellement cette république et de traiter avec elle pour le rachat des esclaves. C'est un des objets de la mission du chevalier Isaac de Razilly, envoyé par Richelieu en 1629 sur la côte du Maroc avec une flotte de huit navires. Il met le blocus devant Salé et amène les pirates à signer, le 2 octobre 1629, une trêve de cinq mois. Celle-ci se change l'année suivante en une trêve de deux ans, au cours d'une seconde expédition de Razilly, qui rachète environ 200 captifs français. En vertu d'un des articles de la trêve, Pierre Mazet est établi consul de France à Salé. En 1635, Priam Du Chalard, qui commande une nouvelle expédition, signe un troisième traité avec les Salétins et leur rachète 215 esclaves, laissant encore entre leurs mains, faute d'argent, 334 Français. Cependant, le nombre de ces captifs diminue peu à peu. Les derniers Français esclaves à Salé sont rachetés en 1654 au nombre de 43.

La puissance des Salétins n'est, d'ailleurs, plus à cette date ce qu'elle était auparavant. Des guerres incessantes avec Sidi el-Ayachi, devenu leur ennemi, et des luttes intestines entre les Hornacheros et les autres Moriscos, sur lesquelles les documents publiés par M. de Castries nous donnent des détails abondants et pittoresques, ont amené le déclin des pirates. Après la mort de Sidi el-Ayachi, les Salétins ont dû se placer sous la suzeraineté de son vainqueur, le chef de la zaouia de Dila. La dynastie filalienne leur enlève, à son

Malgré cette distinction, que l'on retrouve dans les documents du temps, le nom de Salé semble avoir été de tout temps employé pour désigner l'agglomération des deux villes. Il n'en est pas moins vrai que seule la ville de Rbat, maîtresse du port, fut occupée par les pirates et qu'elle fut souvent en lutte avec sa voisine, habitée par des indigènes.

avènement, tout reste d'indépendance et les réincorpore dans l'empire chérifien¹.

Sur bien d'autres points encore, notamment sur l'histoire des *fronteras* portugaises et espagnoles, sur l'occupation de Larache et d'El-Mamora, sur les convoitises et les compétitions qu'excite parmi les puissances européennes le port même de Rbat, la publication de M. de Castries nous apporte de nombreux renseignements. Elle joint, en outre, au mérite de reconstituer une histoire d'ensemble du Maroc, tout l'intérêt qui naît du détail familial et vivant. Parmi toute cette foule de personnages qui défilent devant le lecteur, chérifs, ambassadeurs, marchands, pirates, intrigants, aventuriers, etc., il en est de singulièrement pittoresques, dont la vie mouvementée ne le cède en rien aux fantaisies du roman. Telle est cette étonnante famille des Juifs Pallache, qui, pendant près d'un demi-siècle, pères, fils, neveux, sont intimement mêlés à toutes les transactions entre les chérifs et les États-Généraux, « menant de front la politique, le commerce, la piraterie, trompant un peu tout le monde », tour à tour comblés d'honneurs et bafoués. Lorsque Samuel Pallache, le grand homme de la famille, l'ami et le courtisan de Maurice de Nassau, meurt à La Haye en 1616, ce dernier, les États-Généraux et le Conseil d'État accompagnent sa dépouille en grande pompe jusqu'au pont de Houtstraat. Qu'on lise en regard la description que fait son frère Joseph Pallache, dans une requête aux États-Généraux (24 juillet 1624), d'un voyage de retour aux Pays-Bas en compagnie d'Albert Ruyl, qui avait été chargé d'une mission près du chérif. Ruyl se venge sans modération de tout ce qu'il eut à endurer de la part de son ennemi pendant leur commun séjour au Maroc. « Et, depuis de notre embarquement, m'a tracté come le plus bas esclave

1. L'Angleterre, au temps de leur puissance, s'est vue elle aussi contrainte de traiter avec eux. Dès 1627, l'agent anglais John Harrison signe un accord à Salé et ramène avec lui deux ambassadeurs de la nouvelle république. Mais l'accord n'est pas respecté et la course recommence contre les navires anglais. Les villes du littoral jettent des cris d'alarme et de détresse; elles appellent à l'aide le gouvernement. En juillet 1636, le maire de Plymouth écrit au Conseil privé : « ... We have already suffred more this summer then we did these many yeares last past, and yet receive dayly sad relacions of diverse Newfowndland shippes, and other vessells and captives taken by them, and of two hundred Christians brought into Sally in Aprell last in one day, to the utter undoeing of the wives and children of such captives, whose mayntenance depended soly on theire labors; of weh we have heere too many lamentable spectacles... » *P. R. O., State Pap., Dom., Charles I.*, vol. CCCXXIX, n° 29. La situation est devenue si intolérable qu'en l'année 1637, l'Angleterre se décide à envoyer l'amiral William Rainsborough mettre le blocus devant Salé. Rainsborough ramène environ 300 captifs anglais.

du monde, me donnant une place en le navire le plus méchant qu'il avoit, que c'estoit desubs la cuisine, là où j'ay passé avecq grande misere cinquente jours qu'il a deuré dict voyage. Et luy et ses serviteurs dans la chambre, sans jamais me donner aucune victualle ny viande, ny ausy un tret de vin ny de biere, come est bon tesmoin de tout cest yci le sieur ambassadeur de Sa Magesté. Et sy n'estoit que j'avois porté provision de Barbarie, je eusse paty misere en ceste voyaje¹... »

Citons encore Sir Anthony Sherley, qui débarque à Safi le 2 octobre 1605, envoyé par l'empereur Rodolphe, se rend en grande pompe à Merrakech, où ses extravagances et son faste font l'étonnement de Moulay Abou Farès, reprend sa course inquiète à travers l'Europe et vient terminer son aventureuse carrière en Espagne dans le dénuement le plus complet. « The poor man », écrit l'ambassadeur d'Angleterre, « comes sometimes to my house and is as full of vanity as ever he was, making himself believe that the shall one day be a great prince, when for the present he wants shoes to wear². »

Un épisode qui ne fut pas sans avoir de graves conséquences fut l'enlèvement, en 1612, de la bibliothèque de Moulay Zidân, par Jean Philippe de Castelane, lequel, ayant reçu en dépôt à bord de son navire les biens les plus précieux du chérif alors traqué par Abou Mahalli, s'enfuit d'Agadir, pendant la nuit, avec ces trésors et fut capturé par les Espagnols. Trois ou quatre mille livres de Moulay Zidân, de la plus grande valeur, furent envoyés à la bibliothèque de l'Escurial. Moulay Zidân, qui essaya en vain de se les faire restituer, s'en prit à la France et en conçut contre elle un si vif ressentiment que ses relations avec cette puissance en furent altérées pour longtemps³.

Mais l'intérêt épisodique de l'œuvre entreprise par M. de Castries n'en doit pas faire oublier le principal mérite. Les innombrables documents recueillis par lui sont déjà plus, en effet, que les matériaux d'une future histoire du Maroc. Présentés dans leur cadre, on peut dire qu'ils constituent, avec les sommaires, les introductions qui les précèdent et une annotation copieuse, un type particulier d'histoire tenant le milieu entre une simple publication de textes et un ouvrage de synthèse.

André DREUX.

1. Cf. *Pays-Bas*, t. III, p. 566, 567.

2. Cf. *Ibid.*, t. I, p. 108, note 1.

3. Cf. *France*, t. II, p. 541.

A PROPOS DU CENTENAIRE DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE.

LA

COURLANDE EN 1812 ET L'ARMISTICE DE TAUROGEN.

Au début du XIX^e siècle, la Courlande, grand-duché quasi indépendant au milieu des pays de l'ancienne Confédération livonienne, était une sorte de république noble administrée par une Diète puissante, presque exclusivement composée de chevaliers allemands. Telle elle était au temps de Maurice de Saxe; telle elle était encore à l'arrivée de Napoléon¹.

On n'a pas à rappeler ici les causes de la guerre de Russie; on sait que Napoléon I^{er}, après avoir déclaré la guerre au tsar Alexandre I^{er}, quitta Paris le 9 mai; il arriva le 12 juin à Kœnigsberg et le 23 au bord du Niémen.

L'armée française étendait ses lignes de la Galicie à la Baltique. Sa gauche reposait sur le corps auxiliaire prussien commandé par le major général York et les généraux Grawert, Kleist et Massenbach. Ce corps de 22,000 hommes était mis par Frédéric-Guillaume III à la disposition de Napoléon pour être adjoint au 10^e corps français².

1. Les ouvrages que nous avons consultés pour cette étude et auxquels nous renvoyons dans le cours de notre article sont les suivants : Bogdanovitch, *Istoria tsartvovaniia imperatora Aleksandra I, i Rossii v ego vremia* (Histoire du règne de l'empereur Alexandre I^{er} et de la Russie à son époque). Saint-Petersbourg, 1869; Eckard, *York und Paulucci. Aktenstücke und Beiträge zur Geschichte der Convention von Taurogen*. Leipzig, 1865; J. Jurgensohn, *la Presse lettonne*. Paris, 1911; Langeron, *Mémoires. Campagnes de 1812, 1813 et 1814*, publiés par L.-G. F. Paris, 1902 (Société d'histoire contemporaine); M. Petroff, *Matériaux relatifs à l'histoire de 1812. Revue contemporaine*. Saint-Petersbourg, 20 novembre (3 décembre)-5 (18) décembre 1911; A. Richter, *Istoria Krestankago sostlovii v prisoiedinennikh k Rossii pribaltiiskikh guberniakh* (Histoire de la classe paysanne dans les provinces baltiques annexées à la Russie). Riga, 1860; K. Voenski, *Akty, dokumenty i materialy dlia istorii 1812 goda* (Actes, documents et matériaux pour l'histoire de l'année 1812). *Recueil de la Société impériale historique russe*. Saint-Petersbourg, t. I, 1909; t. II, 1911; K. Voenski, *Pritchiny voiny 1812 goda* (Les causes de la guerre de 1812). Saint-Petersbourg, 1911; commandant Reboul, *la Campagne de 1813*. Paris, 1910.

2. Au 10 (22) novembre, d'après un rapport de Paulucci à Alexandre, ce corps

et opérer en Courlande sous la haute direction du maréchal Macdonald. Lorsqu'il entra en campagne, Napoléon était déjà engagé au centre : la Grande Armée entra le 28 juin à Vilna ; le tsar s'était retiré au nord, vers Drissa. Les troupes russes, dès ce moment, évacuèrent la Courlande, car on ne comptait pouvoir organiser sérieusement la résistance que dans les environs de Riga.

Les autorités russes parties, les paysans se soulevèrent. Cependant la Courlande, enserrée entre la Russie et la Prusse, n'était en rien poussée à entrer dans la lutte contre sa suzeraine naturelle ; elle avait au contraire intérêt au maintien de la puissance russe. Mais le pays était profondément divisé. Les nobles d'origine allemande, descendants des premiers conquérants du pays, de ces chevaliers teutoniques vaincus seulement en 1560 et qui avaient imposé à tout le pays leur langue et leurs mœurs, avaient repris leur constitution d'avant la conquête suédoise. Pierre le Grand la leur avait rendue, faisant ainsi d'eux des conservateurs intéressés du régime russe. En 1812 pourtant, cette noblesse parut rester totalement indifférente au mouvement national russe ; cependant beaucoup de ses membres servaient dans l'armée d'Alexandre. Mais, attachés au gouvernement russe par un lien de suzeraineté bien plutôt que par un lien de nationalité, les nobles montrèrent la même apathie, le même souci de tranquillité dont ils avaient témoigné en bien des occasions. « En tout état de choses, les nobles courlandais ne désiraient que le maintien d'une situation politique et sociale qui garantit la tranquillité intérieure, l'état florissant et paisible à la ville comme au village, pour les propriétaires ruraux aussi bien que pour les artisans, et le caractère indélébile de leur nationalité régionale¹. »

Tout autre était l'attitude des classes inférieures, des paysans notamment ; ceux-là étaient de race letonne, autochtone, ayant conservé leur langue et leurs coutumes. Asservis à des maîtres d'origine étrangère, non seulement ils ne possédaient pas la terre qu'ils cultivaient, mais encore ils n'avaient pas en propre les quelques objets mobiliers qui se trouvaient dans leurs misérables huttes. Les menus profits qu'ils pouvaient tirer d'un surcroît de travail ne leur appartenaient même pas. Ils étaient très ignorants : à la fin du

comptait « 18,986 Prussiens, 2,800 Bavares, 2,800 Westphaliens, 8,400 Polonais et 16 canons » (Voenski, *Actes*, t. II, p. 336). Sur le contingent polonais, voir Notice sur les armements qui eurent lieu en Lithuanie pendant l'occupation française en 1812 (Voenski, *Actes*, t. I, p. 93 et suiv.). Le 10^e corps était fort, en tout, d'environ 30,000 fantassins et 2,500 cavaliers.

1. Voenski. Cité par M. Petroff, p. 467.

xviii^e siècle, il n'existait que dix écoles communales dans toute la Livonie¹.

C'est dans cette masse enténébrée que devait surtout produire son effet l'invasion napoléonienne². Le gouvernement russe, autant par politique que par instinct, avait toujours favorisé l'aristocratie allemande aux dépens du peuple letton. Lorsque les autorités russes eurent quitté Mitau, le bruit ne tarda pas à courir que les Français allaient rendre justice aux paysans, et, plus encore que les Français, les Prussiens, mieux avertis des besoins locaux. Les paysans, encouragés par ces rumeurs, se révoltèrent contre leurs maîtres, envahirent Mitau et saisirent immédiatement les dépôts de l'Intendance. Ils commençaient à piller méthodiquement les bourgeois, aidés dans leur tâche par toute la canaille de la ville, quand parurent les troupes prussiennes. Leur arrivée fut un soulagement pour les habitants paisibles. Désireux avant tout de rétablir l'ordre, le colonel Raumer, commandant l'avant-garde, eut tôt fait de mettre les pillards en fuite. Puis, les autorités prussiennes ayant occupé Mitau, le général Grawert s'empessa de rassurer les propriétaires en affirmant qu'il était résolu à maintenir avec énergie l'ordre social, « que, dans la constitution de la province et dans les relations entre maîtres et serviteurs, rien ne serait changé, sauf instructions supérieures; que le corps prussien, loin de troubler ces relations, était bien plutôt décidé à les maintenir vigoureusement debout, pour le bon ordre, et à punir sévèrement tous ceux qui se permettraient de leur porter atteinte³. » Les autorités françaises, dès qu'elles eurent effectivement pris en mains l'administration des territoires occupés, observèrent la même attitude. Alors que dans les pays de race russe Napoléon cherchait à soulever les basses classes contre les classes dirigeantes dans le dessein d'affaiblir les unes et les autres à son profit, dans les provinces de population allogène, il voulait au contraire maintenir une unité qui pût faire d'elles autant d'alliés naturels contre un retour offensif de l'ennemi commun, le Russe. Ainsi, au lieu de promettre aux paysans l'abolition du servage comme en Grande Russie, les autorités françaises gardèrent l'ancien ordre de choses qui reposait sur l'oppression de la classe rurale par la noblesse. Elle traitèrent véritablement le grand-duché en pays conquis; les troupes d'occupation réquisitionnèrent les hommes et les

1. J. Jurgensohn, *la Presse lettone*, p. 8-9.

2. La déplorable situation économique générale de la Russie à cette époque serait d'ailleurs, d'après K. Voenski, la raison profonde de la guerre de 1812.

3. Proclamation du 13 (25) juillet 1812 (Voenski, *Actes*, t. II, p. 172-173).

chevaux : les travaux des champs furent abandonnés, les habitants accablés par d'incessantes demandes d'argent¹, la chasse et le port d'armes sévèrement interdits².

L'administration russe fut remplacée par un Conseil de régence provinciale qui régeait les duchés de Courlande, Sémigalle et Pilten. L'édit de réorganisation promulgué le 1^{er} août 1812 nommait MM. de Chambaudoin et de Montigny, auditeurs au Conseil d'État, intendants de Courlande. Le premier avait les cercles de Mitau et de Sellburg (Courlande supérieure) ; le second les cercles de Goldingen, Tuckum et Pilten (Courlande inférieure). Ceux-ci nommèrent à leur tour président de la régence le comte Charles de Medem, noble courlandais, et conseillers MM. de Schöppingk, de Rüdiger et de Holtey. La chancellerie russe fut supprimée, mais l'ancienne chancellerie allemande conservée³. Imprimé en français, en allemand et en lette, l'arrêté fut lu après le service divin dans toutes les églises et paroisses de Courlande. Pour flatter le patriotisme courlandais, l'insignifiante circonscription de Pilten (au nord de Goldingen) fut intitulée, conformément à la tradition locale, « arrondissement de Pilten »⁴.

Cette organisation fut d'ailleurs aussitôt annulée par les Russes. Les 17-29 septembre, le gouverneur de Riga, général Essen, « abolit l'administration instituée par les généraux de l'armée ennemie », remit, au nom du maréchal de la noblesse von Offenbergh, l'autorité au général-lieutenant Brisemann von Nettig et reconstitua l'ancien Conseil de gouvernement⁵. Son arrêté fut à son tour déclaré nul par le général York, commandant de l'armée prussienne, qui fit comprendre qu'on ne devait reconnaître que l'autorité appuyée sur la force des armes⁶.

Ces conflits n'étaient pas de nature à éclairer la conduite des nobles courlandais ; aussi les voit-on se maintenir sur une réserve plutôt hostile jusqu'au jour où, les Français ayant été forcés d'évacuer le pays après une occupation de cinq mois, un ordre

1. Le 15 septembre, Macdonald fixe à deux millions de roubles la contribution de guerre de la Courlande ; le 22 novembre, nouvelle demande de 800,000 roubles ; des arrêtés sont publiés tous les quatre ou cinq jours pour fixer certains points du règlement de ces contributions et de la répression des fraudes dans les réquisitions. Voenski, *Actes*, t. II, p. 128 et suiv.

2. Arrêté du 11 septembre 1812. Voenski, *Actes*, t. II, p. 58 et suiv.

3. Arrêté du 1^{er} août 1812. Voenski, *Actes*, t. II, p. 12, 16 et suiv.

4. Arrêté du 3 août 1812. Voenski, *Actes*, t. II, p. 24-25.

5. Rapport du 17 (29 septembre) 1812. Voenski, *Actes*, t. II, p. 82-83.

6. Proclamation du 20 septembre (2 octobre) 1812. Voenski, *Actes*, t. II, p. 196-197.

de l'empereur Alexandre reconstitua le gouvernement russe en Courlande (8-20 décembre 1812)¹.

Dans quelles circonstances la Courlande fut-elle évacuée par l'armée française? Cette question complexe est jusqu'à ce jour demeurée obscure sur bien des points. Le rôle du corps prussien et sa bizarre attitude surtout sont demeurés imprécis. A qui revient l'initiative de la convention de Taurogen? Langeron pensait que le lieutenant général York avait agi en pleine indépendance²; d'autres qu'il n'avait conclu la convention que par haine personnelle contre Macdonald. Ces deux opinions paraissent également fausses : les documents aujourd'hui publiés, extraits pour la plupart des archives du gouvernement de Courlande à Mitau³ et recueillis par K. Voenski, montrent clairement que le général York n'agit en faveur des Russes qu'à la dernière extrémité et sur l'avis formel de son souverain.

Dans la pensée de Napoléon, le corps prussien, combiné avec le 10^e corps, devait, sous les ordres de Macdonald, maintenir Wittgenstein, le refouler au delà de la Dvina et le livrer au gros de l'armée française. L'opération ne réussit que médiocrement. Wittgenstein fut pourtant battu par Oudinot à Drissen; reformé derrière Smolensk, il le fut de nouveau par Gouvion Saint-Cyr à Polotsk. Napoléon continuait alors sa marche sur Moscou. Mais Macdonald n'avait pu empêcher le corps de Steinheil de rejoindre Wittgenstein. Ce corps avait d'abord marché sur la Livonie pour secourir Essen au cas où Macdonald eût fait le siège de Riga. Puis, le siège devenu peu probable, Steinheil était allé renforcer Wittgenstein⁴. Cependant Macdonald, à la tête du 10^e corps et du corps auxiliaire prussien, allait investir Riga.

Le général Essen avait déjà été remplacé comme gouverneur militaire de Riga par le général marquis Philippe de Paulucci, « homme d'esprit et très audacieux »⁵. Paulucci, Italien d'origine, exilé de Modène, sa ville natale, pour y avoir pris une part active à un mouvement insurrectionnel antifrançais, avait d'abord pris du service dans l'armée autrichienne. Il y avait atteint le grade de major, puis, après la prise de possession de Cattaro par la Russie, il était passé dans l'armée russe. Alexandre lui avait confié une mis-

1. Ordre du 8 (20) décembre 1812. Voenski, *Actes*, t. II, p. 228 et suiv.

2. Langeron, *Mémoires*, p. 106-107.

3. Et aussi des archives de l'État-major général et de l'École de guerre à Saint-Petersbourg.

4. Langeron, *Mémoires*, p. 106, à la note.

5. Langeron, *Mémoires*, p. 35.

sion diplomatique en Serbie, dont il sut s'acquitter à l'avantage de l'influence russe dans les pays iougo-slaves. Nommé général quartier-maître de l'armée du Caucase en 1810, puis commandant en chef de l'armée de Géorgie, il faisait partie en 1812 de la première armée de l'ouest en qualité de chef d'état-major. Après une courte mise en disponibilité provoquée par les nombreux ennemis qu'il s'était faits dans l'armée à cause de son caractère franc et audacieux, il fut appelé au poste de gouverneur général des provinces baltiques et chef du corps d'armée de Riga¹.

Dès que Paulucci eut pris possession de ces hautes fonctions, il conçut un plan d'une exécution délicate, à la réussite duquel il devait apporter toute son habileté. Le résultat en valait la peine : il s'agissait de détacher les troupes prussiennes du corps de Macdonald, de désorganiser ainsi la gauche de l'armée française. Il suffisait pour cela de faire comprendre à York que l'intérêt de sa patrie, comme le sien propre, n'était pas de marcher avec Napoléon, mais bien plutôt de s'opposer « à l'insatiable ambition de ce nouvel Attila ». Ce sont les termes de la lettre du 2 (14) novembre 1812, par laquelle débute la correspondance brève et précipitée qui devait aboutir à la conclusion de l'armistice de Taurogen².

Le général York, à mesure que se faisait plus lointaine la réussite du plan français, montrait de moins en moins d'ardeur à combiner ses mouvements avec ceux du corps français. Macdonald savait qu'il ne pouvait compter sur le corps prussien : c'avait été une des raisons pour lesquelles il s'était opposé, en octobre, à une nouvelle formation de l'armée française vers le nord. L'habileté de Paulucci fut de comprendre ces hésitations du commandant du corps prussien et de chercher à en profiter immédiatement. Il se savait soutenu par Alexandre qui, à ce moment, était décidé à conduire la guerre avec la dernière vigueur, estimant que c'était le seul moyen d'amener la Prusse à se prononcer³. York était du reste peu rompu aux finesses diplomatiques : c'était avant tout un soldat « d'une intrépidité héroïque », énergique, mais « de caractère dur et intraitable ». Ceux qui ne l'aimaient pas, — et ils étaient nombreux, — le disaient même « violent, haineux et grossier »⁴.

Paulucci fit appel au patriotisme du général prussien. Employant « le langage de la loyauté », le seul qui, selon lui, convint, il lui exposa la situation désespérée de Napoléon et l'influence que pour-

1. M. Petroff, *Matériaux*, p. 563.

2. Voenski, *Actes*, t. II, p. 330-333.

3. Bogdanovitch, *Alexandre I^{er}*, t. III, p. 332.

4. Langeron, *Mémoires*, *passim*.

rait avoir sur l'avenir de la Prusse une détermination, qui ferait d'elle « l'arbitre du sort de l'Europe ». Cette détermination, il importait que York la prit au plus tôt; il avait le choix : ou se retourner contre Macdonald ou se retirer derrière Memel. Paulucci se défendait du reste de conseiller à York une trahison : c'était « en ami ardent de l'humanité » qu'il lui proposait ces plans, que York, d'ailleurs, pouvait soumettre à l'approbation de son souverain¹.

Ayant développé ses propositions au général prussien, le marquis de Paulucci fit son rapport à l'empereur Alexandre. Il lui rendait compte de ses démarches et surtout de la difficulté qu'il y avait à communiquer avec York sans éveiller la défiance de Macdonald². Quand York reçut la lettre de Paulucci, il ne vit dans l'affaire que le danger des responsabilités et il préféra agir avec prudence; il répondit au gouverneur de Riga qu'il « ne connaissait d'autres intérêts que ceux de son roi et de sa patrie, intérêts sacrés qui ne se doivent pas mettre en jeu dans des négociations arbitraires et hâtives »³. Mais Paulucci ne se contenta pas de cette réponse; il renouvela sa tentative par une lettre du 19 novembre (1^{er} décembre), dans laquelle il félicitait York de sa prudence, tout en lui faisant sentir que le temps pressait : l'occasion était présente de « venger les injures souffertes »; elle ne se retrouverait plus. L'empereur de Russie n'avait en vue que d'assurer la liberté politique des nations européennes en général et de ses voisines en particulier. Voilà pourquoi Paulucci proposait à York un traité d'alliance « qui, fondé sur les intérêts réciproques des deux souverains », serait sûrement ratifié par le roi de Prusse et l'empereur de Russie. Celui-ci était d'ailleurs au courant des négociations « conduites avec loyauté, secret et prévoyance »⁴.

Entre temps, Paulucci avait rapporté à Alexandre l'état des troupes de Macdonald et s'était plaint de l'intervention inopportune dans les pourparlers du prince Repnine, envoyé de Wittgenstein, tant à l'empereur qu'à Wittgenstein lui-même⁵. Il reçut bientôt une réponse de York : le général prussien, fort embarrassé, lui faisait savoir en quelques lignes qu'avant d'accepter la négociation du traité il devrait « avoir recours aux conseils et aux inspirations nécessaires », mais que pour l'instant il ne pouvait prendre lui-même

1. Lettre du 2 (14) novembre 1812. Voenski, *Actes*, t. II, p. 330-333.

2. Rapport du 6 (18) novembre 1812. Voenski, *Actes*, t. II, p. 333-334.

3. Lettre du 8 (20) novembre 1812. Voenski, *Actes*, t. II, p. 334-335.

4. Lettre du 19 novembre (1^{er} décembre) 1812. Voenski, *Actes*, t. II, p. 341-344.

5. Rapports du 10 (22) novembre et du 14 (26) novembre 1812. Voenski, *Actes*, t. II, p. 336-339.

aucune décision¹. Paulucci ne perdit pas courage; averti que Macdonald et York étaient en mésintelligence et que même le général prussien s'était opposé à l'exécution de mouvements projetés par le lieutenant de Napoléon, il pensa bien faire en agissant rapidement. Déjà il avait appris que le roi de Prusse, pressenti par York, désirait « savoir positivement ce que sa patrie devait attendre de l'allié auquel elle s'unirait »² et voulait des propositions fermes et précises. Il demanda aussitôt à Alexandre une ligne de conduite générale, en même temps que l'autorisation de mener la négociation en dehors de la forme diplomatique afin de réussir plus promptement et plus sûrement³. Alexandre lui répondit : « J'ai lu, général, avec intérêt votre dépêche du 30 novembre et je ne puis qu'approuver les observations que vous avez adressées au général York, ainsi que la marche que vous avez suivie dans cette affaire importante. Il se pourrait qu'au retour de son courrier de Berlin ce général vous témoignât le désir de connaître avec quelque détail mes vues à l'égard des avantages à procurer au roi de Prusse s'il se décidait à faire cause commune avec moi. Dans ce cas, vous lui répondrez que je suis prêt à conclure avec ce prince un traité où il serait stipulé et par lequel je prendrais avec lui l'engagement de ne pas poser les armes tant que je n'aurai pas réussi à obtenir pour la Prusse un agrandissement territorial assez considérable par son étendue pour lui faire reprendre parmi les puissances de l'Europe la place qu'elle y occupait avant la guerre de 1806. Je vous autorise à faire cette ouverture au général York, soit de vive voix, soit même par écrit, selon que vous le jugerez nécessaire, en observant néanmoins de ne pas y donner plus grande latitude⁴. »

Cette dépêche d'Alexandre répondait du reste à certaines questions posées par Paulucci dans un rapport du 30 novembre (12 décembre)⁵ rédigé à la suite d'un nouvel échange de lettres entre York et lui, du 25 novembre (7 décembre) au 29 novembre (11 décembre)⁶. Car Paulucci n'avait pas attendu les instructions précises et la haute approbation de l'empereur pour hâter le succès des négociations. C'est ainsi que, pour influencer l'esprit du corps prussien, il avait fait imprimer et répandre à profusion les bulletins des dernières victoires remportées par les Russes sur l'arrière-garde de

1. Lettre du 23 novembre (5 décembre) 1812. Voenski, *Actes*, t. II, p. 344-346.

2. Rapport du 14 (26) novembre 1812. Voenski, *Actes*, t. II, p. 338.

3. Rapport du 25 novembre (7 décembre) 1812. Voenski, *Actes*, t. II, p. 346-348.

4. Lettre du 6 décembre 1812. Voenski, *Actes*, t. II, p. 368-369.

5. Voenski, *Actes*, t. II, p. 360-362.

6. Voenski, *Actes*, t. II, p. 348-352.

Napoléon, effet attesté par plusieurs rapports du général Weljaminsov et par Macdonald lui-même. Ces nouvelles, « Messieurs de l'état-major prussien les accréditent sans les repousser », écrit-il à Maret. Et le maréchal ajoute : « Le corps est bon, mais on le gâte. L'esprit est prodigieusement changé...¹. »

Paulucci avait de plus lancé une proclamation rédigée en allemand invitant les Prussiens à se séparer des troupes françaises dont les intérêts étaient si différents des leurs. Enfin, pour compléter son action, il avait eu recours à la verve haineuse et à la triomphante audace de Garlieb-Helvig Merkel, le célèbre pamphlétaire prussien. Merkel, Letton d'origine, fut un des principaux acteurs de la réforme de la Courlande et de l'affranchissement des paysans. Dès 1796, il avait pris leur défense, et son livre, *les Lettons*, avait eu un retentissement considérable tant dans tout le pays baltique qu'auprès du gouvernement de Pétersbourg ; il osait le premier dévoiler l'oppression qui pesait sur les paysans de Courlande et révéler leur lamentable situation². Ennemi déclaré de Napoléon (qu'il appelait le « Cacodémon ») au point d'être désavoué par la cour de Prusse dans ses audacieuses tentatives d'organisation de l'indépendance allemande, il parut à Paulucci l'homme nécessaire au bon succès des négociations. C'était exactement là « l'individu prussien à qui ses opinions antifrançaises aient fait abandonner sa patrie » qu'il demandait à Alexandre dans son rapport du 10 (22) novembre³. L'ayant fait appeler à son quartier général, il lui demanda de recommencer à faire paraître son journal *le Spectateur*, violente satire hebdomadaire du régime napoléonien⁴. Paulucci se chargeait d'ailleurs de donner au journal de Merkel toute la publicité désirable : « Chaque fois qu'un numéro paraissait, on en portait de nuit un ballot aux avant-postes, et York expédiait aussitôt ce ballot à Berlin, sans paraître s'inquiéter de son origine⁵. »

Ayant pris toutes ces mesures de propagande antifrançaise, Paulucci écrivit à York une nouvelle missive en date du 29 novembre (11 décembre)⁶. C'était moins une lettre qu'une note détaillée, sorte de memorandum exposant les demandes de la Russie et réfutant les objections de la Prusse. Elle répondait à la prudente lettre de York du 26 novembre (8 décembre), qui avait vraisemblablement été écrite

1. Lettre du 10 décembre 1812. Voenski, *Actes*, t. II, p. 410.

2. J. Jurgensohn, *la Presse lettone*, p. 13-14.

3. Voenski, *Actes*, t. II, p. 336.

4. Eckard, *York und Paulucci*, p. 39.

5. Voenski, *Actes*, t. II, p. xxxi.

6. Voenski, *Actes*, t. II, p. 352-360.

par celui-ci selon les instructions du roi de Prusse¹. Paulucci y démontrait que le corps prussien pourrait être très dangereux pour la ligne de retraite de la Grande Armée, surtout lorsqu'il aurait été augmenté de trois brigades d'infanterie, avec quatre compagnies d'artillerie légère et de la cavalerie que le gouverneur de Riga tiendrait à sa disposition. Puisque Macdonald avait pour mission de refouler Wittgenstein, dès que le maréchal français ne serait plus soutenu, mais au contraire combattu par les troupes prussiennes, la jonction des Russes s'effectuerait normalement.

Et la Prusse a tout intérêt à attaquer Napoléon au plus tôt, car il est évident pour tous que, dès la retraite terminée, ce sera Napoléon qui, sous quelque prétexte que ce soit, attaquera la Prusse pour la détruire totalement. Réédition du sort de la République de Venise au moment des préliminaires de Léoben ou du Piémont, envahi et soumis après que « son souverain eut accordé un corps de troupes auxiliaires à son infâme allié ». La Prusse a déjà manqué, au début de la guerre, l'occasion de s'unir avec efficacité aux troupes russes. Il faut maintenant, pour que son action soit utile, qu'elle se déclare avant que Napoléon ait passé le Niémen. York se retournera contre Macdonald, l'anéantira sans difficulté, marchera vers la Prusse avec Wittgenstein, forçant Napoléon à se replier sur Varsovie poursuivi par le maréchal Koutousov. Ainsi le roi de Prusse pourra gagner la Silésie et y lever de nouvelles troupes contre « le Tyran ».

Tel était le plan proposé par Paulucci. Pour conclure et persuader le général York de l'urgence du mouvement, il ne manquait pas d'ajouter que le plan général russe prévoyait l'attaque immédiate des forces prussiennes, au cas où York n'aurait pas consenti à une alliance russo-prussienne. Paulucci lui donnait l'assurance de ne pas entraver sa retraite vers Memel. Enfin il invitait le général prussien à lui faire connaître au plus tôt sa décision.

Le général York lui répondit le 4 (16) décembre². Sa lettre, toujours du même ton prudent et réservé, montrait surtout qu'il ne voulait rien entreprendre de décisif avant le retour du major Zeidlitz, envoyé à Berlin et attendu d'un moment à l'autre. Paulucci y voyait de plus l'indication que le général prussien sollicitait lui-même « de pouvoir se replier sur la Prusse sans que l'on puisse cependant retirer un indice si l'ordre de retraite est donné ou non » et son désir de continuer la correspondance³. De fait, le gouverneur

1. Voenski, *Actes*, t. II, p. 350-352.

2. Voenski, *Actes*, t. II, p. 364-365.

3. Rapport du 5 (17) décembre 1812. Voenski, *Actes*, t. II, p. 366.

de Riga et le général prussien échangèrent encore quelques propositions dans les lettres datées du 8 (20) et du 10 (22) décembre et Paulucci envoyait les rapports les plus optimistes sur l'excellente défense de Riga et le succès prochain de son entreprise¹. Pourtant il ne devait pas voir son projet se réaliser immédiatement; en effet, Macdonald, pour suivre le mouvement de retraite de la Grande Armée, levait le siège de Riga et se repliait sur le Niémen. Loin d'observer la neutralité demandée par Paulucci, York et ses généraux aidèrent Macdonald à opérer ce mouvement. Ils repoussèrent les attaques du général Dibitch à Kelus, à Pikelupenen, à Tilsitt (27-28 décembre). Ce n'était pas précisément là ce que souhaitait le gouverneur de Riga. Cependant, le 28 au soir, alors que Macdonald, arrêté à Tilsitt, se trouvait séparé par une trentaine de verstes de York, arrivé à Taurogen, un détachement du général Dibitch vint prendre position entre eux. Dibitch, au courant des démarches de Paulucci, profita de sa situation pour envoyer à York un émissaire, le lieutenant-colonel Clausewitz, avec l'arrière-pensée vraisemblable de tirer avantage auprès d'Alexandre du succès probable des négociations déjà fort avancées par Paulucci². York venait précisément de recevoir, retour de Berlin, le major Zeidlitz qui lui apportait de mauvaises nouvelles de l'aile droite française, en même temps que, du roi de Prusse, l'engagement, déguisé sous une prudente réserve, à rompre avec le lieutenant de Napoléon. Il répondit aussitôt à Clausewitz : « Je suis à vous », et s'apprêta à conclure avec Dibitch la convention tant désirée. Mais Paulucci se souciait peu de voir les bonnes dispositions qu'il avait prises profiter à d'autres, et cette rivalité finale n'est pas un des moindres intérêts des pourparlers. Dès le 16 (28 décembre), il écrivit à Alexandre : « J'espère, Sire, que vous reconnaîtrez que, par la négociation entamée avec le général York, j'ai frayé le chemin aux autres généraux et leur ai permis de faire valoir leurs services³ » et, dans le même temps, continuait à se tenir en rapport avec York par l'intermédiaire du major comte Dohna, aide de camp du général Loewis⁴. Le 19 (31) décembre, il le pressait une dernière fois de donner une réponse catégorique et lui demandait même un entretien⁵. Mais les événements s'étaient précipités et l'honneur de conclure la convention venait

1. Voenski, *Actes*, t. II, p. 367-368, 372-380.

2. Bogdanovitch, *Alexandre I^{er}*, t. III, p. 477-478.

3. Rapport du 16 (28) décembre 1812. Voenski, *Actes*, t. II, p. 384.

4. Lettres du 16 (28) décembre et du 17 (29) décembre. Voenski, *Actes*, t. II, p. 382, 388-389.

5. Voenski, *Actes*, t. II, p. 390.

d'échoir au général Dibitch. La veille, en effet, York, se ralliant au dernier plan préconisé par Paulucci, avait accepté de devenir neutre et de se replier avec son armée sur Memel. La convention, rédigée par Zeidlitz, signée le 18 (30) décembre à Taurogen par Dibitch et York, séparait donc le corps auxiliaire prussien du 10^e corps français, abandonnant celui-ci à ses destinées et accordant à celui-là une retraite honorable et, du reste, hâtive¹. Paulucci fut prévenu de la fin des négociations par une lettre de York du 20 décembre (1^{er} janvier 1813), dans laquelle il demandait à son partenaire la permission de venir le saluer à Wingen avant de se retirer définitivement². Le 31 décembre au matin, Macdonald, de son côté, avait reçu d'York l'annonce de la convention par une lettre correcte et froide où le général prussien expliquait qu'il ne pouvait continuer à exposer inutilement son armée pour aider à la retraite de l'armée française. Son devoir, disait-il, était de rester désormais neutre; cette décision, il ne l'avait prise qu'après avoir longuement réfléchi et en toute conscience³.

Paulucci adressa le 21 décembre (2 janvier) à Alexandre son rapport sur les événements des derniers jours. Il s'y plaignait surtout de l'intrusion du général Dibitch, qui n'avait pas su tirer tout le parti possible de la situation d'York et avait signé la convention sans l'en prévenir. Il accusait nettement Dibitch d'avoir voulu « s'approprier toute la gloire de cette importante convention »⁴. Il renouvelait ses regrets de n'avoir pu terminer lui-même la négociation qu'il avait entamée dans une dernière lettre à York, à la date du même jour⁵. Le dernier mot de ces négociations appartient à l'empereur Alexandre, qui envoya ses félicitations au général York en ces termes : « Je me hâte, général, de vous témoigner ma satisfaction : dorénavant, les deux nations, réciproquement unies par des sentiments d'estime et d'amitié, ne se détruiront plus l'une et l'autre pour le contentement de l'ambitieux et insatiable oppresseur de l'Europe. Mon dévouement au Roi est demeuré immuable et le vif intérêt que je porte à la monarchie prussienne s'est encore renforcé. Je joins une très importante lettre au Roi et je vous prie de la lui faire porter par un officier sûr. De plus, je vous prie, général, d'être assuré de ma considération pour vous et pour les braves soldats sous vos ordres aux-

1. Convention conclue à Taurogen le 18 (30) décembre 1812. Voenski, *Actes*, t. II, p. 424-427.

2. Voenski, *Actes*, t. II, p. 392-393.

3. Bogdanovitch, *Alexandre I^{er}*, t. III, annexes, p. 86.

4. Voenski, *Actes*, t. II, p. 394-395.

5. Voenski, *Actes*, t. II, p. 396-397.

quels je vous prie de transmettre mes sentiments. Alexandre¹. »

L'attitude du roi de Prusse fut toute différente; mis au courant par York de l'issue des négociations dans ses rapports des 18 (30) décembre et 22 décembre (3 janvier)², il craignit les représailles de Napoléon et se hâta de désavouer la convention signée à Taurogen³. Ce désaveu pourtant n'eut pas d'effet, puisqu'à ce moment le corps prussien était déjà éloigné des lignes françaises. Murat, découvert sur sa gauche, dut se retirer de Königsberg sur Elbing, puis sur Posen. Et, le 17 mars 1813, la Prusse déclarait officiellement la guerre à la France⁴.

Si brève qu'elle ait été, l'occupation de la Courlande par les Français ne fut pas absolument stérile : leur influence intellectuelle se fit nettement sentir dans ce pays. La diffusion des idées de liberté qu'apportaient avec elles les autorités françaises, — car l'esprit du régime napoléonien était très libéral, comparé à celui de l'administration russe, — aida considérablement au relèvement de la Courlande. Les réformes en suspens depuis le règne de Paul I^{er} y trouvèrent la force nécessaire à leur achèvement. Quelques propriétaires philosophes de la fin du XVIII^e siècle, en effet, avaient déjà proposé une réforme du système de servage alors existant. Mais les affaires de Pologne avaient détourné de leur projet l'attention du gouvernement russe. Alexandre avait à peine songé au développement de la culture intellectuelle du pays letton. Ce furent seulement les événements de 1812 qui précipitèrent l'adoption d'une nouvelle formule d'organisation sociale : la réforme aboutit définitivement en 1818⁵. Ainsi la France avait tout de même fait connaître aux Courlandais autre chose que les commissaires des guerres.

Marcel N. SCHVEITZER.

1. Bogdanovitch, *Alexandre I^{er}*, t. III, p. 479-480. L'original en français dans les archives du ministère des Affaires étrangères de Saint-Pétersbourg.

2. Voenski, *Actes*, p. 434-435, 438-443.

3. C'est ce désaveu qui fit longtemps supposer que York avait agi de sa propre autorité (cf. Langeron, *Mémoires*, p. 107). Déjà cependant les *Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte* (Leipzig, 1838, p. 264), laissaient supposer un échange de rapports et d'ordres entre le roi de Prusse et le général York.

4. En février dernier, l'empereur Guillaume II a rappelé ces faits, dans ses discours prononcés à Königsberg, où il a fait l'éloge du général York.

5. A. Richter, p. 110, 117-122.

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE DE FRANCE.

ÉPOQUES FRANQUE ET DES CAPÉTIENS DIRECTS.

I. HISTOIRE GÉNÉRALE. — On retrouvera dans le livre de M. Paul ALLARD sur les *Origines du servage en France*¹ les qualités de mise en œuvre et d'exposition qui ont assuré le succès de ses précédents ouvrages. On ne s'attend pas évidemment à y rencontrer de grandes nouveautés : on savait déjà fort bien comment et pour quelles raisons d'ordre matériel et moral l'esclavage, qui fait d'un homme la chose de son maître, un objet de commerce dont celui-ci peut disposer à son gré, s'était transformé peu à peu en un état nouveau qui, tout en rivant le non-libre au sol sur lequel il est né, lui donne tout au moins, par cela même, des garanties définitives contre l'arbitraire du seigneur. M. Allard a retracé les diverses phases de cette lente évolution du iv^e au x^e siècle; il a excellemment fait ressortir les motifs d'ordre fiscal qui poussèrent les empereurs romains à favoriser une transformation de nature, pensaient-ils, à empêcher l'abandon des terres taxées par le fisc; il a, non sans raison, insisté sur les conséquences fâcheuses qu'eurent à ce point de vue les invasions et sur la recrudescence d'esclavage qui suivit l'établissement des Barbares en Gaule; il a rappelé comment l'Église, par le fait qu'elle devint le plus grand propriétaire foncier de l'époque et que ses domaines étaient inaliénables, devait fatalement rouvrir la voie du progrès et comment enfin, au temps des premiers Carolingiens, ce progrès se généralisa sur les domaines laïques. Nous n'aurions donc que des éloges à lui adresser s'il avait accordé moins de crédit à des historiens dont l'érudition passe à juste titre pour quelque peu défraîchie (par exemple Montalembert, Augustin Thierry, Naudet, Vétaut, Gourcy, etc.), s'il avait suivi avec moins de confiance des éditions vieilles et, ce qui est plus grave, s'il n'avait marqué une tendance très regrettable à accepter sans la

¹ Paul Allard, *les Origines du servage en France*. Paris, Gabalda, 1913, in-12, 332 p.; prix : 3 fr. 50.

moindre réserve tous les témoignages, même les plus fragiles, dès lors qu'ils semblaient venir à l'appui de ses thèses. N'invoque-t-il pas (p. 52) celui d'Adam de Brême, qui écrivait au XI^e siècle, pour déterminer les usages saxons avant la conquête de Charlemagne? Et si l'on s'enquiert de quels textes il fait état pour dépeindre les mœurs des Francs au temps de Clovis et de ses premiers successeurs, ne sera-t-on pas un peu surpris de se voir renvoyé à des vies de saints de l'époque carolingienne, dont quelques-unes ne datent même que du X^e siècle? C'est dire que, dans ce livre, si les vues d'ensemble sont justes, les détails sont très sujets à caution : M. Allard, si bien informé de tout ce qui touche à l'antiquité et aux persécutions chrétiennes, a péché ici par insuffisance d'érudition et de critique.

M. VON SCHUBERT¹ a découvert un Clovis nouveau, un Clovis imprégné d'arianisme. Sans vouloir contester la pureté de sa foi catholique, M. von Schubert observe que le roi franc n'a pas seulement été en contact permanent avec les Wisigoths et les Burgondes ariens, mais qu'il a manifestement subi leur influence presque tout le long de son règne. Il rappelle que la loi salique, sous sa forme primitive, qu'on s'accorde en général à dater des premières années du VI^e siècle, porte, au dire de M. Brunner, des traces indéniables de cette influence. C'est par le Bréviaire d'Alaric que Clovis a connu la législation romaine : autant dire qu'il ne l'a connue que déformée, tronquée, adaptée à l'arianisme. Au régime de liberté dont l'Église catholique jouissait dans l'État romain, il a substitué le régime de subordination auquel l'Église arienne était soumise chez les autres Barbares, ses voisins. Chez ces derniers, le clergé était un clergé d'État, les évêques des fonctionnaires nommés par le roi. Clovis fit pénétrer dans le clergé catholique de son royaume les usages ariens ; nul ne put être clerc qu'avec son autorisation ; nul ne put être évêque sans avoir été choisi par le prince. Et par là l'Église franque, tout en restant catholique et romaine quant au dogme, devint arienne et germanique dans son organisation. — Telle est, réduite à ses traits essentiels, la thèse que M. von Schubert a soutenue à grand renfort d'arguments. Nous laissons à de plus compétents le soin de la discuter en détail. Elle sera discutée à coup sûr. Nous ne voulons ici qu'en signaler quelques points faibles. Supposons exact le tableau que M. von Schubert a tracé de

1. Hans von Schubert, *Staat und Kirche in den arianischen Königreichen und im Reiche Chlodwigs mit Exkursen über das älteste Eigenkirchenwesen*. Munich et Berlin, R. Oldenbourg, 1912, in-8°, XIV-199 p. (*Historische Bibliothek herausgegeben von der Redaktion der Historischen Zeitschrift*, t. XXVI) ; prix, cartonné : 6 m.

l'Église arienne et laissons de côté aussi la question de « germanisation » de l'Église catholique; il reste que M. von Schubert a une façon vraiment un peu trop libre d'interpréter les textes relatifs à la politique ecclésiastique de Clovis. Que Clovis ait pu pratiquement réussir à installer ses créatures sur plusieurs sièges épiscopaux, comme le firent ses fils après lui, nous voulons bien l'admettre; mais des cas de ce genre ne prouvent pas qu'il y eût là de sa part exercice d'un droit officiellement revendiqué, officiellement reconnu. M. von Schubert a répondu à tout et il puise à pleines mains dans l'arsenal des documents législatifs ... du VII^e siècle. Suivons-le sur ce terrain. Nous y rencontrons un article d'un capitulaire fameux promulgué par Clotaire II en 614, aux termes duquel le roi, fidèle porte-parole du clergé, après avoir réservé expressément le droit des électeurs épiscopaux, ajoute que, si l'élu appartient à la cour, il faudra qu'il présente des garanties sous le rapport de la doctrine et de la moralité¹. Pour M. von Schubert, ce texte prouve qu'il y a des évêques qui, en vertu des usages légaux, sont nommés *directement par la cour*, sans qu'il y ait eu même simulacre d'élection (p. 151)! M. von Schubert tire encore argument de quatre formules du recueil de Marculf : trois d'entre elles sont des modèles de lettres royales, où seule, comme de juste, la volonté royale s'affirme; la quatrième est un modèle de la demande que les électeurs doivent adresser au roi pour solliciter la nomination de l'élu. Comment M. von Schubert a-t-il pu se laisser prendre aux apparences et se figurer que, dans les trois premiers cas au moins, la désignation de l'évêque est uniquement le fait du prince et de la cour et exclut toute idée d'élection par le clergé et les diocésains? Il y aurait lieu enfin de se demander s'il était bien utile d'encombrer la discussion de textes comme les Vies de saint Mesmin de Micy, d'Eptadius et de Sollemnis (p. 145-147), rédigées à l'époque carolingienne, ou comme la lettre si discutée², et dont les leçons offrent si peu de garanties, que saint Remi aurait adressée à Clovis au début de son règne (p. 171).

Tout en pensant, lui aussi, que la politique ecclésiastique de Clovis n'a pas dû différer sensiblement de celle qu'adoptèrent ses successeurs immédiats, M. WEISE³ ne partage pas les idées subversives de M. von Schubert, et s'il a consacré aux époques mérovingienne

1. « Si de palatio eligitur, per meritum personae et doctrinae ordinetur » (Boretius, *Capitularia regum Francorum*, t. I, p. 21, l. 5).

2. On s'est même demandé, on le sait, si ce n'était pas un simple exercice littéraire.

3. Georg Weise, *Königtum und Bischofswahl im frankischen und deut-*

et carolingienne la moitié de son mémoire sur « la royauté et les élections épiscopales dans l'empire franc et l'empire germanique avant la querelle des investitures », c'est qu'il a voulu corriger sur quelques points les études antérieures de MM. Hauck, Vacandard, Imbart de La Tour. Il s'est astreint à revoir pour son compte les textes un à un, et sa peine n'a pas été perdue, bien que les nouveautés qu'il nous apporte ne soient pas, à vrai dire, aussi considérables ni aussi nombreuses qu'il semble se le figurer; mais il a mis en relief, mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, la continuité de la politique suivie par les Mérovingiens; il a mieux marqué les progrès graduels de la royauté carolingienne, dont toute l'ambition se borne, au début, à se prévaloir d'une sorte de droit de contrôle et de veto, sans s'opposer, en théorie, au libre choix du peuple et du clergé, pour réclamer ensuite, avec Louis le Pieux, le droit d'autoriser l'élection et obtenir enfin, avec Charles le Chauve, la reconnaissance officielle de ce droit.

La deuxième édition, très augmentée (746 pages, au lieu de 555), que M. BRESSLAU¹ a donnée des neuf premiers chapitres de son remarquable *Manuel de diplomatique allemande et italienne* intéresse la France d'une manière directe. Le savant professeur de Strasbourg a remanié, en tirant parti de toutes les publications récentes, son histoire de la chancellerie royale sous les Mérovingiens et les premiers Carolingiens; il a rectifié en plus d'un endroit les listes qu'il avait dressées dans sa première édition du personnel de cette chancellerie et apporté des détails nouveaux sur le mode de rédaction des actes. Nous attendons avec impatience la suite de l'ouvrage, qu'on nous fait espérer pour bientôt.

Moins prudent que M. Bresslau, qui a différé jusqu'à maintenant la composition des derniers chapitres de son *Manuel* afin de pouvoir s'appuyer sur de solides monographies, M. PERRICHET² a voulu, sans plus tarder, composer une histoire de la chancellerie royale en France des origines à l'avènement des Valois. L'entreprise, à coup sûr, est prématurée: l'édition critique et l'étude des chartes délivrées par cette chancellerie sont en cours d'exécution; aux recueils des actes de Lothaire, de Louis V et de Philippe I^{er}, l'Académie des inscriptions s'apprête à ajouter ceux des actes de Louis IV, des

schen Reich vor dem Investiturstreit. Berlin, Weidmann, 1912, in-8°, iv-148 p.; prix : 5 m.

1. Harry Bresslau, *Handbuch der Urkundenlehre für Deutschland und Italien*, t. I, 2^e éd. Leipzig, Veit et C^o, 1912, in-8°, xviii-746 p.

2. Lucien Perrichet, *la Grande chancellerie de France des origines à 1328*. Paris, Larose et Tenin, 1912, in-8°, xx-575 p.

rois de Provence, des rois d'Aquitaine, de Philippe Auguste, pour ne parler que des volumes qui sont sous presse ou à la veille d'y être mis. Est-il d'une bonne méthode de choisir ce moment pour écrire une pareille synthèse? Et M. Perrichet n'eût-il pas été mieux inspiré à tous égards en limitant ses recherches à une période restreinte? Ces réserves faites, nous nous empressons de reconnaître la conscience avec laquelle il s'est acquitté de la tâche ingrate qu'il s'était imposée : il se montre en général suffisamment informé des dernières publications¹; il a le plus souvent possible recouru aux pièces d'archives conservées à Paris (mais à celles-là seules) et a même poussé assez loin ses investigations pour l'époque de saint Louis et de ses successeurs. Aussi devra-t-on tenir grand compte des chapitres relatifs au XIII^e siècle et surtout aux premières années du XIV^e, qui correspondent à ce que M. Perrichet a appelé une « renaissance » de la chancellerie royale, et qui sont en tout cas une période d'organisation et de réglementation intérieure. L'ouvrage comprend, sous forme d'introduction, une brève étude (p. 1-30) de la chancellerie mérovingienne, où les textes n'ont pas toujours été employés avec assez de prudence et que l'on pourra d'ailleurs corriger par places en recourant au nouveau volume de M. Bresslau. L'auteur passe ensuite aux temps carolingiens : après avoir exécuté un peu trop sommairement la thèse suivant laquelle l'ancienne chancellerie mérovingienne aurait disparu alors pour faire place à celle des maires du palais devenus rois à leur tour, M. Perrichet rappelle les liens qui unissent dès lors cette chancellerie à la chapelle royale; puis il étudie d'une manière rapide le mode de rédaction des actes et les fonctions du chancelier depuis le VIII^e siècle jusqu'à l'année 1180. A partir de cette date et jusqu'en 1315, le poste de chancelier reste sans titulaire, sauf au temps de Louis VIII, et la direction du service est confiée à des gardes des sceaux dont M. Perrichet a eu le mérite de dresser une liste qui pourrait être encore sensiblement améliorée, mais qui est plus complète et plus exacte que toutes celles dont nous disposions jusqu'alors; il a en outre éclairci le rôle de ce fonctionnaire, modeste à l'origine, mais qui réussit progressivement à faire revivre à son profit la plupart

1. On peut cependant relever dans la bibliographie quelques lacunes regrettables, entre autres celle du manuel de MM. Erben, Schmitz-Kallenberg et Redlich, ou celle du *Catalogue des actes d'Henri I^{er}* de M. Sæhnée, dont il ne faudrait pas, en revanche, citer (p. xix) comme paru en 1907 l'ouvrage (qui n'est pas près de paraître) sur la vie et le règne de Henri I^{er}. Je m'étonne aussi que M. Perrichet en soit resté à la première édition des *Regesta* de Böhm-Mühlbacher.

des prérogatives de l'ancien chancelier. Le rétablissement de ce dernier titre, en 1315, ne fut qu'une question de mots; mais, après cette date, le chef de la chancellerie ne cessa d'étendre ses pouvoirs, en même temps que les services auxquels il était préposé s'organisaient, se compliquaient et que se précisaient les règles de la rédaction, du contrôle, de l'enregistrement et de la conservation des actes royaux. M. Perrichet a démêlé les principales étapes de cette évolution dans la dernière partie de son livre, qui en est certainement la plus solide et qui forme une bonne introduction à l'ouvrage de M. Octave Morel sur la grande chancellerie royale de 1328 à 1400¹.

On parle souvent de l'influence réciproque des institutions anglo-saxonnes et des institutions franques. Elles présentent en effet plus d'une analogie, et si la législation du roi Alfred et de ses successeurs rappelle parfois celle des premiers Carolingiens, M. Guilhaumez a pu soutenir aussi que les thanes anglo-saxons avaient servi de prototypes aux vassaux du continent. Y eut-il réellement imitation de part ou d'autre ou avons-nous affaire à de simples coïncidences? Les vraisemblances seraient assez favorables à la première hypothèse, car il y eut sans aucun doute contact permanent, au temps des premiers Carolingiens, entre le clergé franc et le clergé de Grande-Bretagne. Mais M^{lle} CAM² fait observer avec raison qu'entre le possible et le réel il y a parfois un abîme, et après avoir comparé l'organisation du comté carolingien et du *shire* anglais, après avoir opposé l'un à l'autre les deux systèmes vassaliques, l'« immunité » franque et la « franchise » anglo-saxonne, le régime militaire des deux pays, elle conclut non à des emprunts, mais seulement à des ressemblances dues au parallélisme des situations. Ces ressemblances mêmes, elle estime qu'elles sont souvent beaucoup moins frappantes qu'on ne l'a dit : on a forcé les textes ; on leur a donné une valeur qu'ils n'ont pas. M. Guilhaumez, entre autres, a eu le tort de fonder toute une théorie sur un passage obscur de Bède. Qu'il y ait eu quelques emprunts de détail, ce n'est pas impossible ; mais les preuves font défaut.

La publication des lettres pontificales du ix^e siècle se poursuit dans la collection des *Monumenta Germaniae*. Le dernier fasci-

1. En appendice (p. 451-569), listes 1^e des référendaires mérovingiens; 2^e des archichapelains du ix^e siècle; 3^e des archichanceliers, chanceliers et gardes du sceau (avec nombreuses références); 4^e des notaires royaux en exercice de 1190 à 1328; enfin un catalogue de quarante-deux documents (1224-1331) « concernant la fonction du chancelier et l'organisation de la chancellerie royale ».

2. Helen M. Cam, *Local government in Francia and England. A comparison of the local administration and jurisdiction of the carolingian Empire with that of the west saxon kingdom*. London, University of London Press, 1912, in-8°, x-156 p.; prix : 3 s. 6.

cule paru, qui ne comprend pas moins de 434 pages in-4°, renferme 170 lettres de Nicolas I^{er} éditées par M. PERELS¹, qui annonce pour bientôt un mémoire sur « le pape Nicolas I^{er} et Anastase le Bibliothécaire ». Le recueil qu'il a formé est divisé en cinq parties : 1° lettres relatives aux affaires de la *Francia*, spécialement au divorce de Lothaire II, roi de Lorraine (54 lettres, 860-867); 2° lettres relatives aux démêlés d'Hincmar avec Rothadus et Vulfadus (27 lettres, 863-866); 3° lettres relatives aux affaires d'Orient, spécialement au schisme de Photius (21 lettres, 860-867); 4° lettres diverses (51 lettres, 858-867); 5° lettres fausses ou suspectes (17 lettres, 861-867). Il est superflu de souligner l'intérêt de ce recueil pour l'histoire de la France au temps de Charles le Chauve : sans compter le dossier Hincmar, qui est capital, on y retrouve quelques-unes des pièces les plus importantes relatives au schisme breton ainsi qu'aux libertés revendiquées par les moines de Saint-Calais. L'inédit y tient peu de place : on peut dire que la seule découverte notable faite par M. Perels au cours de ses recherches est celle d'une convocation adressée à l'archevêque de Vienne Adon au sujet de l'affaire de Lothaire, convocation que M. Perels avait déjà publiée et commentée dans le *Neues Archiv* dès l'année 1906. Mais des textes connus une édition critique manquait encore. Celle de M. Perels semble avoir été préparée avec beaucoup de méthode, de prudence, avec une louable défiance des conjectures hasardées (voir, en particulier, le n° 73). L'annotation, très sobre, donne tout l'indispensable, bien que M. Perels pousse peut-être un peu loin son souci d'objectivité : quand il touche une question controversée, il enregistre brièvement les opinions émises, ajoute au besoin de quel côté il penche, mais s'abstient de discuter. C'est le seul regret que nous serions tentés d'exprimer ici².

Le livre de M. FLICHE, *le Règne de Philippe I^{er}, roi de France*³, a déjà été signalé aux lecteurs de cette *Revue*⁴. Ils savent que l'auteur, au prix d'un labeur très méritoire, est parvenu à réunir sur l'histoire de la royauté capétienne à la fin du XI^e siècle et sur celle de ses principaux feudataires une masse assez considé-

1. *Monumenta Germaniae historica. Epistolarum tomus VI, partis alterius fasc. I, Karolini aevi IV*. Berlin, Weidmann, 1912, in-4°, p. 257-690; prix : 19 m.

2. Les lettres en faveur des moines de Saint-Calais viennent d'être étudiées à nouveau par M. l'abbé Lesne, dans le *Moyen âge*, t. XXIV, 1911, p. 277-306 et 333-345.

3. Augustin Fliche, *le Règne de Philippe I^{er}, roi de France (1060-1108)*. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1912, in-8°, xxiv-600 p.

4. *Rev. hist.*, t. CX (1912), p. 377-378, article de M. Pfister. Nous ne reviendrons pas ici sur les points déjà examinés par M. Pfister.

nable de renseignements restés jusqu'alors épars dans les chroniques ou dans les chartes; qu'il a bien classé ces renseignements et qu'il a ainsi, pour une large part, contribué à éclairer une histoire passablement obscure encore. Il nous sera permis toutefois de déplorer qu'un tel effort, faute d'une méthode plus rigoureuse, n'ait pas toujours abouti aux résultats auxquels on était en droit de s'attendre. M. Fliche procède par entassement de textes, sans chercher à établir la valeur propre de chacun d'eux et les rapports qui peuvent les unir; il cite pêle-mêle, comme se renforçant mutuellement, des chroniques copiées les unes sur les autres et parfois postérieures de deux, trois ou quatre siècles à l'époque de Philippe I^{er}; pour certaines œuvres qui ont été à plusieurs reprises profondément remaniées, comme l'*Historia Normannorum* de Guillaume de Jumièges ou les *Gesta consulum Andegavorum*, il ne se préoccupe pas de remonter à la leçon primitive. En un sujet dont la principale difficulté résidait précisément dans la critique des textes, cette façon de procéder ne pouvait manquer d'entraîner des conséquences fâcheuses, et il suffira en effet de parcourir les chapitres si copieusement relatifs aux affaires normandes ou angevines pour s'en apercevoir. Autre reproche grave: l'information de M. Fliche retarde vraiment trop. Il en est resté au tome II des *Institutions* de M. Flach, au tome II de celles de M. Viollet; il ne connaît pas les éditions très remaniées que M. Pirenne a données du tome I^{er} de son *Histoire de Belgique*; il ignore les travaux de MM. Bœhmer, Haskins, Valin sur la Normandie, de M. Latouche sur le Maine, de M. Richard sur le Poitou; la thèse de M. Lot, *Fidèles ou vassaux*, est restée pour lui lettre morte; et nous ne parlons même pas du livre de M. Gravier sur les *Prévôts royaux* ou des études de M. Fazy et de M. Degert sur *Amat d'Oloron*, etc. Même certains travaux qu'il cite lui ont peu servi²: les pages relatives aux affaires angevines sont remplies de telles erreurs qu'on pourrait les croire vieilles de près de dix

1. Voici quelques exemples de l'absence de critique avec laquelle les textes sont utilisés. P. 45, M. Fliche invoque, à l'appui d'une charte signalant le passage du roi à Angers en 1106, « une continuation des chroniques de Saint-Aubin d'Angers », qui est tout simplement une note moderne, fabriquée à l'aide de la charte en question. P. 235, note 4, l'*Ordo ad benedicendum ducem Aquitaniae*, pièce tendancieuse de la fin du XII^e siècle, est une fois de plus citée ici pour le XI^e siècle. P. 271, note 1, M. Fliche renvoie au *Chronicon Briocense*, du XIV^e siècle; note 2, à l'*Hypodigma Neustriæ per Thomam Walsingham*, du XV^e siècle.

2. Il lui arrive aussi d'en citer qui ne pouvaient évidemment lui être d'un grand secours, telle (p. XIX) la *Geschichte des französischen Königthums unter den ersten Capetingern* de C. von Kalckstein, dont le tome I^{er}, seul paru, n'est nullement relatif à l'histoire des Capétiens proprement dits.

ans. Dans ces conditions, les théories que M. Fliche échaufarde sur la nature du pouvoir royal, sur les rouages administratifs au temps de Philippe I^{er}, sur le caractère nouveau et « créateur » (le mot y est) de son règne peuvent paraître quelque peu fragiles et caduques. En outre, M. Fliche ne se préoccupe pas assez des antécédents ni des faits contemporains de ceux qu'il étudie; il se condamne ainsi à rester superficiel ou à commettre des erreurs dont l'aurait gardé une lecture plus attentive des travaux d'autrui. Il nous en coûte d'avoir à faire d'aussi graves réserves au sujet d'un livre qui a visiblement demandé beaucoup de peine à son auteur et où se marquent des qualités d'exposition et de mise en œuvre auxquelles M. Pfister a déjà ici même rendu hommage. Nous ne pouvons, sur ce point, que nous associer à ses éloges, et ce nous est une raison de plus de souhaiter que M. Fliche sache désormais se plier aux exigences d'une méthode sévère et rigoureuse.

Dans un ouvrage qui a pour objet d'expliquer comment se forma le collège des électeurs impériaux en Allemagne, M. BUCHNER¹ a cru devoir étudier longuement le rôle joué en France durant le XI^e et le XII^e siècle par un certain nombre de grands dignitaires aux cérémonies des couronnements royaux. Il a même pensé que cette étude serait de nature à dissiper la plupart des obscurités qui entourent les origines de la cour des pairs. Il a cru discerner un lien étroit entre la pairie et le titre honorifique d'archichancelier, revendiqué alors par les archevêques de Reims, ou celui de grand sénéchal, revendiqué par les comtes d'Anjou, et il s'est persuadé que ces titres avaient pour principal attrait l'exercice d'un certain nombre de prérogatives lors des couronnements royaux. Par ailleurs, il a fait siennes la plupart des théories de M. de Manteyer sur la naissance des six pairies laïques et des six pairies ecclésiastiques. Nous n'y reviendrons pas : d'autres en ont déjà suffisamment montré la faiblesse. Quant aux théories propres à M. Buchner, elles témoignent d'un esprit fertile en conjectures fantaisistes, que tentent tout particulièrement les plus excentriques interprétations de textes ou les réhabilitations de documents faux. Nous avons eu l'occasion² de donner quelques spécimens de sa méthode à propos d'un mémoire paru il y a deux ans sur un prétendu cérémonial de couronnement qu'il date de 1171. Comme toutes les conclusions de ce mémoire ont

1. Max Buchner, *Die Entstehung der Erzämter und ihre Beziehung zum Werden des Kurkollegs mit Beiträgen zur Entstehungsgeschichte des Pairskollegs in Frankreich*. Paderborn, Ferdinand Schöningh, 1911, in-8°, xxiv-319 p. (Görres-Gesellschaft zur Pflege der Wissenschaft im katholischen Deutschland; Sektion für Rechts- und Sozialwissenschaft, fasc. 10).

2. Voir *Rev. hist.*, t. CVIII (1911), p. 136.

passé ici, qu'elles constituent même une pierre angulaire de l'édifice élevé par la brillante imagination de M. Buchner, peut-être jugera-t-on, après s'être reporté à nos précédentes remarques, que cet édifice menace ruine. Le reste est à l'avenant. Par exemple, Orderic Vital raconte qu'en 1131 Louis VI ayant fait sacrer par le pape son fils Louis, — le futur Louis VII, — certains barons manifestèrent un vif mécontentement, tout espoir s'étant ainsi évanoui pour chacun d'eux de pouvoir, au lendemain de la mort du roi, « accroître son honneur »¹, c'est-à-dire, d'après le sens communément attaché alors à ce mot, d'étendre ses possessions. Ce texte isolé prouverait donc que les grands s'apprêtaient à marchander leur concours. M. Buchner (p. 38) en tire cette conclusion : ils comptaient profiter des circonstances pour réclamer une extension de leurs prérogatives dans la cérémonie du couronnement ; et cette idée le séduit tellement qu'il explique l'opposition faite par les seigneurs à Louis VI dans les premiers temps de son règne par cette raison que le roi s'était refusé à recevoir d'eux les insignes dont ils prétendaient disposer. Quel dommage que les textes soient muets sur tous ces points ! — Il en est un cependant qui pourrait peut-être appuyer cette hypothèse, donnée ici pour une certitude ; par malheur, il est faux, et faux de toute évidence : nous voulons parler du traité *De senescalcia Franciae* attribué à Hugue de Clefs. Mais M. Buchner est là pour corriger ce document en déclarant interpolé tout ce qui sent par trop le faussaire. Le procédé est commode. M. Buchner s'étonne également que des érudits trop méticuleux, comme MM. Bémont et Luchaire, aient renoncé à identifier le lieu de « Guenort » où Hugue de Clefs est censé avoir rencontré Louis VI, « entre Chaumont, Pontoise et Beaumont » : il n'hésite pas, lui, à y reconnaître Gisors, qui est à l'ouest de ces trois localités et qui, en 1119, date qu'il adopte pour l'entrevue, était aux mains du roi d'Angleterre. — Un mot encore à propos d'un acte sur lequel il insiste beaucoup et que la plupart des historiens d'ailleurs (M. Fliche est du nombre) ont accepté les yeux fermés : le prétendu « procès-verbal » du couronnement de Philippe I^{er} en 1059. Il suffit de lire cet acte², d'en peser les dernières phrases pour voir clairement que ce n'est à aucun degré un procès-verbal officiel, que c'est au con-

1. « Quidam enim laicorum post mortem principis spem augendi honoris habebant » (Orderic Vital, *Histor. eccles.*, éd. Le Prevost et Delisle, t. V, p. 27). M. Buchner, qui cite d'ailleurs Orderic Vital d'après Migne, rapporte à tort ce texte au couronnement de Philippe, fils de Louis VI, en 1129.

2. *Histor. de France*, t. XI, p. 32. — Un extrait de cette pièce avec indication des manuscrits et des éditions a été publié par M. Prou, *Recueil des actes de Philippe I^{er}*, p. 1.

traire un factum émané de l'archevêché de Reims, lequel fait sonner très haut les dépenses qu'il a engagées pour subvenir aux frais du couronnement. Nous serions même porté à supposer qu'il a été écrit non pas au lendemain de cette cérémonie, mais en 1108, à l'époque où le clergé de Reims, nous le savons de source sûre, fit précisément une campagne acharnée pour revendiquer ce qu'il considérait comme un droit et protester contre le sacre de Louis VI à Orléans. Quoi qu'il en soit, on ne peut se fier à ce texte. Il compte pourtant encore au nombre de ceux sur lesquels M. Buchner fait fond avec le plus de confiance. — Nous nous en voudrions d'insister davantage sur son livre : nous laissons ici de côté tout ce qui a trait à l'histoire allemande ; il nous suffit, quant à nous, d'avoir mis les historiens en garde contre les assertions de la première partie, tout entière consacrée à la France.

L'attention de M. LUNDGREEN¹ a été attirée sur les invraisemblances et les obscurités de certains passages de Guillaume de Tyr relatifs aux débuts de l'ordre des Templiers et à la conduite de ses représentants en Terre Sainte. Le témoignage de l'archevêque de Tyr, si souvent allégué contre ces derniers, lui est apparu comme empreint d'une partialité évidente, et il a réussi en effet à établir que Guillaume avait plus d'une fois altéré ou tu la vérité : qu'il s'agisse des origines mêmes de l'ordre ou de son rôle en Orient, il s'est fait, avec une complaisance indéniable, l'écho de tous les bruits malveillants qui couraient sur le compte des chevaliers ; il a parlé surtout avec une animosité à peine voilée du grand maître Eude de Saint-Amand, son contemporain ; enfin il a omis de consigner dans sa chronique des renseignements fort utiles, qu'il connaissait à coup sûr, tant au sujet des droits et privilèges dont jouissaient les Templiers, qu'au sujet de leur participation à plusieurs combats où ils s'étaient illustrés. M. Lundgreen ne s'est pas contenté, après une enquête sur les lieux² et textes en main, de remettre au point les allégations tendancieuses de Guillaume ; il a cherché à démêler les raisons de sa partialité, qu'expliquent suffisamment ses rapports avec Eude de Saint-Amand et les sentiments d'envie qu'excitaient des privilèges bien faits pour indisposer un archevêque, fidèle serviteur du roi de Jérusalem³.

1. Friedrich Lundgreen, *Wilhelm von Tyrus und der Templerorden*. Berlin, E. Ebering, 1911, in-8°, 199 p. (*Historische Studien*, publ. par E. Ebering, fasc. 97).

2. M. Lundgreen a notamment contrôlé à Jérusalem les renseignements donnés par Guillaume de Tyr sur la maison du Temple en cette ville.

3. A noter un appendice sur la règle primitive des Templiers. — Disons

II. HISTOIRE RELIGIEUSE. — Le dernier ouvrage de M. BABUT n'est pas moins révolutionnaire que ceux qu'il a consacrés précédemment au concile de Turin et à Priscillien. Cette fois, il a entrepris de prouver non seulement le peu de garanties que nous offrent les traditions relatives à saint Martin, — celui qu'on a souvent considéré comme le grand apôtre du christianisme dans les Gaules, — mais même le caractère artificiel de ces traditions, dues tout entières au zèle, à l'imagination et au talent littéraire d'un disciple dont les écrits devaient avoir une fortune singulière. La thèse de M. Babut, qu'appuie une argumentation riche et pressante, peut se résumer en ces termes : avant la publication des livres de Sulpice Sévère, saint Martin est presque un inconnu ; durant le demi-siècle qui suit sa mort, Sulpice est seul à rompre le silence pour chanter ses louanges sur tous les tons, et il faut attendre le milieu du v^e siècle pour voir cette propagande porter ses fruits et la gloire du saint se répandre et s'imposer. D'autre part, si l'on examine les ouvrages de Sulpice, on constate non sans surprise que l'auteur a bien peu connu son héros, que ses récits sont bien vagues, que sa chronologie s'effrite dès qu'on la veut serrer d'un peu près, qu'il a sans scrupule démarqué à plusieurs reprises d'autres vies de saints, et pour des passages essentiels ; rien ou presque rien ne supporte l'analyse : c'est un tissu de contradictions, d'impostures évidentes, qui n'empêchent point tout à fait cependant la vérité de se faire jour. Or, à travers les réticences de Sulpice, voici comment les faits nous apparaissent : saint Martin n'a pas été un grand apôtre ; peu s'en est même fallu qu'il ne fût un schismatique déclaré. Impliqué, à raison de sa vie de privations et d'austérités, dans l'affaire Priscillien, il fut violemment attaqué au concile de Trèves (385) et ne communia avec l'évêque Félix qu'à son corps défendant. Jamais dans son propre diocèse il ne fut traité avec honneur : toute une partie de son clergé était contre lui, et sa retraite hors de Tours, à Marmoutier, ne fut sans doute pas uniquement motivée par son goût pour la vie monastique. Martin fût mort ignoré et son nom ne serait même peut-être point parvenu jusqu'à nous si Sulpice Sévère, en quête d'un saint à glorifier, n'avait réussi à faire goûter ses récits d'une société

aussi que M. Lundgreen a apporté un soin particulier à la bibliographie, qui est extrêmement développée (p. 13-42 et 187-188). Au lieu de la première édition de la *Vie de saint Bernard* par l'abbé Vacandard, il faudrait citer et utiliser la quatrième, parue en 1910. De quelques-uns des textes indiqués, il a paru également des éditions plus récentes que celles dont se sert M. Lundgreen.

1. E.-Ch. Babut, *Saint Martin de Tours*. Paris, Champion, [1912], in-8°, 320 p. (les p. 1 et 2 sont, par erreur, paginées vii et viii) ; prix : 6 fr. (extrait de la *Revue d'histoire et de littérature religieuse*, 1910-1912).

éprise de merveilleux. — Telle est la thèse. Elle est très forte et, dans son ensemble, nous paraît devoir emporter la conviction : le cas de saint Martin n'est pas, après tout, plus surprenant que celui de tant d'autres saints de l'époque mérovingienne dont les critiques ont réduit la légende à néant. Dans le détail, on pourra ne pas partager toujours l'opinion de M. Babut, et il faut bien dire qu'on est un peu inquiet de l'ingéniosité même qu'il déploie pour reconstituer la vie du saint telle qu'elle *dut* être, pour expliquer la naissance du culte qui lui fut voué à partir du v^e siècle; trop d'hypothèses s'échafaudent les unes sur les autres; les textes sont interprétés avec trop de subtilité. Un exemple. Les actes d'un synode réuni à Tours le 14 novembre 461 signalent la coïncidence de cette date avec une fête de saint Martin, « *sacratissimam festivitatem qua domni Martini receptio celebratur* ». Que veulent dire ces mots *réception de saint Martin*? — Déposition, funérailles, dit-on communément; et M. Babut s'en étonne avec raison (p. 311). Mais, sous prétexte que la dernière phrase de ces mêmes actes se termine par un appel à l'intercession du saint « *quae Deo accepta est* », ne va-t-il pas imaginer qu'il s'agit d'une procédure de canonisation (tout à fait inconnue à une pareille époque) et que par « *réception* » du saint on entend l'« *acceptation* » de son nom sur la liste des bienheureux? L'étrangeté de l'hypothèse surprend à peine M. Babut. Le sens de la dernière phrase est pourtant clair : « l'intercession du saint est agréable (*accepta*) à Dieu », « Dieu ménage bon accueil aux demandes du saint »; rien de plus : c'est une formule banale. Quant à l'expression « *réception de saint Martin* », n'est-elle pas fort claire elle aussi? Dans aucun autre texte, remarquons-le avec M. Babut, il n'est question de cette « *fête* » : elle n'est attestée ni avant ni après le 14 novembre 461; elle a eu lieu cette année-là, et cette année seulement. Or nous savons effectivement qu'à cette époque (Grégoire de Tours nous l'apprend, X, 31) l'évêque Perpetuus inaugura le nouveau tombeau du saint, transporta ses restes dans la nouvelle basilique qu'il venait de construire. De toute évidence, voilà la cérémonie solennelle qui a été qualifiée « *réception de saint Martin* ». Inutile de chercher plus loin. En tout cas, hypothèses pour hypothèses, n'est-il pas prudent de s'en tenir aux plus simples, à celles qui heurtent le moins les vraisemblances¹?

1. Encore quelques menues observations : M. Babut n'a pas fait usage de la 2^e édition des *Fustes épiscopaux* de Mgr Duchesne, où plusieurs de ses idées ont été discutées. P. 305, je ne comprends pas le raisonnement qui lui fait écrire : « Le texte est douteux et pourrait aussi bien servir à prouver que la

Il est encore aujourd'hui, paraît-il, des gens qui tiennent pour l'« apostolicité » de l'église du Mans : fidèles défenseurs de la tradition, ils veulent à toute force que cet évêché remonte au 1^{er} siècle et ils admettent comme historiques les détails rapportés au 1^{er} siècle sur le compte de saint Julien et de ses premiers successeurs dans les *Actus pontificum Cenomannis in urbe degentium*. M. l'abbé LEDRU¹ n'a pas eu de peine à démolir une fois de plus une thèse dont on pouvait croire cependant que les travaux de Mgr Duchesne avaient eu définitivement raison. Il l'a fait en homme de bon sens et en homme d'esprit. C'est au 1^{er} siècle qu'il est tenté de placer l'épiscopat de saint Julien, et il ajoute avec Mgr Duchesne que sa renommée fut très tardive : jusqu'au milieu du 1^{er} siècle, à peine si Julien est nommé parmi les saints du diocèse; la gloire est lente à lui venir et l'on en peut suivre les progrès à partir du 5^e ou du 11^e siècle. M. Ledru a fort bien expliqué à quels éléments d'emprunt il fallut avoir recours pour lui composer une biographie : Vie de saint Martin, Actes des apôtres, Actes apocryphes de saint Clément, Grégoire de Tours, etc. A cette étude, il a ajouté deux brefs chapitres sur la légende des évêques Pavace, Liboire et Victeur. Ce livre est l'amorce d'une histoire, enfin scientifique et critique, de l'église du Mans, que M. Ledru est tout qualifié pour écrire et mener à bonne fin, pourvu toutefois qu'il consente à faire dorénavant une place moins considérable à des polémiques trop personnelles et d'un intérêt trop restreint².

Peu de légendes hagiographiques témoignent d'une fantaisie aussi déconcertante que celle d'Honorat, fondateur de l'abbaye de Lérins, puis évêque d'Arles de 426 à 429. Pour célébrer dignement le vénéré prélat, les thèmes habituels aux fabricants de vies de saints

fête du 11 novembre n'existait pas en 461. » P. 18, M. Babut n'attache-t-il pas trop d'importance à l'emploi du mot *multis* dans la chronique de Prosper d'Aquitaine?

1. Ambroise Ledru, *les Premiers temps de l'église du Mans, légende et histoire. Les origines*. Le Mans, impr. Benderitter, 1913, in-16, xviii-274 p.; prix : 3 fr. 50.

2. Au lieu de perdre son temps à discuter les arguments de son ancien collaborateur (M. l'abbé Busson), M. Ledru fera mieux d'étendre son information et de se familiariser avec des instruments de travail indispensables, comme les *Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern, 751-918*, de Böhm-Mühlbacher (édition de 1908), ou l'édition des actes de Charlemagne par Mühlbacher (1906), qui l'auraient mis en garde contre l'emploi de documents faux (p. 57); il fera bien aussi de recourir à la 2^e édition des *Fastes épiscopaux* de Mgr Duchesne (qui d'ailleurs n'a pas changé d'opinion au sujet des premiers évêques du Mans). P. 160, pourquoi M. Ledru parle-t-il encore de la bataille de Fontanet?

n'ont pas paru suffisants à l'auteur anonyme qui composa sa biographie dans le cours du ^{xiii}^e siècle; en le faisant vivre parmi les héros de l'épopée carolingienne, il lui sembla qu'il rehausserait l'éclat de sa gloire, et il ne voulut point lui refuser cette marque de piété. Il atteignit son but, car son œuvre, écrite en latin, obtint un succès tel que plusieurs traductions ou adaptations en furent aussitôt données, dont une en vers provençaux, due à la plume du prieur Raimon Féraut, qui la termina en l'an 1300. M. MUNKE¹ a publié d'après trois des manuscrits connus² la Vie latine, restée jusqu'ici inédite; il en a dressé un texte critique, précédé de quelques observations sur le classement des manuscrits et sur le caractère de l'ouvrage, qu'il attribue à un moine ou ancien moine de Lérins, vivant (et ceci n'est peut-être pas absolument prouvé) hors de l'abbaye, plutôt dans la seconde que dans la première moitié du ^{xiii}^e siècle. Il n'a, malheureusement, rien pu ajouter à ce qu'on savait déjà des sources de cette étrange compilation et s'est abstenu d'annoter le texte. MM. SCHÄFER et KRETTEK ont placé à la suite de son travail deux utiles mémoires (p. 134-162 et 163-204) sur les rapports de la Vie latine et de la Vie en vers provençaux et sur les noms de lieux compris dans ces deux Vies.

Parmi les contradicteurs du célèbre hérésiarque Bérenger de Tours, Durand, moine de Sainte-Catherine de Rouen et de Fécamp, plus tard abbé de Saint-Martin de Troarn, est un de ceux qui méritent de retenir l'attention. Son traité *De corpore et sanguine Domini*, rédigé vers 1053-1054, fut la première réfutation précise opposée au *De sacra Coena* de l'écolâtre de Tours; il constitue un témoignage intéressant de l'état d'esprit du clergé orthodoxe au début du conflit. M. l'abbé HEURTEVENT³ l'a étudié de près dans un livre qui nous apporte, en outre, la première biographie critique de Durand. Cette biographie d'ailleurs aurait pu tenir en une dizaine de pages, s'il n'avait été nécessaire de la débarrasser de toutes les fausses précisions dont on s'était plu jusqu'alors à

1. Bernhard Munke, *Die Vita sancti Honorati nach drei Handschriften herausgegeben; nebst Untersuchungen über das Verhältnis zu Raimon Féraut von Wilhelm Schäfer und über die Ortsnamen beider Texte von Adolf Krettek*. Halle-a.-S., M. Niemeyer, 1911, in-8°, viii-206 p., 2 fac-similés et 2 cartes (*Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, fasc. 32); prix : 8 m.

2. Il déclare avoir en vain sollicité le prêt d'un quatrième manuscrit conservé à Oxford.

3. Raoul Heurtevent, *Durand de Troarn et les origines de l'hérésie bérengarienne*. Paris, G. Beauchesne, 1912, in-8°, xiv-312 p. (*Études de théologie historique publiées sous la direction des professeurs de théologie à l'Institut catholique de Paris*, fasc. 5); prix : 5 fr.

l'embroussailler. M. Heurtevent l'a fait avec beaucoup de méthode et de sûreté. D'autre part, il n'a pas craint, pour mieux expliquer l'intervention du moine normand, de revenir avec quelque détail sur les débuts de l'hérésie; et si le chapitre qu'il a consacré à ce sujet forme un peu hors-d'œuvre, ne nous en plaignons pas, car on y trouve une excellente mise au point, — et une mise au point très personnelle, — des travaux les plus récents¹. La partie la plus critiquable est l'introduction, très longue, trop longue à coup sûr, relative au « milieu politique, intellectuel et moral » dans lequel s'est développée l'hérésie. Ici l'information de M. Heurtevent, en dépit d'efforts auxquels nous tenons à rendre hommage, n'est pas toujours suffisante; et c'est fâcheux, car ce livre excellent s'ouvre ainsi par des pages qui risquent de donner du volume une idée défavorable².

M. VIARD a entrepris d'écrire l'histoire de la dime ecclésiastique en France jusqu'à sa suppression dans la nuit du 4 août 1789. Un premier volume³, paru en 1909, menait cette histoire « jusqu'au Décret de Gratien », soit jusqu'en 1150 environ; voici maintenant un second volume⁴, qui nous conduit jusqu'au début du XIV^e siècle. Des très nombreux documents qu'il a consultés, M. Viard dégage les conclusions suivantes : le clergé ne cessa, au XI^e et au XIII^e siècle, de défendre les anciens principes au nom desquels tous les fideles devaient à l'Eglise la dime des produits du sol et celle de leurs troupeaux, aussi bien que la dime de tous les bénéfices réalisés en dehors de l'agriculture et de l'élevage, ou dime personnelle. Mais il lui fallut, dans la pratique, restreindre considérablement ses exigences et s'incliner devant la coutume : il ne put empêcher ni la disparition progressive de la dime personnelle, ni l'abaissement, dans des proportions souvent très notables, du taux de la dime ordinaire, ni la transformation de celle-ci en une redevance seigneuriale

1. En appendice, une étude sur cette question : « Scot Erigène a-t-il écrit un traité *De corpore et sanguine Domini*? » La conclusion en est la suivante : « Le livre qui circula sous son nom, au XI^e siècle, est certainement le traité de Ratramne *De corpore et sanguine Domini*, et c'est ce traité qui rend compte de la doctrine de Bérenger. »

2. Le style de l'ouvrage laisse un peu à désirer : « il n'y a pas à hésiter... sur le sens *obvie* de l'affirmation » (p. 77); « cette source... peut... être considérée comme bien renseignée » (p. 77); « une tendance *apologiste* » (p. 219); « on ne peut donc être surpris que sa valeur littéraire le fasse rejeter à l'arrière-plan des écrivains de marque » (p. 234), etc.

3. Voir *Rev. hist.*, t. CIII (1910), p. 123.

4. Paul Viard, *Histoire de la dime ecclésiastique dans le royaume de France aux XII^e et XIII^e siècles (1150-1313)*. Paris, A. Picard, 1912, in-8°, 212 p.; prix : 5 fr.

grevant la terre, transmissible avec elle et payable, par conséquent, aussi bien à des laïques qu'à des clercs. A plusieurs reprises, il tenta de faire la part du feu et de sauvegarder une partie de ses droits en distinguant, par exemple, entre les dîmes anciennement et les dîmes nouvellement concédées ou en s'affirmant avec énergie comme le suzerain éminent de toutes les dîmes inféodées ou accensées à des laïques. Ce fut en vain, et l'on peut dire que, dès le début du XIV^e siècle, la dime était irrémédiablement condamnée à perdre tout caractère ecclésiastique. M. Viard, après avoir décrit cette évolution, s'est étendu sur le mode de perception et sur les exemptions de dîmes, sur les conflits que la levée de la taxe provoqua à maintes reprises, enfin sur le rôle de la royauté en ces matières¹. Tout son travail est fort bien conduit et des plus instructifs.

En éditant le *Liber de excommunicatione* du cardinal Bérenger Frédol, évêque de Béziers, M. VERNAY² a grandement facilité l'étude des œuvres composées par le célèbre canoniste français, dont M. Paul Viollet nous donnera bientôt une biographie détaillée³, et éclairé d'un jour nouveau l'histoire de l'excommunication et de l'interdit en droit canonique depuis le milieu du XII^e siècle jusqu'à la fin du XIII^e. A ce dernier point de vue, il faut recommander tout spécialement aux historiens de l'Église la savante introduction où M. Vernay retrace les origines de l'excommunication, détermine les circonstances qui amenèrent l'évêque de Béziers à publier les diverses parties de son traité dans les toutes dernières années du XIII^e siècle et analyse enfin la procédure d'excommunication, d'interdit et d'absolution usitée à cette époque.

Les renseignements que M^{lle} LUEDTKE⁴ a tirés des drames sacrés et des mystères des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles sur les idées des Français d'alors en matière de religion ne sont pas très nouveaux. On savait déjà fort bien par ailleurs et par ces textes mêmes combien pratique et intéressée était leur piété, quelle place tenaient dans

1. Un court chapitre (p. 185-191) traite des prémices que M. Viard qualifie de « centimes additionnels de la dime » et qui sont assimilées à celle-ci au point de vue des usages. — P. 197, note 1 : « Les abréviations... »

2. Eugène Vernay, le « *Liber de excommunicatione* » du cardinal Bérenger Frédol, précédé d'une introduction historique sur l'excommunication et l'interdit en droit canonique de Gratien à la fin du XIII^e siècle. Paris, Arthur Rousseau, 1912, in-4°, LXXXVIII-165 p. et 4 fac-similés.

3. Au t. XXXIV (sous presse) de l'*Histoire littéraire de la France*.

4. Hélène Luedtke, *les Croyances religieuses au moyen âge en France d'après les pièces du théâtre sérieux des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles*. Lausanne, Imprimeries réunies, 1911, in-8°, 167 p. (thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne).

leurs pensées la sainte Vierge et le diable tentateur, quels efforts ils déployaient pour s'assurer l'entrée du Paradis. M^{lle} Luëdtke l'a montré une fois de plus, et son livre se lit avec agrément.

Dom BESSE¹ a continué la refonte du recueil composé par dom Beaunier sur les églises et les monastères de l'ancienne France. Les observations que nous avons faites² au sujet du tome III valent encore pour le tome V, lui aussi très dense et très touffu. Les listes de prieurés qu'a dressées dom Besse sont bien plus complètes que toutes celles dont nous disposions jusqu'alors; les bibliographies qui remplissent les notes témoignent d'un labeur considérable; mais nous continuons à regretter qu'un peu plus d'ordre et de méthode ne préside pas à la confection de ce répertoire, spécialement en ce qui concerne la bibliographie, où les inutilités abondent³ et où il est difficile de s'orienter.

III. HISTOIRE LOCALE. — M^{lle} LODGE⁴ a étudié, d'après les documents des archives de la Gironde, l'organisation des domaines possédés par l'archevêché et le chapitre cathédral de Bordeaux durant le XIII^e, le XIV^e et le XV^e siècle. Ces domaines, que M^{lle} Lodge s'efforce de dénombrer (et ici les résultats sont nécessairement assez imparfaits), étaient presque tous situés dans la partie la plus fertile du Bordelais et la vigne en constituait déjà la culture essentielle. Répartition des habitants sur les domaines, systèmes de tenures, revenus et droits perçus, divisions du sol et méthodes de culture, salaires, tels sont les divers points qu'elle examine successivement,

1. *Abbayes et prieurés de l'ancienne France, recueil historique des archevêchés, évêchés, abbayes et prieurés de France*, par dom Beaunier; t. V : *Province ecclésiastique de Bourges*, par le R. P. dom J.-M. Besse. Chevetogne (Belgique), abbaye de Ligugé, et Paris, Jouve, 1912, in-8°, 335 p. (*Archives de la France monastique*, t. XIV); prix : 12 fr. — Nous n'avons pas reçu le t. IV de cet ouvrage.

2. Voir *Rev. hist.*, t. CVIII (1911), p. 132.

3. Ainsi, p. 193, à quoi sert d'indiquer le sommaire publié par M. Ch. de Lasteyrie de son étude sur l'*Abbaye de Saint-Martial de Limoges*, dans les *Positions des thèses de l'École des chartes* en 1899, puisque l'on renvoie en même temps, avec raison, à l'ouvrage même, paru en 1901? Il eût fallu d'ailleurs citer cet ouvrage p. 173, à propos de la légende de saint Martial. — M. Besse n'a décidément pas encore appris l'orthographe du nom de Potthast, qu'il continue à écorcher tout le long de son livre en *Pothast*.

4. Eleanor C. Lodge, *The estates of the archbishop and chapter of Saint-André of Bordeaux under english rule*. Oxford, Clarendon Press, 1912, in-8°, 206 p. (fait partie du t. III des *Oxford Studies in social and legal history*, publ. par Paul Vinogradoff. Ce volume contient, en outre, une étude de M. A.-W. Ashby, *One hundred years of poor law administration in a Warwickshire village*, 188 p. et 2 cartes, dont il sera rendu compte ultérieurement); prix du vol. : 12 sh. 6 d.

et cet examen très poussé, très solidement étayé¹, vaut surtout par le détail. Quelques conclusions générales s'en dégagent néanmoins : d'abord, prédominance de la petite propriété et, comme conséquence, culture intensive; des procédés de culture assez perfectionnés, surtout pour la vigne : M^{lle} Lodge note l'emploi de la charrue attelée d'une paire de bœufs et l'usage des engrais; des conditions d'existence relativement douces : la diminution rapide du servage, auquel, du XIII^e au XV^e siècle, on voit partout se substituer le travail libre du censitaire ou du fermier, est un fait qui ressort assez nettement des textes. Ajoutons encore, pour indiquer l'intérêt du travail de M^{lle} Lodge, qu'elle consacre plusieurs pages à déterminer la valeur des termes techniques employés dans les documents du temps pour désigner soit les mesures de superficie et de longueur (et, sur ce point malheureusement, elle n'a pu avoir connaissance du mémoire récemment publié par M. Brutails²), soit les diverses espèces de tenures.

La question spéciale de la viticulture et de la vinification en Bordelais au moyen âge a été étudiée plus à fond par un jeune érudit, M. BARENNES³, dont le livre s'imprimait au moment même où paraissait celui de M^{lle} Lodge. Les deux auteurs sont arrivés, indépendamment l'un de l'autre, à des résultats concordants; mais M. Barennes, qui a consulté des documents plus nombreux et plus variés, l'emporte sur sa rivale anglaise par la précision et la richesse de ses informations. Son travail, où une large place est faite à l'analyse et à la publication des documents inédits⁴, comprend six chapitres. Le premier traite de la répartition des vignobles bordelais au moyen âge et aboutit à cette conclusion que, sauf, bien entendu, dans les limites de la ville actuelle de Bordeaux et de ses faubourgs, d'où elle a été presque entièrement expulsée, sauf aussi en Médoc, où elle a gagné beaucoup de terrain à l'époque moderne, la vigne couvrait, en somme, à peu de chose près, les mêmes régions qu'elle couvre encore aujourd'hui. Dans son deuxième chapitre, M. Barennes étudie les « conditions des tenures des vignobles » : rien ici de particulier à noter, les vignobles étant possédés aux mêmes conditions

1. Notons en passant qu'il eût été équitable de marquer plus nettement les points sur lesquels pleine lumière avait déjà été faite par M. Brutails dans l'introduction du *Cartulaire de Saint-Seurin*.

2. J.-A. Brutails, *Recherches sur l'équivalence des anciennes mesures de la Gironde*. Bordeaux, 1912. Voir *Rev. hist.*, t. CXI (1912), p. 404.

3. Jean Barennes, *Viticulture et vinification en Bordelais au moyen âge*; préface de J.-A. Brutails. Bordeaux, Mounastre-Picamilh, 1912, in-8°, xiii-186 p.

4. Quelques-uns sont cités dans le corps du livre; un assez grand nombre d'autres, en latin et en gascon, remplissent les p. 117-184.

que n'importe quelles autres parcelles du domaine rural; retenons seulement cette constatation (faite aussi par M^{lle} Lodge) que la petite propriété était en Bordelais le régime normal. Au chapitre III, nous entrons dans le vif du sujet, avec l'analyse des procédés de culture, qui rappellent beaucoup ceux dont aujourd'hui encore usent les propriétaires de petits vignobles : il faut en lire le détail dans le livre de M. Barennes. Les chapitres suivants traitent des vendanges, de la vinification et de la mise en barrique. Il ressort de l'étude de M. Barennes que les vignerons du moyen âge étaient assez inexpérimentés en ces matières : ils ignoraient notamment l'art d'empêcher le vin de se gâter en vieillissant et en étaient réduits à le consommer presque au lendemain de la récolte. Cette remarque a son importance : un vin qu'il fallait boire sans retard et qu'on ne prenait même pas le soin de mettre en bouteilles ne pouvait faire l'objet que d'un commerce restreint et presque local. Sans l'occupation anglaise, qui lui assurait un large marché, le « bordeaux » n'eût pu aussi solidement asseoir sa renommée, et il fallut attendre la rupture avec l'Angleterre pour que les Bordelais se vissent dans la nécessité, afin d'écouler leurs produits, de perfectionner leur technique.

M. CHESNEL¹ a donné une suite à son ouvrage sur le *Cotentin et l'Avranchin depuis les origines jusqu'au XII^e siècle*. Malheureusement, son nouveau volume, *le Cotentin et l'Avranchin sous les ducs de Normandie*, ne vaut guère mieux que le précédent. Comme nous le disions déjà en rendant compte de celui-ci², et nous ne pouvons que nous répéter, M. Chesnel est plein de bonne volonté, mais son inexpérience est grande. Il ignore la majeure partie du travail critique qui s'est poursuivi dans ces cinquante dernières années sur les questions dont il parle ou sur les textes qu'il utilise; il se lance à la découverte, sans se douter que d'autres déjà ont frayé la voie. Ce ne sont pas seulement les travaux des savants étrangers, comme MM. Böhmer, Haskins, Vogel, qu'il ignore, il n'a pas davantage entendu parler sans doute du *Recueil des actes de Henri II* de M. Delisle ou des livres récents de MM. Prentout et Valin, qui sont cependant livres « normands ». De tels procédés étonnent chez un professeur de l'Université³.

Louis HALPHEN.

1. P. Chesnel, *le Cotentin et l'Avranchin (département de la Manche) sous les ducs de Normandie (911-1204). Institutions et état social de la Normandie*. Caen, Henri Delesques, 1912, in-8°, viii-267 p.

2. *Rev. hist.*, t. C (1909), p. 227-228.

3. M. Chesnel est professeur au lycée de Coutances.

HISTOIRE D'ANGLETERRE.

(Suite¹.)

INSTITUTIONS. — La constitution anglaise est, aux yeux de M. ADAMS, caractérisée par ce fait essentiel qu'elle est une monarchie limitée². Sous l'empire de quelles idées et à la suite de quels événements cette forme de gouvernement a-t-elle commencé de prendre corps? Le régime féodal, introduit en Angleterre, du moins dans son aspect politique, par les Normands, fournit le contrepoids nécessaire à l'absolutisme royal créé de fait par la conquête et organisé dans le cours du XII^e siècle par des administrateurs tels que Henri I^{er} et Henri II. Les barons imposent au roi Jean la Grande Charte, qui eut pour but de préciser les droits intangibles de la nation et où fut inséré un article autorisant les sujets à se soulever contre le roi s'il les violait. Puis le parlement étendit de plus en plus le nombre des lois que la royauté était tenue de respecter. C'est sur ce triple principe : inviolabilité de certaines lois, droit à l'insurrection, contrôle parlementaire, que repose le système de la monarchie limitée; il a pour fondement légal la Grande Charte et les Provisions d'Oxford; aussi peut-on affirmer que la période de 1215 à 1258 a été une des crises les plus décisives de l'histoire constitutionnelle. A cette dernière proposition, je n'ai rien à objecter; elle me paraît même si évidente qu'il n'était pas nécessaire d'en discourir longuement. Les autres rencontreront, je le crains, un assentiment moins complet; trop souvent on s'y heurte à des idées paradoxales appuyées par des arguments subtils ou forcés. Ainsi, M. Adams considère que la monarchie limitée a son origine première et directe dans le régime féodal; il affirme qu'au XII^e siècle et même encore au XIII^e siècle, après les règnes de Henri II et de Richard qui avaient tout fait pour imposer à la féodalité les plus infranchissables barrières, l'Angleterre était encore un état « complètement féodal » (p. 150), « l'état féodal le plus parfaitement logique de la chrétienté » (p. 194). Ce qui le frappe dans la Grande Charte, c'est son caractère « essentiellement féodal » (p. 168) et voilà pourquoi il donne à ce document une place prépondérante dans sa dissertation. Il insiste longuement sur l'article 61 où les barons firent inscrire des garanties qui équivalaient à leur reconnaître le droit à l'insurrection si le

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXII, p. 112.

2. George Burton Adams, *The origin of the english constitution*. New Haven, Yale University press, 1912, in-8°, XII-378 p.

roi violait ses promesses; il n'ignore pas que cet article a disparu des confirmations ultérieures et que, par conséquent, il n'a jamais eu, on peut le dire, de valeur légale; ceci ne le trouble pas, parce qu'en fait, dit-il, cet article n'a jamais cessé d'exister « virtuellement » (p. 337). Pour ce qui concerne les débuts du parlement, il y aura aussi beaucoup à contester; quand par exemple les chevaliers des comtés sont convoqués en 1254, M. Adams leur dénie tout caractère représentatif; d'après lui, ces chevaliers ont été chargés uniquement de porter au parlement l'avis des cours de comté sur la question des subsides demandés par la royauté; mais les textes ne me paraissent pas justifier cette opinion et il en est de même sur un grand nombre d'autres points. M. Adams a fait un grand effort pour élucider un des problèmes les plus intéressants de la constitution anglaise; plusieurs des dissertations de détail qu'il a prodiguées à la fin de chaque chapitre montrent à quel degré il est familier avec les sources et avec les théories; mais il m'est le plus souvent impossible d'approuver la manière dont il pose les questions, ni de voir comme lui la suite des faits et le sens des documents.

Quelle est l'origine de l'Échiquier, à quelle époque a-t-il commencé en Angleterre, comment y fonctionna-t-il dans le cours de ce XII^e siècle, si fécond en institutions durables? Ces questions, M. Poole les a traitées dans une série de conférences faites à l'Université d'Oxford en 1911¹. Il montre que l'Échiquier a été constitué après qu'eut été introduit en Angleterre, sans doute par Adelard de Bath, le nouveau système d'arithmétique fondé sur l'emploi de l'abaque; sur ce modèle de table à calcul, un drap, quadrillé comme les cases d'un échiquier, permettait d'accomplir rapidement, et sous les yeux mêmes des personnes intéressées, les opérations nécessaires pour la vérification des comptes que les officiers du roi étaient tenus de présenter deux fois l'an au Trésor. Pratiqué par d'habiles administrateurs dont l'activité était d'ailleurs excitée et contrôlée par des rois besogneux, énergiques, éclairés, tels que le furent Henri I^{er} et Henri II, ce système prit rapidement une importance et fut revêtu d'une autorité telles qu'il devint la plus solide institution du régime anglo-normand. C'est ce qu'expose admirablement M. Poole en huit chapitres d'une précision sobre et pénétrante, d'une force

1. Reginald L. Poole, *The Exchequer in the twelfth century*. The Ford lectures delivered in the University of Oxford in Michaelmas term 1911. Oxford, at the Clarendon press, 1912, in-8°, xi-195 p.; prix : 6 sh. 6 d. Voir le compte-rendu qu'a donné de cet ouvrage M. Liebermann dans *English historical Review*, 1913, p. 151, en particulier, les raisons qu'il a de penser que l'Échiquier fut organisé déjà sous Guillaume le Conquérant. Le *Domesday book* en suppose l'existence.

logique qui emportent la conviction. Il avait à sa disposition d'excellents matériaux : le *Dialogus de Scaccario*, composé en 1177-1178, les grands rôles de l'Échiquier, connus depuis le xiv^e siècle sous le nom de Rôles de la Pipe, la *Constitutio domus regis*, rédigée vers 1136 à l'usage du roi Étienne, le Livre noir et le Livre rouge de l'Échiquier, compilés au xiv^e siècle; il en a tiré un excellent parti, et aussi, par contre, il en a singulièrement facilité l'intelligence¹. En présence de tels résultats, on ose à peine exprimer le regret que M. Poole ait conservé à son livre la forme qu'il avait dû donner à ses conférences et qu'il laisse le lecteur sur l'impression d'une œuvre à laquelle manque la dernière main de l'ouvrier.

En 1898, F. W. Maitland publia une étude² sur le droit canonique en Angleterre, où il soutenait que ce droit, c'est-à-dire l'ensemble des décisions édictées par la cour de Rome, a été aussi rigoureusement et absolument appliqué dans les tribunaux ecclésiastiques de l'Angleterre que dans ceux des autres pays; qu'en Angleterre, l'Église, sauf peut-être en des points insignifiants, n'eut pas ses lois propres, distinctes de la loi romaine et en opposition avec elle; que la rupture avec Rome au xvi^e siècle l'a vraiment affranchie et que depuis cette époque seulement on peut parler d'une « Church of England »; il s'efforçait de montrer que les constitutions décrétées par les conciles des deux provinces de Cantorbéry et d'York ne contenaient rien d'original et que le commentateur de W. Lyndwood († 1446), dans son *Provinciale*, n'est qu'un simple manuel pour des apprentis canonistes. Cette thèse était en opposition formelle avec celle qu'avait présentée W. Stubbs soit dans son Histoire constitutionnelle, soit, mieux encore, dans le Rapport rédigé en 1883 au nom de la Commission royale chargée par le parlement d'une enquête sur les tribunaux ecclésiastiques. L'illustre historien professait que, si l'Église n'a cessé d'accorder à la loi canonique de Rome une grande autorité, elle ne s'est pas tenue pour obligée de lui obéir toujours aveuglément. C'est aussi l'opinion que soutient M. OGLE dans un livre d'une dialectique passionnée, pressante et convaincante³. Il montre les cas, peu nombreux il est vrai,

1. M. Poole a largement utilisé les ouvrages et articles de MM. Round et Haskins sur les institutions anglo-normandes en Angleterre et en Normandie; il n'a pas d'ailleurs laissé passer une seule occasion de le reconnaître.

2. *Roman canon law in the church of England. Six essays* (cf. *English histor. Review*, t. XI, XII et XVI, et aussi les *Collected papers* de Maitland, *passim*).

3. Arthur Ogle, *The canon law in mediæval England; an Examination of William Lyndwood's « Provinciale » in reply to the late Professor F. W. Maitland*. Londres, Murray, 1912, in-8°, xxi-220 p.; prix : 6 sh.

mais significatifs, où le clergé d'Angleterre refusa d'appliquer la loi romaine et en particulier la décrétale du pape Grégoire X condamnant les clercs qui possédaient plus d'un bénéfice avec charge d'âmes; il expose dans quelles circonstances Lyndwood composa son *Provinciale*, les précautions dont il dut s'entourer, la réelle importance de sa compilation, le respect que mérite son œuvre, fruit de dix ans de travail et d'une compétence exceptionnelle. L'opinion de Maitland a, paraît-il, exercé une forte influence sur l'esprit de ceux qui, au parlement, proposent de supprimer les dotations de l'église de Galles (bill de « Disendowment »); la véhémence réfutation de M. Ogle aura-t-elle quelque poids dans le débat?

L'histoire des Speakers ou Orateurs de la Chambre des communes est cotée avec agrément et non sans profit par M. DASENT¹; elle se confond à certains égards avec celle du parlement lui-même. L'auteur ne s'est pas proposé d'approfondir la situation constitutionnelle de ces hauts personnages; il ne considère que la partie biographique et anecdotique de son sujet et il ne sort guère de ce cadre que pour donner quelques indications utiles sur les bâtiments où siégeait jadis le parlement. M. Dasent a pris soin de donner le portrait de chaque speaker, pour autant du moins qu'on en possède; cette galerie de tableaux flatte l'œil et, quand on passe des premiers, chevaliers bardés de fer, aux derniers, gentlemen à perruque, on voit combien le temps a marché.

Le tome VII de la belle Histoire de l'armée anglaise par M. FORTESCUE² présente un puissant intérêt, puisqu'on y trouve l'expédition de Walcheren (1809), les opérations militaires en Espagne et en Portugal en 1809 et en 1810, les expéditions navales dirigées contre les Antilles françaises, les colonies hollandaises, l'occupation des îles Ioniennes et autres points stratégiques dans la Méditerranée. Les détails puisés aux meilleures sources, en partie inédites, sont extrêmement abondants, mais toujours bien distribués, subordonnés à des idées générales et résumés aux bons endroits en raccourcis lumineux. Un fascicule d'excellentes cartes complète à merveille cette œuvre importante qui est loin d'être encore terminée.

C'est un vaste dessein que s'est proposé M. MARTIN en entrepre-

1. Arthur Irwin Dasent, *The speakers of the House of Commons from the earliest times to the present day, with a topographical description of Westminster at various epochs and a brief record of the principal constitutional changes during seven centuries*. Londres, John Lane, 1911, in-8°, xl-455 p.; prix : 21 sh. — A la fin, l'auteur a dressé le catalogue des Speakers depuis Pierre de Montfort en 1258; mais c'est seulement à partir d'Édouard III qu'on peut en dresser une liste sans lacune.

2. The hon. J. W. Fortescue, *A history of the British army*. Vol. VII : 1809-

nant d'écrire une Histoire financière et économique de l'Angleterre depuis la conquête normande jusqu'à nos jours¹; il a cru pouvoir se tirer d'affaire en dépouillant un certain nombre d'ouvrages généraux et de recueils de documents. Son livre n'est pas un ouvrage d'érudition, bien qu'il en ait l'air. Pour le moyen âge, son information est par trop insuffisante et son exposé est superficiel. Il semble qu'avec un peu de travail et d'application tout homme puisse en faire autant. M. Martin manie habilement les chiffres et les présente avec une telle assurance qu'à première vue on n'aperçoit pas l'extrême complexité des faits et des institutions. Il ne fait pas penser. Il est préoccupé du développement si différent qu'a pris l'histoire financière en Angleterre et en France, à telles enseignes qu'il consacre une longue et, à mon sens, bien inutile introduction à un résumé des institutions financières dans notre pays jusqu'à la fin de l'ancien régime; dans sa conclusion, il revient sur ce sujet qu'il avait heureusement oublié dans le cours de son livre, mais c'est pour exprimer des opinions contestables ou banales. C'est un peu de cette même manière que M. Glasson avait traité des institutions comparées des deux pays. D'ailleurs, comme M. Glasson parlait de droit avec compétence, M. Martin peut être consulté avec fruit çà et là quand il parle de finance, et lui, du moins, il facilite les recherches en donnant, ce dont il faut le louer, un index alphabétique. Aux gens pressés et qui ne demandent pas à voir les choses au fond, il rendra service.

Si l'on veut savoir exactement en quoi consiste le *Home rule*, quand et comment s'est formée et développée chez le peuple irlandais la ferme résolution d'obtenir « la loi chez soi », on peut lire en toute confiance l'ouvrage de MM. MAISONNIER et LECARPENTIER². Tout appareil d'érudition en est banni; on n'y trouvera même pas un index, chose cependant si nécessaire et dont ces Messieurs ont dû apprécier plus d'une fois l'utilité dans leurs recherches à travers les livres publiés en Angleterre; mais leur récit est clair, bien composé, vivant, impartial, avec une pointe d'évidente sympathie pour les souffrances des Irlandais. Ils sont convaincus que l'autonomie réparera enfin l'injustice séculaire dont ce peuple a souffert. En

1810. Londres, Macmillan, 1912, in-8°, xxii-661 p., plus un vol. de cartes; prix : 21 sh.

1. Étienne Martin, *Histoire financière et économique de l'Angleterre, 1066-1902*. Paris, Félix Alcan, 1912, 2 vol. in-8°, xii-512 et 642 p.; prix : 20 fr. les deux vol.

2. L. Maisonnier et G. Lecarpentier, *L'Irlande et le Home rule*. Paris, Marcel Rivière, 1912, in-8°, 320 p.; prix : 7 fr.

attendant, les lois agraires ont déjà beaucoup fait pour le paysan et conjuré, semble-t-il, le fléau de la misère qui, naguère encore, sévissait sur lui de si cruelle façon.

Ch. BÉMONT.

(Sera continué.)

HISTOIRE D'ITALIE.

PÉRIODE DU RISORGIMENTO (1789-1870).

(1910-1912.)

ARCHIVES ET BIBLIOTHÈQUES. — Le *Règlement pour les archives d'État*¹, récemment paru par les soins du directeur général Pironti, du conseiller d'État Salvarezza, du sénateur Villari et du premier secrétaire Spano, outre qu'il servira de *vade mecum* pour tout le personnel archivistique d'Italie, pourra fournir un point de départ pour une étude critique sur l'histoire des archives italiennes. — A cette étude, M. PANELLA a apporté une contribution intéressante par son travail sur les archives florentines pendant le premier Empire². A la suite de la suppression à Florence de diverses organisations administratives, on créa, le 20 mai 1808, un Bureau d'archives générales, transformé plus tard en une Conservation; le chef de ce service, Lustrini, parvint à éviter l'application aux fonds florentins des règles archivistiques quelque peu révolutionnaires de Daunou, et surtout l'envoi de la plus grande partie des archives à Paris. La Conservation ne fut supprimée qu'en 1818, et les papiers préfectoraux furent distribués entre les divers fonds anciens. — Le septième volume du grand recueil organisé par le regretté Mazzatinti est dû à M. DEGLI AZZI³; il concerne essentiel-

1. *Regolamento per gli archivi di Stato* (ministero dell' Interno). Roma, Tipografia delle Mantellate, 1911, in-8°, 116 p. — Cf. les critiques intéressantes de Baldasseroni, *Per i nostri archivi*, dans l'*Archivio storico italiano*, juillet 1912, p. 381 et suiv.

2. Antonio Panella, *Gli archivi fiorentini durante il dominio francese (1808-1824)*. Firenze, Tipografia Giuntina, 1911, in-8°, 61 p. (extrait de la *Rivista delle Biblioteche*).

3. G. degli Azzi, *Gli archivi della storia d'Italia*, ser. II, vol. II (VII della raccolta). Rocca San Casciano, Cappelli, 1911, in-8°. — M. E. Michel a de même montré l'importance de plusieurs des séries des archives de Massa, pour 1796-1815, dans *Il risorgimento italiano*, octobre 1911, p. 686-718. Sur les archives de Milan, cf. l'*Annuario del R. archivio di Stato di Milano* (Perugia, 1912, in-4°), que je n'ai pas reçu.

lement les archives d'Ancône, d'une importance capitale pour les événements franco-italiens de 1799, dont l'archiviste Albertini a écrit une narration détaillée. — Le distingué directeur des archives de Naples, M. CASANOVA, a composé, pour l'exposition du *Risorgimento* dans les provinces méridionales, un intéressant catalogue où quelques documents intéressants sont reproduits et un grand nombre indiqués¹.

Une autre œuvre instituée par Mazzatinti, l'inventaire des manuscrits des bibliothèques d'Italie, poursuit régulièrement sa carrière; quatre volumes ont paru de 1909 à 1911, qui concernent principalement les dépôts de Bologne, de Parme et de Modène². Les bibliothèques italiennes, on le sait, contiennent des masses de documents concernant la période du *Risorgimento*. C'est ainsi que, tout récemment, la bibliothèque Vittorio Emanuele de Rome s'est enrichie des papiers du général garibaldien Türr, mort à Budapest en 1908. C'est à l'*Archivio centrale* de Rome que passera, en revanche, la majeure partie des papiers Nicotera, encore il y a quelque temps entre les mains d'un libraire napolitain³.

HISTOIRE LOCALE. — L'infatigable travailleur qu'est M. Francesco GUARDIONE a groupé toute une série d'études de détail sur l'histoire politique de la Sicile⁴ : les plus intéressantes concernent le jurisconsulte De Blasis, qui prépara le mouvement républicain de 1795 et fut décapité, le général Rosaroll et le *carbonaro* Abela, qui eurent un rôle plus ou moins actif dans la révolution sicilienne de 1820, le mouvement de 1837, la déchéance des Bourbons prononcée par le parlement de Palerme en 1848, la place prise par les Siciliens dans la défense de Venise en 1849 (Al. Poerio, C. Rosaroll, E. Cosenz, Sammartino), l'attitude de l'Angleterre à l'égard de la Sicile, particulièrement en 1848, avec Lord Minto, le gouvernement de la Sicile par le général Filangieri, de 1849 à 1855, — complément à la biographie écrite en 1902 par M^{me} Filangieri-Fieschi-Ravaschieri, — le mouvement politique de 1856 à Cefalù, aboutissant à l'exécution de Bentivegna et de Spinuzza, les manifestations unitaires auxquelles donna lieu l'entrée de la flotte sarde, en juin 1859, dans le port de

1. Casanova, *Reale archivio di stato di Napoli. Mostra del Risorgimento italiano nelle provincie meridionali. Catalogo*. Napoli, Morano, 1911, in-16, xvi-197 p., 29 pl.

2. Albano Sorbelli, *Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia*, vol. XIV-XVII. Forlì, L. Borbandini, 1909-1911, in-4°, 216, 234, 238, 246 p.

3. La Chambre italienne a décidé en 1911 d'imprimer les discours de Crispi.

4. Francesco Guardione, *la Sicilia nella rigenerazione politica d'Italia (1795-1860)*. Palermo, Reber, 1912, in-8°, vii-689 p.

Messine, la Révolution et le plébiscite de 1860. Ces études s'appuient sur une documentation inédite et une copieuse bibliographie; et comme M. Guardione n'a pas l'esprit obscurci par l'optimisme béat et les illusions hagiographiques de tant d'auteurs italiens, elles sont presque toutes excellentes. — M. SACCHETTI-SASSETTI a des mérites analogues : son histoire de Rieti et de la Sabine est sérieusement documentée et bien composée¹, l'histoire générale n'y alourdit pas le développement de l'histoire locale. On y voit comment Rieti et son territoire au temps de la république romaine et de l'occupation française n'ont jamais joui d'une grande tranquillité, voisins comme ils étaient de la frontière napolitaine, au delà de laquelle se réfugiaient si facilement les brigands antifrançais de la Sabine. D'ailleurs, les gens de Rieti, devenue sous-préfecture du département du Tibre, ont détesté la domination française à cause de l'attitude religieuse de l'empereur et de la conscription. Le brigandage se développe avec la Restauration, et ce n'est qu'aux environs de 1832 que le libéralisme gagne Rieti; on y participe aux espérances généreuses causées par la politique de Pie IX, aux illusions touchant l'unification fédératrice de la péninsule, aux élections pour la Constituante romaine. A partir de juillet 1849, l'occupation espagnole pèse, assez légèrement d'ailleurs, sur le pays, où, malgré la pression gouvernementale, en 1860, on trouvera bien peu d'enrôlements pour l'armée pontificale. Rieti est en relations avec la Commission pour les provinces romaines insurgées établie à Florence; le commissaire royal Biancoli arrive des Castelfidardo, et la province de Rieti fait son plébiscite (1,963 oui, 3 non). Rieti, devenue sous-préfecture, servira d'asile aux libéraux romains émigrés et de point d'appui aux garibaldiens en 1867, achevant ainsi une évolution politique très lente, mais très logique. — Avec l'ouvrage de M. LETI, nous revenons à une forme d'histoire périmée, encore que populaire². Dans son histoire de l'État romain de 1849 à 1870, M. Leti a plutôt dressé un réquisitoire contre les hommes d'un gouvernement qu'il a analysé un régime, un système d'administration. Ses sources ne sont pas indiquées, et s'il connaît les livres essentiels concernant son sujet, il n'en dresse pas la bibliographie, et l'on a l'im-

1. Angelo Sacchetti-Sassetti, *Rieti nel risorgimento italiano (1796-1871)* Roma, tipografia Ninchi, 1911, in-8°, xiv-305 p. — Il est regrettable que l'auteur n'ait pas consulté les Archives nationales. Il transcrit mal les noms propres français (p. 24, 36, Macdonal; p. 85, Bigot de Preamment; p. 87, Lavaugoyon, etc.).

2. Giuseppe Leti, *Roma e lo stato pontificio dal 1849 al 1870. Note di storia politica*. Ascoli Piceno, Cesare, 1911, 2 vol. in-8°, 424 et 439 p.

pression qu'il les a utilisés sans les dépouiller à fond ; l'ouvrage est mal composé, avec des dissertations critiques¹ et des anecdotes qui coupent le récit. M. Leti prend l'histoire de l'État romain au moment du départ de Pie IX pour Gaëte (24 novembre 1848) et la conduit jusqu'à l'entrée des Italiens à Rome (20 septembre 1870), mais tantôt il essaie de grouper les faits systématiquement, tantôt il obéit à un légitime souci de chronologie. Le grand intérêt du travail de M. Leti, c'est de ne pas restreindre son enquête au gouvernement central, d'étudier la réalité administrative dans les provinces et d'opposer aux procédés gouvernementaux les efforts des libéraux. Mais, là encore, combien de faits à contrôler, de textes à critiquer, de synthèses secondaires à organiser ! Un grand nombre de renseignements biographiques ont été disséminés par M. Leti dans les pages et les notes de ses deux volumes : ses index, fort utiles, permettront de les retrouver².

BIOGRAPHIES ET DOCUMENTS BIOGRAPHIQUES. — La publication des *Souvenirs* du garibaldien ABBA est une œuvre anonyme de circonstance³ : volontaire des guerres patriotiques de 1859, 1860 et 1866, professeur à partir de 1881, Abba a laissé un grand nombre d'écrits, dont M. Castellini prépare l'édition ; on trouvera ici quelques lettres et autres documents émanés d'Abba et réunis par un lien biographique ténu, puis, en appendice, quelques pages sur T. Speri, Garibaldi, Specchi et sur Brescia en 1848-1849, sans compter des vers de jeunesse. — Les frères Attilio et Emilio Bandiera jouissent d'une grande renommée parmi les fidèles de l'épopée patriotique d'Italie : à ceux-ci, la courte biographie que leur a consacrée M. R. BANDIERA n'apprendra pas grand chose⁴ ; du moins, cet auteur a su grouper les éléments essentiels de la vie de ces deux jeunes gens qui, fils d'un contre-amiral de la flotte vénéto-autrichienne, apprirent à connaître les idées libérales au contact des révolutionnaires des Balkans, fondèrent en 1841 une société secrète, l'*Esperia*, et adhé-

1. Cf., par exemple, t. II, p. 47 et suiv., ce qui concerne le livre de Ségur sur les *Martyrs de Castelfidardo*.

2. A signaler comme d'un grand intérêt pour l'histoire politique locale le travail de M. Cesare Sardi, *Lucca e il suo ducato dal 1814 al 1839*, publié dans la *Rassegna nazionale*, depuis le 1^{er} janvier 1912, paru depuis en volume (Firenze, 1912, in-8°), et pour Mantoue de 1847 à 1867 les indications contenues dans la biographie de l'évêque Conti, racontée par le P. Vismara, dans la *Rassegna nazionale*, 16 septembre 1912.

3. G.-C. Abba, *Ricordi e meditazioni*. Pubblicazione fatta per cura del municipio di Cairo Montenotte. Biella, Testa, 1911, in-16, xii-240 p.

4. Raffaello Barbiera, *I fratelli Bandiera*. Genova, Formiggini, 1912, in-16, 78 p.

rèrent à la *Giovine Italia* de Mazzini; un projet d'insurrection maritime qu'ils avaient préparé échoua, grâce à un traître, en 1843, et, grâce encore à un traître, lorsque la Calabre se fut soulevée et qu'ils furent accourus pour soutenir le mouvement, ils furent pris et fusillés, le 25 juillet 1844, avec six autres patriotes. M. Bandiera, en reproduisant quelques-unes des lettres des deux frères, nous jette en plein dans le drame terrible de ces familles italiennes où les sentiments patriotiques des jeunes gens se heurtaient aux traditions de dévouement étroit des parents; la lettre écrite, de Corfou, par Attilio à sa mère est, par là même, tragiquement belle¹. — Dans les *Portraits d'hier*, M. MIGNON a consacré une courte et excellente notice à Giosué Carducci²; l'appareil bibliographique qui y est joint rendra les plus grands services.

La personnalité de Cavour a, dans ces derniers temps, attiré l'attention des érudits et des historiens. M. P. Matter, qui a entrepris d'édifier une grande biographie de Cavour analogue à sa biographie de Bismarck³, a signalé ici même les travaux considérables de MM. FRIEDENSBURG et THAYER⁴. Les souvenirs qu'il cite aussi de William de LA RIVE sur Cavour, publiés en allemand dès 1862, ont été traduits en italien sous la direction de M^{me} la marquise Alfieri di Sostegno⁵; c'est une source intéressante pour la biographie de Cavour comme individu plutôt que comme homme d'État; on y trouve des notations minuscules, mais précises, qui peuvent être utilisées pour établir sa psychologie, et surtout les lettres de Cavour au père de l'auteur: ces lettres montrent avec quelle ardeur, en quittant l'armée, l'officier d'hier s'adonna à l'agriculture. M. W.

1. Nous avons noté un certain nombre de fautes d'impression, particulièrement p. 20-21. Pourquoi, p. 11, M. Bandiera tient-il à dire un mot désagréable sur la France à propos de la Tunisie? — Nous n'avons pas reçu le livre de M. Girolamo Cappello, *le Famiglie Bandiera e Graziani nel risorgimento italiano, da documenti inediti*. Rocca San-Casciano, L. Cappelli, 1912, in-8°, 163 p.

2. Maurice Mignon, *Giosué Carducci*, dans *Portraits d'hier*, 3^e année, n° 55. Paris, Fabre, 1911, in-8°, 32 p.

3. Cf. ses *Origines de Cavour*, dans la *Revue historique*, sept.-oct., p. 32-47; nov.-déc. 1912, p. 263-288.

4. W. Friedensburg, *Cavour*. Gotha, 1911, in-8°; W. R. Thayer, *The life and times of Cavour*. Londres, Constable, 1911, 2 vol. in-8°. — Cf. Matter, dans la *Revue historique*, sept.-oct. 1912, p. 140 et suiv.

5. William de La Rive, *Il conte di Cavour. Racconti e memorie*. Biblioteca di storia contemporanea, 3. Torino, Bocca, 1911, in-18, x-371 p., avec des illustrations et des fac-similés. En tête, une préface de M. E. Visconti-Venosta sous la forme d'une lettre à la marquise Alfieri di Sostegno. Cf. l'analyse de ce volume par Calisse, dans la *Rassegna nazionale*, 16 janvier 1912, p. 169-185.

de La Rive suit dans son livre l'ordre chronologique, sauf dans le dernier chapitre, où il a voulu grouper les principaux traits du caractère de son héros; l'histoire des derniers jours de Cavour, écrite par sa nièce, la marquise Joséphine Alfieri, est poignante; le grand homme d'État n'a songé à la mort que quand il lui fut impossible de songer encore à l'Italie. — Le livre de M. W. de La Rive a évidemment été employé par MM. BRAGAGNOLO et BETTAZZI pour leur petite biographie de Cavour¹; cette biographie, rédigée sous les auspices de la *Società nazionale per la storia del risorgimento italiano*, est écrite pour le grand public; néanmoins, les préoccupations panégyriques n'apparaissent que dans la conclusion, et le reste du volume serait tout à fait acceptable si, pour certaines périodes, — en particulier pour 1859, — il était moins confus, si l'histoire générale n'était traitée d'une façon si disproportionnée, si la politique intérieure n'était pas tellement sacrifiée aux tractations diplomatiques, si, enfin, sur l'homme privé, ses goûts, sa nature, il y avait plus de choses, et plus topiques.

Né à Castelvetro en 1811 d'une famille pisane, Enrico Cialdini a pris part à l'âge de vingt ans aux mouvements unitaires; sa participation au soulèvement de Zucchi, en 1831, le força de s'exiler en France, où il commença sa médecine, en Portugal et en Espagne, où il apprit fort vite le métier des armes et fit une brillante carrière. Revenu en Italie en 1848, il servit le royaume sarde dans les campagnes pour l'indépendance et dans la guerre de Crimée; mais c'est par son rôle en 1859, — à Palestro, — et en 1860, — à Castelfidardo, — qu'il est surtout connu. Son attitude pendant la campagne de 1866, vivement critiquée par Pollio², n'est pas encore parfaitement éclaircie. Ambassadeur d'Italie en France après la guerre de 1870, il fut mêlé de très près à l'affaire tunisienne et se trouva ainsi l'un des auteurs de la quasi-rupture entre la France et l'Italie. M. SANDONNINI a exposé avec soin tous les traits saillants de cette biographie; il est évident que beaucoup de points mériteront d'être discutés, que davantage encore seront précisés, développés, lorsqu'il sera possible d'accéder à des dépôts aujourd'hui encore fermés; tel quel, son livre rendra des services³. — De Cialdini, illustre parmi les hommes de

1. G. Bragagnolo et E. Bettazzi, *Camillo Cavour*. Publication pour la *Società nazionale per la storia del risorgimento italiano*. Milano, Cogliati, 1911, in-16, 211 p.

2. Custozza. Torino, 1903. Cf. la publication de l'état-major italien, *Complemento alla storia della campagna del 1866 in Italia*. Roma, 1909, in-8°.

3. Tommaso Sandonnini, *In memoriam di Enrico Cialdini*. Notizie e documenti. Modena, Ferraguti, 1911, in-8°, xi-178 p.

guerre, rapprochons Farini, illustre parmi les administrateurs de l'Italie nouvelle. En 1878, on publiait quatre-vingt-dix lettres de Farini; leur éditeur, M. RAVA, a depuis cette époque constitué un énorme épistolier de Farini, dont il vient de publier deux volumes¹. C'est une mine extrêmement riche de faits particuliers et généraux; on regrettera que l'éditeur ait annoté trop parcimonieusement les lettres de Farini, mais on lui sera très reconnaissant de les avoir soigneusement résumées dans des tables analytiques et complétées, selon un usage italien qu'il serait bon de généraliser partout, par le plus grand nombre possible de lettres de ses correspondants. La vie politique de Farini a commencé, comme celle de Cialdini, en 1831; mais jusqu'à 1842 la médecine a contrebalancé la politique dans ses préoccupations. C'est alors que sa carrière d'exilé, — en France, en Toscane, à Lucques, — le force à analyser les causes des maux subis par la patrie; cependant, même alors, catholique solide, homme d'ordre, il conseille le cardinal libéral Luigi Amat, nommé en 1847 légat de la province de Bologne, et quand les autorités romaines lui permettent, à la même date, de rentrer dans les États pontificaux, il est tout prêt à servir la cause du nouveau pape Pie IX. Ce qu'a été l'existence de Farini en 1848, le tome second de sa correspondance nous le montre d'une façon complète; au reste, ce volume est d'un intérêt primordial pour l'histoire des révolutions italiennes de 1848, tant Farini s'est trouvé, par ses correspondants, au courant des grandes questions qui agiterent ses contemporains: si l'on constate que ses principaux correspondants sont, en 1848, Vieusseux, Bertini, Jérôme Napoléon, le comte Pasolini, Minghetti, les Durando, le cardinal Amat, le comte Bellini, P. Rossi, Montanelli, Pantaleoni, on comprendra que les lettres de Farini constituent un document capital; de plus, ce sont des lettres d'une scrupuleuse sincérité, reflétant admirablement les sentiments d'un homme qui, en quelques mois, a dû passer des illusions d'un enthousiasme juvénile aux dégoûts d'un pessimisme désabusé. Souhaitons que la publication de M. Rava, dont on semble en Italie avoir compris toute la valeur², s'achève promptement; nous

1. Luigi-Carlo Farini, *Epistolario*. A cura di Luigi Rava. Bologna, Zanichelli, 1911, in-8°, t. I (1827-1847), LXII-837 p.; t. II (1848), XLVIII-799 p. Le tome premier renferme 362 pièces, le tome second 265. Il est curieux qu'on n'ait pas retrouvé ou publié les lettres de Farini à sa femme. Ses lettres intimes d'exilé se réduisent à celles qu'il a écrites à son cousin Zanzi.

2. Cf. A. d'Ancona, *L.-C. Farini nel suo carteggio*, dans la *Nuova Antologia*, 1911, t. CLIII, p. 193-220; T. Cassini, *Per la biografia di L.-C. Farini*, dans l'*Archivio storico italiano*, 1911, 4^e disp., p. 331-377; L. Messedaglia,

sommes sûrs de trouver dans les volumes suivants de la correspondance de Farini la même espèce d'intérêt que dans les deux premiers.

Une courte biographie de Garibaldi par M. STEENE¹, dans les *Portraits d'hier*, donne l'essentiel sur l'Eroe; M. Steene utilise surtout Marc Monnier et Jessie White Mario et, pour l'expédition des Mille, les souvenirs d'un des combattants qui vit aujourd'hui à Chambéry; son travail est bien proportionné, mais on regrettera que M. Steene n'y donne pas assez souvent la parole à Garibaldi lui-même. — L'essentiel est dit également par M. MEDICI dans le petit livre écrit pour la *Società nazionale per la storia del risorgimento italiano*²; mais la tendance hagiographique s'affirme trop partout, et sur l'homme, sa famille, son groupe, il n'y a pas assez. Du moins, M. Medici insiste avec raison sur le désintéressement de Garibaldi et sur la belle leçon de travail qu'il donna, de Caprera, aux Italiens.

En attendant le livre promis par M. Hazard sur Leopardi, on pourra lire l'étude fine, joliment écrite en français, de M^{me} F. RAVASI sur Leopardi et M^{me} de Staël³. Le manifeste publié par la *Bibliothèque italienne*, en 1816, en faveur des littératures du Nord ayant valu à M^{me} de Staël une réponse de Leopardi, des relations s'engagèrent entre les deux écrivains : M^{me} Ravasi cherche à déterminer l'influence qu'a eue M^{me} de Staël sur Leopardi; mais nous reconnaitrons avec elle que Leopardi dépasse de beaucoup M^{me} de Staël par sa sensibilité plus vive et sa forme plus poétique. M^{me} Ravasi n'a étudié, au surplus, qu'un aspect de la question et ne s'est pas souciée de rechercher si Leopardi n'a pas eu quelque influence à son tour sur M^{me} de Staël. — Plusieurs amitiés se sont nouées entre M^{me} de Staël et des membres de l'entourage manzonien. Le premier volume du *Carteggio manzoniano*, dû à la collaboration de MM. SFORZA et GALLAVRESI, renferme une quantité de textes intéressants sur cet entourage, Fauriel, Monti, Mustexidi, d'Azeglio, Pagani, les abbés Giudici, Degola et Tosi, la marquise de Condorcet, le marquis Visconti, Cattaneo et bien d'autres encore⁴. Les

L.-C. Farini nel suo carteggio e la medicina italiana dei suoi tempi. Verona, 1912, in-8°; G. Faldella, *Medici della patria*. Torino, 1911, in-16.

1. Jean Steene, *Garibaldi*, dans les *Portraits d'hier*, 3^e année, n° 60. Paris, Fabre, 1912, in-8°. — P. 184, lire *Milazzo* au lieu de *Melazzo*.

2. Rodolfo Medici, *Giuseppe Garibaldi*. Milano, Cogliati, 1911, in-16, 123 p.

3. Sofia Ravasi, *Leopardi et M^{me} de Staël*. Milano, tipografia sociale, 1910, in-8°, 113 p.

4. *Carteggio manzoniano*, per cura di Giovanni Sforza e di Giuseppe Galla-

éditeurs reproduisent les lettres de Manzoni, empruntées aux archives des familles Fauriel, Condorcet, Manzoni, à la bibliothèque de l'Institut de France et à la Braidense, en les encadrant des lettres reçues par Manzoni et sa famille, et les matériaux qu'ils fournissent à l'histoire sont ainsi déjà singulièrement dégrossis. L'histoire politique ne glanera que bien peu de chose dans ce *Carteggio*, en dehors de quelques indications sur le meurtre du ministre Prina; mais l'histoire des idées recueillera de multiples indications sur le groupe des *idéologues* chers à M^{me} de Condorcet, sur les commencements du romantisme italien, sur l'influence du jansénisme au début du XIX^e siècle, — influence qui conduira Manzoni à renouveler religieusement son mariage, et sa femme, la calviniste Henriette Blondel, à se convertir au catholicisme; — mais c'est Manzoni surtout qui apparaît dans ces textes, l'agriculteur, l'historien, l'auteur, l'homme timoré et sensible, sincère et scrupuleux qui a su si bien aimer ses amis et s'en faire aimer. Notons que le premier texte de ce volume est du 15 septembre 1803, le dernier du mois d'août 1821; souhaitons que MM. Sforza et Gallavresi ne nous fassent pas trop longtemps attendre la suite.

La littérature mazzinienne continue à s'enrichir. M. SALVEMINI, qui prépare un grand travail sur la jeunesse de Mazzini, a publié quelques-uns des matériaux qui lui serviront à élaborer ce travail¹. Les textes qu'il publie, et dont beaucoup proviennent des archives de l'Université de Gênes, montrent que Mazzini a eu comme père un démocrate qui fit partie de la rédaction du *Censore italiano*, publié à Gênes en 1796-1799, comme mère une femme très pieuse, qu'il a eu comme précepteur un janséniste, l'abbé Del Calzi. Tous ces faits méritent d'être retenus pour l'explication de la psychologie de Mazzini. M. Salvemini donne en outre un certain nombre de précisions sur le séjour de Mazzini à l'Université de 1819 à 1827. — M^{me} HAMILTON-KING appartient à la catégorie nombreuse des Anglaises qui se sont intéressées, avec une sensibilité si touchante, encore qu'un peu *snob*, au sort de l'Italie et des exilés italiens; elle a connu Mazzini à Londres, en 1864, et, avec les quelques lettres qu'elle en a

vresi. Parte prima. Milano, Hoepli, 1912, in-18, xx-610 p., 12 portraits, 2 fac-similés. Le nombre des lettres publiées s'élève à 285. Cf. l'important compte-rendu d'A. Butti, dans l'*Archivio storico lombardo*, oct. 1912, p. 265-270, et l'article de M. T. de Wyzeva, la *Conversion d'Alexandre Manzoni*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1912, p. 456-457.

1. Salvemini, *Ricerche e documenti sulla giovinezza di Giuseppe Mazzini e dei fratelli Ruffini*. Pavia, Mattei, Speroni e C., 1911, in-8°, 88 p. (extrait des *Studi critici*, t. XXI, n° 1).

reçues, elle publie les souvenirs qu'elle a gardés de ses relations avec le grand révolutionnaire¹. Tout cela n'est pas très prenant; la seule lettre curieuse émanée de Mazzini que contienne ce livre est celle où il expose ses idées religieuses (du 31 novembre 1871); néanmoins, quelques passages de M^{me} Hamilton-King pourront être utilisés, si l'on cherche à caractériser le milieu où Mazzini a recruté ses vendeuses de bazars patriotiques et ses souscripteurs à l'emprunt national. — A propos d'une publication sur Crispi, j'ai déjà qualifié la méthode de M. PALAMENGGHI-CRISPI²; cette méthode n'a point changé pour la publication des lettres de Mazzini, que cet historien a tirées vraisemblablement des archives crispiniennes et publiées tout récemment³. Les lettres sont par elles-mêmes fort intéressantes; l'éditeur les a groupées en quatre séries : 1836-1842 (lettres de Fabrizi; lettres des Italiens employés en Espagne, et dont plusieurs, Borro, Fanti, Ardoino, les Durando, sont en relations avec Mazzini), 1843-1847 (textes importants pour l'expédition Bandiera), 1850-1860 (lettres à Crispi, Rosalino Pilo, Fabrizi, et qui concernent l'action de l'Association nationale, le lancement du *prestito nazionale*, les voyages de Crispi), 1861-1867 (lettres à Crispi, curieuses pour l'histoire des missions de Crispi et de Pilo en Sicile; à noter le découragement de la lettre à Fabrizi, p. 287, et les sévérités à l'égard de Garibaldi, p. 296). Plusieurs lettres en chiffres n'ont pu être déchiffrées (par exemple p. 253), et un grand nombre d'initiales de noms propres n'ont pu être identifiées; en appendice, M. Palamenghi-Crispi publie des chiffres mazziniens, avec quelques textes importants, comme la circulaire de la *Giovine Italia* de 1840 et la proclamation aux Italiens d'août 1848. Il est regrettable que l'origine de tous ces textes soit si obscure et que les commentaires de l'éditeur amorcent plus qu'ils ne satisfont la curiosité du lecteur. — La petite biographie écrite par M^{me} LARICE pour la *Società nazionale per la storia del risorgimento italiano* est très bonne⁴, encore qu'elle soit apparentée de trop près au livre quasi-classique de A. Luzio⁵; le cinquième chapitre, où sont rappelés les doutes qui assaillirent Mazzini après l'échec de ses premières tentatives,

1. M^{me} Hamilton-King, *Letters and recollections of Mazzini*. London, Longmans, 1912, in-8°, xi-140 p. — Je n'ai pas reçu : G. Mazzini, *Lettere a Francesco Zannoni e ad altri*. La Spezia, 1911, in-8°.

2. Voy. la *Revue*, 1911, t. CVIII, p. 380.

3. Giuseppe Mazzini, *Epistolario inedito, 1836-1867*. Commento e note di T. Palamenghi-Crispi. Milano, Treves, 1911, in-8°, 358 p.

4. Rina Larice, *Giuseppe Mazzini*. Milano, Cogliati, 1911, in-16, 107 p.

5. A. Luzio, *Giuseppe Mazzini*. Milano, 1905, in-16.

la nostalgie et la misanthropie, si navrantes chez cet homme qui voulut aimer les hommes pendant les années d'exil, est vraiment bien venu. M^{me} Larice a eu soin de montrer que Mazzini, exilé en Angleterre, en contact avec des compatriotes misérables, avait conçu un programme d'action sociale remarquable pour l'époque; elle s'est également efforcée de déterminer ce qui, dans le gouvernement romain de 1849, relève plus particulièrement des idées de Mazzini. — Ces idées, M. CALABRÒ en poursuit infatigablement l'analyse¹; groupant les textes émanés de son auteur, à quelques dates qu'ils appartiennent, il en constitue un système cohérent; sans doute, il a la précaution de dater tous ces extraits, mais où administre-il la preuve que Mazzini ait pensé, d'une façon liée, le système élaboré par son exégète? Si bien que le livre diligent de M. Calabrò aura surtout l'utilité d'avoir groupé, sur les conceptions religieuses et sociales de Mazzini, les textes essentiels qui, replacés à leur date et dans leur ambiance, permettront de se rendre compte de l'évolution intellectuelle du grand révolutionnaire. M. Calabrò est plus que personne capable de retracer cette évolution; souhaitons qu'il nous donne bientôt le livre dont il n'a jusqu'ici que rassemblé les matériaux².

Comme la correspondance de Manzoni, les lettres échangées entre N. Tommaséo et G. Capponi sont aussi importantes pour l'histoire de France que pour l'histoire d'Italie, pour l'histoire politique que pour l'histoire littéraire. Tommaséo a dû en effet quitter Florence pour la France, pour des raisons politiques, au début de 1834; il voit le monde des exilés italiens et celui de leurs amis; sur la fameuse M^{me} Allart de Méritens, il y a quelques pages alertes; le gouvernement français, pour le faire vivre, lui a confié la publication des dépêches des ambassadeurs vénitiens conservées à la Bibliothèque nationale. De Florence, Capponi renseigne Tommaséo sur ce qui se passe dans le grand-duché et en Italie, sur le succès de son livre *Dell' Italia*, et, d'un esprit moins vif que son correspondant, il donne l'impression d'une solidité plus grande dans les idées et les sentiments. Les éditeurs de ces lettres, MM. DEL LUNGO et PRUNAS, les ont annotées avec soin, et une table permet de se retrouver

1. Giuseppe Calabrò, *la Dottrina religioso-sociale nelle opere di Giuseppe Mazzini. La Religione dell' avvenire e la teoria della rivoluzione. Studio di critica storica*. Palermo, Reber, 1912, in-8°, 376 p.

2. A citer, pour l'exégèse mazzinienne, un livre qui ne nous est pas parvenu : C. Pretucci, *L'Educazione secondaria. Giuseppe Mazzini e le tendenze sociali moderne*. Ravenna, Lavagna, 1912, in-8°.

dans la masse énorme des noms propres cités¹. La dernière lettre publiée dans ce premier volume est du 12 novembre 1837; le second comprendra les années 1837-1849, le troisième 1849-1874.

La biographie de Victor-Emmanuel II par M. SIMIONI est déjà une histoire générale². L'auteur, en effet, ne pouvait que difficilement écarter tous les développements concernant le rôle de Victor-Emmanuel dans la formation de l'Italie moderne, et comme l'ouvrage a été écrit sous les auspices de la *Società nazionale per la storia del risorgimento italiano* pour l'enseignement du peuple, ce défaut de proportion s'accroît. Comme biographie, le petit livre de M. Simioni n'est pas suffisant, à ce point qu'il ne prend en somme Victor-Emmanuel qu'en 1848; comme histoire générale, c'est un honnête résumé, où l'auteur a eu raison d'insérer des textes importants, tels que les proclamations des 29 novembre 1849 et 29 avril 1859.

HISTOIRE GÉNÉRALE. — Les tendances pédagogiques du petit livre de M. CHECCHI ne lui enlèvent pas trop de l'impartialité nécessaire à l'histoire³; M. Checchi, sauf lorsqu'il parle de Garibaldi, n'est pas trop dithyrambique. Le récit des faits politiques, suivi depuis 1815 à 1870, est assez clairement mené, et, sur les mouvements mazziniens, sur la réaction postérieure aux événements de 1849, sur la révolution toscane de 1859, il y a d'excellentes pages; mais les événements de 1860-1870 sont bien rapidement traités, et il y a trop peu sur l'évolution économique et intellectuelle de l'Italie. — Un autre petit livre, celui de M. HENNEGUY⁴, résume avec exactitude les principaux faits de l'histoire italienne depuis 1815 jusqu'à 1870; le dernier chapitre sur l'Italie nouvelle, de 1870 à 1911, est vraiment trop peu rempli pour qu'on en puisse tirer parti; dans les autres, les perspectives, en ce qui touche les événements et les individus, sont assez bien observées; mais, sur quelques points, en particulier sur les origines et le développement de la charbonnerie, M. Henneguy n'est pas parfaitement au courant. — C'est une bizarre entreprise que celle de M. FIORINI, qui a dressé le *Calendrier historique du*

1. N. Tommaséo e G. Capponi, *Carteggio inedito dal 1833 al 1874*, per cura di I. del Lungo e E. Prunas, t. I. Bologna, Zanichelli, 1911, in-18, xu-664 p.

2. Attilio Simioni, *Vittorio Emanuele II*. Milano, Cogliati, 1911, in-16, 162 p.

3. Eugenio Checchi, *Come si è fatta l'Italia*. Biblioteca di Cultura popolare. Bologna, Zanichelli, 1911, in-16, 171 p.

4. Félix Henneguy, *Histoire de l'Italie jusqu'au centenaire de l'Unité italienne*, 2^e éd. Bibliothèque utile, n° LXXIII. Paris, s. d. [1912], Félix Alcan, viii-192 p.

*Risorgimento*¹; tous les jours de l'année ne sont pas représentés dans le Calendrier, où l'on célèbre seulement, dans une langue emphatique, au moyen de notices bien peu impartiales, les principaux faits de l'histoire du *Risorgimento* et de l'Italie contemporaine. M. Fiorini a inséré dans son texte, pourtant déjà trop « littéraire », de nombreux fragments de Carducci et de Marradi.

L'objet de l'exposition rétrospective française organisée par M. G. Cain à l'Exposition universelle de Turin de 1911 était d'illustrer l'histoire des rapports entre la France et l'Italie. L'histoire proprement dite du *Risorgimento* s'y est trouvée représentée d'une façon bien intéressante, particulièrement pour l'époque de la domination française et pour celle de la campagne de 1859; l'agréable catalogue illustré qui a été publié de cette exposition nous remet sous les yeux quelques-unes de ses richesses². — C'est sans préface, sans index, sans notes, sans sources que se présente l'*Histoire de la législation italienne* de M. GHETTI³; dans cette histoire, trois chapitres sont consacrés à la période révolutionnaire, deux à la période des restaurations jusqu'en 1859, les autres concernent les périodes antérieures (six pour les invasions, trois pour les Carolingiens, trente-trois pour la période des communes, six pour les États italiens jusqu'à 1789). M. Ghetti, hostile aux idées révolutionnaires, admet cependant que l'Italie a fait quelques progrès au temps de la domination française. Un appendice, en vingt-trois chapitres, sur les conditions de la législation, de l'administration et des finances de l'Italie contemporaine, n'offrira guère plus d'utilité que le corps du volume, tant il est superficiel et tant les idées préconçues de l'auteur sont contestables. — L'office historique de l'État-major italien continue sa vaillante carrière scientifique. Quelques-uns des travaux publiés dans les *Memorie storiche militari* ont été repris en un recueil important⁴; le capitaine R. RAGIONI y étudie le rôle des *Bersaglieri* de la Valteline, en 1848, sous le commandement d'E. Guic-

1. Ferdinando Fiorini, *Calendario storico del Risorgimento italiano*. Torino, Botta, 1911, in-16, 116 p. — Je n'ai point reçu : G. Galli, *Calendario del Risorgimento italiano*. Aequapendente, 1911, in-16.

2. *Exposition internationale de Turin, 1911. Section française. Exposition rétrospective*. Paris, Maquet, 1911, in-12, 68 p. Cf., sur cette exposition, E. Herriot, *Souvenirs franco-italiens*, dans la *Grande Revue*, 10 oct. 1911, p. 546-571.

3. Domenico Ghetti, *Storia politico-nazionale d'Italia dalla fine dell'impero romano occidentale fino ai nostri giorni*. T. V : *Storia civile e legislativa d'Italia*. Roma, Lœscher, 1912, in-8°, 538 p.

4. Comando del corpo di stato maggiore. Ufficio Storico, *Alcuni fatti del risorgimento italiano* (da documenti storici). Roma, tipografia del Comando del corpo di stato maggiore, 1911, in-8°, 366 p.

ciardi, qui tenta inutilement de faire campagne dans le Tyrol; le capitaine Rocca y montre que, dans la journée du 24 juin 1859, c'est à Castel-Venzago que s'est principalement tenu le roi Victor-Emmanuel; le lieutenant Ferrari y expose l'attitude patriotique, en 1860, de Vintimille, refusant d'être incorporée à la France; le capitaine G. Capello tente de prouver que, un mois avant l'expédition des Mille, il n'était pas question d'un mouvement en Sicile, témoin Nino Bixio faisant des démarches pour entrer dans l'armée piémontaise; le capitaine A. Arzano publie une relation par Guersoni de la tentative dirigée par le garibaldien Zambianchi contre les États pontificaux et aboutissant, le 19 mai 1860, à la rencontre des grottes de Castro; le capitaine A. de Maxo étudie la carrière, de 1849 à 1860, du célèbre policier Maniscalco qui, sur les autres policiers, eut le mérite de savoir prédire les événements fâcheux et de ne point se tromper; le capitaine C. Cesari fournit une contribution à l'histoire des corps irréguliers de 1860-1861 en étudiant les chasseurs de Montefeltro et de San Leo; le capitaine G. Del Bono publie un travail considérable sur l'attitude respective des gouvernements romains et piémontais à l'égard de Bologne et des Romagnes en 1859; il y montre comment, en dépit des stipulations de Villafranca, le ministère Rattazzi, tirant parti de toute la diplomatie de Massimo d'Azeglio comme commissaire royal, au mois de juillet, permit aux Romagnes de maintenir la révolution en permanence et d'aboutir au plébiscite de mars 1860; enfin, le capitaine E. Barbarich fournit des précisions intéressantes sur les combats de Montorotondo et de Mentana, avec un récit assez net des événements politiques d'octobre-novembre 1867. Toutes ces études ont l'avantage, pour l'historien, de n'être pas strictement techniques; on pourrait presque dire qu'elles ne le sont pas assez; du moins, les cartes qui sont publiées et qui doivent servir à l'intelligence de ces études ne sont pas toujours suffisantes. La plupart comportent des pièces justificatives empruntées à des dépôts divers d'archives.

PRÉLIMINAIRES DU RISORGIMENTO. — Les mouvements révolutionnaires ont été, en Italie, préparés par un long travail qui s'est prolongé pendant de nombreuses années du XVIII^e siècle. Cette thèse, aujourd'hui bien courante, a été appliquée par M. Rota à la Lombardie¹. A vrai dire, le livre de M. Rota ne s'applique réellement qu'à Milan : pour étudier le régime autrichien de Lom-

1. Ettore Rota, *L'Austria in Lombardia e la preparazione del movimento democratico cisalpino*. Biblioteca storica del risorgimento italiano, t. VI, n° 10. Milano-Roma-Napoli, Società editrice Dante Alighieri, Albrighi, Segati e C., 1911, in-8°, 297 p.

bardie dans ses aspects et ses conséquences multiples, il aurait fallu, pour le moins, dépouiller les archives locales de cette province et les archives autrichiennes, alors que M. Rota, en dehors des livres fondamentaux, ne semble guère avoir consulté que l'*Archivio storico civico* de Milan. A ce reproche, on en peut joindre deux autres : d'abord, la matière élaborée n'est pas suffisamment classée, de sorte que l'enchaînement des causes et effets n'apparaît pas toujours très net; ensuite, l'exposé est trop souvent coupé par les phrases à effet, pour le moins inutiles. Comme dans la France de l'ancien régime, en Lombardie le gouvernement a été animé des meilleures intentions : recensement de la population, suppression de la ferme générale, liberté de la circulation intérieure, institution de chambres de commerce, suppression des corporations, construction de routes et de canaux, tels sont les principaux chapitres de la politique économique de ce gouvernement. Mais ces réformes sont confuses et si multiples qu'elles paraissent devoir plutôt fortifier l'absolutisme gouvernemental que développer les forces vives de la région; surtout les classes conservatrices continuent de peser lourdement sur les classes productrices; enfin, la disposition topographique de la Lombardie, sans accès vers la mer, la condamne aux crises fréquentes, et le gouvernement autrichien discerne d'autant moins les causes du mal que la Lombardie est pour lui un appendice de ses possessions allemandes. Si, à cette situation économique et politique, on ajoute l'éducation révolutionnaire des couches libérales de la société, on comprendra comment, avant que l'ébranlement de la Révolution française se soit communiqué à l'Italie, il existe déjà tout constitué un parti démocratique cisalpin : ce parti, recruté surtout dans la bourgeoisie, revendique les libertés politiques et l'expansion territoriale, et c'est ce programme d'expansion territoriale qui mettra ultérieurement aux prises les Jacobins milanais et le Directoire de Paris. Ainsi, M. Rota vérifie par l'histoire de la Lombardie un fait sur lequel, en France, les historiens ne se sont pas encore mis d'accord : dans la mentalité révolutionnaire, les préoccupations réalistes marchent pour le moins de pair avec les préoccupations idéologiques. Il semble, d'autre part, prouver que, dans l'acceptation par une partie de l'Italie des transformations révolutionnaires, il n'y a pas eu imitation suivie de l'étranger ou passivité lâche, mais au contraire adhésion volontaire et adaptation raisonnée.

DOMINATION FRANÇAISE. — Les livres, plus haut signalés, de M. SACCHETTI-SASSETTI pour Rieti¹, de M. ROTA pour Milan²

1. Voy. plus haut, p. 354.

2. Voy. plus haut, p. 365.

exposent, on l'a vu, les conditions dans lesquelles s'est fait le contact entre les idées françaises et italiennes ou entre la population italienne et les armées françaises. — A Modène, la révolution dirigée, au mois d'août 1796, contre le duc Hercule III, compte parmi ses meneurs Bartolomeo Cavedoni, dont la biographie, qui ressemble à un chapitre d'un roman stendhalien, a été diligemment racontée par M. G. CANEVAZZI¹. Membre du gouvernement provisoire de Modène-Reggio, puis du Conseil des *Juniori* de Milan, Cavedoni fut expulsé de la Cisalpine à cause de ses sentiments trop démocratiques au gré du commissaire français Trouvé. Réfugié à Grenoble après l'occupation de l'Italie par les coalisés, puis à Dijon, il reentra en Italie avec Bonaparte et poursuivit dès lors une honorable carrière militaire jusqu'à la fin de l'empire; il se suicida en 1826 pour échapper aux poursuites inaugurées par le duc François IV contre les *Carbonari*. — En utilisant des sources strictement locales, M. G. UNGARELLI a composé un livre fort amusant sur *Bonaparte à Bologne*². Nous n'y trouverons pas une étude systématique des partis qui, dès 1790, essayent à Bologne de dominer l'opinion publique, et parmi lesquels agissait surtout la bourgeoisie libérale, avec Aldini, Zambroni, Marescalchi, Caprara, luttant contre les aristocrates et les affameurs. Mais l'auteur insiste à bon droit sur l'attitude des Bolognais à l'égard de la France. Le général Bonaparte y est accueilli avec joie : il promet la reconstitution prochaine de l'ancienne république, et, malgré le poids des contributions de guerre, malgré la mainmise par les Français sur le Mont-de-Piété, les Bolognais ont confiance dans l'avenir. Mais, bientôt, ils doivent se laisser incorporer à la République cispadane, ils sont furieux des stipulations du traité de Campo-Formio; surtout, ils souffrent de la misère, consécutive à l'occupation militaire et à la suppression de trente-sept corporations religieuses. Au moment de l'expédition d'Égypte, l'anarchie morale est à son comble. Mais, quand Hulin, qui restait à Bologne avec quelques troupes, a capitulé, à la fin de juin 1799, la réaction s'installe, brutale et sournoise, sous le couvert de la Régence instituée le 12 août. M. Ungarelli contribue ainsi à préciser nos idées sur les modes multiples dont l'influence française s'est fait sentir en Italie : les nombreux textes littéraires qu'il publie ou dont il donne la liste en appendice fournissent d'utiles

1. G. Canevazzi, *Bartolomeo Cavedoni. Notizie e documenti*. Modena, Società tipografica modenese, 1911, in-18, 68 p. — Je n'ai pas reçu : V. Santi, *Un patriota frignanese (Valentino Contri)*. Modena, 1912, in-18.

2. Gaspare Ungarelli, *Il generale Bonaparte in Bologna*. Bologna, Zanichelli, 1911, in-18, vi-301 p.

indications à cet égard et complètent, pour les Romagnes, les vues, que j'ai jadis signalées ici-même, de M. P. Hazard¹. — C'est une sorte de complément à l'*Itinéraire* de M. Schuermans que constitue la brochure du lieutenant G. DI PRAMPERO sur Napoléon I^{er} en Frioul² : utilisant des sources locales, qui ne sont pas situées d'ailleurs avec assez de précision, M. Di Prampero montre jour par jour ce qu'ont été les séjours de Bonaparte à Passeriano et à Campo-Formio (mars-octobre 1797), et de Napoléon I^{er} en Frioul (décembre 1807) ; en appendice, il publie quelques textes, dont le manifeste, en italien et en allemand, du 1^{er} germinal an V, et le discours du préfet du Passeriano, du 9 décembre 1807, ne sont pas les moins intéressants. — Sur le célèbre Maghella, le baron Livio Carranza, son petit-neveu, avait préparé une notice biographique que M. H. WEIL n'a pas eu tort de publier³. Né le 10 septembre 1766, Maghella a commencé sa carrière politique en acceptant les fonctions de ministre de la police dans la commission gouvernementale instituée par Bonaparte à Gènes après Marengo. On sait comment, ministre de la police dans le royaume de Murat, il se trouva en conflit avec la politique impériale. Ce qu'on sait moins, c'est que, transféré à Mantoue et à Fénestrelle lors de la Restauration, puis mis sous la surveillance de la haute police, il accepta du gouvernement sarde, en 1831, un poste dans une commission chargée d'instruire des procès politiques, — ce qui valut à ce gouvernement des représentations assez vives de l'Autriche, — et, en 1834, la fonction de maire à Varese Ligurie. Il devait mourir nonagénaire, le 9 avril 1850.

PÉRIODE DE 1814 A 1849. — Les lettres du comte Ch.-Henri PASÉRO DI CORNEGLIANO à sa sœur et à ses parents n'offrent qu'un très mince intérêt pour l'histoire⁴. Ce personnage, né en 1793, fut un malade, que les persécutions familiales, — il fut enfermé à Fénestrelle sur les ordres de son père, — détraquèrent complètement et qui ne trouva de consolation qu'auprès de sa sœur, la marquise del Carretto. Néanmoins, ces lettres serviront à apprécier la « paternelle »

1. Voy. la *Revue*, 1911, t. CVI, p. 177-179.

2. Giacomo di Prampero, *Napoleone in Friuli, 1797-1807*. Udine, Doretti, 1911, in-8°, 84 p.

3. Commandant H. Weil, *Antonio Maghella. Documents biographiques inédits* (extraits des *Miscellanea di studi storici in onore di A. Manno*). Torino, Officina opes, 1912, in-4°, 30 p. — Des documents récemment retrouvés aux Archives nationales de Paris vont permettre à M. Weil de reprendre sur nouveaux frais la biographie de Maghella.

4. *Lettres d'un gentilhomme piémontais (le comte Ch.-Henri Paséro di Cornegliano) à sa famille, recueillies et annotées par C. D[et] C[arretto]*. Turin, Casanova, 1912, in-8°, vii-160 p. — Ces lettres sont écrites en français.

justice de Turin, et sur les mœurs napolitaines de la Restauration, il y a une page fort curieuse (p. 153). — Le travail de M^{me} A. BARETTA sur les sociétés secrètes en Toscane a le tort d'être un peu confus et point suffisamment critique¹. Dans les archives du *Buongoverno*, M^{me} Baretta a trouvé bon nombre de renseignements émanés du chef de la police Puccini, un ex-jacobin, passé au service de la réaction, et de son agent Valtancoli sur la franc-maçonnerie toscane aussitôt après la chute de Napoléon et du royaume d'Italie. Jusqu'en 1818, c'est en effet la franc-maçonnerie qui paraît avoir groupé les libéraux, confondus dans les rangs des bonapartistes, et, malgré les persécutions de la police, Livourne demeura l'un des grands centres de la propagande napoléonienne dans la péninsule. C'est également par Livourne que pénètre, en 1818, la charbonnerie, dont l'action ne semble pas avoir contrarié celle des groupements antérieurs. Lors des répressions judiciaires qui suivirent les mouvements avortés de 1820-1821, la justice florentine impliqua dans un procès de haute trahison les *carbonari* en relations avec les libéraux piémontais, et quand, à propos de l'affaire Confalonieri, la justice autrichienne essayait de centraliser les renseignements possédés par les polices locales sur les libéraux, de Florence lui vinrent des « fiches » sur Capponi, Pucci, Collini, Tartini et d'autres. Il est fort regrettable que M^{me} Baretta n'ait pas trouvé dans les archives toscanes de documents émanés des sociétés secrètes, — diplômes, catéchismes, correspondances d'affiliés; — ses sources sont unilatérales, ce qui interdit la critique de plusieurs allégations policières, dont la valeur apparaît bien contestable. — Sur le personnel libéral italien impliqué dans les poursuites consécutives aux mouvements de 1820-1821, on trouvera de nombreux éléments dans le livre de M. L. GENTILE² : livre, non pas, mais groupe d'articles précédé d'une introduction un peu grandiloquente sur les origines du *Risorgimento*, qu'on nous fait ici remonter à l'époque de Dante. Ces articles, du moins, sont intéressants : ils concernent le Brescian Filippo Ugoni, à qui son séjour en Suisse a appris le libéralisme, lecteur du *Conciliatore*, créateur d'une école d'enseignement mutuel, affilié aux *Federati*, condamné à mort par contumace, exilé en Angleterre, en France, en Italie, rentré en Italie à l'amnistie

1. M^{me} A. Baretta, *le Società segrete in Toscana nel 1° decennio dopo la Restaurazione, 1814-1824*. Torino, Unione tipografica-editrice torinese, 1912, in-8°, viii-175 p. — Les documents publiés commencent à la page 85. Je n'ai pas eu entre les mains un ouvrage fort voisin par le sujet, celui de M. E. Masi, *le Società segrete in Romagna dal 1815 al 1831*. Florence, 1911.

2. Lupo Gentile, *Voci d'esult*. Milano, Trevisini, 1911, in-18, 227 p.

de 1838 et finissant une calme vie, d'un patriotisme attiédi, en 1877; Pecchio, le confiant Milanais, dont les indiscrétions sur les *Federati* mirent la justice en mouvement, exilé en Espagne, en France, en Angleterre, lié, — comme Santa-Rosa, — avec les philhellènes, épousant, en 1828, miss Brooksbank, une riche héritière, et abandonnant dès lors ses illusions de jeunesse touchant les entreprises des exilés pour une appréciation plus pondérée des éléments de la question italienne; Pietro Borsieri, collaborateur du *Conciliatore*, condamné à vingt ans de *carcere duro* au Spielberg, obtenant, en 1835, la permission de passer aux États-Unis, où il vivra misérable jusqu'en 1840, date de l'amnistie qui le fait rentrer, enthousiasmé par les événements de 1848, mourant découragé en 1852; enfin, le docteur Martini, de Parme, membre de la Société des *Sublimi maestri perfetti*, condamné à mort, après appel *a minima*, peine commuée, par la grâce de Marie-Louise, en vingt ans de forteresse, amnistié en 1825, vivant dès lors à Paris si misérablement que le gouvernement de Louis-Philippe lui accordera une aumône de vingt-deux sous par jour, puis un petit emploi à la Bibliothèque royale, et disparaissant quelque temps après 1848. Les lettres publiées en appendice et annotées par M. Gentile sont souvent intéressantes, parfois amusantes et aimables, — témoin ces jolis billets de femmes reçus par le frère d'Ugoni.

M. G. SFORZA ne dit pas l'origine des textes qu'il publie sur le sort de la division lombarde en 1849¹. Cette division, forte de 6,170 hommes et 362 officiers, devait, conformément aux stipulations de l'armistice austro-sarde du 26 mars, être dissoute. Démoralisée depuis la défaite de Novare, désorganisée par le commandement du général Ramorino et par la misère, elle figura parmi les éléments militaires envoyés par le gouvernement de Turin pour réprimer le mouvement patriotique et séparatiste qui avait éclaté à Gènes. L'ordre de dissoudre le corps arriva à Fanti, qui avait succédé à Ramorino, au milieu d'avril : que faire de tous ces hommes, qu'on ne pouvait amener, à cause des croisières hostiles dans la Méditerranée, à la République romaine? Jusqu'au moment où, par suite d'une notification du général Radetzki, l'impunité, — une impunité temporaire, — fut accordée aux combattants des guerres de l'indépendance, les soldats de Fanti se dispersèrent par groupes dans toutes les directions, — beaucoup se dirigeant vers les régions

1. Giovanni Sforza, *Il generale Manfredo Fanti in Liguria e lo scioglimento della divisione lombarda*. Biblioteca storica del risorgimento italiano, t. VI, n° 11. Roma-Milano, Società editrice Dante Alighieri, Albrighi, Segati e C., 1911, in-18, 265 p.

où l'on guerroyait encore. M. Sforza a suivi pas à pas la marche du corps Fanti de Bobbio à Gênes, puis à Chiavari et La Spezzia, et publié en appendice des journaux curieux sur les opérations de la division lombarde et un important rapport de Fanti, du 22 avril 1849.

M. R. GIOVAGNOLI a enfin achevé l'histoire de l'assassinat de Pellegrino Rossi, tué à Rome, le 15 novembre 1848¹, dans la cour de la chancellerie apostolique. Une étude minutieuse des pièces du procès, qui sont conservées à l'*Archivio di stato* de Rome, ont permis à M. Giovagnoli de faire la critique des procédés juridiques des juges Cecchini et Laurenti et de toute la procédure, close seulement le 30 juin 1853, de la Sacrée Consulte. Le but des juges a été, non de poursuivre les assassins de Rossi, mais d'atteindre au delà d'eux le programme et l'action de la République romaine déchuë; toute une série de légendes absurdes ont été mises en circulation pour flétrir les libéraux. La vérité semble être que les auteurs responsables de la mort de Rossi, c'est d'abord Rossi lui-même, dont la politique, à tort ou à raison, était vivement critiquée et détestée à Rome, et quelques libéraux un peu aventureux, comme le docteur Sterbini, Charles-Lucien Bonaparte de Canino, Circenacchio et Guerrini. La condamnation « carbonarique » de Rossi a été prononcée le 13 novembre 1847, deux jours avant l'assassinat. Grandoni, qui a été condamné à mort par la Sacrée Consulte et qui s'est suicidé pour éviter la guillotine, semble entièrement innocent; Costantini, qui a été exécuté le 22 juillet 1854, ne paraît pas avoir eu de responsabilité matérielle dans l'affaire. Telles sont les conclusions auxquelles est parvenu M. Giovagnoli au terme d'une étude qui est un modèle de dépouillement patient et de synthèse prudente; espérons que, tirant parti des connaissances qu'il possède sur le personnel libéral romain, il nous donnera quelque jour le livre qui manque et que ne peuvent remplacer les chapitres trop lâchés de M. Leti.

PÉRIODE DE 1850-1860. — M. G.-M. TREVELYAN a persévéré dans sa magistrale entreprise d'exposer le rôle de Garibaldi dans la formation de l'Italie moderne : il y a bien peu de temps que nous signalions son histoire de la campagne des Mille²; il avait quitté

1. Raffaello Giovagnoli, *Pellegrino Rossi e la rivoluzione romana su documenti nuovi*. Roma, Voghera, 1911, in-8°, t. II, 563 p.; t. III, 269 p. — Le t. I^{er} est paru en 1898. M. Giovagnoli y racontait la vie de Rossi depuis les débuts jusqu'à l'assassinat. Le t. III contient des documents publiés en appendice.

2. Voy. la *Revue hist.*, 1911, t. CVIII, p. 381.

cette histoire à la prise de Palerme, il la reprend à ce point¹ dans un nouveau volume, qui semble devoir être le dernier; utilisant un très grand nombre de documents intéressants, dont les papiers du *Foreign Office* et ceux de Lord Russell, les récits des survivants de la campagne de 1860² et un grand nombre d'ouvrages de première et de seconde main, il étudie l'effet causé par les premiers succès de Garibaldi en Sicile sur les chancelleries européennes, les conditions de la bataille de Milazzo (20 juillet 1860), le passage du détroit par les Garibaldiens, leur marche dans la Calabre et leur entrée à Naples, enfin la bataille du Vulture (1^{er}-2 octobre). M. Trevelyan insiste beaucoup sur cette bataille, où Garibaldi eut l'occasion de faire de la stratégie, ce qui arrive rarement au *condottiere* qu'il était; du reste, la bataille ne lui a pas livré Capoue, et, dès lors, l'intervention de Victor-Emmanuel s'est trouvée nécessaire pour achever la chute de la monarchie bourbonnienne. M. Trevelyan a rejeté en appendice d'intéressantes dissertations critiques sur le nombre de volontaires qui sont venus du nord de l'Italie se joindre à Garibaldi après l'expédition des *Mille*, sur les forces respectives de la Société nationale et du comité Bertani, sur l'armement des troupes garibaldiennes, sur l'importance des troupes en présence au Vulture. Il est regrettable qu'il ait sacrifié la partie « romaine » du sujet traité, et, le délaissant au moment où Garibaldi revient à Caprera, qu'il n'ait pas montré les conséquences de l'action garibaldienne à la fin de l'année 1860. L'épilogue de neuf pages consacré aux dernières années de Garibaldi, par quoi se termine le livre de M. Trevelyan, ne s'imposait guère.

On trouvera dans le livre de M. Trevelyan bien peu de chose sur le rôle de Cavour dans les événements qui ont amené la ruine du royaume des Deux-Siciles. C'est que ce rôle, dans l'état actuel de la documentation, est très difficile à retracer : de cette difficulté, nous avons un indice dans les polémiques récentes qui ont eu lieu entre historiens italiens. L'un de ces historiens, M^{me} I. NAZARI-MICHEL, admet que Cavour a collaboré à la préparation de l'expédition des *Mille* par l'intermédiaire du vice-gouverneur de Gênes, Pio Magenta, qui a patronné les agents garibaldiens, et que, pendant l'expédition, il a servi Garibaldi en lui faisant envoyer des hommes, de l'argent, des munitions et en confiant à la Société nationale et à La Farina la mission de préparer une ambiance uni-

1. George-Macaulay Trevelyan, *Garibaldi and the making of Italy*. Londres, Longmans, 1911, in-8°, xviii-390 p.

2. Le regeste des papiers Russell figure à l'appendice; l'indication des *interviews* aux p. 373-374 de la bibliographie.

taire¹. Ce qui a fait illusion, assure M^{me} Nazari-Micheli, sur les intentions réelles de Cavour, ce sont les assurances diplomatiques, — et l'on sait pourtant ce que veut dire ce terme, — multipliées par lui en faveur de la paix, du maintien de la légitimité; le retard dans la livraison des fusils aux *Mille* est dû non à Cavour, mais à d'Azeglio; la punition infligée au commandant de Talamone pour n'avoir pas repoussé par la force les garibaldiens n'a été que de pure forme. Peu importe que les rapports personnels de Garibaldi et de Cavour n'aient pas été très cordiaux! La sympathie ne se commande point; du moins, du fait que Garibaldi a correspondu surtout avec Victor-Emmanuel, on ne peut tirer la conclusion que le roi ait eu une politique différente de celle de son ministre. Telles sont les thèses principales du remarquable travail de M^{me} Nazari-Micheli, travail qui repose sur une analyse diligente des papiers Bertani et des papiers du Comité d'émigration de Gênes, dont le secrétaire fut le père de l'auteur. — Avec le livre de M. CURÀTOLO, nous avons la thèse contraire². Ce livre luxueux est un livre mal fait : outre que l'origine des documents cités, — certains publiés in-extenso ou en *facsimile*, — n'est pas clairement indiquée, la matière même n'est pas logiquement organisée; c'est ainsi qu'on trouvera entre autres choses, dans le livre de M. Curàtolo, des renseignements nombreux sur la vie de Garibaldi de 1848 à 1854, sur son activité militaire en 1859, sur sa carrière après 1860, qui n'ont rien à y faire. Quant au strict sujet qui semble être celui qu'abordait M. Curàtolo, — les rapports de Garibaldi, Victor-Emmanuel et Cavour en 1860, — il est traité d'une façon extrêmement discursive : du moins, M. Curàtolo croit pouvoir affirmer que Cavour a été hostile à l'expédition des *Mille* jusqu'à la victoire de Calatafimi et à la prise de Palerme; que Victor-Emmanuel a suivi une politique différente de celle de Cavour, qui s'est arrangé pour que la mission Litta-Modignani échouât, et qui n'a pu que se résigner aux succès des garibaldiens. Pourtant, M. Curàtolo avoue lui-même que les agents piémontais ont facilité l'action de Garibaldi, — témoin les lettres à Garibaldi du consul sarde de Palerme, — et que l'expédition Medici a été préparée avec l'aide du gouvernement piémontais. En réalité, il paraît bien que la tentative de M^{me} Nazari-Micheli et de M. Curàtolo soit prématurée : dans l'état actuel de la documentation, il est impossible d'exposer en détail la politique cavourienne, essentiellement

1. Ida Nazari-Micheli, *Cavour e Garibaldi nel 1860. Cronistoria documentata*. Roma, tipografia cooperativa sociale, 1911, in-8°, 223 p.

2. Giacomo-Emilio Curàtolo, *Garibaldi, Vittorio-Emanuele, Cavour nei fasti della patria*. Bologna, Zanichelli, 1911, in-4°, xxvi-445 p.

souple et variable; raconter les faits établis par des textes précis¹ et ne donner que comme des hypothèses provisoires toute interprétation diplomatique de ces faits, voilà, semble-t-il, à quoi doit se borner pour le moment la tâche de l'historien qui aborde l'étude si compliquée de l'année 1860.

DE 1860 A NOS JOURS. — C'est une importante contribution à l'histoire de la diplomatie pontificale et un complément curieux aux travaux de M. G. Goyau sur le *Kulturkampf* que le livre de MM. C. CRISPOLTI et G. AURELI sur la politique de Léon XIII². Les sources de ce livre sont nombreuses et inédites, d'une authenticité qui paraît absolue, — la preuve en est dans les nombreux *fac-simile* reproduits, — mais les auteurs ont tort de ne pas indiquer leur origine, ni les dépôts où ils sont conservés, de sorte que la vérification des thèses avancées ne sera pas toujours directement possible. La thèse essentielle consiste à soutenir que Léon XIII, l'« opportuniste sacré » de Gambetta, a passé de la sympathie active pour la Triplice à la politique délibérément francophile et antiitalienne; Léon XIII était au fond un intransigeant qui a toujours cherché le moyen de remettre la papauté dans son ancienne splendeur et de lui faire manifester une autorité mondiale. Après avoir employé le cardinal Galimberti, qui a joué un rôle si considérable dans la pacification du *Kulturkampf*, Léon XIII a employé, à partir de juin 1887, le cardinal Rampolla, soutenu par l'ambassadeur français Lefebvre de Béhaine, et le « ralliement » préconisé aux catholiques français par la papauté n'a été qu'une forme locale de la grande politique pontificale; les conséquences de ce changement d'attitude furent, en Italie, toutes les manifestations d'anticléricalisme populaire et gouvernemental, qui ont fini par aboutir à l'exclusion du représentant du Vatican de la conférence pour la paix de La Haye, — exclusion qui souligna suffisamment l'échec de la grande politique pontificale.

C'est toujours aux luttes entre cléricaux et anticléricaux italiens qu'est consacrée une bonne partie du cinquième volume des

1. Cf., par exemple, les faits établis par C. Contessa, *Sulle armi inviate dal conte Cavour alla rivoluzione dell'Italia meridionale*, dans *Il Risorgimento italiano*, février 1912. — La thèse de M. Curatolo a été vivement critiquée dans cette *Revue* par M. Raulic (*Il conte di Cavour e il passaggio dello stretto nel 1860*, dans *Il Risorgimento italiano*, avril 1912).

2. Crispolti Crispolti et Guido Aureli, *la Politica di Leone XIII da Luigi Galimberti a Mariano Rampolla su documenti inediti*. Roma. Bontempelli-Invernizzi, 1912, in-8°, 585 p. Depuis, on a publié les *Römische Briefe* de K. von Schlözer, qui représentait la Prusse à Rome au temps où Lefebvre de Béhaine représentait la France (Stuttgart, 1912).

Annali d'Italia dues à M. P. VIGO¹, dont nous avons déjà caractérisé ici même la méthode². Les efforts de Dom Tosti et d'Achille Fazzari pour réconcilier le Quirinal et le Vatican, l'arrivée au pouvoir de Crispi, à la mort de Depretis, l'inauguration de la statue de Giordano Bruno en janvier 1889, tous ces faits sont racontés avec assez de précision et point trop de partialité; M. Vigo insiste également sur les débuts de la politique coloniale de l'Italie, depuis la défaite de Dogali jusqu'à l'organisation de la colonie érythréenne; enfin, il donne une place, — trop petite encore, — à la politique ouvrière. Les *Annali d'Italia* continuent donc de constituer un commode regeste des faits essentiels de l'histoire italienne contemporaine.

L'entreprise de l'Académie des *Lincei* d'apprécier, sous tous ses aspects, l'évolution de l'Italie depuis 1861, n'est pas complètement réussie³. On s'est bien adressé, pour traiter de chaque spécialité, à l'homme compétent par excellence, et, sans doute, la majeure partie des études groupées par M. le sénateur Blaserna sont très bien faites : il n'empêche que sur les lettres et sur les arts, sur la consommation et la distribution de la richesse publique, sur l'organisation et l'action de la diplomatie italienne, on ne trouve absolument aucune notice, ce qui fait que les trois beaux volumes publiés par les *Lincei* aux frais du gouvernement italien sont loin de renfermer tout ce qui est nécessaire pour embrasser l'activité italienne dans toutes ses manifestations. Dans le premier volume, le résumé d'histoire politique et administrative dû à M. R. DE CESARE n'a ni toute l'objectivité ni toute la précision désirables, principalement en matière législative. On y remarquera surtout les notices de MM. M. FERRARIS sur les chemins de fer, R. BENINI sur la démographie, BAVA sur l'armée, Bozzoni sur les constructions navales, MILLOSEVICH sur les explorations; dans le second, celles de MM. PIGORINI sur la préhistoire, GATTI sur l'archéologie, ADEMOLLO sur la colonisation, Gh. VALENTI sur l'agriculture; dans le troisième, celles de MM. COLETTI sur l'émigration, — notice qui, si énorme et excellente qu'elle soit, n'est pas achevée, — et STRINCHER sur les échanges avec l'étranger. Il est regrettable que ces

1. Pietro Vigo, *Annali d'Italia. Storia degli ultimi trent' anni del secolo XIV. T. V : 1887 a 1890*. Milano, Treves, 1911, in-16, 369 p.

2. Voy. la *Revue hist.*, 1909, t. CIII, p. 142-143; 1911, t. CVIII, p. 382.

3. *Cinquant' anni di storia italiana*, pubblicazione fatta sotto gli auspicii del governo per cura della R. Accademia dei Lincei. Milano, Hoepli, 1911, 3 vol. in-4°, sans numérotation continue. L'introduction de M. le sénateur Blaserna indique le but du travail et fait l'histoire des Lincei.

notices ne soient pas accompagnées de cartes, qui serviraient singulièrement à l'intelligence des phénomènes décrits, et qu'un très petit nombre seulement soient munies d'indications bibliographiques.

HISTOIRE ÉCONOMIQUE. — De toutes les notices publiées dans cet ouvrage, les plus importantes et les mieux venues sont celles d'histoire économique. C'est à l'histoire économique que se rattachent diverses publications que nous voudrions passer en revue très sommairement et qui ont paru à l'occasion du cinquantenaire de l'Unité. Les conditions économiques et financières de tous les états italiens en 1860 ont été analysées rapidement par M. SANTORO, qui a étudié également les principales manifestations de la vie économique italienne depuis cette date jusqu'en 1910¹. — Une publication due à M. P. BERNARDI, et éditée par le ministère du Trésor italien, présente les exercices financiers depuis 1862 jusqu'à 1909-1910 et fournit des données précises sur les revenus patrimoniaux et les impôts directs et indirects de l'état italien². — C'est également sous les auspices du ministère du Trésor qu'a été publiée l'étude du directeur général PADOA sur les Instituts d'émission italiens³. — Les principales opérations de la banque de Naples depuis 1863, particulièrement le fonctionnement de l'épargne, surtout vis-à-vis des émigrants italiens, ont été mises en lumière dans trois publications émanées de la banque de Naples⁴. — Sur la caisse nationale de prévoyance organisée dès 1857 par Cavour, reconstituée par la loi du 17 juillet 1898, sur la caisse nationale d'assurance contre les accidents du travail, fondée en 1883, deux notices fournissent des données numériques extrêmement précises⁵. — Un historique intéressant des

1. Santoro, *l'Italia nei suoi progressi economici dal 1860 al 1910*. Roma, tipografia popolare, 1911, in-8°, 524 p.

2. *Il bilancio italiano nel primo cinquantenario della unificazione del regno*. Roma, Bertero, 1911, in-8°, 94 p.

3. *Gli istituti di emissione in Italia e la vigilanza governativa dal 1893 al 1910*. Roma, Bertero, 1911, in-8°, 54 p. Cf. une histoire médiocre, dans L. Rizzi, *le Privilège de l'émission des billets de banque en Italie*. Paris-Louvain, 1911, in-8°.

4. *Tavole grafiche delle principali operazioni compiute dal Banco di Napoli dal 1896 al 1910*. Napoli, 1911, in-4°, xvi p.; — *la Cassa di risparmio del Banco di Napoli. Origine, ordinamento, sviluppo, 1863-1910*. Napoli, Raimondi, 1911, in-4°, 54 p.; — *Servizio di raccolta, tutela, impiego e trasmissione nel regno dei risparmi degli emigrati italiani*. Napoli, Raimondi, 1911, in-8°, 40 p.

5. *Cenni e notizie sulla Cassa nazionale di previdenza per la invalidità e la vecchiaia degli operai*. Contributo della sede centrale della Cassa all'Esposizione internazionale di Torino 1911. Roma, tipografia editrice italiana, 1911, in-8°, 150 p.; — *Cenni storici e amministrativi sulla Cassa nazionale*

Chambres de commerce créées le 6 juillet 1862 a été dressé par M. PEROTTA, qui analyse les textes législatifs nouveaux réglementant ces organismes¹. — Dans un manuel de géographie économique, où l'on s'étonne de constater l'absence de toute espèce de carte, M. G. JAJA a fait un effort intelligent pour embrasser sous tous ses aspects la valeur économique de l'Italie moderne²; il est regrettable que nulle indication sur les sources, nulle liste bibliographique ne soit donnée dans ce livre et que la table alphabétique contienne seulement l'indication des objets économiques, et pas un seul nom propre. — A l'occasion de l'Exposition universelle à Turin, la municipalité turinoise a fait rédiger par le brillant économiste qu'est M. C. EINAUDI une notice fort amusante et fort précise sur les institutions hygiéniques, sanitaires, philanthropiques et sociales de la ville³: des chiffres comparés sont fournis, qui précisent d'une façon remarquable l'évolution des phénomènes économiques et sociaux observés⁴.

CONGRÈS ET DIVERS. — Au mois d'octobre 1911 s'est tenu à Rome le sixième Congrès pour l'histoire du *Risorgimento*: les Actes en sont parus⁵; ils contiennent quelques contributions intéressantes de MM. ARNÒ sur les Mille, OXILIA sur la Convention de septembre⁶, ADOLFO sur Rome en 1849 et les Romagnes en 1860; M. GALANTI a parlé de la méthode dans l'enseignement de l'histoire du *Risorgimento*, et l'on s'est préoccupé, parmi les congressistes, de faire auprès des survivants de cette période une vaste enquête⁷, d'organiser le dépouillement des archives étrangères, enfin d'instituer une Éphémérothèque du *Risorgimento*. Le septième Congrès,

di assicurazione per gl' infortuni degli operai del lavoro. Milano, Reggiani, 1911, in-8°, 140 p.

1. T. Perotta, *le Camere di commercio e industria*. Legge 20 marzo 1911, n. 121. *Regolamento 19 febbraio 1911. Comento, note ed appunti*. Pesaro, cooperativa tipografica, 1911, in-8°, 110 p.

2. Goffredo Jaja, *l'Italia. Geografia economica*. Milano, Roma, Napoli, Albrighi, Segati e C., 1912, in-18, viii-372 p.

3. Torino, *sue istituzioni igieniche, sanitarie, filantropiche e sociali*. Omaggio del municipio ai congressisti. Torino, Schioppo, 1911, in-16, 112 p.

4. Le recensement opéré en Italie en 1911 a donné lieu à d'importantes observations de M. Schiavi, dans des articles de la *Critica sociale*, oct.-déc. 1912.

5. *Atti del VI Congresso della Società per la storia del Risorgimento italiano*. Roma, Manuzio, 1911, in-8°, 103 p.

6. M. le commandant H. Weil a été récemment mis en possession de documents fort importants, provenant du marquis Pepoli, sur cette question; il doit les publier prochainement.

7. J'ai signalé plus haut le parti que tira M. Trevelyan des interviews des survivants. Voy. p. 372.

dont nous parlerons ultérieurement, s'est tenu à Naples au mois d'octobre 1912. On avait montré, au Congrès de 1911, l'utilité qu'il y aurait de grouper les documents iconographiques qui se rattachent à la période du *Risorgimento*. A Trévise, au mois de novembre 1912, a été inaugurée une exposition du *Risorgimento*¹, et la Société photographique italienne a entrepris la constitution d'un Institut d'iconographie italienne qui doit être établi à Florence.

Ajoutons qu'aux efforts de la ligue franco-italienne, qui travaille depuis plusieurs années à faire connaître l'Italie et la France aux adhérents des deux pays, viennent de s'ajouter ceux de deux autres groupements qui collaboreront à la même œuvre d'éducation internationale : un Comité d'études d'italien, constitué au milieu de l'année 1911, a en effet l'intention d'organiser une série de conférences où seront étudiés les divers aspects de la vie italienne contemporaine ; et, en juillet 1912, un Comité France-Italie a été formé pour compléter l'œuvre des sociétés franco-italiennes déjà existantes. Le Congrès pour les études italiennes tenu à Grenoble au mois de juillet 1912 avait déjà mis en lumière tout ce que la civilisation et la science gagneraient à une collaboration plus étroite entre les savants et les hommes politiques des deux pays².

Georges BOURGIN.

1. En septembre 1911, MM. Finali et Martini avaient déjà organisé, dans le monument à Victor-Emmanuel, à Rome, une exposition du *Risorgimento* (1796-1870), qui eut un grand succès.

2. Nous ne signalons pas ici l'énorme masse de livres et articles parus sur la guerre italo-turque, maintenant terminée. Nous y reviendrons quand nous posséderons des données précises sur cette guerre.

CORRESPONDANCE.

A PROPOS DE LA DEUXIÈME ÉDITION DES « COMMUNES FRANÇAISES »
DE M. ACHILLE LUCHAIRE.

Qu'il me soit permis de répondre aux critiques que m'a values de la part de mon ami M. Ferdinand Lot la nouvelle édition des *Communes françaises* de M. Luchaire (ci-dessus, p. 145). Il est exact que j'ai cru pouvoir et devoir respecter presque entièrement le texte d'un ouvrage aujourd'hui classique, bien que les retouches de détail que j'y ai apportées, et que j'ai très nettement signalées (la plupart sont relevées p. 1, notes 2, 3, 4), aient été un peu plus nombreuses, malgré tout, que ne le dit M. Lot; mais il m'a paru impossible de réimprimer en 1911 un livre vieux de plus de vingt ans sans mettre rapidement les amateurs d'histoire et les étudiants au courant des travaux si nombreux et si considérables à tous égards auxquels l'histoire des communes françaises a donné matière en France et en Belgique depuis l'époque où M. Luchaire écrivait, et les quelques pages (très courtes, à dessein) que j'ai placées en tête de la nouvelle édition ont seulement pour but d'énumérer ces travaux et d'en dégager les principales tendances.

A tort ou à raison, j'ai cru pouvoir enregistrer comme acquis certaines conclusions de ces travaux, sur lesquelles l'accord me semblait fait, dans la mesure où elles permettent soit de compléter, soit, au besoin, de *corriger* les conclusions mêmes de mon regretté maître. Sur la question des origines, à laquelle je n'ai d'ailleurs consacré que quatre pages sur les seize que compte mon introduction, il est exact que les théories développées par M. Pirenne en 1893 sont, sur bon nombre de points, en opposition avec celles de M. Luchaire; et M. Lot aurait pu supposer que je m'en étais aperçu. Pas plus que lui, je n'admets sans d'importantes restrictions la thèse jadis exposée par M. Pirenne et que le savant historien belge a lui-même beaucoup atténuée depuis lors; mais ce n'était pas le lieu d'en discuter, et j'avais seulement le devoir d'en extraire ce qui me paraissait au-dessus de toute discussion et ce qui répondait à un des points de l'exposé fait par M. Luchaire. C'est pour la même raison que je n'avais pas non plus, comme un autre critique me l'a reproché (*English historical Review*, 1912, p. 597), à tenir compte des théories relatives au mouvement communal hors de France. Mon programme était plus modeste; bien ou mal, je m'y suis tenu.

M. Lot m'excusera d'avoir voulu remettre les choses au point. Comme lui (son compte-rendu le prouve), je m'inspire de la maxime : *Amicus Plato, sed major amica veritas*.

Louis HALPHEN.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

R. DE LASTEYRIE. **L'architecture religieuse en France à l'époque romane. Ses origines. Son développement.** Paris, A. Picard, 1912. In-4°, 749 pages avec 781 figures.

L'apparition de cet ouvrage marquera une date importante dans l'histoire des études d'archéologie médiévale. Le titre indique à peine toute l'étendue de la matière embrassée par l'auteur. Ce n'est pas seulement l'architecture religieuse à l'époque romane qui se trouve étudiée ici. Dans ce volume de 750 pages, plus de 225 concernent l'architecture en Gaule des origines chrétiennes jusqu'à l'époque carolingienne inclusivement. Et M. de Lasteyrie a voulu aussi nous décrire la décoration des églises : dans des chapitres qui occupent près du tiers de son livre, il examine la peinture, les mosaïques, l'origine et l'évolution des motifs décoratifs, les chapiteaux, les sculptures. Il n'est pas jusqu'aux accessoires : autels, stalles, piscines, bénitiers, fonts baptismaux, tombeaux, cimetières, lanterne des morts, sur lesquels il ne nous donne en finissant quelques renseignements.

Ce que l'auteur nous offre en ce premier volume, qui sera suivi d'un second consacré à l'architecture gothique, c'est en somme toute la première partie de son enseignement tel qu'il l'a professé à l'École des chartes, où il fut le successeur de Quicherat dans la chaire d'archéologie et où il a formé de si excellents élèves. Nous avons donc ici le résultat de la vaste enquête archéologique instituée dès le début du siècle dernier : et rien ne permet de mesurer plus aisément tout le chemin parcouru depuis l'époque déjà lointaine où Arcisse de Caumont s'efforçait dans son *Abécédaire* de dater et de classer les monuments de notre architecture religieuse que ce grand ouvrage où tant de faits et tant de monuments s'ordonnent méthodiquement dans une vivante synthèse.

Ce qui frappe dès l'abord dans le livre de M. de Lasteyrie, ce sont les qualités supérieures d'exposition qui s'y manifestent. L'auteur domine aisément son vaste sujet : dans l'élégante clarté du style et de la démonstration, ses élèves retrouveront l'écho des lumineuses leçons du maître. Le plan est simple et clair, dans chaque chapitre la matière est distribuée dans un ordre logique, tout terme obscur est banni de cet ouvrage facilement intelligible, même pour des débutants¹.

1. M. de Lasteyrie réagit contre certains néologismes archéologiques, il s'en tient au vocabulaire ancien dans lequel cependant il désire introduire

Cette grande clarté tient en partie au fait que M. de Lasteyrie ne prétend pas tout dire. Il s'efforce de mettre en relief les caractères essentiels, de leur subordonner ce qui n'est qu'accessoire. Soucieux de faire comprendre l'évolution des formes, il rappelle (p. 229) que, pour bien apprécier l'art d'une époque, il importe moins d'en enregistrer les innombrables manifestations que d'en dégager les types essentiels, ceux dont la date est assez certaine et les caractères assez tranchés pour fournir une base solide aux déductions des historiens. Ainsi autour des faits décisifs et des caractères importants s'ordonne le cortège innombrable des menus faits. Dans l'étude de l'architecture romane, M. de Lasteyrie commence par la voûte, d'où tout dépend. C'est le trait le plus important de cette architecture que l'introduction des voûtes dans les églises; les autres traits qui la caractérisent ne sont que la conséquence des nécessités nouvelles qui s'imposèrent aux constructeurs le jour où ils tentèrent de couvrir de voûtes en pierre toute la surface des églises (p. 313). Ce souci de choisir, de ne dire que l'essentiel, implique une science très vaste. Il est plus facile d'amasser les matériaux que de les discerner. M. de Lasteyrie ne s'enferme pas plus géographiquement dans les limites de la France qu'il ne se borne chronologiquement à l'époque romane. Pour atteindre aux origines de l'architecture qui s'épanouit alors dans notre pays, il faut, en effet, tout ensemble remonter le cours des siècles et passer nos frontières. M. de Lasteyrie nous mène souvent en Italie, parfois en Orient ou même jusqu'en Afrique.

Une autre manière d'élargir le champ des études archéologiques consiste à suppléer à l'étude des fragments d'un édifice qui subsiste par la comparaison avec d'autres édifices analogues et à savoir utiliser les textes historiques. L'emploi savant de cette double méthode a permis à M. de Lasteyrie d'écrire quelques chapitres très neufs sur l'architecture religieuse en Gaule du ^v^e au ^{vii}^e siècle et sur l'art carolingien. Le même sens historique se retrouve dans les pages où l'auteur, non content de nous faire assister à la Renaissance de l'architecture à l'époque romane, nous en explique les causes et nous montre la part de l'influence ecclésiastique et monastique, celle des rois de France et des grands seigneurs. N'est-ce pas ainsi comprise que l'archéologie peut faire revivre exactement le cadre de la vie ancienne, et ce que nous y cherchons en dernière analyse n'est-ce pas l'expression monumentale d'une civilisation?

Une méthode si large et si souple exige une singulière prudence. Aussi bien M. de Lasteyrie n'est pas homme de système. Il résiste à la tentation séduisante d'établir des relations nécessaires de filia-

quelques réformes. C'est ainsi qu'il propose au lieu du mot récent déambulatoire le terme ancien *carole* (p. 185, 294, note 2); de même, il conteste l'emploi fait par quelques archéologues du mot *triforium*. Cf., à ce sujet, E. Lefèvre-Pontalis, dans *Bulletin monumental*, 1911, p. 515, et Durand, *Ibid.*, 1912, p. 204.

tion entre des formes analogues. A propos de l'origine des déambulatories, — ou caroles, — dans les églises carolingiennes, il rappelle qu'à toutes les époques des besoins semblables ont pu inspirer des dispositions de même nature (p. 189). Cette modération ne fait que donner plus de poids aux opinions souvent originales émises par l'auteur au cours de son livre sur des points de doctrine souvent contestés. Quelques-uns ont trait à des questions qui sont parmi les plus délicates et les plus intéressantes de l'archéologie, questions d'origine et d'influence. On les indiquera brièvement.

Une des premières qui se pose est celle de l'origine des basiliques chrétiennes. La doctrine la plus communément admise voit dans la basilique judiciaire le prototype de la basilique chrétienne. Pour M. de Lasteyrie, l'origine de celle-ci est plus complexe : elle a pris un peu partout les divers éléments dont elle avait besoin et les a amalgamés de manière originale. On eût souhaité sur ce point que l'auteur, après avoir étudié en grand détail les basiliques italiennes, fût moins sobre de renseignements sur les basiliques africaines qui en diffèrent notablement (elles manquent le plus souvent de transept et d'atrium, ont des piliers et des absides enfermés dans des chevets carrés). Certains archéologues pensent que c'est en Algérie qu'il faut étudier la transition des églises romaines aux églises carolingiennes. M. de Lasteyrie ne donne pas son avis sur ce point délicat.

La question des influences byzantine et orientale dans la formation de notre architecture romane a pris depuis quelque temps une grande importance. La théorie de Quicherat, qui niait plus ou moins ces influences, a été battue en brèche à maintes reprises. On se l'explique aisément. A mesure que l'on connaissait mieux l'Orient, le prestige de Rome semblait décroître. On se rendait compte qu'elle n'avait pas tout inventé, loin de là, en matière artistique. On ne lui doit point l'invention de la mosaïque dont on lui avait fait honneur. A l'époque païenne, elle a tout reçu des Grecs. Fut-elle plus originale à l'époque chrétienne ? Et c'est ainsi que, recherchant hors de Rome l'origine des formes de l'architecture chrétienne, on en est venu à découvrir l'Orient et à lui reconnaître une part dans le développement de l'art occidental. Dans ce conflit, qui s'exprime de manière un peu simpliste dans le titre de l'ouvrage fameux de Strzygowski : *Orient oder Rom?*, on serait tenté de dire, — et l'on a dit, — que M. de Lasteyrie prenait parti pour Rome. La formule semble excessive. L'auteur ne nie pas certaines influences byzantines ou même syriennes ; de même qu'il montre l'influence de Saint-Vital de Ravenne sur Aix-la-Chapelle (p. 137), il reconnaît que les artistes romans se sont fréquemment inspirés d'objets apportés d'Orient par le commerce. C'est d'Orient que viennent ces oiseaux affrontés ou adossés, ces animaux fantastiques qui décorent tant de chapiteaux romans (p. 628). Mais, de manière générale, il est bien certain que M. de Lasteyrie réagit, et très fortement, contre les exagérations des partisans de la thèse orientale. Il

nous montre que leurs théories ont besoin d'être soumises à un sérieux travail de critique. Dans leur ensemble, comme dans leurs détails, elles ne sont nullement démontrées. Bien souvent on a recours à Byzance et à l'Orient pour expliquer telle forme architecturale dont l'Italie suffirait peut-être à nous rendre raison. C'est ainsi que M. de Lasteyrie rappelle et reprend les arguments invoqués par MM. Alfred Ramée et Brutails contre la théorie de F. de Verneilh qui voyait dans l'église à coupes de Saint-Front de Périgueux une imitation de Saint-Marc de Venise; il combat aussi l'opinion du même auteur qui cherchait à Byzance l'origine des pendentifs. M. de Lasteyrie en attribue au contraire l'invention aux Romains; la Gaule, selon lui, les a connus dès l'époque impériale, comme le prouverait la fontaine de Beuray-Beaugay (Côte-d'Or); la tradition même ne s'en serait jamais perdue (p. 275). Il en va de la coupole sur trompe comme de la coupole sur pendentifs. M. de Lasteyrie n'admet pas que les architectes français aient été, comme le veut M. Dieulafoy, chercher en Perse l'origine d'une forme dont ils trouvaient en Italie, à Saint-Vital de Ravenne par exemple, ou dans le baptistère de Soter de Naples, des exemples certains (p. 272); il se rallie à l'opinion de Rivoira qui attribue l'invention de la trompe aux Romains. De même encore le doubleau : pour Viollet-le-Duc, les architectes occidentaux en avaient pris l'idée dans les édifices de la Syrie centrale. Mais, comme le remarque M. de Lasteyrie, ils n'avaient pas besoin d'aller chercher si loin un modèle qu'ils avaient dans leur pays : ne leur suffisait-il pas de regarder les arcs doubleaux des arènes de Nîmes? On le voit, l'ouvrage de M. de Lasteyrie marque dans son ensemble une forte réaction contre les tendances qui successivement ont voulu tout rapporter à Byzance et à l'Orient. Mais l'auteur évite de s'engager trop avant. Sa formule, s'il ne répugnait à employer une formule, serait volontiers, semble-t-il, « Rome et l'Orient »; mais, comme l'Orient est encore peu connu, c'est surtout de Rome qu'il nous parle.

N'exagère-t-on pas d'ailleurs un peu l'importance de ces questions d'influence? C'est peut-être la secrète pensée de M. de Lasteyrie qui nous montre à mainte reprise l'art médiéval dégagant d'éléments divers empruntés çà et là et adaptés à ses besoins des formes nouvelles, et ne devant en somme qu'à soi seul son originale beauté.

Cette spontanéité, M. de Lasteyrie la retrouve à l'origine de l'invention de la voûte sur croisée d'ogives qui devait modifier et transformer l'art religieux et ouvrir à l'art gothique de si étonnantes perspectives : il y voit une invention spontanée des architectes de l'Ile-de-France dès la fin du XI^e siècle (p. 259); isolées pendant la première moitié du XII^e siècle dans toutes nos autres provinces, les croisées d'ogive sont nombreuses au contraire dès cette époque dans cette région : elles n'apparaissent pas seulement dans les grands édifices comme Saint-Denis, mais jusque dans de petites églises de campagne

comme Bury ou Marolles-en-Brie (p. 264). C'est encore par cette spontanéité de l'art roman que s'explique son admirable variété, un des enchantements de notre pays. De province à province, l'architecture romane nous offre des caractères d'une infinie diversité, comme d'ailleurs étaient diverses les provinces elles-mêmes encore mal rattachées à la royauté capétienne. Mais il est plus aisé de remarquer ces différences que de circonscrire les points de contact. Aussi la question des écoles romanes, — puisqu'on a donné ce nom un peu impropre à l'ensemble des églises de même style dans une région, — a tenté de bonne heure les archéologues, mais ils sont arrivés à des résultats quelque peu contradictoires¹.

Caumont distinguait sept écoles (nord, nord-ouest, ouest, sud-ouest, Auvergne, école germanique, école bourguignonne); Viollet-le-Duc, qui a beaucoup varié d'ailleurs, en a reconnu huit (française, franco-champenoise, champenoise, bourguignonne, poitevine, auvergnate, normande, périgourdine). Quicherat, établissant sa classification sur la voûte, a réparti en quatre groupes ses neuf écoles : dans un premier groupe, il met les écoles de Provence, de Bourgogne et de Poitou où les voûtes des nefs sont épaulées par celles des bas-côtés; une deuxième catégorie comprend les écoles d'Auvergne et d'Aquitaine où les voûtes de la nef sont épaulées par celles des tribunes; il range dans un troisième groupe les écoles normande, rhénane et de l'Ile-de-France où apparaissent les premières voûtes d'ogives; enfin, l'école du Périgord forme à elle seule le quatrième groupe caractérisé par l'usage de la coupole.

Après Anthyme-Saint-Paul, qui comptait jusqu'à quinze écoles, M. Enlart en compte neuf (nord, midi, Normandie, Poitou, Bourgogne, Auvergne, Provence, voûtes à coupoles, voûtes à berceaux transversaux) et M. Choisy sept (écoles normande, rhénane, poitevine, auvergnate, bourguignonne, provençale, périgourdine). C'est aussi la classification de M. de Lasteyrie qui y joint l'école de l'Ile-de-France dont l'existence a été contestée par M. Eugène Lefèvre-Pontalis (*Bulletin monumental*, 1906) et qui désigne l'école périgourdine sous le nom d'églises à coupoles d'Aquitaine. M. de Lasteyrie, qui s'appuie dans cette division principalement, mais non exclusivement, comme Quicherat, sur la façon dont les églises sont couvertes, évite de tracer des cadres trop rigides; il serait disposé à multiplier les subdivisions : s'il hésite à reconnaître l'existence d'une école romane propre au Limousin, il est bien près d'en admettre une en Berry (p. 451-452).

Dans cette étude des écoles romanes, l'auteur a grand soin d'indiquer, autant que faire se peut, le lieu d'origine et la date de formation de chacune d'elles. Il y aurait à ce point de vue matière sans

1. Le caractère itinérant des artistes au moyen âge contribue à rendre fragile la classification en écoles régionales. Beaucoup de pays montagneux n'ont d'ailleurs pas encore été suffisamment étudiés.

doute à bien des rapprochements intéressants et neufs pour un historien qui serait doublé d'un archéologue. On n'a guère précisé encore la nature et la force du lien qui rattache à l'histoire économique ou politique des diverses régions françaises le développement artistique dont elles furent le centre aux diverses époques du moyen âge. Il n'est pas douteux que ce lien ne soit souvent étroit. Prenons l'école normande. Elle apparaît avec des caractères déterminés et uniformes, elle obéit à des principes bien arrêtés à une époque où dans la plupart des autres régions l'architecture n'est pas encore sortie de l'ère des tâtonnements. Or, dans le même temps, cette province, pacifiée par ses ducs conquérants au milieu d'une France encore anarchique, jouit d'une exceptionnelle prospérité. Que dans la province alors la plus fortement constituée politiquement, la mieux policée et la plus riche de France, nous rencontrions justement la première en date et la plus uniforme de nos écoles romanes, on estimera que ce n'est pas un pur effet du hasard¹. Peut-être y a-t-il là tout un ordre de recherches très délicates où M. de Lasteyrie ne pouvait évidemment songer à s'engager, mais que l'on abordera sans doute quelque jour.

Parlant de la décoration des églises romanes, M. de Lasteyrie n'a pas cru pouvoir essayer, comme l'avait fait avec toutes sortes de réserves d'ailleurs M. Mâle, de répartir en quelques groupes distincts les peintures de l'époque romane. En revanche, il a étudié les caractères de la sculpture romane dans les diverses régions où elle a pris au XIII^e siècle le plus grand développement : dans le midi, le centre, la Provence, l'Auvergne, le Poitou et la Saintonge, l'Ile-de-France, la Bourgogne. L'auteur signale l'importance de la sculpture dans cette dernière province; il serait tenté de lui donner en ce domaine la priorité sur toute autre, priorité que l'on avait revendiquée pour l'Auvergne et la Provence.

Cette renaissance de la sculpture romane au XIII^e siècle, on a voulu tout récemment l'expliquer par l'usage des statues reliquaires répandu dans le centre de la France à cette époque (L. Bréhier, *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1912). M. de Lasteyrie ne pense pas que l'art de représenter en ronde bosse, en bas-relief, les figures animées ait jamais disparu complètement de notre pays. Dans son étude de la sculpture à l'époque romane, il n'a pu naturellement entrer dans tous les détails que comportait ce vaste sujet : la chronologie des œuvres essentielles est étrangement incertaine. Il ne nous a point parlé du rayonnement de l'art languedocien en Espagne, non plus que des rapports de l'art provençal avec celui du nord de l'Italie².

1. De même, si l'école rhénane a pris naissance dans les grandes villes qui s'étendent au bord du Rhin, à Cologne, à Mayence, à Worms, à Spire, c'est que cette région a joui dès le X^e siècle d'une grande prospérité.

2. Les lions accroupis aux portails de Saint-Gilles, de Saint-Trophime d'Arles, de la cathédrale d'Embrun se retrouvent fréquemment en Lombardie.

Mais il faudrait plus qu'un simple compte-rendu pour signaler tout l'intérêt des questions soulevées par ce livre, ou même pour en résumer l'enseignement. Qu'il suffise d'ajouter que cette œuvre magistrale a reçu une illustration digne d'elle. Plus de 700 figures viennent appuyer la démonstration et éclairer le texte.

Robert MICHEL.

E.-W. MAYER. **Machiavellis Geschichtsauffassung und sein Begriff virtù.** Munich et Berlin, Oldenbourg, 1912. In-8°, x-126 pages. (*Historische Bibliothek herausgegeben von der Redaktion der Historischen Zeitschrift*, Bd. XXXI.)

Le livre de M. Mayer est abstrait, de lecture quelque peu pénible, un peu décousu parfois, surtout dans la troisième partie; celle-ci, où est étudiée l'application aux États et aux sociétés de la notion de *virtù*, finit par n'être guère qu'une série de remarques à peine reliées les unes aux autres. Mais l'ouvrage abonde en vues intéressantes, ingénieuses et pénétrantes. L'idée essentielle qui s'en dégage, c'est que le puissant génie de Machiavel s'est montré incapable de résoudre un certain nombre de contradictions. Contradiction d'abord entre une doctrine politique tout utilitaire et une doctrine morale encore inconsciemment chrétienne : M. Mayer n'exagère-t-il pas un peu ce christianisme, tout en ayant raison d'affirmer que Machiavel ne supprime nullement la morale? L'habitude de formuler côte à côte, et sans rien faire pour en atténuer l'opposition, des jugements fondés sur des critères si différents, est précisément pour beaucoup de personnes l'essence du machiavélisme, ce qui a valu à Machiavel sa réputation de cynisme et sa fâcheuse célébrité. Contradiction, d'autre part, dans l'idée que se forme Machiavel du développement historique : il oscille entre le déterminisme et la liberté, entre une conception mécaniste et une conception individualiste de l'histoire; il y voit, tantôt la succession nécessaire, avec retours périodiques, de formes politiques déterminées, tantôt l'œuvre d'individualités supérieures, libres, autonomes, conscientes, qui dépendent bien des circonstances extérieures, non pas en ce sens qu'elles seraient un produit du milieu (car ceci est une vue étrangère à Machiavel), mais en cet autre sens seulement que le milieu est favorable ou contraire au développement de leurs facultés. Contradiction entre le culte que Machiavel professe pour les grands hommes, les *surhommes*, dont il se propose très expressément de faire ressortir le rôle et de peindre le caractère, et l'incapacité où il semble être de pénétrer vraiment au fond de leur individualité. Sa psychologie est rudimentaire; faussée par l'abus même de ces raisonnements politiques qui sont l'occupation presque exclusive de son esprit. Il suppose toujours, alors même qu'il cherche à se tenir en garde contre ce postulat, que chacun fait comme lui, c'est-à-dire ana-

lyse et calcule les motifs de ses actes; il est conduit à exagérer la part du réfléchi et du volontaire, à réduire celle de l'impulsif et de l'inconscient; au lieu de saisir dans l'homme ce qu'il y a de plus concret, il en vient à imaginer une espèce d'*homo politicus*, qui obéirait toujours et partout aux mêmes mobiles. Contradiction encore entre le but que Machiavel assigne à la recherche historique et la méthode d'exposition qu'il emploie, ou, si l'on veut, entre ses préoccupations scientifiques et ses préoccupations didactiques. L'histoire, à ses yeux, n'a pas pour objet la satisfaction d'une simple curiosité; elle est l'école des politiques, auxquels elle enseigne l'art de prévoir. Mais la certitude de prévisions fondées sur les faits du passé suppose évidemment une exacte connaissance de ces faits; cependant, Machiavel n'hésite jamais à déformer les faits et les caractères, comme si, en rendant ainsi la leçon plus frappante, il ne la rendait pas beaucoup moins probante. Contradiction, enfin, entre quelques-unes de ses conclusions; par exemple entre son assertion que la multiplicité des États est préférable, comme beaucoup plus favorable à la production d'hommes supérieurs, et le rêve qu'il forme d'une unité italienne ou au moins d'une réunion des forces italiennes contre l'étranger.

E. JORDAN.

Annals of the emperor Charles V, by Francisco LÓPEZ DE GÓMARA, spanish text and english translation edited, with an introduction and notes by Roger Bigelow MERRIMAN, assistant professor of History in Harvard University. Oxford, at the Clarendon Press. In-8°, M DCCCXII, LV-302 pages. Prix : 12 sh. 6 d.

Francisco López de Gómara était déjà bien connu par deux de ses écrits : une histoire des premiers temps de la conquête des Indes occidentales et un récit de la prodigieuse aventure de Fernand Cortés, dont il devint le chapelain et le panégyriste. On connaissait encore de lui un ouvrage moins important, une chronique des Barberousse qui fut publiée vers le milieu du XIX^e siècle. Mais des *Annales* de Charles-Quint, on avait à peu près perdu la trace et la mémoire, et aucun des historiens récents de l'empereur n'avait eu la pensée d'y recourir. M. Merriman a eu cette pensée et nous devons lui en être reconnaissants, vu que le livre en question contient assez de données intéressantes ou curieuses pour justifier une édition et même une traduction annotée comme celle qu'il vient de nous donner.

Gómara fut un homme fort intelligent et un bon écrivain. Il eut des accointances avec beaucoup de notabilités de son temps qu'il sut faire parler, de telle sorte que, sans avoir été mêlé à aucune affaire politique importante, à aucun secret d'État, il recueillit cependant des informations de première main. Mais surtout Gómara possède le sens de la vie et du pittoresque; il excelle à peindre les traits saillants des

figures qui ont posé devant lui et se délecte visiblement des malices qu'il glisse dans ses portraits. Il écrit avec abandon et entrain, mais sobrement, sans cette prolixité si fatigante de tant d'autres de ses compatriotes; il aime le petit détail significatif, qu'il pare des grâces de son verbiage. Ces qualités apparaissent surtout dans ses deux livres qui traitent de l'Amérique et qu'il a particulièrement soignés; ailleurs, le décousu et de nombreuses négligences gâtent le plaisir qu'on prend à suivre sa narration. Les *Annales* en particulier dépassent la mesure du laisser aller admissible; mais avons-nous affaire ici à un ouvrage fini ou à un recueil de notes destiné à une refonte que l'auteur n'eût pas le temps ou la volonté de mettre à exécution? C'est une question que M. Merriman discute dans son introduction. Selon toutes les vraisemblances, Gómara aurait rédigé en une fois ses *Éphémérides*, — car ce nom désigne bien son ouvrage, d'autant plus que lui-même le nomme à deux reprises *estos años* (p. 173 et 182), — peu de temps après l'abdication de Charles-Quint, en 1557 ou 1558, ce qui n'exclut pas toutefois qu'il ait pu mettre à profit des notes prises antérieurement. En tout cas, il ne s'agit pas ici d'un journal écrit au fur et à mesure des événements: cela, Gómara n'aurait guère pu le faire qu'à partir de 1530 environ, puisqu'il naquit en 1511. Or, les *Annales* commencent en 1500 avec la naissance de Charles. De telles *Éphémérides*, nous possédons déjà un exemple dans l'historiographie espagnole de l'époque immédiatement antérieure, et M. Merriman a eu raison de rappeler, à propos de son auteur, les *Anales breves* de Lorenzo Galindez de Carvajal. Chez Gómara, les faits d'histoire intérieure et extérieure se rangent sous la rubrique de l'année dans un ordre qui n'est pas toujours strictement chronologique. On note même de temps à autre des erreurs d'année, preuve nouvelle qu'il a récapitulé au lieu d'écrire au jour le jour. Les mentions sont pour la plupart sèches et brèves, mais souvent aussi l'auteur ajoute un trait, une pointe qui relève la note annalistique. Parfois même, l'apparition de tel ou tel personnage, plus particulièrement connu de Gómara ou sur lequel le hasard l'a renseigné, lui suggère un portrait. L'écrivain alors se montre et prend plaisir à composer, à s'étendre, mais jamais avec excès: il cherche ses effets dans une savoureuse concision bien plutôt que dans la redondance. M. Merriman a cité des portraits fort réussis de souverains, de François I^{er}, de Henri VIII, celui aussi de Luther. D'autres, ceux des ministres Los Cobos et Granvelle, ou de soldats comme Juan de Urbina, Diego Garcia de Paredes, Antonio de Leiva, Fernando de Alarcon, se recommandent aussi par de réelles qualités de style. Une si bonne plume ne devait-elle pas avoir l'ambition plus haute de doter la littérature espagnole d'une vraie histoire de Charles-Quint? Si cette idée a germé dans l'esprit de Gómara, nous aurions alors à considérer les *Éphémérides* comme une sorte d'aide-mémoire, un travail préparatoire qu'aurait à un moment quelconque remplacé la rédaction définitive d'une narration suivie. Il est possible, et ceci conduit à s'en-

quérir des raisons qui semblent avoir poussé l'auteur à amasser des notes sur ces cinquante-sept années, quelque temps après avoir publié les deux parties de son histoire américaine. La grosse mésaventure qui arriva à ce dernier livre déterminait peut-être Gómara à trouver un moyen de regagner les bonnes grâces de Philippe II. Celui-ci, en effet, avait, l'an 1553, ordonné la saisie de l'ouvrage, « attendu », disait son ordonnance, « qu'il ne paraît pas convenable que ce livre soit lu ou vendu et que d'autres exemplaires en soient imprimés ». Une interdiction si brutale d'un livre, qui avait été le plus grand succès de librairie du moment et qu'on s'arrachait à l'étranger, semble n'avoir eu d'autre motif que la glorification, par Gómara, de Fernand Cortés au détriment du souverain et d'autres personnes intéressées aussi à diminuer l'illustre conquistador. Les conséquences de ce coup, qui atteignaient si directement l'historien dans sa fortune et même dans son honneur, il aurait, pense M. Merriman, voulu les conjurer en écrivant un autre livre, celui-là tout à la gloire de Charles-Quint. J'estime qu'il a eu encore un autre dessein. Si l'on tient compte de la place qu'occupent dans les *Annales* ou *Éphémérides* les passages concernant les historiographes officiels choisis par l'empereur pour narrer ses prouesses, Guevara, Sepúlveda, Ocampo, Busto, Mexía, Paez de Castro, on ne risque guère de se tromper en supposant que Gómara a aussi visé l'emploi de *chroniste* de l'empereur ou de son successeur immédiat. En recueillant donc des matériaux et en les classant chronologiquement, Gómara se mettait en mesure d'écrire l'histoire impériale le jour où, rentré en faveur, on lui en confierait le soin¹.

M. Merriman s'est employé à rechercher les principales sources de son auteur en ce qui concerne l'histoire nationale ou étrangère. L'enquête, conduite avec méthode, semble aussi complète que possible dans l'état actuel de nos connaissances. D'autre part, il a recherché aussi quels historiens ont utilisé l'œuvre inédite de Gómara, et il a trouvé, ce qui ne surprendra pas, que Sandoval s'est approprié de nombreux passages des *Annales*.

Deux manuscrits du XVII^e siècle, l'un appartenant à la Bibliothèque nationale de Madrid, l'autre au British Museum, remplacent aujourd'hui l'original de Gómara, qu'on doit supposer détruit ou perdu. Vu l'état déplorable du texte qu'ils nous livrent, il paraît nécessaire d'admettre que ni l'un ni l'autre n'ont été copiés directement sur le manuscrit de l'auteur : ils dérivent, semble-t-il, d'un intermédiaire commun déjà très fautif. Au surplus, la rédaction elle-même de Gómara qui, très

1. Il eût été à propos de rappeler ici que Gómara vint aux Pays-Bas l'an 1555 en solliciteur. Paez de Castro, dans des lettres à Zurita des mois d'avril, août et septembre de cette année, dit qu'il « lui inspire grande pitié » et craint qu'il n'obtienne pas grand'chose de l'empereur (Andrés de Uztarroz et Dormer, *Progresos de la historia en el reino de Aragon*, éd. de 1878, p. 551, 553, 554).

probablement, ne fut jamais mise au net, ne représentait sans doute qu'un brouillon surchargé d'additions ou de corrections et toujours susceptible de changements. Il en résulte que l'éditeur a dû réparer bien des altérations, surtout dans les noms propres de personnes et de lieux, redresser bien des passages inintelligibles aujourd'hui par suite d'omissions de mots, de mauvaises lectures des copistes ou d'autres accidents. En général, M. Merriman s'est heureusement tiré des difficultés que lui offrait un texte si maltraité, mais il n'a pas réussi toujours à apercevoir les fautes ni à y remédier en rétablissant la leçon primitive ou simplement en changeant la ponctuation. En revanche, la seule fois qu'il a d'autorité corrigé le texte de Gómara, sa correction, à mon sens, tombe à faux. Il s'agit (p. 19) de la libéralité excessive de Philippe le Beau qui ne savait rien refuser à personne et donnait au premier venu : « Era... liberal que nada savia negar y assi respondió a uno que le demandana cierto regimiento, diziendo que no le avia dado, *aunque selo avia pedido*, si me lo pidieron, yo lo di. » En français : « Il était libéral au point de ne rien savoir refuser, et c'est ainsi qu'il répondit au solliciteur de quelque charge municipale, qui se plaignait de ne l'avoir pas obtenue, *quoiqu'il lui en eût fait la demande* : si on me l'avait demandée, je l'aurais donnée. » Le sens est très clair : Philippe répond au solliciteur qu'il doit faire erreur, car, s'il s'était vraiment adressé à lui qui ne refusait rien, il aurait obtenu ce qu'il désirait. Corriger, comme le fait M. Merriman, *porque no selo avia pedido* détruit le sens du passage au lieu de l'améliorer.

En feuilletant le livre, j'ai noté quelques passages qui ont résisté aux tentatives d'interprétation de M. Merriman et qui s'éclairent, je crois, grâce à quelque petite correction. Dans l'année 1503, il est question (p. 12) d'un combat à « Groya », où Fernando de Andrada bat « Everardo de Abigniel ». Si l'on corrige *Gioja* et *Aubigny*, il semble évident qu'il s'agit du combat livré près de Seminara en Calabre et où Everard d'Aubigny fut en effet battu par Andrada (cf. Prescott, *History of the reign of Ferdinand and Isabelle*, 2^e partie, ch. XII). Le passage de l'an 1544 relatif à Paul Jove (p. 121), qui a fort embarrassé le traducteur et qu'il n'a pas rendu exactement, devient très intelligible si on le ponctue comme il convient : « En este año cerró su historia Paulo Jovio, que si fuera tant sincillo como curioso, avia escrito bien, y aun con todo esso es grande esturiador (historiador). De los errores, sin las malicias que de las cosas de nuestra tierra y hombres tiene, se puede hacer grande numero. » C'est-à-dire : « En cette année finit l'histoire de Paul Jove, qui aurait bien écrit, s'il avait su être aussi simple qu'il est recherché; mais malgré tout c'est un grand historien. Quant à ses erreurs, sans parler des malices qu'il décoche aux choses et aux gens de notre pays, on en ferait une jolie collection. » On sait combien les Espagnols en ont voulu à Jove de ses jugements à leur égard qu'ils jugeaient offensants.

Parfois, M. Merriman a cru trouver un sens à des passages du texte qui sont ou altérés ou mal ponctués et qui, par conséquent, nécessitent une correction. A propos de la mort d'Antonio de Leiva à Aix, Gómara nous dit : « Que porfió aquella entrada con no vanas razones, y porque le dixerón unos adevinos y astrologos que se avian (lire *avía*) de sepultar en San Dionis, mas fué en el de Milan y no en el de Paris. » M. Merriman traduit (p. 102) : « Antonio de Leyva dies in Aix in France, though he had objected to going there for cogent reasons, and because certain soothsayers had told him that he would be buried in the church of San Dionysius, though it turned out to be the one at Milan, and not the one in Paris. » Non, Antonio de Leiva n'objecta rien contre l'entrée de l'armée impériale en Provence, puisqu'il fut précisément l'instigateur de la campagne, « hecha por su cabeça », dit Sandoval. Il faut simplement, dans le passage ci-dessus, supprimer *no* devant *vanas*, en traduisant, bien entendu, *porfió* par *poussa à*, ou bien, en conservant *no*, lire *buenas* au lieu de *vanas*. — Dans le portrait de Los Cobos (p. 256, l. 269), il faut un point après *negocios*, et *estuvo muchos dias enfermo* se rattache au reste du paragraphe. — La mine de *Gual del Canal* dont il est parlé sous l'année 1556 n'a rien à voir avec *Gual al Cazar*, « a part of Potosí » : il s'agit de Guadalcanal, près Cazalla, dans la province de Séville. La découverte de cette mine a été racontée par Sepúlveda, *De Rebus gestis Caroli Quinti*, liv. XXX, § 18. — Qu'est-ce que le couvent de franciscaines des Gordillas (p. 143), où le provincial de Castille refusa de laisser entrer la marquise de Montemayor en 1549? Je suppose qu'il s'agit d'un couvent d'Avila, ainsi nommé d'un terrain clos aux environs de la ville où il fut fondé en 1502 (Carramolino, *Historia de Avila*, t. I, p. 536). Le nom de Gordillas n'a pas été relevé dans la table. Quant à la marquise de Montemayor, l'auteur a sans doute voulu désigner D^e Maria de Vega, femme de D. Juan de Silva y Ribera, deuxième marquis de Montemayor.

Voici encore quelques menues remarques : page 191, année 1516, ligne 17, lire *dandoles armas*. — P. 232, l. 16 de l'année 1536, lire *emprende* au lieu de *empeçe*. — P. 237, année 1541. L'agent espagnol de Francois I^{er} qui fut mis à mort sur le Pô avec Cesare Fregoso se nommait *Rincon* et non *Rinçon*. — P. 244, année 1545. Le neveu du cardinal Juan Tavera s'appelait non pas *Anaspardo*, ce qui n'est pas un nom, mais *Arias Pardo* (voy. *Bulletin hispanique*, t. IX, p. 88). — P. 261, année 1550, l. 18. Le nom de Pedro de Soto, confesseur de Charles, n'a pas été relevé à la table. — P. 264, année 1553, l. 16. La commanderie de l'ordre Saint-Jacques, dont D. Pedro de Toledo fut titulaire, se nomme *Azuaga* et non *Açuaya* (texte) ou *Azgaca* (traduction). — P. 265, l. 34. La femme de Rui Gomez était fille du comte de *Melito* (et non *Mileto*). — P. 269, l. 40, lire *y aun* au lieu de *y á una*. — P. 297 (à l'index), Saint-Denis est indiqué comme étant une église de Paris.

Rien de tout cela n'a d'importance, et ces quelques erreurs sont

largement compensées par une quantité de très bonnes rectifications, de notes et de références fort instructives. Tous les historiens qui s'occupent de l'histoire de Charles-Quint sauront beaucoup de gré à M. Merriman de leur avoir donné, en le rendant utilisable, cet ouvrage de Gómara où ils trouveront bien des faits curieux à glaner et même çà et là de précieuses informations.

A. MOREL-FATIO.

R. P. Alfred PONCELET. *Lettre inédite du P. Henri Samerius, S. J.* Louvain, 1912. In-8°, 57 pages. (Extrait des *Analectes*.)

Le P. Poncelet a fait une fort jolie trouvaille. La lettre écrite de Verdun, le 20 avril 1569, par le jésuite belge Samerius « à un supérieur appartenant vraisemblablement à une autre province », n'est pas autre chose que le prototype de toute la partie des *Acta tumultuum gallicanorum* (voy. *Rev. hist.*, t. CVIII et CIX) antérieure à la bataille de Moncontour. Le plagiaire (qui est en même temps un continuateur) a modifié à peine le texte qu'il avait sous les yeux, en y ajoutant quelques erreurs. M. Poncelet, qui ne savait pas que nous avions donné, dans notre tirage à part, le texte à peu près intégral des *Acta*, a utilisé, pour sa comparaison, l'un des exemplaires de la bibliothèque de Munich.

Il ressort de la publication du P. Poncelet que ce texte primitif, destiné à renseigner un confrère de l'auteur, n'était pas un pamphlet ayant pour objet de lutter en Allemagne contre la propagande protestante. Mais je ne vois pas que notre « échafaudage de conjectures » en soit ébranlé en ce qui concerne les *Acta* eux-mêmes. Assurément, « Samerius n'a pas écrit pour des seigneurs allemands ». Mais l'écrivain qui, plus tard, a utilisé la lettre de Samerius et y a cousu un morceau de sa composition (à moins qu'il n'ait ajouté un plagiat à un plagiat), celui-là s'adresse à des « viri magnifici », qui ne sont autres que les Allemands dont il implore la pitié dans ses dernières pages. Nous croyons donc, sur ce point, pouvoir maintenir entièrement nos conclusions.

Le P. Poncelet a bien voulu relever dans notre traduction quelques omissions, d'évidents lapsus et deux étourderies vraiment impardonnables. Nous devons en faire ici notre *mea culpa*. Il a corrigé une leçon, qui nous avait paru étrange, des *Acta* par une leçon bien meilleure de Samerius (*procis* pour *porcis*). Je lui ferai seulement remarquer qu'il y a là, dans les *Acta*, autre chose qu'une faute d'impression : le compilateur a certainement, dans sa précipitation, cru lire *porcis*, sans quoi il n'aurait pas remplacé cette phrase très simple : « libere se procis obtulerunt », par ce détail lubrique : « ultro se porcis violandas immiserunt ». — Il est difficile, même chez Samerius, de ne pas parler de sadisme à propos du miracle d'Orléans.

Quel est le continuateur-plagiaire des *Acta*? Le P. Poncelet ne croit « pas impossible qu'elle soit (cette seconde partie) l'œuvre du P. Auger », après quoi il ajoute que rien ne « permet de soupçonner que l'auteur de cette partie appartienne à la Compagnie de Jésus ». Je ferai cependant observer au P. Poncelet : 1° que toutes les mentions relatives à la Société, qui sont dans l'original, ont disparu de la copie, à l'exception d'une seule, ce qui semble bien indiquer un parti pris de masquer la source du récit; 2° que pour la seule mention conservée (et dont la conservation était indispensable pour conférer de l'autorité à la narration) on lui a fait subir un changement de forme qui s'explique quand on transforme une lettre missive en un écrit public; 3° que les éloges adressés fréquemment au P. Auger dans la lettre ont complètement disparu du texte imprimé. N'y a-t-il pas là un argument en faveur de notre conjecture? Pourquoi un compilateur, si ce n'est le P. Auger lui-même, aurait-il effacé systématiquement le nom d'un des plus illustres défenseurs de la cause catholique?

Dé même, la mention des Toulousains n'est pas significative en elle-même, puisqu'elle est dans le texte de Samerius. Mais le fait que le continuateur l'ait déplacée, qu'il ait été la cueillir dans le texte original pour la mettre dans sa conclusion, après les pages qui sont de son cru, ce déplacement n'a-t-il pas son importance?

Quoi qu'il en soit, remercions encore le P. Poncelet de sa publication. Il a contribué, lui aussi, à diminuer le nombre des sources vraiment originales de l'histoire du xvi^e siècle. Tous les écrivains de ce temps se copient sans vergogne; il est impossible d'étudier leurs œuvres sans les voir fondre peu à peu, comme un iceberg qui pénètre dans les mers chaudes.

H. HAUSER.

Vicomte de NOAILLES. Épisodes de la guerre de Trente ans. Le maréchal de Guébriant (1602-1643). Paris, Perrin et C^{ie}, 1913.

In-8°, ix-552 pages, avec portraits, gravures et cartes.

M. le vicomte de Noailles a déjà consacré deux monographies à la période française de la guerre de Trente ans, l'une sur le cardinal de La Valette, lieutenant général des armées du roi de 1635 à 1639, l'autre sur Bernard de Saxe-Weimar (1604-1639), et, dans cette dernière, il examine la question si importante de la réunion de l'Alsace à la France. Ces deux ouvrages attestent des qualités très sérieuses d'érudit, d'historien et d'écrivain; le présent volume, où nous retrouvons certains épisodes déjà traités dans les précédents, ne leur cède point en intérêt. M. de Noailles a consulté les sources imprimées, les mémoires de l'époque, la *Gazette*, le *Mercure de France*; il s'est servi des documents de nos archives publiques, ministère des Affaires étrangères, fonds français et Cinq cents Colbert à la Bibliothèque

naionale, fonds de Chantilly; mais surtout se sont ouvertes pour lui les riches archives privées du comte de Guébriant, un petit-neveu du maréchal, et celles de M. de Rotrou; — Pierre de Rotrou de Saudreville était commissaire de l'armée d'Allemagne et secrétaire de Guébriant : ce sont ces documents inédits que M. de Noailles a surtout mis en œuvre. Il n'ignore point les travaux allemands; il connaît la grande publication de Gonzenbach, *Der General Hans Ludwig von Erlach* (4 vol. in-8°); pourtant, il aurait pu tirer parti de quelques publications locales alsaciennes, comme les matériaux de Mossmann, pour servir à l'histoire de la guerre de Trente ans, ou même les deux beaux volumes de Reuss : *l'Alsace au XVII^e siècle*. Le récit du vicomte de Noailles est bien conduit. Il suit, comme il le fallait, l'ordre chronologique; après un premier chapitre consacré à la famille et à la jeunesse de Guébriant (le futur maréchal, Jean-Baptiste Budes du Hirel, naquit le 2 février 1602 au château du Plessis-Budes, en Bretagne), il nous le montre achetant, en 1632, une compagnie de gardes-françaises; puis il l'accompagne depuis 1635 à toutes les campagnes où l'officier gagna ses grades, jusqu'au plus élevé : en Picardie, où Guébriant sauve en 1635 la place de Guise au moment où les Impériaux prennent Corbie; en Valteline, où, en 1637, il est sous les ordres du duc de Rohan; autour de la place forte de Brisach, où, en 1638, il seconde les efforts de Bernard de Saxe-Weimar et où, après le duc de Longueville, il obtient le commandement de l'armée du roi en Allemagne. C'est avec cette armée que Guébriant gagna, le 19 juin 1641, la bataille de Wolfenbüttel, le 17 avril 1642 celle de Kempen, qui lui valut le bâton de maréchal, — de ces deux combats M. de Noailles fait un récit très animé; — mais, au début du règne de Louis XIV, alors que Guébriant cherchait à donner un pendant à la journée de Rocroy et qu'il assiégeait la place de Rottweil, un boulet lui emporta le bras droit le 17 novembre 1643 et, quelques jours après, il mourait de sa blessure. Le corps, ramené en France, fut enterré en grande pompe aux Invalides. Là ne s'arrête pas le récit de M. de Noailles. Le maréchal de Guébriant, très modeste, était tout occupé de ses devoirs militaires et n'allait jamais en cour; mais sa femme, fort ambitieuse, fit des démarches nombreuses pour procurer à l'armée d'Allemagne des renforts et des subsides; et, après la mort de son mari, la cour se servit d'elle. Elle fut chargée en 1665 de mener au roi de Pologne Wladislas IV sa fiancée, Marie de Gonzague, et devint ainsi comme un ambassadeur extraordinaire; de 1651 à 1653, elle fut mêlée à la curieuse comédie politique qui se joua autour de Brisach, d'où elle évinça pour un instant le gouverneur, M. de Charlevoix, mais où finalement elle échoua, le comte d'Harcourt restant maître de la place. M. de Noailles raconte ces deux épisodes; mais il est regrettable que pour le second il n'ait pas connu le livre d'Alfred Pribram sur Lisola. En passant, l'auteur nous dépeint une série de généraux mêlés à cette

guerre, donnant d'eux de courtes et substantielles biographies : Rosen, Banner, Torstenson, Rantza, etc. Son ouvrage est très estimable.

Ch. PFISTER.

Hisho SAITO. *Geschichte Japans*. Berlin, F. Dümmler, 1912.
In-8°, x-262 pages.

Cette histoire du Japon, écrite par le professeur Saito avec la collaboration du docteur Otto Becker, est, sous une forme dense, claire et objective, une des meilleures études d'ensemble que les Japonais aient consacrées à l'histoire de leur pays. Quoique l'auteur se borne à peu près exclusivement à l'histoire politique, sa matière était vaste, puisque le récit s'étend des origines lointaines de l'État japonais jusqu'à l'année 1910. Mais il ne s'est pas laissé déborder par son sujet et l'a condensé en une série de chapitres délimités avec justesse et netteté.

M. Saito a su éviter les deux défauts essentiels que présentent les histoires du Japon, surtout quand elles sont écrites par des Japonais : la timidité dans la critique des sources et les préoccupations de prosélytisme patriotique. Les sources sont indiquées (p. 1 et suiv.), critiquées (par exemple p. 20, à propos de l'impératrice Jingu-Tenno), et certaines affirmations de l'histoire officielle sont ramenées au rang de simples légendes (par exemple p. 10, à propos des ancêtres de la famille impériale, et p. 1, à propos de la qualité d'autochtones que s'attribuent bénévolement les Japonais). On souhaiterait que l'enseignement historique distribué dans les écoles nippones s'inspirât de pareils scrupules. M. Saito a su également faire le départ entre ses sentiments de patriote et ses devoirs d'historien ; l'exposé des rapports diplomatiques et militaires du Japon moderne avec l'étranger n'a rien de tendancieux. Le récit est sobre, parfois même un peu sec. C'est ainsi que l'ouvrage se termine brusquement par un bref récit de l'annexion de la Corée. Au moment de conclure, l'auteur tourne court. On chercherait vainement dans ce livre un effort de synthèse et de généralisation ; on y rencontrera plus de faits que d'idées.

Mais, tel qu'il est, ce livre est un ouvrage de vulgarisation d'une solide tenue et qu'on peut consulter avec sécurité. La lecture en est égayée par des gravures et facilitée par un index.

H. LABROUE.

K. RATHGEN. *Die Japaner in der Weltwirtschaft*. Leipzig, Teubner, 1911. In-8°, VIII-146 pages.

Les lecteurs d'Occident, comme ceux du Japon, ont été tellement abreuvés de publications creuses ou tendancieuses sur les choses du

Japon moderne qu'on ne saurait trop exprimer sa satisfaction du récent ouvrage de M. Rathgen. En moins de 150 pages, substantielles et nettes, l'auteur nous donne l'essentiel de ce qu'on peut déjà appeler l'impérialisme japonais, du moins sous sa forme économique, car il n'étudie de cet impérialisme ni son aspect démographique, ni ses ressources militaires et n'en dresse qu'à grands traits le bilan colonial.

Le rôle de l'argent et du crédit (p. 31 à 45) et les vicissitudes des finances japonaises, depuis la Restauration jusqu'à nos jours (p. 45 à 77), forment deux chapitres à peu près définitifs, que liront avec un égal intérêt historiens, économistes et financiers. L'étude des tarifs douaniers, l'essor du commerce japonais, la concurrence industrielle que fait le Japon aux autres pays, l'expansion de l'influence nippone dans le Pacifique constituent les derniers chapitres de ce livre, vrai manuel du Japon économique contemporain. De nombreuses statistiques fiscales et commerciales accompagnent ou suivent cet exposé. Chaque chapitre est précédé d'une judicieuse bibliographie.

Voilà un ouvrage petit par le volume, mais bourré de faits et fécond en aperçus ingénieux, un peu trop ingénieux quelquefois, par exemple quand l'auteur s'attache à démontrer que l'industrie européenne a un intérêt capital au développement industriel du Japon (p. 109).

H. LABROUE.

A. CLARY et P. BODIN. **Histoire de Lesparre**. Bordeaux, impr. Pech, [Féret, éditeur], 1912. In-8°, xvi-479 pages. Prix : 5 fr.

MM. Clary, secrétaire de mairie, et Bodin, ancien instituteur à Lesparre, ont associé leurs recherches pour produire ce gros volume. Il comprend deux parties : la première (p. 1-192) se rapporte à l'histoire ancienne et moderne ; la deuxième (p. 195-457) à la Révolution et à l'époque contemporaine ; un bref appendice contenant huit maigres notes et documents, puis une table des matières terminent le volume.

De la seconde partie seule on peut tirer quelque profit ; mais Lesparre n'a jamais joué le moindre rôle historique depuis 1789, aussi les faits recueillis par les auteurs ne présentent-ils d'intérêt que pour les gens du pays. Au moyen âge, la seigneurie ou « sirie » de Lesparre a occupé une assez grande place dans l'histoire féodale du Bordelais et il n'est pas inutile de savoir exactement quelles ont été ses destinées. Dans le présent ouvrage, on paraît avoir eu l'intention d'en retracer l'histoire religieuse, féodale et communale. Ce but, disons-le tout de suite, a été manqué complètement. Quand ils touchent aux questions d'origines, qu'un historien véritable n'aborde qu'avec la plus grande circonspection, les auteurs n'éprouvent aucun embarras. Ils se livrent aux fantaisies étymologiques les plus effarantes (p. 3, 33, 41) ; la géographie primitive du Médoc n'a pour eux point de secrets et ils ne

paraissent pas se douter que la thèse de M. Buffault sur les modifications du littoral maritime aux temps historiques n'est guère qu'un roman. Ils ne sont pas éloignés de croire que le christianisme fit son apparition dans le pays dès la première moitié du 1^{er} siècle, du moins s'il faut en croire « quelques documents retrouvés dans les archives historiques du département de la Gironde¹. » Ils résument l'histoire du Médoc au temps des Romains, puis des invasions barbares et sarrazines, comme s'ils en savaient quelque chose; et c'est seulement à la page 56 qu'on arrive à la seigneurie de Lesparre, qui est mentionnée pour la première fois dans un document de 1100. Je ne crois pas que là ils aient rien ajouté aux indications fournies par Rabanis et cependant, depuis Rabanis, on a travaillé. Sans doute, les documents nouveaux sont en petit nombre; mais d'autant plus fallait-il les noter et les analyser avec soin. Le chapitre XI a pour titre : « Coup d'œil d'ensemble sur l'histoire du peuple »; on y parle de la condition des personnes d'après G. Ducoudray. Quant à la ville de Lesparre, on nous dit d'abord qu'elle reçut les *Établissements de Rouen* (p. 184), puis qu'en 1265 Cénébran III affranchit les habitants « de l'état de questalité ou de mainmorte » avec défense de se constituer en communauté ni de former une commune (p. 196); enfin que Lesparre, « cœur et cerveau de la péninsule médocaine », n'eut « jamais son autonomie » (p. 197). Par contre, les coutumes réformées en 1318 sont passées sous silence, bien qu'elles soient un document capital pour l'histoire économique et sociale de la ville. Notons enfin que, dans ce livre, il n'y a pas une note, pas d'index, que M. Buffault et Ducoudray sont les seuls auteurs dont les livres soient mentionnés, que nulle part les sources ne sont indiquées avec précision, qu'on a quelque peine à deviner que les auteurs ont utilisé des documents publiés dans les *Archives historiques de la Gironde*. Il est douloureux d'avoir à constater que, dans une région pourtant éclairée, à proximité d'une ville, d'archives, d'une bibliothèque et d'une Université comme celles de Bordeaux, on puisse offrir au public, aujourd'hui encore, un livre qu'on aurait trouvé insuffisant, du moins pour la partie qui nous occupe, il y a cinquante ans.

Ch. BÉMONT.

Lucien LAMBEAU. *Vaugirard*. Paris, Ernest Leroux. Gr. in-8°, 538 pages.

Ce livre fait partie d'une série qui comprendra onze volumes. Le premier, intitulé *Bercy*, par M. Lambeau, a été analysé dans cette *Revue* (t. CVI, p. 194). Le second, par le même auteur, n'est pas

1. Allusion à la « Chronique de Bazas », document sans valeur publ. dans les *Arch. hist. de la Gironde*, t. XV.

d'avantage un ouvrage d'érudition, mais seulement de vulgarisation. Il répond au but que le Conseil général s'est proposé en confiant à l'archiviste du Conseil municipal le complément des soixante-dix-sept brochures de F. Bournon.

D'une lecture facile et agréable, bien qu'écrite dans un français qui n'est pas toujours irréprochable, l'histoire de Vaugirard, avec ses vingt-deux moulins, ses quinze communautés religieuses et ses quatre cimetières, sera fort appréciée des nombreux Parisiens qui, sans M. Lambeau, l'ignoraient. C'est le résumé de recherches poursuivies dans les collections publiques par un historien officiel, et c'est là tout ce qu'on en pouvait attendre. Les ouvrages sur commande sont souvent faits trop vite; c'est le cas pour le présent volume. Si l'impression en est soignée et si l'illustration, plutôt luxueuse, ne laisse rien à désirer, on regrette de constater dans l'exposé de graves lacunes. Sans être trop exigeant, et sans dédaigner les renseignements plutôt copieux fournis sur les maisons religieuses, nous eussions préféré que l'auteur nous donnât plus de détails sur l'histoire générale de Vaugirard, particulièrement à l'époque des guerres de religion et de la Ligue. C'est justement alors que Vaugirard joue un rôle important dans l'histoire parisienne, par exemple en 1562-1589; c'est aussi le moins connu, bien que les chroniques et les mémoires du temps, examinés de près, contiennent d'utiles détails qu'il ne fallait pas négliger. Outre les faits de guerre, l'auteur ne pouvait-il pas nous rappeler le fameux duel qui eut lieu, le 8 mars 1586, sur le chemin d'entre Montrouge et Vaugirard, et qui mit aux prises les seigneurs de La Vauguyon le jeune, d'Estissac et de La Bastie, d'un côté, le baron de Biron, de Génissac et le vicomte d'Auchie, de l'autre? Le motif de la querelle était futile, mais le résultat fut la mort de La Vauguyon, d'Estissac et de La Bastie, tués sur place. Les autres se retirèrent peu blessés.

Malgré ces défauts, le succès d'un pareil ouvrage est assuré d'avance et il est probable qu'une seconde édition sera nécessaire; l'auteur nous permettra de lui signaler quelques erreurs qu'il pourra corriger dans le nouveau tirage : p. 6, Pierre de *Samuseau*, lire : Pierre de Samois; — p. 8, *Rauf* de Clermont, lire : Raoul de Clermont. Dans la note, il faut un point après *salut* et une grande capitale à N(ous); — p. 10, Simon de Clermont n'est pas seigneur d'*Albi*, mais d'Ailly (Somme) et Raoul de Clermont assista évidemment à la bataille de Courtrai, puisqu'il y fut tué. Nous connaissons Robert de Dreux, mais non de Beu, bien que ce nom de lieu se trouve mentionné dans le P. Anselme. Robert était en effet seigneur de Beu, Montdoubleau et Néelle-en-Tardenois.

Le nom d'hôtel, à l'époque ancienne, n'indique pas une maison confortable; on lit dans des documents contemporains : ostel d'une pauvre. Le domaine de Pierre Guiart touche à celui de l'abbaye de Sainte-Geneviève, en 1454, mais n'en fait pas partie; il paie trois livres de rente quand celui de l'abbaye, en 1502, paie vingt livres

tournois : donc pas de confusion possible ; — p. 12, *Guille*, lire : Guillaume. En 1522, la propriété mesure 36 arpents ; en 1667, elle comprend 123 arpents ; — p. 16, une *quette* n'est pas un donjon, c'est un simple moulin à tour, voir p. 27 ; — p. 21, Waterloo n'a pas eu lieu en 1814, mais en 1815 ; — p. 26, Guillaume de *Villeflain* est G. de Viroflay ; — p. 85, Simon de Bucy n'est pas conseiller d'État, titre qui ne doit pas remonter plus haut que Richelieu, sauf erreur ; il est conseiller du roi ; il avait deux maisons, à Vaugirard et à Issy, qui furent brûlées par les partisans d'Étienne Marcel ; — les noms cités, p. 86, ne sont pas ceux des *premiers* habitants de Vaugirard ; — p. 87, la femme de Simon de Bucy se nomme Nicole et non Nièvre (p. 453) ; p. 158, Pardaillan et Gondrin sont le même personnage ; p. 250, rien n'autorise à voir dans Barbedor le Boccador. Enfin, c'est à la salle Ragache que, à la fin de l'Empire, Gambetta prononça le fameux discours dont on peut lire un passage sur le monument de la place du Carrousel.

Quand, en outre, nous aurons relevé que M. Lambeau estropie des noms bien connus, tels que celui de l'abbé Lebeuf, qu'il laisse imprimer *Lebœuf*, de Javel (*Javel*), de Trudon (*Terudon*), de Paulin Paris (*Paulain P.*), de Chalcédoine (*Calcédoine*), de Caussin de Perceval (*Cossin de P.*), de Cadart (*Cadort*), de Monmerqué (*Monmarqué*), nous serons fondé à dire que le livre a été fait et surtout corrigé trop vite. Enfin, des phrases telles que « à part que Saint-Sulpice » doivent être signalées comme échantillon du français parlé à Vaugirard, non pas à Paris.

C. PITON.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

— M. G. CLARKE. *Sidelights on teutonic history during the migration period; being studies from Beowulf and other old english poems* (Cambridge, University Press, 1911, in-16, xiv-283 p.; *Girton college studies*, fasc. 3; prix : 3 s.). — On s'est souvent demandé quel parti on pouvait tirer pour l'histoire de la Grande-Bretagne au temps des invasions anglo-saxonnes (v^e siècle) des anciens poèmes épiques qui y furent composés au vii^e siècle (*Beowulf*, *Widsith*, *Finn*, *Waldere*, *Deor*). M. Clarke a repris l'examen de la question. Non seulement il est frappé de l'accord qui existe entre ces poèmes et les légendes scandinaves et germaniques, mais il croit qu'il y a de part et d'autre un fond historique solide et qu'on peut, à l'aide de ces textes, se faire une idée approximative de ce qu'étaient les envahisseurs. Nous laisserons à de plus compétents le soin de juger cet essai; nous nous contenterons de faire remarquer que, pour contrôler la véracité des récits épiques, il faut disposer de documents historiques vraiment sûrs, tout à fait indépendants des récits épiques eux-mêmes, et que tel n'est pas toujours le cas pour les documents auxquels M. Clarke a été obligé de faire appel. L. H.

— J. LOTH. *Contributions à l'étude des romans de la Table ronde* (Paris, H. Champion, 1912, in-8°, 427 p. et 1 carte; prix : 3 fr.). — Dans cette brochure, M. Loth a réuni sept articles parus récemment dans la *Revue celtique*. Il suffira d'en transcrire les titres pour en indiquer l'intérêt : 1° Le drame moral de Tristan et Iseut est-il d'origine celtique? 2° Le bouclier de Tristan. 3° Les noms de Tristan et Iseut. 4° Remarques diverses aux Mabinogion. 5° Morgan Tut. 6° Le Cornwall et le Roman de Tristan. 7° Fragment d'un poème sur Tristan dans le Livre noir de Carmarthen. M. Loth tient pour l'origine celtique de la légende qui sert de thème au Roman de Tristan et pour l'élaboration de cette légende en Grande-Bretagne, au pays de Cornouailles. Les considérations d'ordre historique et philologique sur lesquelles il appuie sa démonstration méritent de retenir l'attention des historiens. L. H.

— Alfred-Leonhard FEDER, S. J. I : *Studien zu Hilarius von Poitiers*; II : *Bischofsnamen und Bischofssitze bei Hilarius*. *Kritische Untersuchungen zur kirchlichen Prosopographie und*

Topographie des 4. Jahrhunderts (Wien, A. Hölder, 1911, in-8°, 134 p.; *Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien, Philosophisch-historische Klasse*, t. 166, fasc. 5). — Le P. Feder, qui prépare pour le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum* de Vienne une édition des *Fragmenta historica* de saint Hilaire, prélude à ce travail par une série d'études critiques du plus haut intérêt. Une première étude, parue en 1910, avait pour objet de déterminer la date de composition et les rapports des divers fragments attribués à l'évêque de Poitiers. Ici, le P. Feder examine plus particulièrement la liste des évêques d'Occident et d'Orient présents au concile de Sardique (343-344) telle qu'elle se trouve dans les *Collectanea antiariana Parisina* de saint Hilaire; il n'en donne pas seulement un texte établi soigneusement d'après tous les manuscrits, mais il la rapproche des autres textes connus et tire de ces rapprochements des remarques fort importantes pour la géographie et la « prosopographie » ecclésiastiques du IV^e siècle.

L. H.

— Ernest BREHAUT. *An encyclopedist of the dark ages. Isidore of Seville* (New-York, Columbia University et Longmans, Green et C^{ie}, 1912, in-8°, 274 p.; *Studies in History, Economics and public Law*, t. XLVIII, fasc. 1). — Ce n'est point là un livre d'érudition. M. Brehaut n'a pas d'autre prétention que de faire connaître par une analyse et la traduction de quelques passages l'encyclopédie composée par l'évêque de Séville, au début du VII^e siècle, sous le titre d'*Etymologiae*. Il analyse spécialement les parties de cette encyclopédie relatives à la grammaire, à la rhétorique, à la dialectique, aux sciences mathématiques (dont la musique), à la médecine, au droit, à la chronologie, à la théologie, à la constitution de la terre et à ses habitants. Dans les premières pages de son livre, M. Brehaut retrace à grands traits la vie d'Isidore, marque brièvement la place qu'il occupe parmi les savants de l'époque, résume enfin ses principales idées sur le système du monde et sur l'éducation.

L. H.

— Rudolf LÜTTICH. *Ungarnzüge in Europa im 10. Jahrhundert* (Berlin, Ebering, 1910, in-8°, 174 p.; *Historische Studien*, fasc. 84; prix : 4 m. 50). — Bon résumé, écrit pièces en mains, de l'histoire des invasions hongroises en Europe au X^e siècle. M. Lüttich ne s'est pas livré à un travail critique très approfondi; mais il semble avoir consciencieusement analysé les textes. Deux chapitres préliminaires sur les mœurs des Hongrois et leurs antécédents; un chapitre sur leurs courses à travers l'Allemagne et la France de 900 à 954; un autre sur la Bavière au temps de leurs invasions; deux chapitres sur leurs dévastations en Italie et dans l'empire byzantin; enfin, une étude sur la bataille du Lech, en 955, et sur ses suites : telle est la composition de ce livre qui servira utilement de guide aux historiens désireux de pousser plus avant l'examen des questions effleurées par M. Lüttich.

L. H.

— Georg ALTUNIAN. *Die Mongolen und ihre Eroberungen in kaukasischen und kleinasiatischen Ländern im XIII. Jahrhundert* (Berlin, Ebering, 1911, in-8°, 117 p.; *Historische Studien*, fasc. 91; prix : 3 m. 20). — Cette étude est divisée en deux parties : 1° les invasions mongoles du XIII^e siècle dans le Caucase et en Asie Mineure; 2° les Mongols, leurs mœurs, leur religion, leur armée et leur tactique, leur politique en pays conquis, — le tout d'après les chroniqueurs arméniens. Ceux-ci ne sont pas toujours d'accord; mais M. Altunian n'a pas pris à tâche de discuter leurs assertions: il a surtout voulu nous faire connaître les jugements, très favorables parfois, qu'ils ont portés sur les envahisseurs, et à ce titre son mémoire est intéressant. En appendice, quelques notes, qui sont les bienvenues, sur ceux de ces chroniqueurs dont M. Altunian a utilisé les œuvres.

L. H.

— *Guerre russo-japonaise*. Historique rédigé à l'État-major général de l'armée russe. T. II, 2^e partie : *Bataille de Wafangkeou et opérations jusqu'à la bataille de Tachitchao* (Paris, Chapelot, 1912, in-8°, 2 vol., 490 et 247 p.). — La première partie du tome II se terminait par le récit des événements jusqu'au début de l'offensive prise vers le sud pour secourir Port-Arthur. L'État-major de l'armée française publie aujourd'hui la traduction de la deuxième partie du tome II qui comprend elle-même deux volumes.

Dans le premier volume, l'historique retrace les événements qui se produisirent par suite de l'offensive prise par les Japonais avant que le 1^{er} corps sibérien fût près de marcher au secours de Port-Arthur. Cette offensive amena le général Stackelberg à attirer l'adversaire vers Wafangkeou « où, sur une position choisie, il offrirait une vigoureuse résistance avec passage à la contre-attaque au moment favorable ». Ce qui est frappant dans l'ensemble de cette position de Wafangkeou, c'est l'inachèvement de l'organisation défensive; en outre, les deux flancs n'étaient pas appuyés et le terrain permettait à l'ennemi de les tourner à l'abri des vues. Aussi le 1^{er} corps sibérien ne put-il tenir et le général Stackelberg dut battre en retraite; heureusement pour les Russes, il n'y eut pas de poursuite.

Le deuxième volume retrace les événements sur le théâtre de la guerre jusqu'au combat de Tachitchao exclusivement. Tous les combats qui furent livrés dans cette période aboutirent à des échecs qui eurent pour causes principales le commandement inhabile de certains chefs, l'antipathie contre toute opération active dans cette période de la campagne, enfin l'insuffisance absolue des reconnaissances avant les opérations.

A. D.

— *Catalogue de la bibliothèque de l'Institut Nobel norvégien* (Kristiania, 1912, vol. in-4°, 232 p.). — L'Institut Nobel norvégien a créé une bibliothèque où il recueille les ouvrages suivants : 1° ceux qui se rapportent au mouvement de la paix; 2° les ouvrages de droit

international public; 3^e ceux sur l'histoire politique et diplomatique depuis 1789; 4^e ceux sur la sociologie. Il se propose de publier le catalogue des livres en quatre volumes correspondant aux quatre sections. Le tome I que nous signalons contient la liste des ouvrages relatifs à la première section, « la littérature pacifiste », parus dans tous les pays avant le 1^{er} avril 1912. Le catalogue est fait avec soin et édité avec luxe.

C. PF.

HISTOIRE DE FRANCE.

— Cecil HEADLAM, M. A. *France* (Londres, Adam et Charles Black, 1913, in-8°, 408 p., nombreuses illustrations, dans la collection *The making of the nations*). — Court résumé de l'histoire de France depuis les origines jusqu'au traité de Francfort de 1871. L'auteur parle de notre pays avec sympathie. Le récit est en général exact et bien conduit; pourtant, il faut éviter des phrases de ce genre : « Il n'est pas évident que les Capétiens descendaient d'un boucher de Paris. » Le traité de 1259 doit être nommé le traité de Paris, non pas le traité d'Abbeville. L'illustration est bien choisie et le volume imprimé avec goût.

C. PF.

— Abbé P. BEDIN. *Saint Bertrand, évêque de Comminges, 1040-1123* (Toulouse, Privat, 1912, in-16, 443 p. et 1 pl.). — Encore un titre trompeur. On ouvre ce livre en pensant qu'il traite d'histoire : on est tout surpris d'y trouver un panégyrique et un sermon, où sont bien malmenés les « historiens sans conscience et sans érudition » qui n'ont pas au même degré que M. l'abbé Bedin le culte non seulement de son saint patron, mais de tout cet « admirable moyen âge avec ses mœurs et ses institutions tant décriées ».

L. H.

— *Henri IV raconté par lui-même*. Choix de lettres et de harangues publiées avec une introduction par J. NOUAILLAC (Paris, Alphonse Picard et fils, 1913, in-12, 391 p.). — M. Nouillac a fait un choix parmi les lettres du roi, si imparfaitement publiées par Berger de Xivrey, et ce choix est fort judicieux. Il n'a pris que des lettres authentiques, puis des lettres qui nous renseignent sur le caractère du roi, sur la nature de son génie. Il les divise en trois périodes : les débuts et le roi de Navarre (1566-1589); le roi de France à la conquête de son royaume (1589-1598); le roi de France et la restauration du royaume (1599-1610). M. Nouillac a reproduit les missives où le Béarnais raconte ses campagnes, où il parle des affaires de l'État, et il a joint aux lettres quelques harangues, par exemple celle que le roi tint le 4 novembre 1596 à l'Assemblée de notables (d'après l'original autographe conservé dans le fonds Dupuy), ou encore celle aux députés de Toulouse, le 3 novembre 1598, touchant la vérification de l'édit de Nantes. Mais il a choisi surtout des lettres adressées par le roi à ses amis pour leur adresser quelque délicate flatterie, les inviter au combat ou panser quelque blessure d'amour-propre, ou enfin

celles d'amour à ses maîtresses : M^{me} de Gramont (la belle Corisande), Gabrielle d'Estrées, M^{lle} d'Entragues, Charlotte de Montmorency. Ces dernières sont vraiment charmantes de bonhomie, d'entrain et de passion vraie. M. Nouaillac donne en note, de façon discrète, les renseignements indispensables. Il a fait précéder sa publication d'une introduction où au Henri IV de la légende il oppose le Henri IV véritable, l'homme de guerre qui paie avec vaillance de sa personne, l'homme d'État qui se met tout entier au service de son pays et l'homme privé très bon, très franc et très loyal. C. PF.

— J. NOUAILLAC. *La jeunesse du cardinal du Perron. Un opuscule littéraire inédit* (Caen, H. Delesques, 1912, in-8°, 39 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen*). — L'opuscule est une dissertation sur l'amour de soi. Quelques détails sur du Perron. H. HR.

— René FAGE. *Étienne Baluze et le Tartuffe* (Tulle, impr. du *Corrézien républicain*, 1912, in-8°, 23 p.). — Pourquoi Louis XIV a-t-il donné l'autorisation de représenter le *Tartuffe* après avoir hésité pendant cinq ans et malgré la sentence d'excommunication fulminée par l'archevêque de Paris? D'abord, parce qu'après avoir signé la « paix de l'Église » en 1668, il pensa que l'Église lui serait indulgente, même s'il devait l'affliger plus tard par les écarts de sa conduite, et surtout parce que Baluze, sans doute à la demande de Colbert, montra au roi que l'interdiction formulée par l'archevêque de Paris n'était pas inattaquable au point de vue canonique. Le roi put donc faire taire les scrupules de sa conscience, et, comme il était en délicatesse avec la morale à cause des scandales de sa vie privée, il autorisa un spectacle qui devait tourner à la confusion des dévôts. M. Fage publie en appendice l'Ordonnance de l'archevêque de Paris et la Consultation de Baluze. Ch. B.

— BOSSUET. *Correspondance*, t. VI, oct. 1693-déc. 1694 (Paris, Hachette, 1912, in-8°, 579 p. *Les Grands écrivains de la France*). — Le nouveau volume de MM. Ch. Urbain et E. Levesque contient la suite de la correspondance avec Leibniz, une lettre dédaigneuse sur Richard Simon, « le plus mince théologien qui soit au monde », les premières lettres de Fénelon sur le quietisme et des lettres de et sur M^{me} Guyon. Cette terrible femme essaie de renouveler, avec l'aigle de Meaux, l'audacieuse entreprise qui lui avait réussi avec le P. de La Combe, puis avec Fénelon : de dirigée, elle se fait directrice. Il faut voir avec quelle hauteur le prélat lui répond (p. 162) : « Je suis très reconnaissant de la charité que vous avez pour mon âme... » — On trouvera également ici la lettre au P. Caffaro, première ébauche des *Maximes et réflexions sur la comédie*. — Une bizarre méprise (p. 285, n. 113) a fait attribuer à M^{me} de Sablé une pensée de Pascal, citée p. 266, n. 32. H. HR.

— Comte DE GIRARDIN. *Iconographie de Jean-Jacques Rousseau*.

Portraits, scènes, habitations, souvenirs (Paris, Eggimann, s. d., [1908], in-8°, xvi-344 p., 16 pl.). — Id. *Iconographie des œuvres de Jean-Jacques Rousseau pour faire suite à l'iconographie de Jean-Jacques Rousseau, suivie d'un addendum à cette iconographie* (Id., s. d., [1910], in-8°, xii-263 p., 12 pl.). — L'iconographie du philosophe de Genève donne bien la mesure de sa gloire, et c'est une lourde tâche qu'a assumée le comte de Girardin en entreprenant d'en dresser le catalogue. Ce faisant, il est d'ailleurs resté fidèle à une tradition familiale : n'est-ce point son aïeul qui, dans la nuit du 2 au 3 juillet 1778, fit prendre par Houdon le masque en plâtre de J.-J. Rousseau dont la mort n'avait pas encore déformé les traits ? On ne peut que signaler ici ces deux volumes consacrés l'un à l'iconographie de l'auteur, l'autre à celle de l'œuvre. Cet inventaire formidable, où d'excellentes tables permettent de se reconnaître, comprend jusqu'aux reproductions parues dans la *Lecture pour tous*. A côté des célèbres portraits de Rousseau par Latour et par Houdon¹, — qui déclarait que la ressemblance du philosophe était sa propriété, puisqu'il était le seul à l'avoir fait, selon l'opinion publique, parfaitement ressemblant, — les historiens de l'art seront heureux de trouver ici la reproduction de nombreuses peintures inédites représentant des vues charmantes d'Ermenonville. M. de Girardin attribue, après Montaiglon, à Houdon la maquette représentant Rousseau observant les premiers pas de l'enfance : il semble bien qu'elle soit l'œuvre de Moitte. — Et voici que cet ouvrage consciencieux n'est déjà plus au courant puisque n'y figure pas le dernier, et sans doute le plus beau, des monuments élevés à la gloire de Rousseau, celui de Bartholomé.

R. M.

— Hippolyte BUFFENOIR. *Les portraits de Robespierre*. Étude iconographique et historique : souvenirs, documents, témoignages (Paris, Leroux, 1910, gr. in-8°, viii-222 p., avec 72 pl. hors texte). — Les procédés de reproduction ont fait de tels progrès dans ces derniers temps, qu'il est permis d'espérer la création d'une forme nouvelle de la critique historique. Jusqu'à présent, les collectionneurs seuls pouvaient, à grand labeur et souvent à grands frais, réunir les estampes et les portraits : leur collection faite, ils se tenaient pour satisfaits. Maintenant, les historiens vont avoir à leur disposition des séries abondantes de documents figurés, reproduits avec exactitude, qu'ils rapprocheront en d'utiles comparaisons et dont ils tireront, s'ils savent s'en servir, bien des renseignements précieux et parfois inattendus. Dans une première partie, M. Buffenoir décrit un par un, avec toute la précision désirable, les portraits de Robespierre, connus ou inconnus, authentiques ou douteux, peints, sculptés ou gravés, anciens et modernes ; il y joint les scènes historiques, les habitations, les por-

1. La terre cuite de Houdon, au lieu de se trouver reproduite dans le volume consacré à l'iconographie de l'auteur, figure en tête de l'iconographie de l'œuvre : c'est un repentir.

traits de la famille Duplay, les caricatures, les allégories, un fac-similé d'écriture, diverses curiosités robespierristes, tels que médallions, jetons, éventail, etc., et les phototypies sont toutes excellentes. Étant tirées hors texte, il eût été sans doute préférable qu'elles ne fussent pas réparties d'un bout à l'autre du volume, mais groupées à part et comme feuilles volantes en une pochette ou sous couverture spéciale. La disposition adoptée a le double inconvénient que les planches sont souvent fort éloignées du texte explicatif et qu'il est impossible de grouper les portraits pour faire les rapprochements nécessaires et suivre le développement des thèmes iconographiques. La deuxième partie est intitulée : « Documents et témoignages, portraits par les écrivains. » Il y a là des pièces fort intéressantes et peu connues, comme la relation de Pierre Villiers, secrétaire de Robespierre, ou le projet, rédigé par Robespierre, pour le rapport de Saint-Just contre les Dantonistes. Suivent les opinions de deux douzaines d'historiens et d'écrivains, depuis Barras et Napoléon jusqu'aux contemporains les plus récents ; un seul de ces jugements est inédit et ce n'est pas le moins instructif : en trois pages vigoureuses et pleines, M. Mathiez a donné un aperçu général de ses conclusions robespierristes. Le portrait écrit n'intervient donc qu'après le portrait par l'image, et il faut convenir que, sous la conduite du guide averti qu'est M. Buffenoir, le document figuré est, dans certains cas, plus éloquent que la parole. Que n'a-t-on pas écrit sur Robespierre, ses yeux verts et sa figure de chat, son teint livide et bilieux, pâle et plombé, ses marques de variole et son rictus vicieux ? M. Buffenoir nous restitue un Robespierre tout ensemble plus simple et plus vivant, qu'il admire d'autant plus qu'il le connaît mieux, un Robespierre bien portant, de force équilibrée et saine.

G. P.

— Alfred POUSSIER, *Extrait d'un manuscrit de J.-B.-Gabriel Le Chandelier. Rouen : 1791-1794* (Rouen, Cagniard-Gy, 1911, 1 vol. in-8°, 88 p. Extrait du *Bulletin de la Société libre d'émulation du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure*). — C'est un texte vraiment original et attachant que celui du manuscrit de J.-B.-Gabriel Le Chandelier, récemment édité à Rouen par les soins de M. Alfred Poussier. D'abord, comme le fait très judicieusement observer l'auteur dans la note très courte, mais très substantielle (p. 3-5) dont il a fait précéder le texte, « les journaux manuscrits de l'époque révolutionnaire se rencontrent rarement, en province surtout, la crainte de passer pour suspects les ayant fait détruire par leurs détenteurs, ainsi que bien d'autres papiers, quand arriva la réaction thermidorienne ». En second lieu, en fût-il resté un bien plus grand nombre, celui de Le Chandelier s'imposerait encore à notre curiosité par son parfait laisser aller et sa sûre valeur documentaire. Car c'est avec une liberté d'allures et de ton extrêmement savoureuse que l'auteur y note au jour le jour, en général sans phrases, et parfois en quelques mots juxtaposés sans verbe, les menus événements de la vie

rouennaise et normande. Son témoignage, tout spontané et exclusivement destiné, en principe, à la satisfaction personnelle de sa curiosité rétrospective à l'âge où l'on aime à se retourner vers le passé, a pour nous une valeur singulière et directe. Tout y est de premier jet.

Regretterons-nous que les événements politiques proprement dits ne soient en général que sommairement mentionnés et sobrement commentés, et qu'en revanche, place presque quotidienne et large mesure soient réservées à la notation des menus faits de la vie pratique, le temps qu'il fait, le prix des denrées, les arrivages de légumes et de fruits, etc.'? Non point; tout au contraire, nous recueillerons ici avec gratitude cette marque de franchise et de laisser aller. Ce que nous avons entre les mains, c'est véritablement le journal d'un bourgeois très médiocrement soucieux des controverses doctrinales des assemblées, préoccupé seulement des événements généraux dans la mesure où ils peuvent influencer sur sa vie casanière et égoïste, et en revanche très curieux des faits et gestes de son petit Landerneau.

Ce mélange, il faut le dire, ne laisse pas d'être infiniment savoureux, et il faut savoir gré à M. Alfred Poussier de nous l'avoir offert.

Roger LÉVY.

— Alfred POUSSIER. *Les bureaux de charité de Rouen pendant la Révolution (1791-an IV)* (Rouen, E. Cagniard-Gy, 1912, in-8°, 60 p. Analyse des Procès-verbaux du Bureau central). — Pour-suivant ses méthodiques efforts d'histoire rouennaise, M. Poussier dépouille, pour la Société libre d'émulation du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure dont il est devenu l'archiviste, un registre naguère oublié sous des combles et transféré aujourd'hui, par ses soins, aux archives municipales de Rouen. On y trouve les procès-verbaux du Bureau central, fondé par le Conseil général de la commune en mai 1791 et qui était « chargé de trouver les ressources nécessaires pour alimenter des bureaux particuliers, créés dans chaque paroisse ». Textes doublement intéressants, parce qu'ils nous permettent de reconstituer l'histoire de l'Assistance publique dans une grande ville pendant la première partie de la Révolution, et ensuite parce qu'à Rouen en particulier le dévouement et l'ingénieuse activité des organisateurs et des administrateurs firent de l'expérience une expérience concluante. Voir p. 5 le texte grandiloquent, bien dans le goût de l'époque, de l'officier municipal installant les services : « Vos cœurs goûteront une sainte volupté à s'épandre dans le sein des indigents, et le baume que vous verserez sur leurs peines en deviendra délicieux pour vous-mêmes... » Le titre même de Bureau central d'Humanité est à cet égard significatif.

R. L.

1. En ce qui concerne la fréquence des indications relatives aux arrivages de fruits, de légumes et de poissons, M. Poussier signale (p. 5) une circonstance particulière qui est intéressante. Le Chandelier habitait rue des Carmes, et, pour se rendre à son travail ou en revenir, il traversait tout naturellement, et quatre fois par jour, le Marché-Neuf (place Verdel) et la Poissonnerie.

— Ph. BARREY. *Répertoire des archives anciennes et révolutionnaires de la ville du Havre*, préface de J. Jennequin (Le Havre, Micaux, 1912, 1 vol. in-4°, VIII-59 p.). — M. Ph. Barrey, auquel on doit le classement des archives municipales du Havre, et qui s'est imposé à l'estime des historiens par de très nombreuses publications savantes¹, livre aujourd'hui, pour le plus grand profit des chercheurs, un inventaire complet des deux premiers tiers des documents dont il a la garde : 1° *archives anciennes*, c'est-à-dire de 1517, date de la fondation de la ville, à 1790. Les plus vieux documents du chartrier municipal y précèdent les textes où se reflète l'histoire communale, bourgeoise, militaire et marchande du « Havre-de-Grâce » ; 2° *archives révolutionnaires*, souvent classées avec la période contemporaine, dans beaucoup de villes, mais ici isolées, en raison de leur extrême abondance ; 3° *archives contemporaines*, depuis l'an VIII de la République, origine de la plupart des administrations actuelles, jusqu'en 1852. Celles-ci ne sont pas encore définitivement inventoriées.

De très nombreuses recherches ont déjà été opérées ces dernières années dans le domaine de l'histoire havraise². L'habileté de M. Barrey n'y a pas été étrangère. Son zèle éclairé ne manquera pas de susciter de nouveaux et fructueux travaux. Ce livre excellent s'ouvre par une préface de M. J. Jennequin, avocat, adjoint au maire de la ville du Havre, et se clôt par une précieuse table alphabétique des articles.

Roger LÉVY.

— Louis DUVAL. *La poste à Alençon et dans le département de l'Orne avant et après la Révolution* (Alençon, imprimerie alençonnaise, 1911, in-8°, 104 p.). — Cette monographie, extraite du *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne* (t. XXX, 1911, 3° et 4° bulletins), demeure utile, en dépit d'une grande inexpérience. On ne trouve guère de lien, en effet, entre les deux chapitres qui la constituent, et leur juxtaposition a quelque chose d'artificiel. Le premier, *la Place du palais ou siège de justice*, le plus vivant et le plus facile à lire, conduit jusqu'à la Révolution l'histoire de la principale place d'Alençon, naguère centre de l'Échiquier, plus tard centre des affaires civiles et commerciales. C'est, à la faveur de citations nombreuses, trop nombreuses, une excursion, richement nourrie d'anecdotes, mais un peu désordonnée, à travers les poèmes locaux et les textes du cru. Il y a des détails pittoresques, parfois savoureux, sur les spectacles forains longtemps prodigués sur cette place, sur le théâtre, sur l'activité des marchands et, si l'on peut dire, des flâneurs sous les galeries, etc. Le deuxième n'est qu'un sommaire, beaucoup plus sec, de l'histoire de la poste dans la ville, d'ailleurs noyé dans une profusion de détails relatifs soit

1. Cf. notamment *L'Arsenal du Havre*. Le Havre, Micoux, 1910.

2. Cf. Roger Lévy, *le Havre entre trois révolutions (1789-1848)*, préface de G. Monod. Paris, Leroux, 1912, et *alias*.

au district, soit au département, soit même à la France. Six appendices complètent cet essai diffus et quand même, au moins en sa première moitié, assez attrayant.

R. L.

— N. KAREIEV. *La densité de la population des différentes sections de Paris pendant la Révolution*, avec un plan, traduit par J. PATOUILLET (Paris, H. Champion, 1912, in-8°, 15 p.). — M. N. Kareiev a déjà publié les *Sections de Paris pendant la Révolution, 1790-1795* (Saint-Petersbourg, 1911, in-8°, 105 p.). Malheureusement, ce dernier ouvrage est écrit en russe. Celui que nous signalons aujourd'hui est en français et forme comme le complément du premier. En l'absence de documents officiels, M. N. Kareiev a dû recourir aux ouvrages de Girault de Saint-Fargeau et des frères Lazare, et ces auteurs présentent des écarts énormes dans l'appréciation de la superficie des sections. Tandis que Saint-Fargeau donne, comme superficie totale, 31,260,800 mètres carrés, Lazare inscrit : 34,431,683. De notre côté, nous avons mesuré cette même superficie, en toises carrées, sur l'édition de Verniquet donnée en 1827, et nous sommes arrivé au total de 30,852,300 mètres carrés, chiffre qui nous semble plus près de la vérité.

Pour la population, en 1791, tandis que M. Bertillon l'évalue à 522,000, M. Braesch, dans le numéro de la *Révolution française* du 14 octobre 1812, donne les chiffres de 500,000 à 550,000.

Cette plaquette fournit des renseignements précieux sur une question de statistique difficile à résoudre.

P.

— Dr M. LE MAITRE. *Le palais des papes d'Avignon. Travaux actuels* (Paris, A. Picard ; Avignon, J. Roumanille, 1912, in-8°, 32 p.).

— Description sommaire par un visiteur trop pressé des changements apportés depuis une dizaine d'années au palais d'Avignon par les travaux de restauration. On ne s'attardera pas à relever les erreurs et les inexactitudes qui émaillent ces pages hâtives.

R. M.

— Pierre VIDAL. *Les monuments historiques du Roussillon. La citadelle de Perpignan et l'ancien château des rois de Majorque* (Perpignan, impr. Barrière, 1, rue des Trois-Rois, 1911, in-8°, 120 p.).

— Cette petite monographie inaugure toute une série consacrée aux monuments historiques du Roussillon ; on y trouvera l'histoire de la citadelle de Perpignan au temps des rois de Majorque, puis sous les rois d'Aragon, de France et d'Espagne. L'auteur a su animer son récit historique par l'évocation de la vie de cour à Perpignan et par le récit de l'évasion du roi de Majorque en 1285, emprunté textuellement au chroniqueur Bernat Dez Clot. On lui saura gré d'avoir utilisé la série B des archives des Pyrénées-Orientales dont il n'a pas, semble-t-il, épuisé la richesse. Par contre, on regrettera qu'archéologue inexpérimenté¹, il ne nous

1. Est-il vraisemblable que l'aïla du château servît tout à la fois, comme le veut l'auteur, de salle à manger et de cour de justice (p. 15)?

ait donné sur les anciennes constructions de la citadelle que des renseignements fort peu précis et qui stimuleront la curiosité sans la satisfaire. On ne trouve dans son ouvrage, dont l'illustration est plus que modeste, ni plan de la citadelle, ni bibliographie, même locale.

R. M.

— Henri GUERLIN. *Le château de Chambord* (Paris, H. Laurens, s. d., in-8°, 112 p., ouvr. illustré de 41 grav. et 2 pl. *Petites monographies des grands édifices de la France*, publiées sous la direction de M. E. Lefèvre-Pontalis). — Monographie agréable et commode où l'on trouvera une histoire rapide et une description sommaire de cette construction splendide de François I^{er} dont M. Guerlin, après Fr. Bournon, Geymüller et P. Vitry, attribue l'idée première à Dominique de Cortone. Peut-être l'auteur eût-il pu marquer avec plus de force et de précision la place qu'occupe Chambord dans l'histoire de notre architecture. Il est intéressant de constater que ce merveilleux palais de la Renaissance fut élevé sur le plan d'un château féodal qui rappelle un peu celui de Vincennes.

R. M.

— Jean AUDOUARD. *Les anciennes familles de Provence. Généalogie de la maison de Bruny, barons de La Tour d'Aigues, marquis d'Entrecasteaux* (impr. nouv. de Marseille, 29-31, rue Sainte, 1912, in-8° raisin, 51 p.). — Généalogie très érudite, mais où les archives méridionales ont été à peu près seules utilisées. L'auteur aurait trouvé aux Archives nationales d'intéressants documents sur les barons de La Tour d'Aigues. Il y aurait vu que Jean-Baptiste Bruny fut conseiller lai au parlement de Provence en 1722 (V¹ 247, n° 25), qu'un François Bruny fut maire de La Tour d'Aigues en 1723 (V¹ 255, nos 148, 149, 150), etc., etc.

R. M.

— Louis DE GRANDMAISON. *Compte de la construction du château royal d'Amboise (1495-1496)* (Paris, H. Champion, 1912, in-8°, 60 p.). — Comme le dit fort bien l'auteur, ce *Compte* apporte une importante contribution à l'histoire de l'art à la fin du x^v^e siècle et tranche plusieurs questions qui concernent la date des diverses constructions du château d'Amboise. Nous apprenons ainsi que le roi Charles VIII avait des lions, à Amboise, enfermés dans un « logis » garni de barreaux de fer et d'une trappe (n° 269); que les peaux de parchemin « pour faire des portraits pour les peintres » coûtaient 2 s. la pièce (n° 246) et qu'il y avait des femmes, comme Marie Coudran et sa fille, Dauphine, dans ce métier (n° 235). De plus, un Normand, Rolland Baudoin, dit de Coqueville, essaya vainement, pendant l'espace de trois ans, de faire monter l'eau d'un puits sans y réussir. Un fondeur, Yvonnnet Robert, fournit quinze livres de laiton à 4 s. la livre pour ce travail (nos 217, 281).

Le *Compte* de M. L. de Grandmaison a fait l'objet d'une communication au LXXVII^e Congrès archéologique de France, tenu en 1910 à Angers et à Saumur.

P.

— Eugène POTTET. *La Sainte-Chapelle de Paris. Histoire, archéologie, 1246-1912*, avec 8 gravures (Paris, Asselin et Houzeau, 1912, in-8°, 108 p.). — Petit livre de compilation et de vulgarisation où il ne faut pas chercher du nouveau; on n'y trouve même pas un plan; s'il ne fait pas de bien, il ne fera pas grand mal. P. 94, l. 7, au lieu de *Létronne*, lire *Letronne*. Nous informons M. Pottet que les aquarelles de Steinheil sont conservées à la bibliothèque du musée du Trocadéro, où elles ont été versées par la Commission des monuments historiques. Cette collection unique reproduit tous les vitraux de la Sainte-Chapelle, grandeur d'exécution. P.

— Marcel FOSSEYEU. *Catalogue des manuscrits des archives de l'Assistance publique*, nouvelle série (Berger-Levrault, 1913, 43 p.). — Id. *Les grands travaux hospitaliers à Paris au XIX^e s.* (Ibid., 1912, 46 p.). — Le catalogue des manuscrits conservés aux archives de l'Assistance publique a été dressé en 1908 par M. Amédée Boinet et figure dans la série des *Catalogues des manuscrits des bibliothèques publiques*. M. Fosseyeu y ajoute ici 138 numéros, registres d'entrée dans les hôpitaux, historique des maisons hospitalières, rapports divers sur l'assistance, etc. On y trouve des choses plus inattendues, un dossier sur l'histoire de Haguenau et de Guebwiller (Haguenau est dans le Bas-Rhin, non dans le Haut-Rhin, comme le porte la table) et des matériaux d'un ouvrage sur les origines de la civilisation et de l'art. Le dossier a été rassemblé par Brièle, ancien archiviste du Haut-Rhin, devenu plus tard archiviste de l'Assistance; l'ouvrage fut préparé par Rossignol, professeur au Collège de France, qui a légué sa fortune à l'Assistance avec la collection de ses manuscrits et des lettres qu'il reçut. — Dans la seconde brochure, sont énumérés de façon sommaire tous les grands travaux hospitaliers de Paris (réfections ou constructions nouvelles) depuis 1800, où Clavarence édifia le portail de l'*Hôtel-Dieu* démoli en 1876, jusqu'en 1897, où fut ouvert, rue de la Convention, l'hôpital Boucicaud, œuvre des architectes Legros père et fils. C. PF.

— *Archives départementales de Seine-et-Oise; répertoire numérique de la série C. Administrations provinciales* (Versailles, impr. coopérative « la Gutenberg », 1912, gr. in-4°, v-51 p.). — Ce travail, dû à la collaboration de MM. André LESORT, archiviste départemental, et A. MONIRA, commis aux archives, rendra de grands services aux personnes qui étudient l'histoire du département de Seine-et-Oise. Cette série était depuis longtemps préparée par M. Coûard, le prédécesseur de M. A. Lesort, ce qui a permis de la publier dès le mois de juillet 1912. Elle s'est enrichie d'un supplément récemment retrouvé. P.

— *Ville de Besançon. Inventaire sommaire des archives communales antérieures à 1790*, rédigé par Max PRINET, Just BERLAND et Georges GAZIER. T. I : 1290-1576 (Besançon, Dodivert, 1912,

in-4°, vi-338 p.). — Besançon, qu'on a le tort d'appeler avec le poète « ville espagnole », fut érigée en commune en 1290 et devint au milieu de la Franche-Comté espagnole une ville impériale. Ses archives communales sont très riches; on possède la série à peu près complète des registres des délibérations municipales de 1290 à 1790 et il semble bien qu'une telle série soit unique pour les villes situées aujourd'hui en France. On trouvera dans cet inventaire l'analyse très détaillée, folio par folio, souvent avec des extraits textuels, de ces registres jusqu'en 1576; ils sont au nombre de trente-cinq (série BB). Ce travail est fort soigné et rendra service, surtout quand la suite aura paru et que les tables seront faites. L'inventaire des actes et titres constitutifs de la commune (série AA) paraîtra ultérieurement; il sera précédé d'une étude sur l'administration communale de la ville. C. Ff.

— Edmond CHAPOY. *Table générale de la Revue de la Société littéraire, historique et archéologique du département de l'Ain 1872-1888* (Paris, H. Champion, 1912, in-8°, 60 p. Extrait du *Bulletin de la Société des sciences naturelles et d'archéologie de l'Ain*, n° 66 et 67, 1912). — La *Société littéraire, historique et archéologique de l'Ain* a duré dix-sept années, 1872-1888; elle a publié chaque année un volume où l'histoire civile et surtout religieuse des pays qui ont formé le département de l'Ain occupe une grande place. La *Table générale* qui résume les travaux d'une Société défunte depuis vingt-quatre ans est une table analytique des matières.

— G. ESQUER. *Les archives algériennes et les sources de l'histoire de la conquête* (Alger, Jourdan, 1911, in-8°, 63 p. Extrait des *Annales universitaires de l'Algérie*). — Résumé fort spirituel de la lamentable histoire des archives algériennes qui ont attendu quatre-vingts ans avant d'être organisées. Désormais, les documents sont centralisés à Alger, — où ils sont d'ailleurs mal logés, — et classés en deux séries : avant et après la conquête. Une commission, créée en 1910, va s'occuper de publier la correspondance générale; dès à présent, MM. Yver, professeur à l'Université, et Esquer, archiviste du département, sont chargés de deux importants recueils. Mais les sources de l'histoire de l'Algérie sont aussi parisiennes, et M. Esquer nous renseigne très suffisamment sur les ressources que présentent les archives de la Guerre, des Affaires étrangères, des Colonies, les Archives nationales, les grandes bibliothèques et même des collections particulières. Tout cela est net et on a bien l'impression que les archives d'Alger vont devenir un centre de travail. Ch. S.

— SEVESTRE. *Essai sur les archives municipales et les archives judiciaires des chefs-lieux de département et de district en Normandie de 1787 à 1801* (Paris, Picard, 1912, 1 vol. in-8°, 201 p.). — Précieux instrument de travail pour les érudits normands et qui pourrait servir de modèle à tous ceux que tenterait pareille besogne dans d'autres provinces. Dans une copieuse introduction, M. Sevestre

indique les grands dépôts d'archives en France et à l'étranger, où il est possible de trouver des documents se rapportant à la Normandie; puis, procédant à un dépouillement méthodique des archives municipales et de celles des greffes, il énumère les registres ou liasses qui se rapportent à la période révolutionnaire, signale, par exemple, dans les registres les folios importants pour l'histoire politique, religieuse ou économique, indique les travaux déjà parus et les documents utilisés et publiés, bref, essaie de donner, pour les années comprises entre 1787 et 1801, comme une photographie des dépôts qu'il a visités. L'entreprise fait honneur à l'activité de M. Sevestre; elle fait aussi honneur à sa perspicacité; il ne se contente pas de décrire les documents, il les lit, et c'est pour les avoir lus qu'il sait aussi donner, sur l'intérêt relatif des différentes sources, des indications intéressantes; on verra avec profit ce qu'il dit des délibérations municipales, source essentielle de l'histoire politique de la province, ou des archives des greffes, source essentielle pour l'histoire de la contre-révolution. Avec des différences de cadre topographique et de cadre chronologique, l'essai si heureux de M. Sevestre est à rapprocher de la collection créée par M. Camille Bloch, collection consacrée aux archives communales avant 1800 et où M. Boutilier du Retail, archiviste de l'Aube, a donné un premier volume qui est, lui aussi, comme un modèle.

Ch. S.

HISTOIRE D'ANGLETERRE.

— Henry John ELLIS. *Index of the charters and rolls in the department of manuscripts. British Museum. Vol. II : Religious houses and other corporations, and Index locorum for acquisitions 1882-1900* (Printed for the trustees, 1912, in-8°, 895 p.). — Le t. I de cet *Index* a paru en 1900; le t. II en est jusqu'à un certain point le complément. On y trouve en une seule série alphabétique : 1° un index des noms de lieux, dressé sur le même plan que celui du t. I, pour toutes les chartes acquises par le British Museum de 1882 à 1900 et classées dans les fonds dits *Additional charters*, nos 27005-4597, *Egerton charters*, nos 486-621, *Stowe charters*; 2° les noms des monastères et maisons religieuses (sous les mots Angleterre, Écosse, Irlande), du Collège héraldique, des compagnies de la Cité (sous le mot Londres), etc., qui se trouvent aussi bien dans les chartes acquises avant 1881 que dans celles d'acquisition plus récente; toute mention d'un monastère ou de toute autre corporation dans un acte quelconque d'un des fonds anciens ou nouveaux du British Museum doit être cherchée dans cet *Index*.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

— Otto FORST. *Die Ahnenproben der Mainzer-Domherren* (Vienne et Leipzig, Halm et Goldmann, 1913, in-4° oblong, VIII p.,

ccxxiv tableaux généalogiques, 80 p. de table. Forme le t. I d'une collection : *Quellen und Studien zur Genealogie*. — Les chanoines de Mayence, avant d'être reçus dans le chapitre, devaient faire preuve de huit lignes de noblesse paternelle et d'autant de lignes de noblesse maternelle. M. Otto Forst publie ces « lignes » pour les chanoines nommés depuis 1637 jusqu'en 1801. Ils sont au nombre de 224. Quelques-uns, il est vrai, étaient frères, et dans ce cas le tableau généalogique n'est donné que pour l'ainé. Tous ces documents sont intéressants pour l'histoire généalogique des seigneurs allemands; ils n'ont qu'une médiocre importance pour l'histoire générale. La table contient la liste par ordre alphabétique des personnages mentionnés avec une bibliographie sommaire sur la famille. C. Pf.

HISTOIRE D'ALSACE.

— Mgr KANNENGIESER. *Un Alsacien. Léon Lefébure, membre de l'Institut, fondateur de l'office central des œuvres de bienfaisance* (Paris, P. Lethielleux, in-12, 491 p.). — Biographie attachante d'un fort honnête homme. Léon Lefébure naquit au Logelbach le 30 mars 1838 d'un père normand et d'une mère alsacienne, fille de Herzog, qui fut le fondateur des manufactures du Logelbach. Peu de temps après sa naissance, la famille créa une nouvelle fabrique à Orbey, et c'est dans la vallée de la Weiss que se passa l'enfance de M. Lefébure et qu'il vint se reposer chaque année pendant les vacances. En 1869, il fut élu par l'arrondissement de Colmar comme candidat officiel et en 1871 il fut député de Paris à l'Assemblée nationale; il devint même sous-secrétaire au ministère des Finances, dans le second ministère de Broglie, le 26 novembre 1873. Après la séparation de l'Assemblée nationale, il renonça à la politique pour se consacrer tout entier aux œuvres de charité, à des travaux historiques et apologétiques; en 1903, l'Académie des sciences morales et politiques le nomma membre libre. Il mourut le 5 août 1911. Mgr Kannengieser, qui a beaucoup fréquenté M. Lefébure, nous fait connaître les moindres faits de sa vie; il le propose avec raison comme modèle aux chrétiens. Nous signalons les pages où il décrit la vie intellectuelle à Colmar dans les années qui précédèrent la guerre, celles où il nous raconte quelques épisodes de la guerre en Alsace (Lefébure commandait une compagnie de francs-tireurs), celles enfin qui sont consacrées à l'office central des œuvres de bienfaisance créé à Paris en juillet 1890. Tout le livre est écrit avec un grand charme. C. Pf.

HISTOIRE D'ESPAGNE.

— Mario MÉNDEZ BEJARANO. *Historia política de los Afrancesados* (Madrid, impr. F. Peña Cruz, 1912, in-16, 431 p.). — Ce n'est pas une série de biographies ou de portraits des personnages mar-

quants du parti français en Espagne au temps du roi Joseph, ni le récit des événements de ce temps-là qu'a voulu donner dans ce volume M. Méndez Bejarano, mais bien une étude à la fois psychologique et historique de ce parti et de celui qui le combattit. La première partie du livre contient un exposé de l'état social de l'Espagne, à la fin du XVIII^e siècle et dans les premières années du XIX^e : l'auteur en définit les divers milieux, ceux de la noblesse de cour et des *hidalgos*, du clergé et de l'inquisition, de l'armée et de la marine, de l'industrie et du commerce, des lettres et des sciences, de l'administration et du gouvernement ; avec impartialité, il en note les faiblesses et l'état arriéré, comme aussi les éléments de progrès qui se faisaient jour avec peine, et montre en lutte les idées conservatrices contre les idées libérales. L'autre moitié du volume est consacrée à l'histoire des *afrancesados*, qui se recrutèrent parmi les libéraux. Leur défaite est due en partie à la scission des libéraux, dont beaucoup se refusèrent à soutenir le roi Joseph et essayèrent plutôt de rendre constitutionnelle la monarchie traditionnelle des Bourbons espagnols. En réalité, pour M. Méndez Bejarano, la guerre dite de l'Indépendance fut la lutte de l'absolutisme contre les idées de liberté et de constitution, sous le couvert de la défense de la religion et de la légitimité. Il défend les *afrancesados* contre l'accusation qui leur fut faite de trahir la patrie espagnole : ils n'embrassèrent la cause du roi Joseph que parce qu'ils avaient foi dans le nouveau régime pour faire le bonheur et la grandeur de leur patrie.

Dans les derniers chapitres, l'auteur donne de curieux détails sur les phases de la lutte contre les *afrancesados*, principalement à Séville, et sur les persécutions cruelles dont ils furent l'objet de la part de la *Junta* de sûreté publique et du roi Fernand VII. Il publie, en de très intéressants appendices, des pièces de poésie de circonstance composées par des *afrancesados*, des instructions de la *Junta* suprême de Séville à ses délégués à la *Junta* centrale, des poésies populaires satiriques et décrets royaux contre les « fauteurs du gouvernement intrus », des lettres privées de lettrés Sévillans sur les événements de l'époque.

E. MARTIN-CHABOT.

HISTOIRE DE RUSSIE.

— Inna LUBIMENKO. *Histoire des relations commerciales de la Russie avec l'Angleterre* [*Istoria torgovykh snoshenij Rossii s Angliiej*]. Fasc. I : XVI^e siècle (publ. aux frais du ministère du Commerce. Juriev, 1912, iv et 192 p.). — Dans ce premier fascicule, il est traité seulement de la première période des relations commerciales qu'entretenirent l'Angleterre et la Russie au XVI^e siècle ; ces relations se résument dans l'histoire de l'organisation et de l'activité en Russie d'une compagnie anglaise de « Merchant-Adventurers », appelée la « Compagnie moscovite » ; ayant découvert, en 1553, le passage du

Nord vers la Russie, elle s'organisa sur le principe du « joint-stock » et fut administrée en Angleterre par un conseil recruté par voie de cooptation, en Russie par des agents à gages. Après avoir étudié les différents privilèges qu'elle obtint des tsars et raconté la vie menée par ces marchands dans différents centres de l'empire moscovite, l'auteur donne, dans les derniers chapitres, des renseignements multiples sur l'activité commerciale des Anglais, qui consistait surtout dans l'importation des laines, métaux et munitions de guerre et dans l'exportation des matières premières, ainsi que des câbles travaillés en Russie par la main-d'œuvre anglaise. Les conclusions tirées de cette étude sont les suivantes : les Anglais, qui furent l'élément actif dans l'institution des relations anglo-russes, n'en tirèrent pas tout le profit auquel ils pouvaient s'attendre. La politique intelligente des tsars qui, écartés des côtes de la Baltique, s'empressèrent d'attirer sur la nouvelle route commerciale d'autres peuples empêcha la Compagnie de s'assurer le monopole du commerce en Moscovie. Mais la Russie profita largement de l'activité anglaise, en laissant introduire dans le pays des marchandises variées, des munitions de guerre ou même des médecins et des artisans. Les Anglais arrivés les premiers ont certainement contribué, plus que l'ont admis les historiens russes, à répandre l'influence européenne dans l'empire des tsars. L'appendice renferme vingt-sept documents inédits, tirés des archives de Russie et d'Angleterre.

HISTOIRE DE SUISSE.

— Johannes DIERAUER. *Geschichte der Schweizerischen Eidgenossenschaft*, 2^e éd., t. I (Gotha, Perthes, 1913, in-8°, xxi-517 p.).

— L'année dernière, M. Dierauer terminait son quatrième volume de l'histoire de la Suisse, en menant son récit jusqu'en 1798 (collection de l'*Allgemeine Staatengeschichte* que dirige Lamprecht, suite de la célèbre collection de Heeren et Ukert). Tout en préparant son cinquième et dernier volume, qui sera consacré à la période contemporaine, il a révisé son tome I (des origines à l'année 1415, date où la Suisse, après sa longue lutte contre la maison d'Autriche, est véritablement maîtresse de ses destinées). Il a mis ce tome I, dont la première édition parut en 1887, au courant des récentes recherches ; il indique en note les ouvrages publiés dans l'intervalle et leur emprunte dans le texte leurs conclusions, s'il les croit fondées. L'ouvrage est excellent et de lecture agréable. La 2^e édition du tome II ne tardera pas à voir le jour.

C. Pf.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — Annales révolutionnaires. 1913, janv.-févr. — A. MATHIEZ. Danton dans les Mémoires de Théodore de Lameth (le témoignage de Lameth vient s'ajouter à tous ceux qui accusent Danton de complicité avec la cour, après la fuite de Varennes et après le 10 août). — Eug. CORGNE. L'opinion publique en Bretagne et les derniers jours du parlement de Rennes, nov. 1789-févr. 1790 (d'après des documents en partie inédits). — H. BUFFENOIR. Les portraits de J.-J. Rousseau; étude iconographique et historique (suite). — R. LÉVY. La réaction antirobespierriste au Havre (fin; analyse un pamphlet dont la violence atteste l'intensité des haines que les robespierristes avaient su s'attirer. L'auteur est un certain Lelièvre-Dezalles, médecin de l'hôpital de la ville). — Louis XVI proclamé empereur des Français au Champ de Mars, le 14 juillet 1790 (réédite un factum du temps : « Oui, c'est un empereur; roi et tyran sont synonymes; empereur signifie celui qui commande à un peuple libre. Nous jouissons de cet avantage »). — Procès-verbal de l'exhumation des corps des princes et princesses de la maison de Condé (ces corps, inhumés à Vallery, cant. de Cheroy, arr. de Sens, avaient été retirés de la sépulture des Condé le 30 mars 1794 et jetés pêle-mêle dans une fosse commune; le procès-verbal d'enquête est du 16 sept. 1822).

2. — Bibliothèque de l'École des chartes. 1912, sept.-déc. — L. LEVILLAIN. La formule « Quod ficit mensis N... » et ses variantes du VI^e au IX^e s. (étude sur cette formule qui a été employée pour exprimer un quantième de mois : « Quand tel mois fait ou aura fait tant de jours »). — H. STEIN. Testament de Pierre de Sainte-Foi, archevêque de Palerme, 1283 (cet archevêque est un Français, sans doute originaire de la Brie; moine au prieuré de la Maison-Dieu-en-Brie, il devint archevêque, sans doute par l'influence du pape Martin IV, et mourut à Nicotera, sans doute en 1283). — Fr. GALABERT. La mention « alias sic signata » et les tarifs de chancellerie au XIV^e s., d'après des documents relatifs au droit de franc-fief à Toulouse et aux origines de la noblesse des capitouls (en dehors de son intérêt diplomatique, cette étude a cette utilité de montrer par quels degrés les capitouls parvinrent à la noblesse; elle leur fut en fait reconnue à partir de 1420. Henri II, en 1547, la leur concéda formellement). — G. RITTER. Extraits du Journal du Trésor, 1423-1424. — P. VIOLLET.

Les Enseignements de saint Louis à son fils. Lettre à M. le comte François Delaborde (il n'y a pas eu deux textes des Enseignements : l'un, bref, remis par le roi à son fils aîné, mais destiné à édifier tous ses enfants; l'autre, développé, destiné à son fils aîné seul; le texte bref est simplement un abrégé fait par Geofroi de Beaulieu du texte développé, et cet abrégé trahit plus d'une fois, au lieu de la traduire, la pensée du saint roi; réplique du comte Delaborde, qui proteste contre la balourdise dont aurait fait preuve Geofroi de Beaulieu). = C.-rendus : *P. Lacombe*. L'appropriation du sol; essai sur le passage de la propriété collective à la propriété privée (vaut surtout par la critique des théories, critique d'ailleurs pénétrante). — *Cicotti*. Le déclin de l'esclavage antique, trad. par *G. Platon* (remarquable). — *E. Mayer*. Italienische Verfassungsgeschichte von der Gothenzeit bis zur Zunftherrschaft (répertoire précieux de faits, dressé par un juriste très consciencieux, auquel manque le sens historique). — *P. Viard*. Histoire de la dime ecclésiastique dans le royaume de France, 1150-1313 (bon). — *Heurtevent*. Durand de Troarn et les origines de l'hérésie bérengarienne (bon). — *L. Chabrand*. Étude sur Gui Pape, 1404-1477 (Gui Pape est un jurisconsulte dauphinois dont l'influence a persisté jusqu'au début du XIX^e s.; étude intéressante). — *A. Panella*. Gli archivi fiorentini durante il dominio francese, 1808-1814 (intéressant).

3. — Feuilles d'histoire du XVII^e au XX^e siècle. 1913, 1^{er} janv.

— *Eug. WELVERT*. Les Mémoires de Théodore de Lameth (expose dans quelles conditions Lameth écrit les souvenirs, à la fois décousus et vivants, qu'il publie. Lameth est mort le 19 octobre 1854 à quatre-vingt-dix-huit ans et quatre mois, gardant jusqu'à la fin le souvenir précis des événements dont il avait été témoin). — *R. GUYOT*. Les « observateurs » du faubourg Antoine (agents de police chargés par le Directoire d' « entretenir le bon esprit » parmi les ouvriers du faubourg, surtout au moyen de distributions d'argent. Histoire d'un de ces « observateurs », Clément Gonchon, d'après ses comptes; ils fournissent d'utiles précisions sur la valeur des assignats en l'an V). — *Th. DE LAMETH*. Mémoires IV. Les Lameth et Bonaparte. — *R. BURNAND*. Les drapeaux d'Iéna aux Invalides (publie une note du 13 mai 1807 sur la cérémonie officielle à laquelle donna lieu le transport de ces drapeaux aux Invalides). — *L. MAURER*. Amey à Eylau (le général Amey proteste contre le blâme adressé au corps d'Augereau dans l'action du 9 février 1807 par le 58^e Bulletin de la Grande Armée). — *Id.* François Bontemps, prêtre, puis général (après avoir été tonsuré, il s'engage en 1772; congédié le 4 mai 1784, il se fait moine à Fontevault; en 1790, il est aumônier au 4^e bataillon de l'Eure, où il est élu lieutenant; retraité comme général en 1804). — *C^{te} BEUGNOT*. L'île d'Elbe et la police sous la première Restauration (suite : du 12 au 25 novembre 1814; suite en février : du 26 novembre au 3 décembre). — *L.-G. PÉLISSIER*. Quelques lettres du peintre

Fabre, 1825-1827 (suite). — Ch. DEJOB. La jeunesse de Désiré Nisard (fin; Nisard, député sous Guizot, à la politique de qui il adhère; comment il en vient à servir le régime absolutiste de l'Empire). — Général PALAT. La bataille de Beaumont (à l'encontre de Duquet, montre que, le 30 août, les troupes françaises montrèrent peu de solidité. Leur moral avait été très ébranlé par les fautes et les incertitudes du haut commandement). — R. LÉVY. Sadi Carnot, préfet du Havre (nommé préfet de la Seine-Inférieure le 10 janvier 1871, Carnot dut s'établir au Havre, Rouen étant aux mains de l'ennemi; il y resta cinq semaines, organisant, non sans succès, la « lutte à outrance »). — 1^{er} févr. G. MEYER. Les châteaux royaux pendant la Révolution (III : le petit Trianon). — A. DE TARLÉ. La 35^e division de gendarmerie à pied en Vendée (publie une lettre adressée au maire et aux officiers municipaux de Tours, 22 mai 1793). — J. DURIEUX. Châles et Legaigneux (Châles, représentant du peuple, blessé d'un boulet devant Menin, le 13 septembre 1793, fut sauvé par un gendarme, Legaigneux. Biographie de ces deux personnages. Châles est le père du critique Philarète Châles). — M.-N. SCHVEITZER. La constitution de l'an III dans le département de l'Eure. — G. VAUTHIER. Un rapport littéraire de François de Neufchâteau, 5 janvier 1800. — HUE. Les dragons de Murat pendant la campagne de Prusse (suite et fin). — E. WELVERT. Les trois Hulin (publie trois lettres du même personnage à trois époques différentes : en 1787, en 1810 et en 1815; on dirait trois personnages différents). — PINET. Les derniers jours de Sébastopol (publie des lettres du colonel J.-Ch. Langlois d'oct.-déc. 1855; le colonel, qui était peintre, s'était rendu en Crimée pour y recueillir les détails nécessaires à son grand panorama de Sébastopol; ses lettres écrites à sa femme sont d'un photographe, non d'un militaire).

4. — **Mélanges d'archéologie et d'histoire** (*École française de Rome*). T. XXXII, 1912, janv.-juin. — R. MASSIGLI. Notes sur quelques monuments chrétiens de Tunisie. — R. FAWTIER. Une rédaction inédite de la Vie de saint Guénolé (dans un manuscrit de Florence; cette rédaction serait due à l'abbé Gourdisten, ix^e s.; M. Fawtier en publie le texte). — H. WAQUET. Note sur les médecins de Clément VI. — A. DE BOÜARD et Ch. HIRSCHAUER. Les Jouvenel des Ursins et les Orsini (Jouvenel des Ursins, dans son *Histoire de Charles VI*, affirme que sa famille se rattache à celle des Orsini d'Italie. C'est à tort qu'on l'a accusé d'imposture. Des documents inédits permettent d'établir que, dès le début du xv^e s., les Ursins étaient considérés par les Orsini de Rome comme des parents). — A. PIGNIOL et R. LAURENT-VIBERT. Recherches archéologiques à Ammaedara (aujourd'hui Haidra, en Tunisie, où les auteurs ont dégagé plusieurs fragments nouveaux et recueilli 222 inscriptions inédites). — Juillet-août. ANZIANI. Nécropoles puniques du Sahel tunisien (nombreux croquis, cartes, plans et photographies).

5. — La Révolution française. 1912, 14 déc. — M. ROUFF. Le peuple ouvrier de Paris aux journées du 30 juin et du 30 août 1789 (fin; marche sur Versailles dirigée par le marquis de Saint-Huruge, le 30 août; bien que cette tentative, que soutint le prolétariat, eût échoué, les troubles prirent fin à Paris seulement le 2 septembre). — A. LODS. Un journaliste de la Révolution : le petit Gautier (biographie de ce journaliste qu'on avait confondu à tort avec le chevalier Olivier Meude-Monpas. Il s'appelait Gautier de Séjournet et mourut en mars 1809). — R. ANCHEL. Cinq procès de religion dans l'Eure, 1791-1799 (fin le 14 janvier). = 1913, 14 janv. BROCHARD. Les deux premiers évêques constitutionnels de la Mayenne : Desvaupons et Villar. — ROUSSELOT. Napoléon I^{er} et l'amiral Truguet (quelques lettres de Truguet à Napoléon; aucune inédite). — A. AULARD. Voltaire et le Canada (les « quelques arpents de terre » de Voltaire sont dans *Candide* et ne s'appliquent qu'à une faible partie du Canada. Ce n'est pas qu'il fit grand cas de cette colonie, mais on ne peut rien relever dans ses écrits d'insultant pour le patriotisme français. La vérité, c'est qu'il était hostile aux colonies improductives). — A. PETET. La commune de Baubigny, Côte-d'Or, pendant la Révolution (documents). — AULARD. Le conventionnel Piorry (notes biographiques).

6. — Revue des études historiques. 1912, sept.-oct. — BAGUE-NAULT DE PUCHESSE. Marie Touchet et ses filles, 1549-1638 (maîtresse de Charles IX, dont elle eut un fils, le duc d'Angoulême, puis mariée avec Fr. de Balzac d'Entragues, à qui elle donna deux filles, Marie Touchet mourut en 1638 à quatre-vingt-neuf ans, sans avoir fait parler d'elle. L'une de ses filles, Henriette, fut la marquise de Verneuil, maîtresse de Henri IV; l'autre, Marie, devint celle de Bassompierre en 1604). — P. DE VAISSIÈRE. Une vendetta au XVI^e s. : les d'Alègre et les Duprat (fin en nov.-déc.). — FURCY-RAYNAUD. Les mésaventures de l'acteur Brisse, maire de Nancy en l'an II (il raconte ses déboires dans un Mémoire au ministre de l'Intérieur de 1799). = Nov.-déc. M. BELIN. Une tentative de restauration monarchique dans la principauté de Neuchâtel, 1856 (comment la principauté passa sous la souveraineté de la Prusse; histoire de la domination prussienne de 1707 à 1848; insurrection royaliste du 3 septembre 1856 fomentée par le comte de Wesdehlen et Fritz de Pourtalès. Conférence réunie à Paris pour fixer l'indemnité réclamée par le roi de Prusse : elle fut de deux millions, que d'ailleurs le roi, plus par dépit que par générosité, refusa de toucher). — B. COMBES DE PATRIS. Un économiste ignoré : l'abbé Raynal. — H. MIGLÈS. Instantanés d'Extrême-Asie : une page d'histoire chinoise (quelques mots sur l'ambassade de Lord Macartney en 1793).

7. — Revue des études napoléoniennes. 1913, janv. — Fr. MASSON. L'inceste de Napoléon et Pauline à l'île d'Elbe (après le général Jung, M. M. Pellet avait cru prouver que Napoléon à l'île d'Elbe fut

l'amant de sa sœur Pauline; les documents qu'il allègue sont des faux). — L. DE LANZAC DE LABORIE. Napoléon et le peintre David (l'un avide de faire immortaliser ses traits par le plus grand peintre de son temps, l'autre avide d'argent). — J. COLIN. La place de Napoléon dans l'histoire militaire (il a porté à sa perfection la tactique moderne qui consistait à acculer l'ennemi à la bataille sur un théâtre restreint, à le détruire par des mouvements combinés et rapides. En 1812 et en 1813, son génie est toujours aussi grand et fécond, mais les conditions de la guerre ont changé : il faut maintenant lutter contre de grosses armées occupant un territoire considérable. Ses mouvements rapides épuisèrent ses troupes et, à longue distance, ils ne purent être aussi bien combinés. Ses effectifs fondirent par suite de marches infinies et de combats de détail). — E. MAYER. Henry Houssaye; notes sur sa documentation (cette documentation est plus d'un littérateur que d'un historien, et le style, s'il a du mouvement, est loin d'être élégant ni pur). — Colonel BÉCHAUD. Journal de l'armée de Portugal (oct. 1812; suite et fin). — M. DUNAN. Le système continental. Bulletin d'histoire économique, 1900-1911.

8. — Revue des questions historiques. 1913, 1^{er} janv. — L. DIDIER. Le citoyen Genet (suite; difficultés que se créa Genet quand il voulut, une fois en Amérique, organiser la course contre les vaisseaux anglais en 1793. Les Américains commencèrent par se déclarer neutres, puis ils consentirent à conclure avec l'Angleterre un traité qui interdisait de recevoir et de vendre en Amérique les prises françaises). — L. DE LANZAC DE LABORIE. Alexandre Lenoir et le Musée des monuments français pendant la période napoléonienne. — P. ALLARD. Une nouvelle théorie sur le martyre des chrétiens de Lyon en 177 (reprenant et réfute la thèse de J. W. Thompson, qui tient pour apocryphe la célèbre lettre par laquelle les églises de Lyon et de Vienne racontent la persécution de 177). — R. MACAIGNE. A propos du symbole « Quicumque » (maintient que ce symbole a reçu sa forme définitive au v^e s.; mais admet qu'il se rattache par un lien incontestable à l'école de Lérins). — J. DE GHELLINCK. La littérature polémique durant la querelle des Investitures (passe en revue cette littérature qui aboutit au concordat de Worms en 1122). — P. PISANI. L'Église et la Révolution. — Fr. ROUSSEAU. De Bâle à Tolentino. Lettres inédites du chevalier d'Azara, 1795-1797 (le chevalier José Nicolas d'Azara était en 1795 ambassadeur d'Espagne auprès du pape Pie VI; ses lettres au prince de la Paix, qui sont conservées aux archives des Affaires étrangères, complètent la documentation, déjà si abondante, qui se rapporte aux négociations de Bologne, de Florence et de Tolentino). — Al. MALLON. Le troisième Congrès international d'archéologie. = C.-rendu : *Oliveira-Lima*. Formation historique de la nationalité brésilienne (remarquable). = Bulletin historique : abbé L. ALLOING. Chronique de l'est de la France (suite et fin). — M. BESNIER. Chronique d'histoire ancienne, grecque et romaine

(l'année 1911; suite). — M. PRINET. Chronique des sciences auxiliaires de l'histoire. — E. GOLDSILBER. Courrier allemand. — LEDOS. Chronique.

9. — Revue d'histoire moderne et contemporaine. 1912, juillet-août. — A. CRÉMIEUX. Les journées de Février 1848 (suite et fin en sept.-oct.; la révolution de 1848 a été une surprise. A partir de 1840, elle fut préparée par les efforts continus, bien qu'incohérents, pour retenir la royauté sur la pente du gouvernement personnel. Quant à l'émeute même, elle fut spontanée; elle entraîna tout le peuple, les bourgeois comme les ouvriers. A aucun degré on ne peut y voir une conspiration). = Sept.-oct. LETACONNOUX. Les sources de l'histoire du Comité des députés extraordinaires des manufactures et du commerce de France, 1789-1794.

10. — Revue d'histoire rédigée à l'État-major de l'armée. 1912, sept. — L'œuvre militaire de la Révolution. L'armée et la nation à la fin de l'ancien régime (1^{re} partie : les derniers ministres de la guerre de la monarchie; suite en oct. et en déc.) = Études sur l'avant-garde (ch. III : l'avant-garde dans les armées de la Révolution; suite en oct., nov. et déc.). — La campagne de 1794 dans les Pays-Bas (suite en oct., nov. et déc.). = 1913, janv. Guerre de la Péninsule, 1807-1813 (1^{re} période : la surprise de l'Espagne; livre I : la conquête de Portugal; suite en oct., nov. et déc.). — La bataille de Sorauren, juillet 1813 (suite en oct. et en nov.; fin en déc.). — La guerre de 1870-71. La 1^{re} armée de la Loire (ch. IX : combat d'Orléans, 11 oct.; suite en nov.; ch. X : retraite du 15^e corps sur la Sauldre, 12-17 oct.; suite en déc.; ch. XI : évacuation de la forêt d'Orléans; opérations autour de Gien; suite en janv. 1913).

11. — Revue historique de la Révolution française. 1912, oct.-déc. — Marquis DE MONTESQUIOU. A la recherche de la fortune du duc d'Orléans, 1793-1794; lettres inédites publiées et annotées par Otto KARMIN (correspondance échangée entre Montesquiou-Fezensac, qui avait donné asile en Suisse au duc de Chartres et le Genevois d'Ivernois, chargé de rechercher en Angleterre les propriétés et dépôts d'argent que pouvait y avoir laissés le duc d'Orléans et dont la mort de Philippe-Égalité mettait son fils en possession). — Ad. WAHL. La politique réaliste de Robespierre (leçon d'ouverture du cours d'histoire moderne à l'Université de Tubingue en 1910). — L.-G. PÉLISSIER. Quelques documents des archives de Venise, 1791-1796. — Commandant WEIL. Lettres inédites de Marie-Caroline, reine des Deux-Siciles, au marquis de Gallo, 1789-1806 (suite; du 20 juin 1799 au 14 mars 1800). — L. P. R. Essai sur quelques loges du Bas-Dauphiné à la veille de la Révolution (suite et fin). — A. DE TARLÉ. Mémoire du tiers état de Gisors au sujet de sa représentation aux États-Généraux. — A. E. La prise du « Leander » au large de Candie, en août 1798 (relation du capitaine anglais du « Leander », pris par un vaisseau

français). — Ch. VELLAY. Le complot du Temple raconté à Louis-Philippe par le fils de Courtois (fragment d'une lettre de Courtois écrite au roi vers 1832-1833). = C.-rendus : P. Duchaine. La franc-maçonnerie belge au XVIII^e s. (excellent). — Mautouchet. Le gouvernement révolutionnaire (médiocre et incomplet). — Lavalley. L'arme blanche sous la Révolution (bon ; met surtout bien en lumière les services rendus par les piquiers). — Favret. Le conventionnel Courtois et la duchesse de Choiseul (publie plusieurs lettres qui témoignent des rapports cordiaux entre Courtois et la duchesse ; c'est lui d'ailleurs qui l'arracha au tribunal révolutionnaire). — Marquis de Lema. Antecedentes políticos y diplomáticos de los sucesos de 1808 (t. I : 1801-1803 ; le récit, assez clair, des événements aurait pu être plus documenté).

12. — **Journal des savants.** 1912, déc. — L. LEGER. L'historien bulgare Paisii de Khilandar (il fut moine au mont Athos, où il entra en 1745 au monastère de Khilandar ; il y était encore en 1765, année après laquelle on perd sa trace. Son Histoire des Bulgares fourmille d'erreurs, de lacunes et d'omissions, mais est d'un intérêt puissant pour qui veut comprendre la formation de la nationalité bulgare). — DEHÉRAIN. Le navigateur Hudson, Henri IV et les Hollandais (résume plusieurs ouvrages publiés à l'occasion du 300^e anniversaire de la découverte du fleuve Hudson par le navigateur anglais Henry Hudson). = 1913, janv. C. JULLIAN. César et Drusus en Germanie (expose non les faits de leurs expéditions, mais les raisons qui les ont poussés à franchir le Rhin et à créer une province de Germanie ; suite et fin en févr.). — G. GLOTZ. Le prix des denrées à Délos (d'après le recueil des inscriptions publ. par F. Dürnbach). — H. CORDIER. L'Islam en Chine (1^{er} art.).

13. — **Revue critique d'histoire et de littérature.** 1912, 30 nov. — Laferrière. Étude sur Jean Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, 1581-1643 (diatribe virulente et sans critique ; A. Gazier montre « ce que pourrait donner une étude sérieuse et honnête de la vie et des ouvrages de Duvergier de Hauranne »). — Mims. Colbert's West India policy (bon ; rabaisse beaucoup Colbert, qui fut, en somme, « un bon commis, appliqué et têtù »). — Depitre. La toile peinte en France au XVIII^e s. Industrie, commerce, prohibitions (bon). — Faguet. Rousseau penseur (remarquable). — Delafarge. La vie et l'œuvre de Palissot, 1730-1814 (bon). — Id. L'affaire de l'abbé Morellet en 1790 (bonne étude critique sur un épisode de la polémique engagée autour de la comédie des *Philosophes*). = 7 déc. Struck. Mistra, eine mittelalterliche Ruinenstadt (bonne histoire de cette ville que fonda Villehardouin et qui fut détruite par les Turcs). — Drouet. L'abbé de Saint-Pierre. Annales politiques de l'abbé de Saint-Pierre, 1658-1740 (nouv. édit. ; deux ouvrages intéressants). — Imelmann. Johannes Bramis' Historia regis Waldei (ce Waldeus est le même que Waltheof, héros

légendaire de la conquête normande; copieux chapitre sur les sources utilisées par J. Bramis). = 14 déc. *G. von Thäter*. Meine Feldzugserinnerungen, 1870-71 (intéressant). = 21 déc. *J. Brunhes*. La géographie humaine (2^e édit.; moins de pages et plus d'illustrations). — *E. Levasseur*. Histoire du commerce extérieur de la France (2^e part. : depuis 1789 à nos jours; utilise de très nombreux matériaux distribués d'après un plan excellent). = 28 déc. *E. Cavaignac*. Histoire de l'antiquité; t. II : Athènes, 480-330 (ouvrage de réelle valeur, mais gâté par plusieurs défauts : l'auteur est, de parti pris, hostile à la démocratie athénienne et par conséquent il n'en veut voir que les défauts; il est pour Sparte contre Athènes, qu'il traite avec aussi peu d'impartialité que la France contemporaine. D'autre part, les chiffres qu'il donne comme définitifs ou vraisemblables dans les questions de finances et de population sont contestables. Importantes observations présentées par G. Glotz). — *A. Coulon*. Inventaire des sceaux de la Bourgogne (excellent). — *Augé Laribé*. L'évolution de la France agricole (livre solide, plein de faits bien classés et bien compris). — *J. Hayem*. Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France (2^e série; recueil de mémoires très inégaux de valeur). = 1913, 4 janv. *Stein*. Ruins of desert Cathay (ouvrage du plus riche intérêt). — *Grenier*. Bologne villanovienne et étrusque (excellent ouvrage, qui touche aux origines mêmes de l'Italie). — *Wentz*. The fairy-faith in Celtic countries (bonne étude sur les fées en pays celtique). — *Brabant*. Das heilige römische Reich deutscher Nation im Kampf mit Friedrich dem Grossen (t. II; exposé très précis et détaillé de la part que les membres de l'Empire ont prise à la guerre de Sept ans contre le roi de Prusse). — *Lüttge*. Die Trennung von Staat und Kirche in Frankreich und der französische Protestantismus (estimable). = 11 janv. *Arvanitopoulos*. Inscriptions inédites de Thessalie. — *A. Holder*. Alt-celtischer Sprachschatz (importantes additions concernant les noms de la Bretagne et des Bretons). — *Thurneysen*. Zu irischen Handschriften und Literaturdenkmälern (très important). — *Gærris*. De denkbeelden over oorlog en de bemèdingen voor Vrede in de elfte eeuw (bonne étude sur la paix et la trêve de Dieu en France et sur les efforts faits pour transporter ces organisations de la paix sociale dans les pays voisins). — *Zeck*. Der Publizist Pierre Dubois (bon). = 18 janv. *Mookerji*. Indian shipping. A history of the seaborne trade and maritime activity of the Indians from the earliest times (« pot pourri de notes prises sans méthode, sans contrôle, sans critique, souvent extraites d'ouvrages surannés ou insuffisants »). = 25 janv. *Rempis*. Die Vorstellungen von Deutschland im altfranzösischen Heldenepos und Roman und ihre Quellen (conscientieux). — *A. Houtin*. Histoire du modernisme catholique (chronique très vivante où l'auteur décrit les diverses tentatives qui ont été faites en ces dernières années pour adapter la tradition catholique à la science moderne). = 1^{er} févr. *A. Travers*.

Armoricaains et Bretons (prétend démontrer contre J. Loth que nos Bretons actuels descendent des anciens Armoricaains et non des émigrés celtes venus de Grande-Bretagne aux v^e et vi^e s.). — *Burrage*. The early english dissenters in the light of recent research, 1550-1641 (mal composé, mais plein d'utiles renseignements). — *Jorga*. Geschichte des Osmanischen Reiches (t. V; fin de cet ouvrage remarquable).

14. — Annales de géographie. 1912, 15 mai. — Douglas W. JOHNSON. Fixité de la côte atlantique de l'Amérique du Nord. — Yves LEMAREC. Le port de Caen et les mines de fer de Basse-Normandie (grand développement de ce port). — E. POTET. L'émigration vendéenne dans le bassin aquitain (considérable; résultats excellents dans les Charentes, contestables dans le sud-ouest aquitain). = 15 juill. L. GALLOIS. Quelques études de villes : Vienne, Grenoble, Dijon (l'auteur passe en revue les études géographiques récentes consacrées à ces trois villes par A. Penck et H. Hassinger, par Raoul Blanchard, par H. Hauser. Il en dégage les résultats et signale l'avantage qu'il y aurait à multiplier des monographies analogues). — W.-M. DAVIS. La vallée de l'Armançon. — Ph. ARBOS. La vie pastorale en Tarantaise (les établissements humains se sont adaptés dans leur forme et leur plan aux nécessités de l'exploitation agricole, de l'économie pastorale; persistance de la vie pastorale). = 15 nov. P. LAFITTE. L'évolution économique de la Lorraine (condition économique de la Lorraine au moment de la guerre franco-allemande; transformations qui suivirent cette guerre; immigration des annexés. Découverte et mise en valeur du bassin de Briey).

15. — Nouvelle Revue historique de droit. 1912, sept.-oct. — P.-F. GIRARD. L'enseignement du droit romain en 1912 (discours prononcé devant la Société des professeurs de droit à Londres; note la nécessité de donner une édition critique du Digeste, en un mot de refaire l'édition de Mommsen). — E. CHÉNON. Recherches historiques sur quelques rites nuptiaux (étudie certains rites en usage dans la liturgie catholique : 1^o la remise d'une bague à la fiancée et l'échange d'un baiser; 2^o la remise de l'anneau nuptial et de la pièce de mariage; 3^o l'extension d'un voile ou poêle sur la tête des mariés, etc.).

16. — Revue générale de droit, de la législation et de la jurisprudence. 1911, nov.-déc. — J. CAUVIÈRE. Le lien conjugal et le divorce. Législation du Bas-Empire. Mœurs chrétiennes (suite en 1912, mars-septembre). = 1912, juill.-août. P. LABORDERIE-BOULOU. La tradition et l'esprit novateur dans l'œuvre de Dumoulin (traditionaliste, Dumoulin professe un grand respect pour les principes fondamentaux de la féodalité; mais, en même temps, il travaille à l'instauration d'un droit national, à l'unité de législation, qui était si étrangère à l'essence de la féodalité). = Sept. THUNOT. La Bretagne romaine (à propos du livre de Fr. Sagot).

17. — Revue archéologique. 1912, sept.-oct. — M. E. GUIMET. Les Isiaques de la Gaule (à propos de statuettes d'Osiris découvertes dans la région avignonnaise, l'auteur insiste pour que les archéologues français signalent toutes les trouvailles qui peuvent se rapporter au culte d'Isis, beaucoup plus répandu dans le midi de la France et la vallée du Rhône qu'on ne le croit généralement). — Em. ESPÉRANDIEU. La colonne d'Yzeures (lettre de M. Cumont). — Ad. REINACH. Le pilier d'Antremont (serait d'environ l'année 125 de notre ère). — G. DE JERPHANION. La date des peintures de Togale Kilissé en Cappadoce (début du règne de Nicéphore Phocas). — G. SEURRE. Archéologie thrace (documents inédits ou peu connus : inscriptions funéraires, stèles; suite et à suivre). = C.-rendus : *Franz Stolle*. Das Lager und Heer der Römer. — *Jean Lesquier*. Les institutions militaires de l'Égypte sous les Lagides (livre excellent d'un historien philologue).

18. — Revue des sciences politiques. 1912, sept.-oct. — A. MARVAUD. Le problème régionaliste en Espagne. — J. BARTH. Le nationalisme alsacien-lorrain. — M. DE PRÉAUDEAU. La ligue de la paix et de la liberté. I : Le premier congrès (Genève, 1867; suite en nov.-déc. : le Congrès de Berne en 1868). = Nov.-déc. DELAUD. Un projet d'établissement commercial français à Arkhangel, 1664-1672 (d'après les mss. des Affaires étrangères). — M. SOKOLNICKI. Les Polonais et la révolution projetée de 1833 (action exercée par les Polonais réfugiés en France; les membres du Comité polonais travaillèrent en effet à un rapprochement avec la jeune Italie conduite par Mazzini, avec les Allemands révolutionnaires de Strasbourg et de Francfort. La doctrine socialiste universelle, l'Internationale sont sorties de là).

19. — Le Correspondant. 1912, 10 déc. — STROWSKI. M^{me} Du Defand et Horace Walpole (d'après l'édition récente de leur correspondance par M^e P. Toynbee). — L. PINGAUD. L'empereur Paul I^{er} de Russie (d'après les ouvrages de M. Waliszewski). = 25 déc. M. ANDRÉ. Quelques figures de Wittelsbachs : Maximilien-Joseph, Louis I^{er}, Maximilien II, Louis II (à propos de la mort du prince régent). — A. CHÉRADAME. Du conflit balkanique à la crise européenne. — DESJOYAUX. L'évêché de Bethléem-lez-Clamecy (l'église de l'hôpital de Pantenor, faubourg de Clamecy, devint au XIII^e s. un fief de l'évêque de Bethléem; en 1356, le pape transporta dans cette église le siège épiscopal; le premier évêque de Bethléem qui fixa sa résidence à Clamecy fut Guillaume de Vallan, mort en 1400; différends de l'évêque André de Sauzea avec celui d'Auxerre au XVI^e s.). = 1913, 10 janv. E. DUTHOIT. La pensée sociale de Frédéric Ozanam; à propos de son prochain centenaire. — L. DE LANZAC DE LABORIE. Une famille française à travers les âges (celle des Vogüé). — R. P. LAGRANGE. Les fouilles de Suse, d'après les travaux de la délégation en Perse (grande

importance de ces travaux pour l'histoire, le droit, l'art, en particulier la céramique). — A. FORTIER. Les étudiants dans l'Inde; mœurs, statistiques et avenir. = 25 janv. D. MEUNIER. Les trois dernières années du marquis de Mirabeau; suivi de lettres inédites de l'« Ami des hommes », 1787-1789 (lettres où l'on retrouve l'homme tout entier, surtout celles qu'il écrit à son frère le bailli. Il y est parfois aussi question du fils exécré, ce « Monsieur », l'« Érostrate moderne », cette « chenille »; « quant à ce Monsieur, tout ce qui le tire du genre vil doit être pour nous pris en bénéfice »).

20. — La Grande Revue. 1912, 25 nov. — L. LALOY. L'histoire de la musique à la Faculté des lettres. — Ed. PETIT. Eugène Pelletan étudiant, d'après un Journal inédit, 1833-1838 (ses débuts à Paris, ses études et ses enthousiasmes; comment il devint journaliste). — M. DOUEL. Trois villes numides : Tipaza, Thubursicum, Madaure (d'après de récentes découvertes archéologiques; intéressant et pittoresque). = 25 déc. O. EFFERTZ. La question d'Alsace (fin le 10 janv.; intéressant; l'auteur est à la fois médecin et jurisconsulte; il traite la question d'Alsace au point de vue de l'ethnographie et du droit des gens. Il n'a peut-être pas fait une assez large place aux éléments impondérables qui constituent une nationalité). = 25 janv. Albert HOUTIN. Vie du Père Hyacinthe, d'après des documents inédits (ch. 1 : sa jeunesse jusqu'à son ordination, le 14 juin 1851).

21. — La Revue de Paris. 1912, 1^{er} déc. — Paul DE MOLÈNES. Lettres d'Orient (relatives à la guerre de Crimée. Molènes était alors lieutenant de spahis; pendant la guerre, il fut officier d'ordonnance du maréchal Canrobert. Ses lettres sont adressées à une amie de Paris, M^{me} Jaubert; intéressant; suite et fin le 15 déc.). — C. JULIAN. Les origines de Paris capitale (à propos du livre récent de M. de Pachtère; montre comment la Lutèce gauloise et romaine a déjà joué le rôle de capitale). — Ch. LOISEAU. La revanche des Balkans. = 15 déc. DELAHACHE. Mulhouse-Belfort (ce que ces deux villes sont devenues depuis l'annexion de l'Alsace, qui les sépara politiquement et économiquement; c'est Mulhouse qui « a fait » Belfort). — J.-P. LAFITTE. La paléontologie humaine. L'homme de Grimaldi. — H. MAUNOURY. Un préfet de la Manche en 1814-1815 (administration de Ch.-A. Bossi, d'après les archives départementales). — A. GAUVAIN. La ligue balkanique. = 1913, 1^{er} janv. J. RAMBAUD. Le colonel Pierre-Louis Roederer (Roederer prit part à la campagne de Russie; pris à Vilna, il fut remis en liberté en juin 1814; dès lors, il resta dans la vie privée. Publie ses notes pendant son séjour et sa captivité en Russie, 1812-1814). — G. GRAVIER. L'Albanie et ses limites (suite et fin le 15 janv.). = 15 janv. J. BÉDIER. La légende des quatre fils Aymon (suite et fin le 1^{er} févr.; Longnon et Castets se sont livrés à une recherche vaine quand ils ont prétendu retrouver dans l'histoire carolingienne les fondements réels de la légende; celle-ci ne dérive

pas de poèmes du VIII^e s., qui seraient nés des événements eux-mêmes et dont il ne subsiste d'ailleurs pas la moindre trace. La légende de Renaud n'est pas antérieure au XII^e s.; elle s'est formée dans l'Ardenne, à Stavelot; la vie de saint Agilolf, qui fut abbé de Stavelot avant d'être évêque de Cologne, contient tout ce qu'on a bien voulu appeler l'élément historique de Renaud de Montauban). — L. BATIFFOL. Un bourgeois du XVII^e s. (Michel de Marillac, d'après sa correspondance inédite, des notes biographiques dues à son confident, Lefèvre de Lezeau, les mémoires et traités inédits de Marillac, etc.; fin le 1^{er} févr.). = 1^{er} févr. Henri ROBERT. L'affaire Lafarge (plaidoyer pour M^{me} Lafarge, qui fut sans doute innocente de la mort de son mari). — F. CHALLAYE. M. de Kiderlen-Wächter et l'affaire d'Agadir.

22. — Revue des Deux Mondes. 1912, 15 déc. — Marquis DE SÉGUR. Au couchant de la monarchie (suite et fin : la chute de Necker). — Albert SOREL. Correspondance, 1870-1871 (Sorel était attaché au ministère des Affaires étrangères pendant la guerre; il fut un des agents les plus actifs de M. de Chaudordy. Ses lettres écrites à sa mère sont intéressantes; elles ne contiennent d'ailleurs rien de ce que devait taire le secret professionnel; fin le 1^{er} janv.). — Émile FAGUET. Une étude sur Le Play (par le comte Léon de Montesquiou; discute les idées de Le Play sur l'histoire de la liberté en France). = 1913, 1^{er} janv. Aug. FILON. Histoire d'une constitution. Le *Home rule* irlandais (à propos du récent ouvrage publié par MM. Maisonnier et Lecarpentier, et d'après des souvenirs personnels). — G. GOYAU. Bismarck et l'Église. La paix (V : La première revision des lois de mai; le septennat, 1886-1887). = 15 janv. Jos. BÉDIER. L'art et le métier dans la Chanson de Roland (il est impossible d'admettre que ce poème ait été formé par une agglomération successive de poèmes plus anciens ou de cantilènes. Tout y décèle un art tel qu'on doit en attribuer la composition à un unique versificateur, qui s'est trouvé être un grand poète). — Ch. BENOIST. La crise de l'État moderne. De l'apologie du travail à l'apothéose de l'ouvrier, 1750-1848. II : Jusqu'à 1868 (la grande révolution sociale du XIX^e s. est née autour de 1840). = 1^{er} févr. R. SIMON. L'Autriche et la guerre balkanique. — G. GOYAU. Bismarck et l'Église (VI : La seconde revision des lois de mai, 1887-1890).

23. — Revue politique et littéraire. 1912, 7 déc. — L. LIARD. Quelques souvenirs (souvenirs du collège de Falaise et du lycée Charlemagne, « se puero »). — Les derniers jours du premier Empire. Lettres inédites de ou à Pierre Lebrun, publ. par Paul BONNEFON (il s'agit ici non de Lebrun dit Pindare, mais d'un autre Lebrun, poète aussi et dramaturge, le futur auteur de *Marie Stuart* et du *Cid d'Andalousie*. Ces lettres, qui se croisent pendant que les Alliés entrent à Paris, nous renvoient un vivant reflet des années 1813-1814); suite le 14 déc. (du 4 mars 1814 au 1^{er} avril); fin le 21 déc. (rentrée de

Louis XVIII et retour de l'Empereur. Pendant tout ce temps, Lebrun est très affairé par sa prochaine représentation de son *Ulysse*. = 14 déc. Jos. REINACH. La France et l'Allemagne devant l'Histoire : Napoléon (« tout ce qu'il a été, il l'a voulu; tout ce qui l'a perdu, il l'a voulu. La révolte de l'Europe, qui était la révolte même de la nature, il l'a suscitée. La perte du Rhin est, autant que ses victoires, son ouvrage »); suite le 21 déc. (situation de l'Alsace à la fin de l'Empire; à cette époque, nulle autre province n'est mieux rattachée à la France et à la Révolution); à suivre. = 21 déc. Stéphane GSELL. L'histoire de l'Afrique du Nord (leçon d'ouverture du cours de l'histoire de l'Afrique du Nord, c'est-à-dire de la Berbérie ou de l'Afrique mineure, au Collège de France. Géographie du pays; son histoire depuis l'antiquité; fin le 28 déc.). = 28 déc. L. DE LAUNAY. Légendes et traditions de la Bulgarie. — L. MAURY. Siméon-Prosper Hardy (analyse du curieux Journal de ce libraire parisien dont le t. I, 1764-1789, vient de paraître). = 1913, 4 janv. Princesse MATHILDE. Lettres et billets inédits, publ. par Paul BONNEFON (adressés au poète Pierre Lebrun, académicien, dont Napoléon I^{er} avait encouragé les débuts et dont Napoléon III fit un sénateur. C'est en 1846 que la princesse Mathilde « apparut » pour la première fois au poète; leur correspondance dura jusqu'après la chute de l'Empire; suite le 11 janv.; fin le 18 janv.). — M. CROISSET. Les dieux d'Homère. Valeur et nature des témoignages homériques en matière de religion (suite et fin le 11 janv.). = 18 janv. C. JULIAN. L'ancienneté de l'idée de nation (suite et fin le 25 janv.; proteste contre l'abus de l'idée de race, qui fausse l'histoire, en donnant à croire qu'il a pu se trouver un groupe ethnique pur de tout mélange étranger. Au contraire, la plus lointaine histoire nous montre des nations qui se forment par l'apport de sangs divers et sous l'empire de croyances et d'habitudes communes. En ce qui regarde le monde européen, la nation-mère est celle que les Anciens ont désignée par le nom de Ligures; son individualité se manifeste dans sa langue, langue « italo-celtique » d'où sont sortis les dialectes apparentés du monde italique et du monde celtique; « la grande nation italo-celtique est la fille occidentale de la nation-mère des Indo-Européens »). — A. BOSSERT. Un précepteur de l'empereur Frédéric III : Frédéric Godet (fin le 25 janv.; d'après la correspondance et d'autres documents inédits de Fréd. Godet, publ. par Ph. Godet. Très intéressant. Godet avait si bien conquis l'estime du futur empereur qu'il pouvait, en 1870, même après Sedan, Strasbourg et Metz, lui écrire que « la Prusse ne devrait pas transformer une guerre de défense en guerre de conquête »; le 4 décembre, il formait encore ce vœu : « Si l'Allemagne trouvait l'occasion d'exercer un acte de générosité qui fût à la hauteur de ses victoires! »). — F. PICAUVET. Une des origines de la réforme luthérienne (étude sur la « Théologie germanique », œuvre composée par un prêtre francfortois, qui était chevalier de l'Ordre teutonique et appartenait au groupe mystique des Amis de Dieu,

Luther l'édita en 1518 et s'en inspira; étude plus générale sur les sources où Luther puisa ses opinions théologiques et sa foi; fin le 1^{er} févr.). — 1^{er} févr. EMERSON. Paris et la Révolution de 1848 (fragments de son Journal inédit, 1845-1848). — M. MARION. Faits économiques et sociaux (leçon d'ouverture du cours d'histoire des faits économiques au Collège de France; éloge d'E. Levasseur).

24. — Académie des inscriptions et belles-lettres. *Comptes-rendus des séances.* 1912, bulletin d'août-sept. — Ed. CUQ. Un nouveau vice-préfet du prétoire (d'après une inscription découverte en Tunisie, à Souk-el-Abiod. Elle a été gravée en 397 ou 398 et mentionne Fl. Macrobius Maximianus, « agens vices praefectorum praetorio ». Liste des vice-préfets du prétoire actuellement connus). — L. CONSTANS. Les puissances tribunitiennes de Néron (dresse leur tableau chronologique). — MISPOULET. Note sur un diplôme militaire découvert en Thrace, concernant la flotte de Misène, du 9 févr. 71. — A. MERLIN. Fouilles à Althiburos ou Medeina (quelques fragments d'inscriptions latines). — DÉCHELETTE. Les fouilles du marquis de Cerralbo (en plusieurs localités de l'ancienne Ibérie). — DELATTRE. Fouilles de Damous-el-Karita (sur l'emplacement de la Carthage antique). — SCHEIL. Un poids babylonien (le plus ancien de tous les poids babyloniens connus; il est en forme d'olive et date de 2,800 ans environ). — R. WEILL. Fouilles à Tounah et à Zaouiet-el-Maetin, Moyenne-Égypte. — SEYMOUR DE RICCI. Un nouveau roi de Galatie (Bitorix ou Bitokix). — L. HEUZEY. Pline l'Ancien et les astrologues chaldéens.

25. — Académie des sciences morales et politiques. *Séances et travaux. Compte-rendu.* 1912, n° 8, août. — A. LACASSAGNE. La signification des tatouages chez les peuples primitifs (c'est la marque de l'affiliation, un signe de reconnaissance, une amulette). — Sept.-oct. G. FAGNIEZ. La femme et la Société française dans la première moitié du XVII^e s. La femme dans la famille (fin en nov.). — Nov. WELSCHINGER. La bataille de la Moskowa. — Déc. ESMEIN. La dernière phase de la crise constitutionnelle en Angleterre, 1910-1911.

26. — Annales de Bretagne. 1912, nov. — LE LAY. Les derniers États de Bretagne. Lettres des députés et co-députés de Pontivy aux États de 1788-1789. — M. BERNARD. La municipalité de Brest de 1750 à 1790 (analyse d'un mémoire pour le diplôme d'études supérieures d'histoire). — L. MAÎTRE. Géographie physique du lac de Grandlieu et de ses affluents (ch. 1). — J. CANAL. Les origines de l'intendant de Bretagne (suite : Coetlogon de Méjosseaume, 1546-1648).

27. — Annales du Midi. 1912, oct. — A. THOMAS. Un émigré normand au temps de Jeanne d'Arc, maître Robert Masselin (biographie de ce personnage, d'après des pièces d'archives assez savoureuses. Une de ces pièces, app. n° 8, contient un chapitre tout nou-

veau de l'histoire de Béziers et du Bas-Languedoc pendant les premières années du gouvernement de Charles VII; c'est un exposé des plaidoiries au cour d'un procès criminel intenté au viguier de Béziers par l'évêque de cette ville). — ANGLADE. Extraits de la vie de Jules Raimond de Soliers, par J. de Haitze (Haitze est un érudit aixois de la fin du XVIII^e s.; auteur d'un livre, *les Moines empruntez*, 1697, où il détruit certaines légendes dont se parait l'histoire religieuse de la Provence. Soliers est l'auteur d'un livre sur *les Antiquitez de Marseille*, 1595). — SALVERDA DE GRAVE. A propos de Bertran d'Alamanon. = C.-rendus : Dom Fr. Gardon. Histoire de l'abbaye de La Chaize-Dieu, publ. par A. Jacotin. — Albe. Les possessions de l'abbaye d'Obazine dans le diocèse de Cahors et les familles du Quercy (bon). = 1913, janv. R. LATOUCHE. L'hôpital de Montpezat-de-Quercy pendant le XVII^e et le XVIII^e s. (d'après les archives de cet hôpital). — Alf. LEROUX. Sortilèges et charlataneries en Limousin aux XVII^e et XVIII^e s. = C.-rendu : E.-G. Hurtebize. Libros de tesoreria de la Casa de Aragon (t. I : Libros de cuentas de Pedro Boyl, 1302-1304; important).

28. — Bulletin de la Société de l'histoire de Paris. 1912, 2^e et 3^e livr. — BLANCHET. Allocution présidentielle (retrace la biographie de J.-B. Hélassant, qui fut échevin de 1660 à 1662, puis doyen des conseillers du roi en l'Hôtel-de-Ville de Paris, mort en 1669. Abondants détails sur les sources de sa fortune, gagnée dans le commerce avec l'Orient, sur sa maison de Paris et son mobilier). — Comte E. FRÉMY. L'enceinte de Paris construite par les fermiers généraux et la perception des droits d'octroi de la ville, 1784-1791 (avec deux plans). — COYEQUE. Vieilles archives notariales. Comment les classer et les inventorier. Conseils et exemples; 2^e article). = 4^e livr. L. LAMBEAU. La place royale; l'hôtel d'Aumont, de Rohan-Chabot, de Le Chantre (Le Chantre, conseiller au Parlement, en était propriétaire en 1789). — P. VIOLLET. La bibliothèque et les archives de la Faculté de droit de Paris.

29. — La Province du Maine. T. XX, 1912, déc. — L.-J. DENIS. La situation religieuse et le clergé fidèle à Château-du-Loir et au Grand-Lucé, de 1798 à 1805, d'après la correspondance de M^{me} Mesnard de Seillac (suite en janv. 1910). — G. BUSSON. Notes sur les noms de lieu contenus dans les *Gesta Aldrici* (suite en janv. 1913). = 1913, janv. G. BUSSON. Saint Aldric, évêque du Mans, 832-857 (sa biographie).

30. — Recueil de la Commission des arts de la Charente-Inférieure. T. XVIII, janv.-avr. 1910. — ATGIER. Notice historique sur l'ancien Hôtel-Dieu de Saint-Martin-de-Ré (depuis son origine, au XII^e s., jusqu'à nos jours; continué en juill.-oct.). — VIGEN. La tour de Montguyon et son inscription.

31. — Revue bourguignonne. T. XXI, 1911, n^o 2. — REBOUSSET.

La coutellerie de Langres (introduction historique). — BERTUCAT. La juridiction municipale de Dijon. Son étendue (de 1187 à la Révolution).

32. — Revue de Bourgogne, 1912, n° 4. — P. GAFFAREL. Saint Hugues et la basilique de Cluny (bon article de vulgarisation, où l'auteur essaye de reconstituer la biographie du grand abbé; étudie son administration et son influence artistique).

33. — Revue de Bretagne, 1912, sept. — ROUXEL. A travers la Bretagne (suite; communautés religieuses de Dinan; les gros décimateurs de jadis et la réparation des églises; portionnaires et gros décimateurs; suite en oct.). — UZUREAU. La paroisse de Saint-Crespin, 1683. — J. DE LA PASSARDIÈRE. Topologie des paroisses du Léon (suite en oct. et en nov.). — Commandant CHAPERON. Régis de Trobriand (biographie d'un Breton qui gagna ses étoiles de général sur les bords du Potomac pendant la guerre civile aux États-Unis). = Nov. UZUREAU. La paroisse de Saint-Jean-de-Montfaucou, 1683. — Commandant CHAPERON. Les Mobiles du Finistère au 22 janv. 1871.

34. — Revue de Gascogne, 1912, sept.-oct. — J. DUFFOUR. La vie rurale en Gascogne au XVIII^e s. (suite : le commerce des grains). — A. DEGERT. Règlement des Juifs de Bayonne, 1741-1753. — S. MONDON. Vieilles choses et anciens textes de la Bigorre. V : Le « justicia » de Tamarit (XVI^e s. Publie une enquête sur une aliénation frauduleuse de biens possédée en Aragon par l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem). = Nov. G. LAURENT. Armagnac et pays du Gers; étude de géographie humaine (suite : population dispersée; la « borde »; suite en déc. : les bois, la valeur des terres). — MONDON. Vieilles choses et anciens textes de la Bigorre. VII : Antiques privilèges de la maison de Gavarnie (texte gascon qui contient des dispositions du XIII^e et du XIV^e s.; traduction et commentaire). = Déc. A. DUFFOURC. Lettres inédites de Mgr Jean-François de Montillet, archevêque d'Auch, 1742-1772. = C.-rendu : *Saint-Laurens*. Monographie de la commune de Montfaucou-en-Bigorre (quelques documents). = 1913, janv. J. LESTRADE. La Gascogne, d'après Belleforest (publie le sommaire d'une lettre datée de Paris, 18 sept. 1571, dans laquelle il demande des renseignements sur son pays de Comminges). — A. DEGERT. Mandement inédit de l'archevêque d'Auch, des évêques de Lavar et de Tarbes sur la mort de Louis XVI (daté de Montserrat, le 17 févr. 1793). — L. MÉDAN. Une inscription latine à Ponsan-Soubiran (« Dis Manibus Oscitaris »). — G. DAUGÉ. Une proclamation du maréchal Wellington (de Saint-Sever, 1^{er} avril 1814). — F. MARSAN. La peste de 1653 et 1654 à Cadéac. = C.-rendu : *Troyes*. Documents sur les institutions judiciaires du comté de Comminges et monographie du tribunal de Lombez.

35. — Revue de l'Agenais, 1912, mai-juin. — Ph. LAUZUN. Souvenirs du vieil Agen; la tour du Chapelet. — MARBOUTIN. Le château de Castelnoubel (fin). — MOMMÉJA. Dissertation sur divers monu-

ments, coutumes, dénominations et usages anciens de l'ancienne cité des Sotiates, par le vicomte de Métiéville (suite et fin). — J. AMBLARD. Un Agenais à la prise de la Bastille (lettre de M. du Prat, négociant à Agen, datée du 18 juill.). = Juill.-août. Ph. LAUZUN. Souvenirs du vieil Agen. L'église et le quartier Sainte-Foy. — ROUMAT. Le fief et les seigneurs du Faudon à Saint-Pierre-de-Nogaret. — BENABEN. Villeréal (fin; liste des paroisses et annexes de l'archiprêtre de Villeréal avant la Révolution). — P. DUBOURG. Synode tenu à Agen, sous l'épiscopat de Mgr Mascaron, du 28 au 29 mai 1686, pour le rachat des offices de receveur et de contrôleur des décimes et impositions du clergé. — GAYRAL. Petite monographie de la confrérie des Pénitents blancs de Caudecoste, 1624-1791. = C.-rendu : M^{lle} J. Hazon de Saint-Firmin. Un assassin du duc Henri de Guise : François II de Montpezat, baron de Laugnac, capitaine des Quarante-Cinq, 1566-1590 (bon). = Sept.-oct. BENABEN. Rives (notes sur la commune et la paroisse, depuis le XIV^e s., ses curés et ses prieurs). — ID. Tourliac (ancienne commanderie). — GUILHAMON. Le temple de Brulhes et ses commandeurs au XVIII^e s. — GAYRAL. Petite monographie de la confrérie des Pénitents blancs de Caudecoste, XVII^e-XVIII^e s.

36. — Revue de l'Anjou. 1912, mai-juin. — Lieutenant V. ALWROD. Guerre de 1870-1871. La bataille du Mans, 10, 11 et 12 janv. 1871 (Changé, Champagné). — G. BODINIER. Un ami angevin d'Hippolyte et de Paul Flandrin (correspondance, 1832-1839). = Juill.-août. Marquis de BEAUCHESNE. Henri III et le château d'Angers en 1585. — Lieutenant A. ALWROD. Guerre de 1870-1871. La bataille du Mans, 10, 11 et 12 janv. 1871 (combats des Granges et du Tertre-de-Changé; suite en sept.-oct.). — L. ROYER. Mense abbatiale de Fontevault. Les fermiers du Bordelais; l'agent P. Serin, de Saumur (suite et fin : jusqu'à la mort de cet agent, déc. 1731).

37. — Revue de Saintonge et d'Aunis. 1912, 1^{er} oct. — Etablissement de péage de La Tremblade à Marennes (acte mutilé de 1675). — Terres et domaines du roy engagés à l'élection de Saintes (pièce non datée, postérieure à 1742). — DANGIBEAUD. Minutes de notaires, notes de lecture (suite). = 1^{er} déc. GAULTIER. Souvenirs d'un prêtre émigré en Espagne, 1791-1792). — Ch. DANGIBEAUD. Réparations à l'arc romain de Saintes en 1354 (explique un passage, obscur aux yeux de M. Thomas, d'une charte de 1354; il y est question de l'arc romain, ou arc de triomphe, faussement attribué à Germanicus). — ID. Bernard Palissy Agenais (signale un document découvert par N. Weiss et qui prouve, sans doute possible, que Palissy était « natif de Agen en Agenoys »). — HEURTEL. Inventaire des séries départementales des Archives nationales relatif à la Charente-Inférieure, 1790-1830 (1^{re} partie, série F¹ B³).

38. — Revue d'histoire de Lyon. 1912, fasc. VI. — Ph. FABIA. La première campagne des fouilles de Fourvières (fouilles bien con-

duites et qui ont déjà donné de précieux résultats). — R. BOUQUET. Histoire politique de La Tour-du-Pin de 1804 à 1848, publ. par M. RIOLLET. — P. METZGER. Notes et documents pour servir à l'histoire de Lyon au XVIII^e s. Trois observations sur des ouvrages connus (celui d'Ardaschew sur les Intendants et celui de M. Wahl sur les premières années de la Révolution à Lyon). — A. CROZE. Les grands visiteurs des hôpitaux lyonnais. Paul I^{er}, empereur de Russie, 1782 (publie le Mémorial de la visite faite par le grand-duc Paul de Russie et sa femme le 7 mai 1782).

39. — Revue du Midi. 1912, 15 sept., n° 9. — Prosper FALGAIROLLE. Le château et la baronnie de Vauvert (suite; du milieu du XIV^e au milieu du XVI^e s.; continue dans le n° suivant jusqu'à 1622 et dans le n° du 15 déc. de 1622 à 1628). — L. DUHAMEL. Un voyage princier au XVIII^e s. (voyage du comte de Provence dans le Comtat-Venaissin et à Avignon; son banquet à Cavaillon, sa réception à Avignon : 1777; continue dans le n° suivant). — Em. GAY. La vigerie du Vigan au commencement du XVII^e s. (recherche les origines et l'étendue territoriale de la vigerie; continue dans le n° suivant et dans le n° du 15 déc.). = 15 nov., n° 11. Baron DE VIGNET DE VENDEUIL. Monographie de Montpezat (histoire religieuse; suite et à suivre). — Marcel FABRE. Grappin. Épisode des massacres de sept. 1792 (d'après les ouvrages imprimés).

40. — Revue du Nord. 1912, août. — SAUTAI. Les dernières années de Lefebvre d'Orval (des documents nouveaux sont venus confirmer l'importance du rôle joué par ce conseiller au Parlement de Flandre pendant la guerre de succession d'Espagne; on sait qu'il a été le principal inspirateur de la manœuvre qui fit remporter à Villars la victoire de Denain. Il ne cessa jusqu'à sa mort, en 1743, de s'intéresser aux choses militaires; il eut avec Vauban « ce trait commun de rechercher le soulagement du peuple et d'en prendre hautement la défense, sans cesser de mériter la confiance et l'estime du cardinal Fleury »). — L. VERRIEST. Les travaux relatifs des institutions politiques, administratives et judiciaires belges (utile bibliographie, qui a été aussi publiée à part). — G. LEFEBVRE. Une lettre de Merlin de Douai (de Versailles, le 20 juin [1789], à l'abbé Évrard, à Cambrai). = Nov. MALOTET. L'industrie et le commerce des toiles fines à Valenciennes pendant l'époque contemporaine. = C.-rendu : Lennel. Histoire de Calais, t. II, 1346-1558 (documentation insuffisante).

41. — Revue historique et archéologique du Maine. T. LXXI, 3^e livr., 1912. — Abbé E. TOUBLET. La famille de Courtarvel (notes d'histoire féodale et généalogique; continue dans les n°s suivants). — Dr P. DELAUNAY. Un édile fertois : le docteur Verdier du Clos. — A. BESZARD. Le général Couin de Grandchamp. — E. DE LORIÈRE. A propos d'une fondation de chapelle à Parcé. — E. BERTHELOT. Le château de Verdelles (Sarthe; étude archéologique). — Abbé LEGROS. La

cloche de Béthon. — Marquis DE BEAUCHESNE. Vaugeois et ses seigneurs. = T. LXXII, 1^{re} livr. Vicomte DE NOAILLES. L'abandon de la Valteline en 1637 (extrait du volume sur le maréchal de Guébriant). — Capitaine DEROME. M^{me} de Villedieu inconnue. La famille des de Boesset; ses relations avec le Maine; suite dans la 2^e livr. : notes sur le siège de Gigery en 1664; fin dans la 3^e livr.). — R. DESCHAMPS LA RIVIÈRE. Les mésaventures d'un duelliste malgré lui (en 1763). = 2^e livr. L. FROGER. Jacques Bellenger, curé d'Amné, 1673-1720. — Dom HEURTEBIZE. Bénédictins manceaux décédés à l'abbaye de Saint-Denis, XVII^e-XVIII^e s. (d'après un ms. de la bibliothèque de Solesmes). — Abbé LEGROS. Les gardes nationales et les volontaires, 1792-1793 (épisodes de l'histoire de la Révolution à Arçonnay et aux environs). — TRIGER. L'histoire locale et les Bulletins paroissiaux (de l'utilité que ces Bulletins auraient pour l'histoire si l'on prenait soin d'y insérer des notes tirées par exemple des archives municipales). = 3^e livr. Marquis DE BEAUCHESNE. L'ancien collège de Sablé. — Abbé CALENDINI. Bibliographie du Maine pour 1911.

42. — **Travaux de l'Académie nationale de Reims.** CXXX, 1910-1911, t. II. — H. JADART. Édifices datés et pierres de fondation à Reims du XIII^e au XVIII^e s. (description et notice sur chaque maison; illustration). — A. PAROISSIEN. Un projet de vente de la cathédrale de Reims au XVIII^e s. — Pol GOSSET. Notes généalogiques tirées des registres paroissiaux des communes rurales des cantons de Reims.

ALLEMAGNE.

43. — **Abhandlungen der k. Preussischen Akademie der Wissenschaften.** Philosophisch-historische Klasse. Berlin. Jahrg. 1910. — VON FRITZE. Les monnaies de Pergame (avec 9 pl.). — MEYER. Les « libelli » relatifs à la persécution de Dèce contre les chrétiens.

44. — **Abhandlungen der philologisch-historischen Klasse der k. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften.** Bd. XXIX, 1912, n^o 5. — SCHMARSOW. Qui est Gherardo Starnina? (contribution à l'histoire primitive de la Renaissance italienne, avec 7 pl.).

45. — **Annalen des Vereins für Nassauische Altertumskunde u. Geschichtsforschung.** Bd. XLI (le t. XL paraîtra ultérieurement), 1910, Heft 1. — METZEN. La fortification de la ville de Limbourg au moyen âge (avec treize croquis). — PAGENSTECHER. Les Antitrinitaires en Nassau (traite de l'opposition à la doctrine de la Trinité dans l'Église). = Heft 2, 1911 (paru en 1912). MEILINGER. L'industrie de la laine en Nassau pendant le XVI^e s.

46. — **Archiv des historischen Vereins von Unterfranken und Aschaffenburg.** Bd. LII, 1910. — AMRHEIN. Geoffroi IV Schenk de Limbourg, évêque de Wurzburg, et le duc de Franconie, 1442-

1455 (3^e partie). — WECKEN. Projets pour l'organisation politique et administrative du comté de Wertheim en 1621 et 1622. — HENNER. Florian Geyer et sa bande noire pendant la guerre des Paysans. — BECHTOLD. La vie d'étudiant à Wurzburg au XVIII^e s.

47. — *Archiv für katholisches Kirchenrecht*. Bd. XCII, 1912, 2 Quartalheft. — SPEISER. L'Église et l'État dans les cantons suisses de Genève et de Bâle; réorganisation de leurs rapports). — VON DI PAULI. « Dissimulare poteris » (étude sur le sens et la nature de la dissimulation ecclésiastique).

48. — *Archiv für Kulturgeschichte*. Bd. IX, Heft 4, 1912. — GEBAUER. Influence de la France sur l'Allemagne depuis la guerre de Trente ans; études sur les sources. — BRAUN. La lutte contre l'hérésie en Allemagne par les papes jusqu'au concile du Latran, 1215.

49. — *Archiv für Religionswissenschaft*. Bd. XI, 1908, Heft 2-3. — A. VON DOMASZEWSKI. Importance politique de la religion d'Émèse (au temps d'Hadrien déjà, Émèse était la citadelle du culte solaire en Orient. A côté d'Élagabal, on y honorait encore l'Aphrodite-Uranie de la Syrie septentrionale et la divinité féminine des Arabes désignée sous le nom d'Athéna. Un clergé puissant dominait l'État; il avait créé un système théologique pour cette religion. La situation considérable de cette religion, que Septime Sévère avait appris à connaître quand il commandait la légion de la Syrie septentrionale, explique pourquoi une femme prise dans cette famille de prêtres parut lui offrir des garanties pour ses propres efforts vers de hautes destinées. L'empereur Élagabal éleva ensuite le culte d'Émèse à la dignité de religion générale pour tout l'empire. L'importance de cet état-prêtre met encore deux faits en lumière : contre l'élévation d'Élagabal à l'empire se révolta la légion III Gallica qui avait son quartier général près de la ville d'Émèse et qui était alors manifestement sous l'influence d'un contre-parti hostile au fils de Soemias; c'est également dans les mêmes milieux que prit naissance le soulèvement contre Alexandre Sévère, celui de l'anti-César Uranius, gouverneur d'Émèse en 253-254. Émèse recouvra une fois encore son importance religieuse par la victoire qu'Aurélien remporta sur Zénobie près de cette ville : Aurélien crut devoir son succès à Élagabal; il éleva alors au rang de religion d'État le culte monothéiste du Soleil, qui était l'œuvre de l'école de théologiens d'Émèse). — Bd. XII, 1909, Heft 1. A. VON DOMASZEWSKI. La voie triomphale au Champ de Mars à Rome (histoire et situation des monuments construits le long de cette voie, avec une pl.). — W. SOLTAU. Origines de la légende de Romulus (ce n'est pas une légende d'origine romaine; elle remonte à la Tyro de Sophocle, que Naevius a imitée servilement dans son drame *Alimonia Remi et Romuli*. Cette « fabula praetextata » est devenue la source principale où puisèrent Dioclès et Fabius Pictor. Seule, l'histoire des jumeaux et de la louve apparut vers l'an 300 déjà sous une

influence campanienne). = Heft 2-3. O. FRANKE. Diffusion du bouddhisme de l'Inde vers le Turkestan et la Chine (depuis la seconde moitié du 1^{er} s. ap. J.-C., la porte d'entrée fut le Khotan). — Jul. BOEHMER. Jéricho (histoire de la ville jusqu'à Eusèbe). — A. VON DOMASZEWSKI. Le calendrier de Chypre (la plus ancienne forme ne fut en usage que de 20 à 2 av. J.-C., puisqu'il fut changé de manière à faire paraître Auguste comme l'unique protecteur de l'empire). — G. KARO. Contributions archéologiques fournies par la Grèce (rapport sur les fouilles des dernières années et leurs résultats quant à l'histoire religieuse). = Bd. XIII, 1910, Heft 1. E. PETERSEN. La légende de Sérapis. = Bd. XIV, 1911, Heft 1-2. P. PERDRIZET. La miraculeuse histoire de Pandare et d'Échédore, suivie de recherches sur les marques dans l'antiquité (cautérisation, tatouage, etc.). = Heft 3-4. M. P. NILSSON. La plus ancienne chronologie hellénique. Apollon et l'Orient (les Grecs connaissaient depuis longtemps l'année solaire et un mois lunaire qui n'était pas rattaché à cette année solaire. D'autre part, le nombre sept considéré comme nombre type vient de Babylonie; il s'associe en Asie Mineure au culte d'Apollon et pénètre avec lui en Grèce). — R. WÜNSCH. La religion grecque et romaine, 1906-1910 (bulletin sur les publications récentes). — A. WERMINGHOFF. Sur les publications récentes concernant l'histoire de la religion et de l'Église au moyen âge et à l'époque moderne. = Bd. XV, 1912, Heft 1-2. S.-A. HORODEZKY. Deux tendances religieuses dans le judaïsme (1^o religion de la loi : rabbinisme; 2^o religion du cœur : les prophètes, Agada, Messianisme, Cabale, Chassidisme). — H. LIETZMANN. Histoire de l'Église chrétienne (bulletin sur les publications des dernières années).

50. — Beiträge zur Bayerischen Kirchengeschichte. Bd. XVI, Heft 6, 1910. — ZAHN. L'église protestante en Bavière il y a soixante-quinze ans (publie la lettre d'un jeune candidat). = Bd. XVII, Heft 4, 1911. CLAUSS. Situation ecclésiastique et morale du comté d'Ëttingen au temps de la Réforme; suite dans Heft 5-6; fin dans Bd. XVIII, Heft 1. = Heft 3, 1912. ROTH. Un singulier procès intenté à des anabaptistes dans la moyenne Souabe en 1530. = Heft 4. JORDAN. Lettres inédites sur la diète d'Augsbourg, 1530; fin dans Heft 5.

51. — Beiträge zur Geschichte des Niederrheins. Bd. XXIV, 1912. — SCHUMACHER. Les confessions religieuses dans le duché de Berg depuis l'introduction de la Réforme jusqu'au traité de Xanten. — CUESTEN. Organisation de l'administration locale dans le pays de Clèves et de Juliers depuis le commencement de la guerre de succession jusqu'à l'abdication du margrave Ernest, 1609-1613.

52. — Forschungen zur Brandenburgischen und Preussischen Geschichte. Bd. XXIII, 2^e Hælfte, 1910. — ERNST. Remarques critiques sur la colonisation de l'Allemagne orientale, surtout en Brandebourg. — HIRSCH. Rapports du Grand Électeur et de son suc-

cesseur avec la reine Christine de Suède en 1687-1689. — VON SCHROETTER. Le recrutement de l'armée prussienne sous le premier roi. — VON PFLUGK-HARTTUNG. Le général de Kleist et sa valeur comme chef d'armée en 1815. — KOSER. Le prince Henri et le lieutenant général von Moellendorf pendant la guerre de succession de Bavière (la grande autorité du prince Henri, frère de Frédéric le Grand, a été néfaste dans la campagne de 1778). — HERRMANN. Olmütz (1758). = Bd. XXIV, 1^{re} Hälfte, 1911. HINTZE. Chambre du conseil et cour suprême en Brandebourg pendant le XVI^e s. — HASS. Un projet de réformes politiques et financières du temps de Joachim II. — KRAUEL. L'attitude de la Prusse dans les questions du droit de guerre maritime de 1783 à 1799. — DROYSEN. Frédéric le Grand; poésies diverses de 1760. = 2^e Hälfte. KRABBO. Les margraves Otton I^{er}, Otton II et Albert II de Brandebourg. — BRINKMANN. Une source nouvelle pour l'histoire de la Prusse après la paix de Tilsitt. — VON PFLUGK-HARTTUNG. Conflits entre l'Angleterre et la Prusse à l'occasion des troupes alliées en 1815. — HERRMANN. Additions à la bataille de Zorndorf.

53. — Freiburger Diözesanarchiv. Bd. XII, 1911. — GROEBER. Le vieux catholicisme à Constance (sa diffusion, luttes qu'il eut à soutenir).

54. — Göttingische gelehrte Anzeigen. 1912, nov. — A.-S. Hunt. The Oxyrhynchus Papyri, Part VIII (parmi les textes classiques nouvellement publiés, à signaler les Méliambes de Kerkidas qui vivait au II^e s. ap. J.-C., des fragments d'un poème satyrique du V^e s. av. J.-C., d'un poème épique de Pankratès en l'honneur d'Hadrien et d'Antinoüs, des scholies de l'Iliade; tous ces textes sont admirablement publiés). — Karl Lamprecht. Moderne Geschichtswissenschaft. Discours divers sur la méthode historique. Studium lipsiense, recueil de mélanges offerts à Lamprecht (Brandt fait quelques objections à la méthode d'histoire universelle inaugurée par le professeur de Leipzig). — Alexander Coulin. Befestigungshoheit und Befestigungsrecht (bon ouvrage; détermine quelles puissances avaient en Allemagne le droit d'élever des fortifications, l'Empereur, les margraves, les seigneurs territoriaux). = Déc. R. Weill. Les décrets royaux de l'ancien empire égyptien (les textes sont publiés de façon imparfaite; pour de pareils travaux, l'intelligence et le zèle ne suffisent pas; il faut avant tout la connaissance de la langue). — Juan Matienzo. Gobierno del Perú (l'auteur de ce traité remplissait les fonctions d'*oidor* au tribunal de la province de los Charcas à partir de 1560; il connaissait fort bien la situation du Pérou. Le ms. qui se trouve au British Museum a été publié par un de ses descendants, José-Nicolás Matienzo, doyen de la Faculté de philosophie de Buenos-Aires). — Veit Valentin. Fürst Karl Leiningen und das deutsche Einheitsproblem (le prince Charles de Linange vécut de 1804 à 1856; sa mère se remaria en 1818 avec le duc de Kent, fils de Georges III, et de ce second mariage

naquit la reine Victoria. Beaucoup de documents inédits empruntés aux archives de Windsor et aux archives des Linage à Amorbach; considérations générales satisfaisantes, mais dans le détail des négligences). — *Seymour de Ricci*. Catalogue raisonné des premières impressions de Mayence (1445-1467); *Gottfried Zeller*, Die Bamberger Pfisterdrucke und die 36 zeilige Bibel (fasc. VIII-XI des publications de la Société de Gutenberg; quelques additions au premier ouvrage; le second, en général précis, contient trop d'hypothèses). — *Miloslav Stieber*. Das österreichische Landrecht und die böhmischen Einwirkungen auf die Reformen König Ottokars in Oesterreich (l'étude parue en tchèque en 1901 a été reprise en allemand; hypothèses contestables). — Remnants of the later Syriac versions of the Bible, edited by *John Gwynn* (tout à fait remarquable). = 1913, janv. *Paul Koschacker*. Babylonisch-Assyrisches Bürgschaftsrecht (deux comptes-rendus très élogieux, l'un de Schorr, l'autre de Partsch, avec discussions sur l'interprétation de certains termes). — *L. Schönberg*. Die Technik des Finanzhaushalts der deutschen Städte im Mittelalter (bonne étude sur les finances et la comptabilité des villes allemandes au moyen âge). — Das Briefwechsel des Aeneas Silvius Piccolomini, herausgegeben von *Rudolf Wolkan* (1^{re} livr. : lettres de 1431 à 1445; sur 321 lettres publiées, 84 étaient inédites; documents très importants pour l'histoire de l'humanisme). — *H. Gomper*. Sophistik und Rhetorik (bonnes études sur les sophistes Gorgias, Antiphon, Protagoras, etc.; mais le jugement général porté sur la sophistique est contestable). — *Raimund-Friedrich Kaendl*. Geschichte der Deutschen in den Karpathenländern (t. III; les Allemands en Galicie, Hongrie, Boukovine et Roumanie de 1770 à nos jours. L'ouvrage a, pour cette période récente, un caractère politique).

55. — Hansische Geschichtsblätter. Jahrgang 1912, Heft 1. — *H. HEPKE*. L'abaissement de la prédominance hanséatique dans la Baltique, 1531-1544. — *HELD*. La Hanse et la France depuis le milieu du xv^e s. jusqu'à l'avènement de Charles VIII.

56. — Historisches Jahrbuch. T. XXXIII (1912), n^o 4. — *Heinrich SCHÄFER*. Notaires allemands à Rome à la fin du moyen âge (liste de 157 notaires allemands qui ont été employés à la curie de 1507 à 1519). — *Joseph STURM*. La légende des Harlungen en Bavière (cette légende, qui se rattache au groupe des légendes de Dietrich von Bern, est en général localisée en Alsace autour de Brisach; mais peut-être faut-il en chercher l'origine en Bavière, dans le voisinage de Langenpreising). — *Ewald REINHART*. L'Université d'Altdorf (Altdorf appartenait depuis 1504 à la ville libre de Nuremberg; on y construisit un Gymnase en 1571; on ajouta au Gymnase une Académie en 1580 et l'Académie devint elle-même en 1622 une Université qui subsista jusqu'en 1808). = C.-rendus : *Historische Aufsätze Karl Zeumer* dargebracht; *J. Haller*, Der Sturz Heinrichs des Löwen (admet

avec raison la rencontre de Barberousse et de Henri le Lion à Chiavenna; mais les conclusions sur le procès du duc de Saxe ne paraissent pas fondées). — Catalogue et analyse sommaire des ouvrages historiques parus en 1912.

57. — Historische Zeitschrift. 3^e sér., t. XIV, n^o 1. — Félix RACHFAHL. L'administration des Pays-Bas aux xv^e et xvi^e s. et son influence sur les réformes administratives de Maximilien I^{er} en Autriche et en Allemagne (combat la thèse récemment soutenue par Andreas Wolther dans son livre, *Die burgundischen Zentralbehörden unter Maximilian I und Karl V.*, et montre que l'administration de Maximilien apparaît en Tyrol et en Autriche comme nouvelle; les principes sont empruntés à l'administration des Pays-Bas). — Otto SCHIFF. Thomas Münzer et la révolte des paysans sur le Rhin supérieur (les prédications de Münzer n'ont laissé aucune impression profonde dans la vallée supérieure du Rhin; il n'est pas responsable de la guerre des paysans; cette responsabilité remonte aux prédicants de Zurich). — Herrmann DREYHANS. Niebuhr et la fuite des fonctionnaires prussiens, 1806-1807 (Niebuhr avait pris du service à la cour de Prusse le 5 octobre 1806; quelques jours après, la Prusse sombra à Iéna et à Auerstädt. Niebuhr se réfugia à Memel et à Riga, mais continua de rester à la disposition du roi Frédéric-Guillaume III). — C.-rendus : *Erich Marks. Männer und Zeiten. Aufsätze und Reden zur neueren Geschichte* (remarquables dissertations et discours académiques composés dans les vingt-cinq dernières années). — *Ulrich Stutz. Der Erzbischof von Mainz und die deutsche Königswahl* (bon; quelques objections sur des détails). — *Walter Lenel. Venezianisch-Istriae Studien* (études remarquables, surtout sur le patriarcat d'Aquilée). — *Ferdinand Fehling. Frankreich und Brandenburg in den Jahren 1679-1684* (compte-rendu très en retard d'un ouvrage publié en 1906; depuis ont paru en France les ouvrages de Pagès et de Waddington sur le Grand Électeur). — *Gustav Mayer. Johann Baptist v. Schweitzer und die Sozialdemokratie* (tout à fait important pour le mouvement social de 1859 à 1875).

58. — Jahrbuch des Vereins für Mecklenburgische Geschichte und Altertumskunde. Jahrg. LXXVI, 1911. — MEYER. Histoire des comtes de Ratzebourg et de Dannenberg. — JESSE. Le Mecklenbourg et le traité de Prague en 1635.

59. — Mitteilungen der Vereinigung für Gothaische Geschichte und Altertumsforschung. Jahrg. 1911. — LERP. Extraits de lettres inédites d'Ernest II, duc de Saxe-Gotha-Altenburg (2^e partie : d'un intérêt surtout philosophique).

60. — Neues Archiv für Sächsische Geschichte und Altertumskunde. Bd. XXXII, 1911. — Le prince JEAN-GEORGES, duc de Saxe. La famille royale du 22 août 1813 au 24 oct. 1815. — VETTER. Lutherana (4^e art. Luther et Schenck rappelés de Freiberg en 1538). —

ERMISCH. Le roi de Saxe Jean; ses rapports avec le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV et l'empereur Guillaume I^{er}.

61. — Sitzungsberichte der k. Bayerischen Akademie der Wissenschaften. Philos.-philolog.- und historische Klasse. 1911, Abh. 13. — F. VOLLMER. Autre interprétation d'une stèle romaine (II; complément à l'art. de 1910 sur l'histoire du culte des trois « saints misérables » d'Etting. Une pierre tombale romaine a été considérée comme la pierre tombale d'un des saints et a permis de donner à celui-ci le nom d'Herennius). = Abh. 14. H. SIMONSFELD. Diplômes de Frédéric Barberousse en Italie (suite; rapports sur les résultats de son sixième voyage dans l'Italie du Nord; en appendice sont publiés quelques diplômes inédits). = 1912, Abh. 2. Fr.-L. BAUMANN. Les chartes de Benediktbeuren antérieures à l'an 1270 (monastère fondé au VIII^e s. 1^o « Carta » de 808, qui nous est parvenue seulement en copie; celle de 955 est un faux; 2^o « Notitia » et charte de tradition; 3^o chirographe et charte scellée provenant de la « Notitia »; 6 pl.). = Abh. 4. Hans PRUTZ. Préparatifs de Pie II pour la guerre contre les Turcs et la « Societas Jesu » du flamand Gerhard des Champs, 1459-1466 (1^o l'ordre militaire de l'hôpital de la sainte Vierge de Bethléem fondé en 1459; 2^o la « Societas Jesu » fut une association militaire contre les Turcs; 3^o Gerhard des Champs est le même que Gerhard de Flandre, l'imprimeur de Trévise).

62. — Sitzungsberichte der k. Preussischen Akademie der Wissenschaften. 1912, n^o 29. — WILAMOWITZ-MOELLENDORFF. Fragments nouveaux de Callimaque (entre autres, fragment d'un poème composé en juillet 270, sous l'impression toute fraîche encore de la mort d'Arsinoé; nous y apprenons qu'une autre sœur de Philadelphie, Philotera, mourut avant Arsinoé; elle apparaît ici en déesse dans la suite de Déméter). = N^o 37. Ad. HARNACK. Détermination chronologique du « jour de Damas » (pour déterminer cette date, nous disposons des éléments suivants : L. Junius Gallio a commencé son proconsulat d'Achaïe dans l'été de 51; d'après Orose, les Juifs furent chassés de Rome en la 9^e année de Claude, soit en 49, et c'est peu après cet événement que Paul vint à Corinthe. Cela concorde parfaitement avec le fait, triplement attesté, que Paul s'est converti dix-huit mois après la mort de Jésus, donc dans l'automne de 34, ou de 30, si l'on place le crucifiement de Jésus à la pâque de 29). — W. SCHULZE. La mort de Cambyse (d'après l'inscription lapidaire de Behistoun, on a faussement conclu que Cambyse s'était tué; mais le passage dit expressément qu'il mourut de mort naturelle, ce qui n'exclut pas la possibilité d'une blessure qu'il se serait faite lui-même par hasard et qui, selon Hérodote, finit, après une longue maladie, par la mort de Cambyse). = N^o 38. J. BIDEZ. La tradition manuscrite du lexique de Suidas. = N^o 45. H. MORF. Origine de la langue littéraire provençale (nous ignorons à quel dialecte fut empruntée la langue des troubadours; on

dit généralement que c'est le limousin, mais en s'appuyant sur un passage des « razos de trobar » mal compris. Il faudrait plutôt chercher cette origine dans la vieille Gaule narbonnaise). = N° 47. Ed. MEYER. Recherches sur la plus ancienne histoire de Babylonie et sur les fortifications élevées par Nebucadnezar.

63. — Staats- und Sozialwissenschaftliche Forschungen. Heft 152, 1910. — HOFFMANN. Le commerce de l'argent fait par les Juifs allemands pendant le moyen âge (étude d'histoire économique). = Heft 156, 1911. BRAUNS. La politique industrielle de la Hesse électorale au XVII^e et au XVIII^e s.

64. — Zeitschrift für Kirchengeschichte. T. XXXIII, 1912, n° 4. — PRAETORIUS. Les deux lettres de saint Clément et leur valeur pour l'histoire ancienne de l'Église (2^e art.; les lettres nous montrent la manière dont le culte était célébré et confirment les renseignements de Justin; elles nous fournissent le premier exemple d'une prédication aux fidèles). — HELSIG. La question de Théophile (signale un nouveau manuscrit du commentaire de l'Évangile, attribué à Théophile d'Antioche; on le trouve dans le Cod. lat. 98 de la bibliothèque de l'Université de Leipzig). — K. KNOKE. Négociations pour la création d'un consistoire général protestant dans le royaume de Westphalie en 1808 (on espérait par la création de cet organe central, dominant les consistoires particuliers de Stendal, Heiligenstadt, Halberstadt, Cassel, Magdebourg, Marbourg, Wolfenbützel et Rinteln, donner au nouveau royaume une unité plus grande; le consistoire devait avoir une section luthérienne, une autre réformée; le projet n'aboutit pas. Les textes en français ne sont pas publiés d'une façon correcte).

AUTRICHE.

65. — Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung. T. XXXIII, 1912, n° 4. — Hermann WOPFNER. Études sur l'histoire de l'ancienne communauté des Marches (1^{er} art.; fait d'abord l'histoire des diverses théories qui ont été émises sur la Marche et oppose les doctrines de von Maurer et de Giercke à celles de Denman Ross et de Fustel de Coulanges; montre comment les idées de Fustel ont été peu à peu admises en Allemagne. Pourtant commence la réfutation de ces idées; il n'y avait pas en Germanie de terres labourables en superflu et la population était relativement dense; il faut donc supposer que la communauté a pris des dispositions communes pour la culture des terres et qu'un règlement fut fait pour la pâture des forêts. D'accord; mais un règlement commun prouve-t-il bien l'existence d'une propriété commune?). — Ernst MAYER. Sur l'exil en général et sur le titre 58 de la loi salique (*de chrenecruda*) en particulier (d'après le droit anglo-normand, l'homme qui avait mérité pour un méfait la mort et avait fui en une église

pouvait gagner le port le plus proche, « discinctus et discalceatus, capite discoperto, in pura tunica, tanquam in patibulo suspendendus, accepta cruce in manibus »; d'après la loi salique, le meurtrier qui ne pouvait payer la composition prenait aux quatre coins de sa maison une poignée de terre, jetait cette poignée sur son plus proche parent; puis « in camisia, discalcus, palo in manu, sepe salire debet ». Essaie de montrer une analogie entre ces textes. Je pense surtout que, par ces symboles, le coupable montre de part et d'autre qu'il ne possède plus rien et qu'il a renoncé à ses biens). — Johannes MULLER. La politique des villes d'empire dans les derniers temps de l'Union (2^e art.; depuis l'élection de Ferdinand II, le 28 août 1619, jusqu'à la dissolution de l'Union en 1624, après la bataille de la Montagne-Blanche). — Johannes HALLER. L'entrevue de Chiavenna, 1176 (contre Hampe, montre que Frédéric Barberousse s'est réellement humilié devant Henri le Lion). — Ludwig STEINBRENNER. A propos du nom et de l'histoire du col du Brenner (le nom viendrait d'une famille Brenner et d'une ferme qu'elle habitait, le Prennerhof; le nom se serait ensuite étendu à tout le col; nous paraît contestable). — C.-ren- dus : *Jireček*. Geschichte der Serben (t. I; jusqu'en 1371, où com- mence la lutte des Serbes contre les Turcs. Excellent). — *Dungern*. Die Entstehung der Landeshoheit in Oesterreich (quelques bonnes remarques; théories souvent contestables). — *Ed. Fueter*. Geschichte der neueren Historiographie (critique de premier ordre, mais pas histo- rien; le livre ne servira qu'aux esprits déjà mûrs; il est dangereux pour les débutants). — Analyse faite par K. GOLL de toutes les dis- sertations historiques parues avec les programmes des écoles secon- daires d'Autriche en 1911.

66. — Mitteilungen des Vereins für Geschichte der Deutschen in Böhmen. Jahrg. XLIX, n° 2, 1910 (paru en 1911). — SIEGL. Wallenstein à l'École supérieure d'Altdorf. — BEER. Fondation de l'évêché de Prague. — KLIMESCH. Les noms de lieu de la Bohême méridionale et sud-occidentale (dans la région de Budweiss; fin. Les noms avec leurs dérivés sont classés dans l'ordre alphabétique). — N° 3, 1911. ZYCHA. Prague (contribution à l'histoire juridique de la Bohême au début de la période de colonisation).

67. — Wiener Studien. Jahrg. XXIX, 1907, Heft 1. — Ad. WIL- HELM. Inscriptions de Priène (corrections et compléments). — Heft 2. A. LEDL. Le droit de cité à Athènes et les femmes (une analyse cri- tique des plaidoyers que nous possédons sur des questions de droit civil permet à l'auteur de dire si les jeunes filles et les femmes furent admises dans les phratries; 2^e art. dans Jahrg. XXX, 1908, Heft 1, sur la ἑγγύσις; 3^e art. dans Heft 2, γνήσιοι et νόθοι). — St. BRASSLOFF. Les gou- verneurs des provinces prétoriennes à l'époque impériale (parce qu'ils appartenaient à l'ancienne noblesse, les patriciens étaient exclus de l'administration des provinces prétoriennes; c'est pourquoi, dans leurs

jeunes années, leur fut ouvert l'accès au gouvernement des provinces consulaires; ainsi leurs efforts pour se pousser dans la carrière furent-ils d'accord avec les besoins de l'administration. Les deux seules exceptions se rencontrent pour la première fois au III^e s., après que, sous Alexandre Sévère, les vieux principes de droit politique et les règles du « *cursus honorum* » eurent pour la plus grande partie perdu leur force). = Jahrg. XXXI, 1909, Heft 1. T. SCHIER. L'emplacement du champ de bataille d'Issus et du Pinaros (l'identification du Pinaros avec le Pajas est impossible; la bataille a dû être livrée sur les bords du Deli-Tschai). = Heft 2. Louise NEUBAUER. Terentia (la première femme de Cicéron; biographie et portrait). = Jahrg. XXXII, 1910, Heft 1. A. LEDL. L'établissement du Conseil des Quatre-Cents à Athènes en 411 (ce Conseil ne fut pas institué régulièrement; il s'installa de lui-même et imposa son autorité par la violence). — St. BRASSLOFF. Sévirat et vigintivirat (seuls les groupes, dans l'intérieur de l'« *ordo senatorius* », qui étaient susceptibles de la « *commendatio* », peuvent être élevés à la dignité de « *sevir equitum romanorum* »; les « *triumviri capitales* » ne sont pas susceptibles de recommandation; c'est pourquoi dans les inscriptions l'on ne rencontre jamais un « *triumvir capitalis* » recevant la charge de « *sevir* »). = Heft 2. J. MESK. Remaniement par Pline le Jeune de son panégyrique de Trajan (nouvelle preuve que Pline refit son discours d'actions de grâces en un panégyrique en règle). — W.-A. BAUER. Les navarques spartiates des années 397-395 (d'après l'historien d'Oxyrrynchos : 1^o Pharaon en 397-396; 2^o Pollis et Cheirikratès en 395-394). = Jahr. XXXII, 1911. A. LEDL. La loi sanguinaire de Dracon (ici déjà, pour apprécier l'importance d'un crime, on examine s'il a été commis sous l'influence de circonstances extérieures, par suite de pression ou en état de tromperie). — J. MESK. Les sources du panégyrique de Trajan.

BELGIQUE.

68. — **Analecta Bollandiana.** 1912, n^o 4. — A. PONCELET. Les biographes de sainte Amelberge (dissertation critique sur les diverses vies de cette sainte; la plus ancienne remonte au IX^e s.). — P. PEETERS. Saint Antoine le néo-martyr (texte éthiopien d'après le ms. de la Bibl. nat., fonds d'Abbadie, n^o 179, et texte arabe d'après un ms. de l'Université de Beyrouth. Il s'agit d'un saint, natif d'Alep, martyrisé à Rogga à une époque indéterminée, mais antérieure au X^e s.). — F. VAN ORTROY. Saint François d'Assise et son voyage en Orient (discute les travaux de Herman Fischer et exprime certains doutes sur l'exactitude de sa chronologie). — A. PONCELET. La translation de saint Hugues de Lincoln (complète par le texte d'un ms. de la bibliothèque capitulaire de Novare un opuscule publié jadis par les Bollandistes). = C.-rendus : M. Guignet. Saint Grégoire de Nazianze, orateur et épistolier (l'auteur a traité son sujet avec méthode et clarté). —

C. Pschmidt. Die Sage von der verfolgten Hinde (très complet). — *T. Scott Holmes*. The Origin and Development of the Christian Church in Gaul during the first six Centuries of the Christian Era (documentation abondante, mais beaucoup d'erreurs de détail). — *O. Bardenweher*. Geschichte der altkirchlichen Litteratur. Das vierte Jahrhundert (très complet). — *F. Snopek*. Konstantinus-Cyrrillus und Methodius, die Slaven Apostel (démontre le caractère douteux des conjectures relatives à l'hétérodoxie des deux saints; manque parfois de sérénité). — *A. Rosenkranz*. Beiträge zur Kenntnis der Gesta abbatum Fontanellensium (complète et précise les recherches de Lœwenfeld). — *E. Fodtch*. Die wichtigeren Stifte, Abteien und Klöster in der alten Erzdiocese Köln (reflète avec une exactitude pittoresque la vie canoniale et monastique d'autrefois). — *J. Gairdner*. Lollardy and the reformation in England (série d'esquisses très remarquables).

69. — Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique. 1912, n° 3. — *J. Wils*. Documents relatifs à l'histoire de l'Université de Louvain (indications intéressantes sur la rémunération des professeurs au xv^e s.). — *B. Lefebvre*. Mémoires des trois derniers abbés de Gembloux (beaucoup de détails utiles pour l'histoire des règnes de Marie-Thérèse et de Joseph II, ainsi que pour la période française de nos annales). = N° 4. *E. Matthieu*. Statistique scolaire du diocèse de Tournai au xvi^e s. (les documents de l'espèce sont fort rares; beaucoup de renseignements inédits). = C.-rendus : *J. de Jong*. Het Kerkverband in de Nederlandsche gereformeerde Kerken in de zestiende eeuw (nombreux détails sur les premiers organisateurs de l'Église calviniste). — *H. Bosmans*. Ferdinand Verbiest, directeur de l'observatoire de Pékin (célèbre jésuite qui exerça une influence considérable en Chine au xvii^e s.; biographie fondée sur des documents de la Propagande, du collège de Cantorbéry, etc.). — *L. Van der Essen*. Fragments des archives de la nonciature de Flandre (rend compte d'intéressantes recherches poursuivies dans la bibliothèque des princes Chigi à Rome). — *J. Greven*. Die Anfänge der Beginnen (l'institution des Béguines a pris naissance à Nivelles et non à Liège, comme le soutient G. Kurth).

70. — Annales de la Société d'émulation de Bruges. 1912, n° 3. — *A. De Poorter*. Le texte original de la règle des Templiers (étude sur le ms. 131 de la bibl. de Bruges, intimement apparenté avec le 15045 du fonds latin de la Bibl. nat. de Paris; tous deux proviennent d'abbayes de Cisterciens et reproduisent la règle décrétée au Concile de Troyes, rédigée probablement par saint Bernard). — *H. De Sager*. A propos du Conseil de Flandre (histoire des mesures prises par Philippe le Hardi afin d'empêcher les parlements des trois membres de Flandre de se transformer en états, et du rôle joué à cet égard par le Conseil de Flandre). = C.-rendus : *R. Hæpke*. Die neuere Literatur

zur Geschichte der niederländischen Wollindustrie (indications intéressantes, mais incomplètes). — *C. Buffin*. Mémoires et documents inédits sur la Révolution belge et la campagne de Dix jours, 1830-1831 (documents de haute valeur émanant de témoins oculaires).

71. — Archives belges. 1912, n° 8. — C.-rendus : *E. Armstrong*. The Emperor Charles V (donne les derniers résultats de l'érudition contemporaine. A noter surtout les études sur la politique coloniale de l'Espagne et l'état religieux de l'Allemagne). — *R. Altamira y Crevea*. Historia de Espana y de la civilization española (excellente œuvre de haute vulgarisation). — *M. de Villermont*. L'infante Isabelle gouvernante des Pays-Bas (biographie faite d'après les sources; légère tendance du panégyrique). = N° 9. *Th. Bussemaker*. Archives ou correspondance inédite de la maison d'Orange-Nassau (4^e série, t. III; 263 documents datés du 6 janvier 1756 au 12 janvier 1759, importants pour l'histoire de la guerre de Sept ans et pour l'histoire interne de la République). — *E. Vliebergh* et *R. Ulens*. L'Ardenne. La population agricole au XIX^e s. Contribution à l'étude de l'histoire économique et sociale (étudie avec soin la condition de la propriété, celle des personnes, la culture et l'industrie). = N° 10. *J. Cuvelier*. Les dénombrements de foyers en Brabant, XIV^e-XVI^e s. (excellent recueil de démographie historique). — *J. Mac Caffrey*. History of the catholic Church in the nineteenth century, 1789-1908 (bonne synthèse, louable souci d'impartialité). = 1913, n° 1. *Veit Valentin*. Fürst Karl Leiningen und das deutsche Einheitsproblem (intéressant, parce que l'on y trouve l'appréciation de Léopold I^{er} sur les événements de 1848).

72. — Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique. 1912, n° 1. — *F. CUMONT*. Les manuscrits coptes de la bibliothèque Morgan (trouvés en 1910 par les fellahs du Fayoum dans les ruines d'un couvent copte; ce sont les plus anciens connus, ils sont datés de la première moitié du IX^e à la seconde moitié du X^e s.; beaucoup de récits bibliques). = N° 3. *E. MARCHAL*. Charles, comte de Montalembert (biographie et étude critique). = N° 4. C.-rendu : *M. de Villermont*. L'infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas (intéressant; pêche peut-être par enthousiasme). = N° 5. *F. CUMONT*. Un ex-voto au Théos Hypsistos (Hypsistos a été longtemps inintelligible; on sait aujourd'hui que c'est le dieu d'Israël). — *M. WILMOTTE*. Le passé, le présent et l'avenir du théâtre national de langue française en Belgique. = N° 6. *J.-P. WALTZING*. De la situation juridique des biens ecclésiastiques jusqu'à l'édit de Milan (discute la thèse de J.-B. de Rossi sur les collèges funéraires chrétiens). = N° 7. *G. KURTH*. De l'origine liégeoise des béguines (soutient que le fondateur des béguinages est Lambert le Bègue). = C.-rendu : *G. K. Nariman*. The religion of the Iranian peoples (bon choix de textes).

73. — Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique. 1912, n° 4. — H. NELIS. Particularités paléographiques aux diocèses de Liège et d'Utrecht des XIII^e et XIII^e s. — E. DONY. Lettres de Philippe II et de Marguerite de Parme à Philippe de Croy, troisième duc d'Aerschot (cinquante-trois lettres datées de 1558 à 1593, extraites des archives princières de Chimay. Détails intéressants et inédits sur l'histoire diplomatique et les affaires religieuses). — F. VAN ORTOY. Documents concernant Gérard Mercator (requêtes adressées par l'illustre géographe au roi d'Espagne et à l'empereur d'Allemagne au sujet de ses ouvrages).

74. — Le Musée belge. 1912, n° 1. — A. COUNSON. Paradoxe sur la décadence latine (intéressantes considérations sur l'état politique, linguistique, intellectuel et moral de la culture latine). — J. MISSON. Les fouilles d'Alésia (description). — N° 2. P. GRAINDOR. Un épisode de la vie d'Hérode Atticus (d'après une inscription de Marathon, inédite). — N° 4. A. ROERSCH. Lipsiana (lettres adressées par Juste Lipse au P. Lessius, à Miræus et à Charles della Faille). — C.-rendus : A. Zimmermann. The Greek commonwealth (bien conçu). — Ch. Moeller. Histoire contemporaine de 1850 à 1900 (étude la politique internationale; impartial et clair). — T. Simar. Christophe de Longueuil, humaniste († 1522; documentation précise). — H. De Jongh. L'ancienne Faculté de théologie de Louvain au premier siècle de son existence (étude approfondie de la lutte entreprise par les théologiens de Louvain contre Luther et contre Érasme). — R. Brunet. L'annexion du Congo à la Belgique et le droit international (manque d'originalité; s'inspire tantôt de Van der Velde, tantôt d'A.-J. Wauters). — B. Linning. La gravure en Belgique (bon résumé des procédés et notices biographiques bien soignées).

75. — Revue d'histoire ecclésiastique de Louvain. 1912, n° 3. E. LESNE. La dime des biens ecclésiastiques aux IX^e et X^e s. (origine et évolution). — C.-rendus : H. Williams. Christianity in early Britain (ingénieux, mais pêche par la composition). — K. Haid. Die Besetzung des Bistums Brixen in der Zeit von 1250-1376 (n'intéresse pas seulement l'histoire locale, mais fournit des détails intéressants sur le mode de nomination des évêques et les revenus que la cour romaine retirait des évêchés). — E. Göller. Die päpstliche Pönitentiarie von ihrem Ursprung bis zu ihrer Umgestaltung (très soigné). — L. Lemmens. Aus ungedruckten Franziskanerbriefen des XVI^e Jahrhunderts (important à la fois pour l'histoire de l'ordre franciscain et pour celle de la Réforme). — G. Eder. Die Reformvorschläge Kaiser Ferdinands I auf dem Konzil von Trient (met en lumière le rôle spécial joué par chacun des théologiens de l'empereur). — N° 4. R.-M. MARTIN. Le péché originel d'après Gilbert de la Porée († 1154) et son école (pour cette question, il faut rattacher l'auteur des *Sententiæ divinitatis* non pas à l'école de Gilbert de la Porée, mais à celle de Pierre

Abélard). = C.-rendus : *Gwathin*. Early Church history to A. D. 313 (grande valeur scientifique ; manque parfois d'objectivité). — *M. Huber*. Die Wanderlegende von den Siebenschläfern (histoire littéraire complète de la fameuse légende ; l'origine n'est pas élucidée). — *E. Michaël*. Geschichte des deutschen Volkes vom dreizehnten Jahrhundert bis zum Ausgang des Mittelalters (t. V consacré aux beaux-arts ; tableau exact et complet). — *J. Greven*. Die Anfänge der Beginen (nie l'influence de Lambert le Bègue). — *J. Vota*. Der Untergang des Ordensstaates Preussen und die Entstehung der preussischen Königswürde (expose clairement les origines et les premiers développements de la Prusse ; a le tort d'insérer trop de documents dans son texte). — *Cramer et Pijper*. Bibliotheca Reformatoria Neerlandica (t. VIII ; détails intéressants sur les anabaptistes).

76. — Revue de l'Instruction publique en Belgique. 1912, nos 1-2. — *R. LEDOUX*. Les chartes de Saint-Omer de 1127 et de 1128 (révèlent le programme et les aspirations des bourgeoisies du début du XII^e s.). = Nos 3-4. *A. HANSAY*. Note critique pour servir à l'histoire de la liberté et de la propriété (discute la thèse de Van der Kindere soutenant qu'il s'est conservé en Belgique, durant le moyen âge, un grand nombre de petites propriétés libres). — *F. CUMONT*. Les grandes universités américaines (intéressants souvenirs de voyage). = C.-rendus : *De Lannoy et Van der Linden*. Histoire de l'expansion des peuples européens. Néerlande et Danemark (bien ordonné et riche-ment documenté). = Nos 5-6. *F. Arnheim*. Der Hof Friedrichs des Grossen. I. Der Hof des Kronprinzen (puisé aux sources ; récit très vivant).

ÉTATS-UNIS.

77. — The american historical Review. 1913, janv. — *HUNTINGTON*. Les changements de climat et l'histoire. — *T. FRANK*. Le mercantilisme et la politique étrangère de la Rome antique. — *W. T. LAPRADE*. William Pitt et les élections de Westminster (le rôle qu'il joua dans les élections de 1784 et 1788 permet de caractériser sa méthode politique). — *G. L. RIVES*. La diplomatie mexicaine à la veille de la guerre avec les États-Unis (en 1844, 1845). — *N. W. STEPHENSON*. La question de donner des armes aux esclaves (en 1865, pour renforcer l'armée de Lee, dont la situation commençait à devenir désespérée, on songea sérieusement à armer les esclaves. La législation de Virginie vota même une loi en ce sens. Lee était d'accord avec elle, mais, allant plus loin qu'elle, il eût voulu que la liberté fût donnée au nègre devenu soldat. L'émancipation des noirs eût pu se faire ainsi graduellement). = Documents : Correspondance des ministres russes à Washington, 1818-1825 (1^{er} art. ; important pour ce qui concerne la politique russe concernant les colonies espagnoles et les limites de l'autorité russe sur la côte du nord-ouest. Toutes ces

lettres sont en français). = C.-rendus : *Vierkandt, Wenger, Hartmann, Franke, Rathgen, Luschin von Ebengreuth et Hintze*. Allgemeine Verfassungs- und Verwaltungsgeschichte (1^e Hælfte; fait partie de la grande collection : *Die Kultur der Gegenwart*; bon travail de compilation). — *Spiller*. Papers on inter-racial problems communicated to the first universal races congress held at the University of London, July 26-29 1911 (recueil prodigieusement confus d'opinions intéressantes). — *Alvord et Bidgood*. The first explorations of the Trans-Alleghany region by the Virginians, 1650-1674 (bonne collection de textes; ils témoignent d'un grand effort, qui fut en partie stérile). — *Ch. H. Lincoln*. Correspondence of William Shirley, governor of Massachusetts and military commander in America, 1731-1760. — *MacLaughlin*. The courts, the constitution and parties; studies in constitutional history and politics (recueil de cinq articles où se trouvent clairement exposés quelques-uns des problèmes fondamentaux de la constitution américaine). — *Ch. A. Beard*. The supreme court and the constitution (expose d'une façon très complète comment, en 1787, la Convention en vint à donner au pouvoir judiciaire un droit de contrôle sur la législation). — *Dougherty*. Power of federal judiciary over legislation (contribue médiocrement à nous faire mieux comprendre le contrôle exercé par le pouvoir judiciaire sur la législation). — *Hart*. Chronos; a handbook of comparative chronology (recueil de notes chronologiques concernant l'histoire, l'art et la littérature depuis 8000 av. J.-C. jusqu'à 1700 ap.; synchronismes avec l'Inde, la Chine et le Japon).

GRANDE-BRETAGNE.

78. — *The Athenæum*. 1912, 3 nov. — Lord *Fitzmaurice*. Life of William, earl of Shelburne, afterwards first marquess of Lansdowne (bon; la biographie tourne un peu trop parfois à l'histoire générale). — *Lang*. Shakespeare, Bacon and the great Unknown (bonne dissertation; conclut qu'il n'y a aucune raison valable pour enlever à Shakespeare la paternité des œuvres qu'on lui attribue). = 7 déc. *F. de Filippi*. Karokoram and Western Himalaya, 1909. An account of the expedition of H. R. H. prince L. Amadeo of Savoy (important). = 14 déc. *Lee*. Dictionary of national biography. Suppl. (t. III : Neil-Young). — *Russell*. Maitland of Lethington, the minister of Mary Stuart (peu de nouveau; trop partial pour les protestants). — *Abram*. English life and manners in the later middle ages (bon; l'auteur a puisé à des sources nouvelles). = 28 déc. *Barratt*. The annals of Hampstead (trois gros vol. copieusement illustrés). = 1913, 4 janv. Victoria county histories of England. Bedford, vol. III; Hampshire and the isle of Wight, vol. V; Surrey, vol. IV. — *Bodley*. Cardinal Manning and other essays (essais brillants quant au fond et plus encore quant à la forme; un de ces essais, consacré au « Déclin

de l'idéalisme en France », mérite d'être lu avec attention). — *Larson*. Canute the Great, 995-1035 (excellent). — *Weigall*. Correspondence of Lord Burghersh, afterwards eleventh earl of Westmorland, 1808-1840 (intéressant pour les guerres d'Espagne, puis pour la fin du règne de Murat). — *Budge*. The Greenfield papyrus in the British Museum. — *Breasted*. Development of religion and thought in ancient Egypt (ouvrage qui fait penser). — *Sieveling*. The memoir of Sir Horace Mann (utilise quelques documents nouveaux, plus intéressants encore pour le « jeune prétendant » Charles-Édouard que pour l'ambassadeur de Georges III à Florence; beaucoup de parti pris et peu d'esprit critique). = 11 janv. *Dixon*. Hunting in the olden days (très intéressant). — *Rostron*. The christology of saint Paul (peu d'esprit critique). = 18 janv. *Calderon*. Latin America, trad. p. *B. Miall* (très intéressant). — *Thompson*. An introduction to greek and latin palaeography (remarquable). = 31 janv. *Earl of Rosebery*. The Windham papers (important pour l'époque de la Révolution et de l'Empire; mais tout Windham n'est pas dans ses lettres et une biographie de lui reste à écrire). — *Stobart*. The grandeur that was Rome; a survey of roman culture and civilisation (remarquable; le point capital de l'ouvrage est une apologie d'Auguste que l'auteur considère comme le plus grand génie politique de Rome et peut-être du monde). — *A. Gardner*. The Lascarids of Nicæa (bon). — *Ch. H. Lincoln*. The correspondence of William Shirley, governor of Massachusetts and military commander in America, 1731-1760 (important). — *Encyclopædia of religion and ethics* (vol. V : Dravidians-Fichte). — *G. Meinertzhagen*. A Bremen family (deux au moins des membres de cette famille ont laissé des notes de voyage en Europe, en France, particulièrement dans la seconde moitié du XVIII^e s., qui valent la peine d'être lues). — Les anciens mystères et leurs rapports avec saint Paul (W. M. Ramsay montre l'importance des fouilles opérées sur l'emplacement de deux sanctuaires : celui d'Apollon à Claros et celui de Mén à Antioche).

79. — The english historical Review. 1913, janv. — *Haverfield*. L'ancienne Rome et l'Irlande (dresse une liste des endroits où l'on a trouvé des monnaies romaines en Irlande, avec une carte). — *Owen*. L'Angleterre et les Pays-Bas, 1405-1413. — *Read*. Walsingham et Burghley dans le Conseil privé de la reine Élisabeth (bien que Walsingham eût été introduit au Conseil privé par Burghley et qu'il eût souvent reconnu tout ce qu'il lui devait, il prit souvent aussi dans le Conseil des partis hostiles à la politique de Burghley, en matière soit de religion, soit de relations extérieures; il s'entendait mieux avec Leicester qu'avec le principal conseiller de la reine, trop conservateur à ses yeux). — *Lipson*. Les élections aux parlements d'exclusion de 1679-1681 (beaucoup de détails très intéressants sur la procédure et sur les mœurs électorales). — *Rose*. Burke, Windham et Pitt (2^e part.; publie d'intéressantes lettres échangées entre Pitt et Windham. Ce dernier s'efforçait d'entraîner Pitt dans une action plus

énergique contre la France et Burke ne cessait de harceler le ministre; il mourut au moment où la politique de son rival semblait avoir mené l'Angleterre au bord de l'abîme). — BAYNES. Valens, titre impérial (le nom de Valens paraît avoir été employé au IV^e s. comme un équivalent de César; de même le terme de Basileus). — POOLE. Notes bourguignonnes. IV : l'Union des deux royaumes de Bourgogne (discute quelques opinions de Manteyer et de Poupardin). — STEVENSON. Un prétendu fils de Harold aux Pieds de lièvre (cherche à identifier « Alboynus, Anglorum terrae...; pater eius Heroldus rex fuit Anglorum terrae », mentionné dans le Cartulaire de Conques en Rouergue. Desjardins, l'éditeur de ce Cartulaire, pense que le roi Harold, nommé dans ce passage, fut Harold II, mort en 1018; il est plus probable qu'il s'agit de Harold, roi de Danemark, frère cadet de Cnut. Le texte du Cartulaire est seul à lui attribuer un fils; le nom de ce dernier, Alboynus, est une forme latine du mot Aelfwine; celui de sa mère, Aleva, représente Aelfgifu ou Aelgeofu). — POLLARD. Le sens du mot « contentementum » dans la Grande Charte (note plusieurs textes où ce mot est traduit par l'anglais « countenance »). — LAPSLEY. Les Communes et le statut d'York de 1322 (ce statut a-t-il reconnu solennellement et proclamé le principe d'après lequel toute loi, pour être valide, a besoin de la coopération et du consentement des Communes? Ou faut-il admettre, avec Riess, que ce principe s'est dégagé seulement plus tard, sous les rois de la maison de Lancastre? En fait, on a donné au mot Communes un sens beaucoup plus précis que le comporte le statut de 1322 si on le considère comme une réplique à celui de 1311). — BASKERVILLE. Une chronique de Londres de 1460 (fragment qui vient compléter un des textes publiés par R. Flenley dans ses *Six town chronicles*; il se rapporte à l'état des affaires à Londres aussitôt avant et après la bataille de Northampton). — TEMPERLEY. Documents relatifs à la compétence du Conseil privé au XVII^e s. — BEAVEN. Canning et l'administration d'Addington en 1801 (corrige un passage de Rose : *Pitt and Napoleon*, p. 326-328). — C.-rendus : Jastrow. Aspects of religious belief and practice in Babylonia and Assyria (remarquable). — Sandys. Aristotle's constitution of Athens (nouv. éd. très améliorée; nombreuses corrections proposées par H. J. Cunningham). — Jones. Companion to roman history (bon guide, bien illustré, concernant l'art, la religion, la production économique, les amusements, la guerre). — Strachan-Davidson. Problems of the roman criminal law (important complément et correctif au *Römisches Strafrecht* de Mommsen). — Robinson. Marius, Saturninus und Glaucia; Beiträge zur Geschichte der Jahre 106-100 v. Chr. (bon). — C. H. Turner. Studies in early church history (recueil d'études vieilles de plus de vingt ans et qui cependant n'ont pas vieilli). — Stierna. Essays on questions connected with the old english poem of Beowulf, trad. du suédois avec une introd. p. R. C. Hall (remarquable). — Poole. The Exchequer in the twelfth century (art. à noter de Lieber-

mann sur ce beau travail. Liebermann est disposé à faire remonter l'organisation de l'Échiquier au temps même du Conquérant, avant le Domesday book, qui suppose l'existence d'une organisation financière déjà développée). — A. Gardner. The Lascarids of Nicæa (bonne histoire de l'empire de Nicée). — Calendar of Inquisitions post mortem (t. III; art. de J. H. Round). — Zabughin. Giulio Pomponio Leto (biographie très détaillée, d'ailleurs hors de toute proportion avec la valeur du personnage). — Grisar. Luther (excellent; le jugement de l'auteur est aussi pondéré que profond). — P. Smith. The life and letters of M. Luther (banal, c'est de l'hagiographie pure). — Dunlop. English apprenticeship and child labour (recherches étendues; conclusions hâtives et parfois contradictoires). — Winstansley. Lord Chatham and the whig opposition (intéressant). — Channing. A history of the United States. III : The american revolution, 1761-1789 (remarquable). — Jenks. Short history of english law (bon). — Kit-chin. History of divorce (insuffisant). — English church law and divorce (contient deux bonnes études : l'une, par Sir Lewis Dibden, sur l'histoire de la *Reformatio legum ecclesiasticarum*; l'autre, par Sir Ch. Chadwick-Healer, sur le divorce et le remariage).

80. — The Nineteenth Century and after. 1912, déc. — AUBREY

LE BLOND. Le mystère d'Eishausen ou le secret des Bourbons (ce n'est pas seulement le Dauphin qui a été tiré du Temple et qui, plus tard, s'est changé en Naundorff. Sa sœur, Marie-Thérèse-Charlotte de France, après sa libération, fut séquestrée par son oncle, le comte de Provence; elle finit ses jours dans une mystérieuse prison à Eishausen en 1845. A sa place fut substituée une demoiselle Lambriquet; c'est celle-ci qui fut plus tard la duchesse d'Angoulême et dauphine!). — Robert H. MURRAY. Cromwell à Drogheda; réponse à M. J. B. Williams (M. Williams a été injuste pour Cromwell parce qu'il ne s'est pas rendu compte de la situation de l'Irlande avant la campagne de 1649. Il a négligé le violent sentiment d'hostilité qu'ont excité en Angleterre les massacres des puritains par les Irlandais catholiques en 1641. Le vrai Cromwell est celui qu'ont peint Gardiner et M. Firth, plutôt que celui de M. Williams). — H. GRAHAM. Jacques, marquis de Montrose, à l'occasion de son troisième centenaire.

81. — The Scottish historical Review. 1913, janv. — GRAHAM.

Hommes sans foi ni loi (l'expression « loose and broke men » fut souvent employée en Écosse pour désigner les gens des Highlands qui s'étaient rendus coupables de quelques méfaits, en particulier ceux qui, exclus de l'amnistie après le soulèvement de 1745, avaient été rejetés hors des lois de la société. Quelques documents). — BROWN. Un littérateur écossais ignoré (Florence Wilson, auteur, sous le nom latinisé Volusenus, d'un traité *De animi tranquillitate*; en France, il connut Jean Du Bellay et Sadolet; mort en 1546). — WILSON.

L'auteur de la chronique de Lanercost (l'auteur de cette chronique était certainement un chanoine augustin de Lanercost; pour écrire sa compilation, il a mis à profit un grand nombre de sources écrites et de traditions orales). — MACPHAIL. Hamilton de Kincavil et l'assemblée générale de 1563 (d'après un feuillet manuscrit d'un registre perdu). — FOSTER. James Mill à Leadenhall street, 1819-1836 (précise la biographie de Mill à cette époque à l'aide des archives de la Compagnie des Indes orientales). — La chronique de Lanercost (fin de la traduction par Sir H. Maxwell). = C.-rendus : Poole. Catalogue of Oxford portraits (t. I; remarquable). — Jones. Companion to roman history (bon manuel d'archéologie romaine).

82. — Transactions of the royal historical Society. 3^e série, t. VI, 1912. — CUNNINGHAM. Allocution présidentielle (vues générales sur l'histoire d'Écosse, qui fournit d'abondants et intéressants types de la vie de famille et de clan et qui met bien en lumière la condition de toute société, ancienne et moderne, où la famille a constitué l'unité politique. Ce mode de société était défavorable à tout progrès économique et politique. D'autre part, le régime des fermages était tel qu'il n'y eut pas de vilains, de serfs liés au sol; les tenanciers, libres de leurs mouvements, se déplacèrent toujours facilement et, au temps des entreprises coloniales, ils fournirent des flots d'émigrants). — FIRTH. Le règne de Charles I^{er} (raconté dans les ballades du temps). — WEBSTER. Quelques aspects de la politique étrangère de Castlereagh (1^o son « Projet de déclaration » au Congrès de Vienne; 2^o Castlereagh et Metternich en 1815-1817). — RICHARDSON. Le clergé paroissial aux XIII^e et XIV^e s. (sa vie et ses mœurs, d'après un grand nombre de documents, avec une copieuse liste des textes cités). — HENDERSON. Les chartes municipales concédées pendant la République (illustre un aspect de la politique de Cromwell. Liste des villes qui demandèrent ou reçurent des chartes pendant le Protectorat). — SZELAGOWSKI. La Compagnie orientale en Prusse, 1579-1585. — JENKINSON. Les archives des Compagnies anglaises d'Afrique (grande importance de ces archives, qui étaient jusqu'à ces dernières années presque ignorées).

ITALIE.

83. — Archivio della r. Società romana di storia patria. T. XXXV, 1912, fasc. 1-2. — COLASANTI. Ceprano et les derniers Hohenstaufen (description de la ville de Ceprano, sur le Liri, à la fin du XII^e s.; expose les raisons pour lesquelles l'empereur Frédéric II fit construire la « Città nuova »; son rôle dans les guerres soutenues par Manfred. Carte du territoire de Frégelles). — PRESUTTI. Les Colonna de Riofreddo (avec six documents de 1382 à 1470). — LABRUZZI. Sur une monnaie d'Albericus, prince et sénateur des Romains (mort en 1052). — ZIPPEL. Documents sur l'histoire du château Saint-

Ange (xv^e s.; publie toute une série d'inventaires). — FERRAJOLI. Le rôle de la cour de Léon X (suite : Prélats domestiques; 1^o l'archevêque de Durazzo, sacriste). — ALEANDRI. Du lieu qui est indiqué par l'abréviation « Vrbh » dans une charte du regeste de Farfa (dans une charte du 17 août 767, cette abréviation désigne Viterbe et non Orvieto). = C.-rendus : *Rodocanachi*. La première Renaissance (précieux recueil de documents).

84. — **Archivio storico lombardo**. T. XXXIX, fasc. 35, octobre 1912. — FR. NOVATI. Milan avant et après la peste de 1630 (d'après de nouveaux témoignages littéraires antérieurs et postérieurs à 1630, montre que la ville, que la peste fit passer de la prospérité à la misère, se releva aussitôt : il semble doublement injuste d'attribuer, comme on le fait communément, au mauvais gouvernement du pays sa prétendue pauvreté à cette époque : publie deux poèmes sur Milan et le témoignage du comte Onofrio Castelli). — AL. LUZIO. Isabelle d'Este et Jules II pendant les trois dernières années de son pontificat (contribution importante et documentée à l'histoire de la politique pontificale italienne en 1511 et 1512; suite et à suivre). — ENRICO FILIPPINI. Un poète de la fin du xviii^e s. (Sante Ferroni; étude de biographie critique). — ETTORE VERGA. Une sentence de l'*Exgravator* milanais en 1338 (l'*Exgravator* est un magistrat d'appel qui recevait les recours contre certaines sentences de droit pénal et de droit civil entraînant des amendes : publication d'une sentence du 16 juillet 1338). — AL. GIULINI. Bianca Sanseverino Sforza, fille de Ludovic le More (recherches diligentes sur ce personnage dont on a voulu reconnaître le portrait dans le n^o 285 de la galerie de l'Ambrosienne : publie dix documents de 1489 à 1497). = C.-rendu : *G. Sforza et Gius. Gallavresi*. Carteggio di Alessandro Manzoni (de 1803 à 1821; édition excellente).

85. — **Atti e memorie della r. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna**. 4^e série, t. II, fasc. 1-3, janv.-juin 1912. — TORRACA. Choses de Romagne dans trois églogues de Boccace. — PAZZI. L'organisation des services sanitaires d'urgence au moyen âge; avec des détails particuliers à Bologne. — FRATI. La mise au pillage du château de Porta Galliera en 1334 (publie une bulle de Clément VI et un inventaire très détaillé en latin des biens mobiliers du château, 1^{er} mai 1347, avec un glossaire des termes techniques du latin). — TESTI-RASPONI. Notes marginales au Liber pontificalis d'Agnello. IV : Vita s. Petronii episcopi et confessoris (documents et monuments relatifs aux martyrs bolognais; analyse détaillée et publication partielle du ms. n^o 1473 conservé à la bibliothèque de l'Université de Bologne et d'un autre ms. non catalogué contenant des vies de saints, parmi lesquels saint Pétrone; documents relatifs aux fonctions religieuses qui se célébraient à Bologne, 1299-1427).

86. — **Nuovo archivio veneto**. Nouv. série, n^o 47, juill.-sept.

1912. — BORTOLASO. Vicence* de la mort d'Ezzelino à l'avènement des Scaliger, 1259-1311 (1^{er} art.). — BELLEMO. La vie et l'époque de Beintendi des Ravagnani, grand chancelier de la République de Venise (suite et fin; avec un appendice de documents de 1339 à 1402). — AVENA. Documents véronais sur la guerre de Chypre et la bataille de Lépante, 1570-1571. — CIPOLLA. Le voyage littéraire du cardinal Loménie de Brienne en Italie, 1789-1790 (à la recherche des éditions du xv^e s.). — CERMENATI. Un diplomate naturaliste au temps de la Renaissance : Andrea Navagero (description de la Touraine que Navagero traversa en 1528). — A. PILOT. Venise après la paix de Villafranca, en vers italiens inédits de J.-V. Foscarini. = C.-rendu : *Soranzo*. Pio II e la politica italiana nella lotta contro i Malatesti (longue analyse de cet ouvrage et de plusieurs autres du même auteur sur les Malatesta au xv^e s.).

87. — *Rendiconti della reale Accademia dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche et filologiche*. Serie quinta, t. XXI, fasc. 3-4. — PIZZI. Catalogue et description de 22 manuscrits persans de la bibliothèque de l'Académie des Lincei (donnés par D. Leone Caetani). — BUCCIARELLI. « Aefula » (étude sur la topographie et l'histoire de cette antique ville du Latium). — PIERI. Sur quelques éléments étrusques dans la toponomastique toscane. — BARNABEI. Notes sur les découvertes d'antiquité pendant le mois de févr. 1912. — DUHN. Les fouilles récentes de l'acropole de Cumae (découverte d'un temple). — A. SOGLIANO. Samnites et Osques (les Samnites auraient paru assez tard dans l'histoire de la civilisation). — A. MAJURI. Le don du médecin Nicomède dans un sanctuaire de Vulcain sur l'Esquilin. = Fasc. 5-6. COSTANZI. Les Pélasges autochtones et antérieurs aux Hellènes; lieu d'origine de ce concept (discute l'opinion d'Ed. Meyer. Le nom de Pélasges désigna primitivement une population qui habitait un canton de la Thessalie orientale; puis il devint *nomen gentis*, employé pour désigner tout un peuple barbare dont on finit par faire l'ancêtre commun des peuples gréco-italiques). — G. VACCA. Catalogue des ouvrages japonais et chinois, manuscrits et imprimés, qui sont conservés dans la bibliothèque de l'Académie des Lincei). — CASTIGLIONI. Études sur Xénophon (II : Deux manuscrits de l'Ambrosienne et la tradition manuscrite du Banquet). — CHIAPPPELLI. Notice nécrologique sur Felice Tocco.

88. — *Rivista storica italiana*. 1912, juill.-sept. — *Gustav Wolf*. Einführung in das Studium der neueren Geschichte (travail énorme, mais où il y a fort peu de chose pour l'histoire italienne). — *G. Celidonio*. Le diocesi di Valva e Sulmona (documents intéressants). — *L. Vitali*. Licata città demaniale (importante contribution à l'histoire municipale de Licata). — *L. Sorrichio*. Hatria-Atri (livre plein d'hypothèses et d'imagination). — *Vittorio Franchini*. Saggio di ricerca su l'istituto del Podestà nei comuni medievali (bon). —

N. Mengozzi. Papa Onorio III e le sue relazioni col regno d'Inghilterra (utilise les documents anglais et siennois; monographie brève, mais complète). — *Agostino Zanelli.* La devozione di Brescia a Venezia et il principio della sua decadenza economica nel secolo XVI (important).

POLOGNE.

89. — Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie. 1911, avril-mai. — *Lodinski.* La charte « Dagome judex » et la « question sarde » au XI^e s. (cette charte est la plus ancienne où il soit question de la Pologne. On la connaît seulement par *Deusdedit*, qui doit avoir eu sous les yeux un original sur papyrus, un « tomus » du temps de Jean XV, mais qui n'en a donné que des extraits adaptés au caractère de son œuvre. C'est la question de la Sardaigne, toujours actuelle durant le pontificat de Grégoire VII, qui lui inspira l'idée d'incorporer cette charte à son recueil de canons en 1081 au plus tard). = Nov.-déc. *Stan. Szpotanski.* Les archives de Marchwaz (archives de la famille Niemojouski où se trouvent les papiers des deux frères Vincent et Bonaventure, députés de Kalisz, 1815-1830). = 1912, janv.-mars. *G. Przychocki.* De Gregorii Nazianzeni epistolarum codicibus britannicis (résultats importants). — *Th. Smolenski.* Les populations maritimes de la Méditerranée septentrionale sous Ramsès II et Menephtah (en polonais; recherches sur les noms des peuples qui prirent part à la bataille de Kadesh sous Ramsès II et à l'expédition de Libye sous Menephtah). — *W. Semkowicz.* Remarques critiques sur l'origine et la répartition de la chevalerie polonaise au moyen âge (analyse détaillée de cet important ouvrage qui est écrit en polonais). — *Id.* Études sur quelques chartes polonaises du moyen âge. = Avril-juin. *Smieszek.* Explication de quelques inscriptions cunéiformes de la Perse ancienne. — *Bienkowski.* Un nouveau fragment d'une peinture de l'époque hellénique relative aux guerres avec les Galates.

SUISSE.

90. — Bibliothèque universelle et Revue suisse. 1912, déc. — *E. LEHR.* La doctrine de Monroe et la doctrine de Drago, d'après des publications américaines récentes (sur l'ouvrage de Dole, qui étudie le faible et le fort de la doctrine de Monroe, et sur celui de Bustamente, qui commente la valeur juridique, au point de vue international, du principe posé en 1907 par un homme d'État argentin, Drago; d'après ce dernier, en matière de dettes à recouvrer, il faut toujours commencer par tenter de résoudre le litige au moyen d'un arbitrage). — *ROSSIER.* L'Europe et les nationalités. = 1913, janv. *L. DE SOUDAK.* L'héroïne de l'affaire du collier. Son séjour en Russie; sa mort en Crimée (la comtesse de Lamotte-Valois n'est pas morte à Londres le

23 août 1791 comme on le prétend, mais à Sary-Krym, en Crimée, en 1826; elle s'y cachait sous le nom de comtesse Gachet. Témoignages oraux et témoignages écrits; suite en février).

91. — **Jahrbuch für schweizerische Geschichte.** T.^l XXXVII, 1912. — Carl. August BÄCHTOLD. Le château et la vouerie de Laufen près de la chute du Rhin; la limite nord du comté de Kibourg et le procès au sujet du Rhin entre Schaffhouse et Zurich de 1897 (le titre indique les quatre divisions de l'étude; croit que Schaffhouse a été lésé dans le procès de 1897 et que le tribunal fédéral a mal interprété le compromis de 1555). — Kaspar HAUSER. L'hôpital de Winterthur, 1300-1530 (intéressante monographie puisée aux sources). — Kurt LESSING. L'alliance des villes de Zurich et de Berne avec le margrave de Bade en l'année 1612 (cette alliance défensive fut conclue le 29 août pour douze années; c'était un rapprochement entre les protestants du nord et du sud du Rhin; en réalité, il ne se produisit jamais un *casus foederis*; néanmoins, l'acte a son importance dans l'histoire de Suisse; il marque une victoire de Berne sur Zurich et un changement dans la politique zwinglienne de Zurich). — Colonel Gustav SYBER-GYSI. Les derniers événements à la frontière suisse, 28 janv.-3 févr. 1871 (émouvant récit par un témoin oculaire; il a déjà paru dans la *Neue Zürcher Zeitung* des 17, 18 et 19 janv. 1871). — Eduard BÄHLER. Nicolas Zurkinden de Berne, 1506-1588 (2^e article; Zurkinden, représentant de la tolérance; ses idées religieuses, sa vie privée; publiée en appendice 23 lettres inédites du réformateur à Théodore de Bèze, d'après un manuscrit de Gotha).

CHRONIQUE.

France. — C'est avec un vif regret que nous devons annoncer la mort prématurée (20 janvier 1913) de notre collaborateur, M. DEJEAN, directeur des Archives nationales. Marie-Gabriel-Étienne Dejean était né le 11 juillet 1859 à La Bastide d'Armagnac. Après sa sortie de l'École normale supérieure, il fut professeur d'histoire à Toulouse et à Paris (1883-1893), puis député des Landes (1893-1898), enfin chef du cabinet du ministre de l'Instruction publique (1898-1902). La politique lui réservait une plus haute faveur encore en l'élevant au poste de directeur des Archives nationales (31 mars 1902). Cette nomination, qui paraissait contraire à l'esprit et à la lettre du décret de 1887 réglant la situation des fonctionnaires des Archives, fit scandale. Après avoir signalé, non sans regret, ce qu'elle avait de pénible (*Rev. hist.*, t. LXXX, p. 87), G. Monod écrivait : « Il est intelligent, bienveillant et actif. Je sais qu'il a déjà su se concilier la sympathie du personnel des Archives et je ne doute pas qu'il n'arrive à remplir très honorablement ses nouvelles fonctions. » Cette prédiction s'est pleinement réalisée : après s'être, en toute conscience, mis au courant d'un service auquel il était d'abord parfaitement étranger, M. Dejean a repris avec une activité féconde la tradition de ses prédécesseurs, en particulier de G. Servois; il a hâté le travail de classement et d'inventaire, qui est et doit rester le principal objet de l'archiviste; il a provoqué d'importants versements d'archives provenant des ministères. C'est ainsi que, sous sa direction, les Archives se sont enrichies de nombreux registres et pièces provenant des Colonies, de la Justice (documents historiques anciens), de l'Intérieur (service de la Presse), des Travaux publics (voir *Rev. hist.*, t. CIV, p. 334). Il a présidé au recrutement du personnel avec un constant souci d'équité; aussi avait-il promptement réussi à désarmer les préventions qu'il avait soulevées contre lui au début de son administration. En fait, celle-ci fut vraiment féconde. Son activité était appréciée, non seulement à la direction des Archives, mais encore au Comité des travaux historiques, à la Commission des archives diplomatiques, dont il faisait partie, à l'École des chartes, dont, depuis la mort de L. Delisle, il présidait le Conseil de perfectionnement. Il sut en outre se réserver le temps d'entreprendre des travaux personnels dont ses archives mêmes lui fournirent les éléments; c'est ainsi qu'il publia des études remarquées sur *Un préfet du Consulat : Jacques-Claude Beugnot* (1907), sur *Un prélat indépendant au XVII^e siècle : Nicolas Pavil-*

lon, évêque d'Alet, 1637-1677 (1909), sur la *Duchesse de Berry et le comité carliste de La Haye, 1832* (t. CX de la *Rev. hist.*). Aussi la nouvelle de sa mort (il avait seulement cinquante-trois ans) fut-elle accueillie par d'unanimes regrets.

— M. Jules-Joseph CHAVANON, qui vient de mourir en janvier dernier, était né à Paris le 28 janvier 1866. Il conquist son diplôme d'archiviste paléographe (1894) avec une thèse sur *Renaud II de Pons* qui a été publiée plus tard (1903). Archiviste de la Sarthe, puis du Pas-de-Calais, il prit part à la rédaction de plusieurs inventaires sommaires (Sarthe, série H : hospices de Saint-Calais et de Ballon, 1907, et série I : documents de la période révolutionnaire, 1898; — Pas-de-Calais, série H, fonds de l'abbaye de Saint-Vaast et hospices de Saint-Omer, 1902). On lui doit en outre une *Étude sur Calais avant la domination anglaise, 1180-1346* (1901); le *Pas-de-Calais de 1800 à 1810; étude sur le système administratif institué par Napoléon I^{er}* (en collaboration avec G. Saint-Yves, 1907); une édition de la *Chronique d'Adémard de Chabannes* (1897) et de la *Relation de Terre sainte, 1533-1534*, par Greffin-Affegart (1902); enfin des *Documents inédits sur l'administration des Indes orientales* (en collaboration avec G. Saint-Yves, 1903).

— M. Eugène HALPHEN, mort en janvier dernier à l'âge de quatre-vingt-douze ans, a publié le *Journal inédit du règne de Henri IV*, par Pierre de L'Estoile (1862), et de nombreuses plaquettes tirées à peu d'exemplaires, où il se donnait le luxe de publier des lettres inédites et des documents divers sur ce roi; il a de même édité par fragments une partie du *Journal inédit d'Arnaud d'Andilly*.

— M. Charles-Victor LANGLOIS, archiviste paléographe, professeur d'histoire à l'Université de Paris, a été nommé directeur des Archives nationales en remplacement de M. Dejean, décédé. *The right man in the right place*.

— Un Congrès des Sociétés d'histoire de Paris s'est réuni pour la première fois à l'Hôtel-de-Ville; il a duré quatre jours, du mercredi 12 février au samedi 15 février; il a été fort suivi et ses promoteurs, MM. Guiffrey, de l'Institut, et Henri Martin, bibliothécaire de l'Arsenal, ont lieu d'être satisfaits. Sur vingt arrondissements de Paris, onze possèdent des Sociétés historiques, et on peut, dès à présent, affirmer que, désormais, il y en aura quinze, et que les cinq qui en manquent, c'est-à-dire les X^e, XIV^e, XV^e, XIX^e et XX^e, en seront très prochainement pourvus, grâce au Congrès. Parmi les lectures faites à ce Congrès, nous signalerons les suivantes : Félix AUBERT : Biographie de Simon, de Bussy-le-Long, en Vermandois, personnage dont une rue de Paris a conservé le nom (ce premier président du Parlement était tout indiqué pour une communication à une Société historique parisienne. Nous n'avons regretté qu'une chose, c'est que l'auteur, après avoir mentionné l'incendie des

maisons du président, à Viroflay et à Vaugirard-Issy, par les partisans d'Étienne Marcel, n'ait pas parlé de la fameuse île de Bussy, que tous les vulgarisateurs placent au bout de l'île du Palais, quand elle était en face d'Issy); BLANCHET : Projets de reconstruction du Pont-Marchand; D^r CAPITAN : Histoire de la céramique commune du Vieux Paris (sujet neuf pour la plupart des spectateurs, rendu très attrayant à l'aide de photographies communiquées par M. Magne); EMARD : La maison dite « du château Frilleux », rue de Jouy; FOSSEYEU : La maison des Cent-Filles ou de la Miséricorde (1625-1790); J. GUIFFREY : Le Palais Soubise (après avoir tiré de l'oubli le nom de l'architecte Adrien Delamair, il aborde le projet de la réunion du palais des Archives nationales à l'Imprimerie nationale, ancien hôtel de Rohan). — Projets présentés par divers membres : MM. BARROUX : Collection d'actes de l'état civil des Parisiens célèbres; Lucien LAZARD : Bibliographie des rues de Paris; E. COYECQUE : Réunion des documents conservés dans les études notariales (après avoir étudié un projet pratique avec MM. Guiffrey, Mareuse et Porlier, il déclare que les notaires ne consentiront jamais à se dessaisir de leurs dossiers; il ne les leur demande pas. Il leur propose de les déposer à la chambre des notaires ou dans un bâtiment spécial où le public puisse les consulter en leur en laissant la surveillance). — M. de FOSSA annonce en deux mots comment l'autorité militaire comprend les souvenirs historiques : le château de Vincennes attirant trop de visiteurs, l'administration l'a fait fermer! M. de Fossa réclame, naturellement, et le Congrès s'associe à ses réclamations. — Enfin, appliquant aux monuments figurés la critique des sources écrites, M. FARGES étudie les gravures représentant l'assassinat de Lepelletier de Saint-Fargeau. Il a prouvé que toutes les illustrations étaient faites, comme on dit en argot d'atelier, *de chic*, c'est-à-dire qu'il ne fallait tenir aucun compte de ces images sans valeur documentaire; elles sont toutes fausses, à tous les points de vue. L'iconographie historique doit donc être utilisée avec les plus grandes précautions.

— Le 19 janvier dernier a été célébré, dans les salons de la Sorbonne, le jubilé de M. Ernest LAVISSE (cinquantième année de son entrée comme élève à l'École normale supérieure). Les divers orateurs ont montré la grande part prise par M. Lavissee aux réformes qui ont été réalisées ces vingt dernières années dans les trois ordres d'enseignement, particulièrement à la fondation des Universités régionales. Ils ont comparé l'état de la Sorbonne en 1880, alors que M. Lavissee y entra comme suppléant de Fustel de Coulanges, à l'état présent, où y règne une activité si intense. Ils ont fait allusion au groupement des étudiants en associations. Mais, en même temps que ce jubilé, on a voulu célébrer l'achèvement de la grande œuvre dirigée par M. Lavissee, l'*Histoire de France* jusqu'à la Révolution. M. Lavissee en a tracé le plan, a révisé le travail des collaborateurs, a écrit lui-même, — on sait de quelle façon captivante, — l'histoire de

la plus grande partie du règne de Louis XIV et la conclusion de l'œuvre. La *Revue historique*, où M. Lavisse, camarade de promotion et ami de Gabriel Monod, a publié son bel article sur le *Pouvoir royal au temps de Charles V*, joint ses hommages à ceux qui lui ont été rendus par ses élèves et ses collègues.

— Créée en 1903 sur l'initiative de M. Jean Jaurès, la Commission des documents économiques de la Révolution vient d'entrer dans sa dixième année. Le moment était venu de résumer le travail effectué, de discuter les plans d'avenir et surtout de coordonner les efforts de tous les collaborateurs parisiens et provinciaux. Ce fut là le but de l'Assemblée générale qui réunit, les 3, 4 et 5 février, à la Sorbonne, les membres de la Commission centrale et les délégués d'une cinquantaine de comités départementaux. En cinq séances de travail, très remplies et très vivantes, on discuta l'organisation générale de l'enquête et le mode de publication (présidence de M. Jaurès, M. Aulard, rapporteur); la recherche et la publication des *Cahiers de 1789* (présidence de M. Ch. Benoist, M. C. Bloch, rapporteur); la recherche et la publication des documents relatifs aux *biens nationaux* (présidence de M. Fernand Faure, M. Caron, rapporteur); la recherche et la publication des documents relatifs au *commerce* et à l'*industrie* (présidence de M. Ch. Gide, M. Ch. Schmidt, rapporteur); les questions d'*agriculture*, de *subsistances*, d'*assistance* (présidence de M. Ferdinand Dreyfus, M. H. Sée, rapporteur). Le mercredi soir, après un rapport de M. Aulard sur l'ensemble des travaux de la Commission, M. Jean Jaurès fit une éloquente conférence, où il dégagait en quelque sorte la philosophie de cette œuvre collective. Les communications seront réunies en un volume dont il sera rendu compte ici; dès à présent, il est nécessaire d'insister sur l'unité de vues et l'accord de tous les efforts individuels vers un but commun qui furent comme la marque distinctive de ce Congrès. On n'en pourrait dire autant de toutes les réunions analogues.

Ch. SCHMIDT.

— Un Comité présidé par M. Georges FERRAND DE LA CONTÉ vient de se former pour l'érection, dans la commune de Hauteville-le-Gui-chard, près de Coutances, d'un monument à Tancrede de Hauteville et à ses douze fils. On sait la fortune prodigieuse faite en Italie, en Sicile et en Orient par Robert Guiscard et Roger. Les statues de plusieurs d'entre eux avaient orné les contreforts de la cathédrale de Coutances; détruites sous la Révolution, elles ont été restituées récemment. Le monument projeté rappellera plus dignement encore leurs hauts faits. Les souscriptions pourront être adressées au président, château des Mares, Saint-Sauveur-Lendelin, Manche.

— S'il est un homme qui, par le nombre, la variété, l'utilité de ses travaux, mérite qu'on lui rende un témoignage public de reconnaissance, c'est bien M. le chanoine Ulysse CHEVALIER. En 1903, lorsque fut achevé son *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, ses amis lui avaient remis un volume contenant sa bio-bibliographie;

ils saisirent avec d'autant plus d'empressement l'occasion de son élection à l'Institut pour rééditer ce volume que, dans l'intervalle, l'infatigable érudit n'avait cessé de publier de nouveaux ouvrages. Cette seconde édition, publiée par les soins de la Société d'archéologie de la Drôme (Valence, impr. Jules Céas et fils, 1912, in-4°, xlv-102 p.), est intitulée : *M. le chanoine Ulysse Chevalier, membre de l'Institut. Son œuvre scientifique; sa bio-bibliographie*. Elle contient un aperçu de l'œuvre scientifique accomplie par M. Chevalier, son « Curriculum vitae », enfin une liste méthodique de ses œuvres. Celle-ci atteint le n° 519, chiffre qui va bientôt être dépassé, puisqu'on annonce la publication prochaine du tome VI de la *Gallia christiana novissima* et que M. Chevalier commence un *Regeste dauphinois*, répertoire chronologique et analytique des documents relatifs à l'histoire du Dauphiné jusqu'en 1349, où l'on trouvera l'analyse de plus de 25,000 documents.

Ch. B.

— *École nationale des chartes. Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1913 pour obtenir le diplôme d'archiviste paléographe* (Paris, A. Picard, 1913, in-8°, 102 p.). — Ces thèses sont les suivantes : FR. BAUDRY, la Révocation de l'édit de Nantes et le protestantisme au XVIII^e siècle en Bas-Poitou; Eug. BERGER, Étude historique et archéologique sur l'abbaye de Saint-Père de Chartres; FR. BOUCHER, Essai sur l'organisation et l'administration des hôtels du roi, de la reine et du dauphin sous Charles VI, 1380-1422; P. DELONCLE, Étude topographique sur la censive de Saint-Germain-l'Auxerrois à Paris, XIII^e siècle-1740; E. DERMENGHEM, Claude d'Annebault, maréchal et amiral de France sous François I^{er} et Henri II; R. GAUCHERON, Étude sur Michel Amelot et l'administration du commerce, 1699-1724; G. GIRARD, le Recrutement des troupes réglées pendant la guerre de la succession d'Espagne; A. GUIGUE, Étude sur les origines de la commune de Lyon, 1173-1320; B. DE LA CROÛTE DE CHANTERAC, Odet de Foix, vicomte de Lautrec, 1483-1528; E. LEVAL, le Droit privé dans les coutumes du Quercy aux XIII^e et XIV^e siècles; E. LYON, le *Coustumier de Poitou* du XV^e siècle, étude du texte et essai d'édition critique; J. MACQUART DE TERLINE, Étude sur l'abbaye de Cercamp, ordre de Cîteaux, diocèse d'Amiens; Stanislas REIZLER, les Censeurs royaux et l'approbation des livres, 1623-1791; H. VALLET, la Culture classique dans Raoul de Praelles, d'après sa traduction [française], avec commentaire de la *Cité de Dieu* de saint Augustin. — La soutenance, qui a eu lieu les 27-29 janvier, a permis de distinguer particulièrement les thèses de MM. Gaucheron et Girard.

— MM. Ferdinand LOT et René POUPARDIN mettront sous presse aussitôt après l'apparition, incessante, des *Études sur l'abbaye de Saint-Wandrille* par le premier de ces auteurs, une nouvelle édition des *Gesta abbatum Fontanellensium* auxquelles ils joindront la continuation du XI^e siècle.

— Notre collaborateur, M. Alfred MOREL-FATIO, se propose d'étudier un certain nombre de sources narratives de l'histoire à la fois royale et impériale de Charles-Quint. Dans un 1^{er} fascicule qui vient de paraître (*Historiographie de Charles-Quint*, fasc. 200 de la *Bibliothèque de l'École des hautes études*, 1913), après une étude critique sur les principaux auteurs espagnols et italiens qui ont entrepris de raconter les faits et gestes de l'empereur, il a édité pour la première fois les *Mémoires de Charles-Quint*, texte portugais dont Kervyn de Lettenhove avait seulement donné en 1862 une traduction assez infidèle. Un 2^e fascicule sera consacré à Sandoval; en appendice viendront les *Mémoires de Sancho Cota*, secrétaire de la reine Éléonore. Un 3^e fascicule comprendra les historiens d'épisodes de ce règne et en outre une édition critique de la *Chronique scandaleuse* de don Francesillo de Zuñiga, fou de la cour de l'empereur.

— Dans une brochure intitulée *Comment organiser les études historiques à Bordeaux* (in-8°, 22 p. Extrait de la *Revue philomatique de Bordeaux et du sud-ouest*), M. Alfred LEROUX déplore qu'il n'existe point d'histoire générale de Guyenne et de Gascogne analogue à l'*Histoire du Languedoc* de dom Vaissète et dom Vic qui vient d'être réimprimée avec tant de nouveaux développements par la librairie Privat. Il faut dès à présent préparer ce travail dont l'Académie des sciences et belles-lettres de Bordeaux prendrait la direction. Il est nécessaire d'établir un répertoire critique des sources de cette histoire, de relever les ouvrages ou articles sur la région, de faire une collection de photographies de ses antiquités et de ses monuments, de créer un office d'information historique où seraient réunies les fiches dans « des boîtes-casiers à tiges de fer et à cadenas ». L'auteur exprime le vœu qu'un mécène fournisse les fonds nécessaires pour créer cet établissement.

Belgique. — Le 22 janvier 1913 est décédé à Gand M. Ferdinand VAN DER HAEGHEN, né à Gand le 11 octobre 1830, bibliothécaire en chef honoraire de l'Université de cette ville, correspondant de l'Institut de France, membre de l'Académie royale de Belgique, etc.

Parmi les nombreux travaux de l'éminent bibliographe, nous citerons la *Bibliographie gantoise. Recherches sur la vie et les travaux des imprimeurs de Gand* (Gand, 1858-1869, 7 vol. in-8°) et la *Bibliotheca belgica, bibliographie générale des Pays-Bas* (Gand, 1881-1913), dont près de 200 livraisons ont paru. M. Van der Haeghen avait aussi publié le *Journal de Marc van Vaernewyck, Van die beroertliche tijden in die Nederlanden en voornomelijk in Ghent, 1566-1568* (Gand, 1872-1881, 5 vol. in-8°), et un *Dictionnaire des devises des hommes de lettres, imprimeurs, chambres de rhétorique, sociétés littéraires et dramatiques. Belgique et Hollande* (Bruxelles, 1876, in-8°).

Grande-Bretagne. — Nous avons signalé plus haut, n° de janvier-février, p. 239, un important rapport sur les Archives nationales

de Londres; entre autres innovations, on y suggérerait la pensée d'établir un Comité permanent chargé de surveiller les publications du P. Record Office; en attendant, le Maître des rôles a nommé un « Advisory Committee » composé d'historiens aussi compétents que MM. Firth, Pollard, Poole, Vinogradoff, sans compter le deputy keeper lui-même, Sir Maxwell Lyte. Le Maître des rôles en sera le président et M. Johnson, du P. R. O., le secrétaire.

— Les syndics de la « Cambridge University press » se proposent de publier une *Histoire de l'Inde* en six volumes, sur le modèle de la *Cambridge modern history*.

— La 10^e série des *Notes and Queries*, prototype de notre *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, comprend douze volumes publiés de 1904 à 1909; un Index général vient d'en être publié (librairie Francis, Chancery Lane, Londres; prix : 10 sh. 11 d.).

Italie. — Baldassare LABANCA est mort à Rome le 28 janvier dernier, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. On sait qu'il avait quitté l'état ecclésiastique et l'église catholique à la suite d'une crise morale qui ne l'avait pas du moins arraché au déisme. Ses goûts, ses regrets peut-être, l'amenèrent à l'étude des questions religieuses, et, parmi ses nombreux ouvrages historiques, on rappellera principalement son *Marsilio da Padova* (1882), les deux volumes *Della religione e della filosofia cristiana* (1836-88), son *Gesù Cristo nella letteratura contemporanea* (1903). Sans avoir fait par lui-même de découverte importante en matière historique, il a su traiter les sujets qu'il abordait avec une large information, un sens critique louable et une belle ardeur de conviction probe.

G. BN.

— Au mois de décembre dernier a été publié le premier numéro d'un *Archivio storico della Calabria*, qui paraîtra trimestriellement à Mileto-Catanzaro, sous la direction de MM. Ettore CAPIALBI et Francesco PITITTO.

ERRATUM.

Page 105, ligne 10. Une erreur involontaire a fait attribuer à Mgr Alfred BAUDRILLART, recteur de l'Institut catholique, la partie du livre de M. Bricout, *Où en est l'histoire des religions ?* consacrée à la religion romaine. L'auteur de ces pages est M. André BAUDRILLART, professeur au lycée de Versailles, frère de Mgr Baudrillart.

Page 179, ligne 5, au lieu de ch. IV,		lire livre IV.
— 200, — 13, —	Fr. Picault,	— Fr. Picavet.
— 238, — 24-25, —	English Garner (Prol.),	— English Garner (8 vol.).

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

HISTOIRE GÉNÉRALE.

- Baghdasarian (S.)*. L'émigration européenne au XIX^e siècle, 160.
Brehaut (Ernest). An encyclopedist of the dark ages. Isidore of Seville, 401.
Breslau (Harry). Handbuch der Kundenlehre für Deutschland und Italien, 330.
Bricout (J.). Où en est l'histoire des religions? T. I, 105.
Cam (Helen M.). Local government in Francia and England, 332.
 Catalogue de la bibliothèque de l'Institut Nobel norvégien, 402.
Clarke (G.). Sidelights on teutonic history during the migration periods; being studies from Beowulf and other english poems, 400.
Loria (Achille). Les bases économiques de la justice internationale, 160.
Lowenthal (Esther). The Ricardian Socialists, 161.
Lüttich (Rudolf). Ungarnzüge in Europa im 10 Jahrhundert, 401.
Montarlot (P.) et *Pingaud (L.)*. Le congrès de Rastatt, 1798-99, 141.
Montemayor (G. de). Storia del diritto naturale, 181.
Muller (Jean). L'idée de lutte, de classes et son évolution depuis le manifeste communiste, 161.
Philippson (Martin). Neueste Geschichte des jüdischen Volkes, 153.
Pingaud (L.). Voir *Montarlot (P.)*.
Rodocanachi (E.). Études et fantaisies historiques, 160.
Schubert (Hans von). Staat und Kirche in den arianischen Königreichen und im Reiche Chlodwigs, 328.
Vernes (M.). Histoire sociale des religions, t. I, 104.
Weise (Georg). Königtum und Bischofswahl im fränkischen und deutschen Reich, 329.

ANTIQUITÉ.

- Besançon (A.)*. Les adversaires de l'hellénisme à Rome pendant la période républicaine, 98.
Benoît (Fr.). L'architecture (antiquité), 109.
Besnier (M.). Récents travaux sur les *Res gestae divi Augusti*, 101.
Bloch (G.). La plèbe romaine, 97.
Bouché-Leclercq (A.). L'intolérance religieuse et la politique, 105.
Cagnat (R.). A travers le monde romain, 95.
Debray (L.). Le fermier et la loi Aquilia, 100.
Durand (R.). L'élection de C. Scribonius Curio au tribunal de la plèbe, 101.
Gailly de Taurines (Ch.). Les légions de Varus, 101.
Gauckler (P.). Les sanctuaires syriens du Janicule, 108.
Germain de Montauzan (C.). Essai sur la science et l'art de l'ingénieur aux premiers siècles de l'Empire romain, 109.
Graillot (H.). Mater deum salutaris; Cybèle protectrice des eaux thermales, 108.
Guzman (P.). L'art décoratif de Rome de la fin de la République au IV^e s., 110.
Hauteœur (L.). C. Fulvius Plautianus et la préfecture du prétoire sous Septime-Sévère, 103.
Lefèvre (Eugène). Du rôle des tribuns de la plèbe en procédure civile, 100.
Lemerrier (A.-P.). Les pensées de Marc-Aurèle, traduction, 100.
Maurice (J.). Numismatique constantinienne, t. II, 104.
Maynial (Ed.). La Dea Roma à Rome, 107.
Michaut (G.). Sur les tréteaux latins, 98.
Michon (Ét.). Les bas-reliefs historiques romains du musée du Louvre, 111.
Monod (Jules). La cité antique de Pompéi, 111.
Pachère (F.-G. de). Les Campi Marci et le sénatus-consulte Hosidien, 103.
Paul-Louis. Le travail dans le monde romain, 108.
Pichon (R.). Hommes et choses de l'ancienne Rome, 95.

- Piganiol (A.)*. Observations sur une loi de l'empereur Claude, 102.
Sanctis (G. de). La légende historique des premiers siècles de Rome, 96.
Thédénat (Henry). Le Forum romain et les forums impériaux, 5^e éd., 95.
Thomas (Emile). Pétrone; l'envers de la Société romaine, 3^e éd., 99.
Toutain (J.). Les cultes païens dans l'Empire romain, 1^{re} partie, t. II, 106.
Willems (P.). Le droit public romain, 7^e éd., 94.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

- Lundgreen (F.)*. Wilhelm von Tyrus und der Templerorden, 337.
Munke (Bernhard). Die Vita sancti Honorati, 341.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

- Bær (Max)*. Das k. Staatsarchiv zu Danzig, seine Begründung seine Einrichtungen und seine Bestände, 177.
Bernstein (E.). Ferdinand Lassalle, 161.
Blondel (G.). Les embarras de l'Allemagne, 176.
Buchner (Max). Die Entstehung der Erzämter und ihre Beziehung zum Werden des Kurkollegs, 335.
Dahlmann-Waitz. Quellenkunde der deutschen Geschichte, 174.
Denifle (H.). Luther et le luthéranisme, 175.
Forst (Otto). Die Ahnenproben der Mainzer-Domherren, 415.
Grange (lieutenant-colonel). L'aile droite prussienne à Rezonville, 175.
Guenther (K.). Gerhard Rohlfs, Lebensbild eines Afrikaforschers, 176.
Meister (Aloys). Grundriss der Geschichtswissenschaft zur Einführung in das Studium der deutschen Geschichte des Mittelalters und der Neuzeit, 174.
Monumenta Germaniae historica. Epist., t. VI, 333.
Negelein (Julius von). Germanische Mythologie, 174.
Sauzey (lieutenant-colonel). Les Allemands sous les aigles françaises, 175.

HISTOIRE DU CANADA.

- Lescarbot (Marc)*. The history of New France, 179.

HISTOIRE DU DANEMARK.

- Holm (Edvard)*. Danmark-Norges historie, t. VII, 179.

- Møller (Erik)*. L'attaque des Anglais contre le Danemark en 1807, 178.

HISTOIRE D'ESPAGNE.

- Ginot (E.)*. Dix siècles de pèlerinages à Compostelle, 162.
Hume (Martin). La cour de Philippe IV et la décadence de l'Espagne (1621-1665), 147.
López de Gómara (Francisco). Annals of the emperor Charles V, publ. p. R. B. Merriman, 387.

HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS.

- Bryce (James)*. La République américaine, t. III, 179.

HISTOIRE DE FRANCE.

- Adher (G.)*. Département de la Haute-Garonne. Le Comité des subsistances de Toulouse (août 1793-mars 1795), 121.
Allard (Paul). Origines du servage en France, 327.
Anglejean (Jacques d'). Voir *Burke (Edmond)*.
Archives départementales de Seine-et-Oise: répertoire numérique de la série C. Administrations provinciales, 413.
Archives historiques du Poitou, t. XL, 169.
Audouard (Jean). Les anciennes familles de Provence. Généalogie de la maison de Bruny, barons de La Tour d'Aigues, marquis d'Entrecasteaux, 412.
Aulard (F.-A.). Recueil des actes du Comité de Salut public, t. XXI, 123.
Babut (E.-Ch.). Saint Martin de Tours, 338.
Barennes (Jean). Viticulture et vinification en Bordelais au moyen âge, 345.
Barrey (Ph.). Répertoire des archives anciennes et révolutionnaires du Havre, 408.
Baumann (E.). Trois villes saintes: Ars-en-Dombes, Saint-Jacques de Compostelle, le Mont-Saint-Michel, 162.
Bedin (abbé P.). Saint Bertrand, évêque de Comminges, 405.
Berland (Just). Voir *Prinet*.
Besse (dom). Province ecclésiastique de Bourges, 344.
Bloch (Camille) et Tueley (A.). Procès-verbaux et rapports du Comité de mendicité de la Constituante (1790-1791), 122.
Bodin (P.). Voir *Clary (A.)*.
Bossuet. Correspondance, 406.

- Brachet** (vicomte de). La Terreur dans l'Ouest. Le Conventionnel J.-B. Le Carpentier, 131.
- Brindeau** (Louis). Les événements de 1870-1871 au Havre, 172.
- Bruchard** (Henry de). Petits mémoires du temps de la Ligue (1896-1901), 164.
- Buffenoir** (Hippolyte). Les portraits de Robespierre, 405.
- Burke** (Edmond). Réflexions sur la Révolution française, trad. p. Jacques d'Anglejan, 126.
- Campagne** (A.). Les forêts pyrénéennes, 172.
- Caron** (Pierre). Paris pendant la Terreur. Rapports des agents secrets du ministre de l'Intérieur, 122.
- Casteras** (Paul de). La Révolution en province. Révolutionnaires et terroristes du département de l'Ariège, 130.
- Chapoy** (Edmond). Table générale de la Revue de la Société littéraire, historique et archéologique du département de l'Ain, 413.
- Chesnel** (P.). Le Cotentin et l'Avranchin, 346.
- Chevalier** (chanoine Ulysse). M. le chanoine Ul. Chevalier: son œuvre scientifique, sa bio-bibliographie, 461.
- Chuquet** (Arthur). Quatre généraux de la Révolution : Hoche et Desaix, Kléber et Marceau, 136.
- Clary** (A.) et **Bodin** (P.). Histoire de Lesparre, 396.
- Cochin** (Claude). La chapelle funéraire des Arnauld à Saint-Merri de Paris et le tombeau du marquis de Pomponne par Bartolomeo Rastrelli, 167.
- Cochin** (Denys). Quatre Français : Pasteur, Chevreul, Brunetierre, Vandal, 164.
- Colombe** (Dr). Au palais des papes d'Avignon, 167.
- Combet** (Joseph). La Révolution à Nice (1792-1800), 131.
- Croze-Lemercier** (comte P. de). Voir **Maugras** (Gaston).
- Damas** (comte Roger de). Mémoires, t. I, éd. par Jacques Rambaud, 151.
- Debidour** (A.). Recueil des actes du Directoire exécutif, t. II, 123.
- Driault** (Edouard). Napoléon et l'Europe. Austerlitz et la fin du Saint-Empire, 143.
- Dubreuil** (Léon). La vente des biens nationaux dans le département des Côtes-du-Nord (1790-1830), 121.
- Dulac** (lieutenant-colonel). Les levées départementales dans l'Allier sous la Révolution, 1791-1796, 136.
- Dunoyer** (Alphonse). Fouquier-Tinville, accusateur public au tribunal révolutionnaire, 128.
- Duval** (Louis). La poste à Alençon et dans le département de l'Orne avant et après la Révolution, 408.
- Duvernoy** (E.). Une enclave lorraine en Alsace, 170.
- Ecole nationale des Chartes. Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1913, 462.
- Esquer** (G.). Les archives algériennes et les sources de l'histoire de la Conquête, 412.
- Fage** (René). Etienne Baluze et le Tartuffe, 404.
- Feder** (Alfred-Leonhard), S. J. Studien zu Hilarius von Poitiers, 400.
- Fliche** (A.). Le règne de Philippe I^{er}, roi de France (1060-1108), 333.
- Forot** (Victor). Le club jacobin de Tulle, procès-verbaux de toutes les séances, 129.
- Fosseyeux** (Marcel). Catalogue des mss. des archives de l'Assistance publique. Les grands travaux hospitaliers à Paris au xviii^e s., 411.
- G. F. Liste des victimes du tribunal révolutionnaire à Paris, 128.
- Garrigou-Grandchamp** (P.). Documents divers relatifs à la croisade de saint Louis contre Tunis, 162.
- Gautherot** (Gustave). L'Assemblée constituante. Le philosophe révolutionnaire en action, 125.
- Gazier** (Georges). Voir **Prinet**.
- Girardin** (comte de). Iconographie de Jean-Jacques Rousseau. Iconographie des œuvres de Jean-Jacques Rousseau, 404.
- Gatz-Bernstein** (H.-A.). La diplomatie de la Gironde. Jacques-Pierre Brissot, 127.
- Gout** (Paul). Guide du visiteur au Mont-Saint-Michel, 168.
- Grandmaison** (Louis de). Compte de la construction du château royal d'Amboise (1495-1496), 411.
- Grange** (Henri). Sommaire des lettres pontificales concernant le Gard, émanant des papes d'Avignon, 165.
- Graslin** (J.-J.-L.). Essai analytique sur la richesse et l'impôt, 165.
- Guerlin** (Henri). La Touraine. Le Blésois. Le Vendômois, 168.
- Le château de Chambord, 410.
- Guillon** (Adolphe) et **Rebillon** (Armand). Département d'Ille-et-Vilaine; documents relatifs à la vente des biens nationaux. Rennes, 119.
- Guyot** (Raymond). Le Directoire et la paix de l'Europe, des traités de Bâle à la deuxième coalition (1795-1799), 138.
- Documents biographiques sur J.-F.

- Reubell, membre du Directoire exécutif (1747-1807), 140.
- Hauser (H.)*. Le traité de Madrid et la cession de la Bourgogne à Charles-Quint, 146.
- Hauterive (Ernest d')*. Journal d'émigration du comte d'Espinhal, 135.
- Headlam (Cecil)*. France, 403.
- Heurtevent (Raoul)*. Durand de Troarn et les origines de l'hérésie bérengarienne, 341.
- Histoire (I)* par les contemporains, 163.
- Hulot (capitaine)*. La manœuvre de Laon, 1814, 162.
- Kannengieser (Mgr)*. Un Alsacien, Léon Lefébure, membre de l'Institut, fondateur de l'Office central des œuvres de bienfaisance, 414.
- Kareiev (N.)*. La densité de la population des différentes sections de Paris pendant la Révolution, 409.
- Labrousse (Henri)*. L'esprit public en Dordogne pendant la Révolution, 130.
- Lachouque*. Voir *Manguin*.
- La Gorce (Pierre de)*. Histoire religieuse de la Révolution française, t. II, 133.
- Lambeau (Lucien)*. Vaugirard, 397.
- Lamouzele (E.)*. Le budget de l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques de Toulouse au milieu du XVIII^e siècle, 171.
- Laporte (Laurent)*. Voir *Toutain (Pierre)*.
- Lasteyrie (R. de)*. L'architecture religieuse en France à l'époque romane. Ses origines. Son développement, 380.
- et *Vidier (A.)*. Bibliographie annuelle des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France, 173.
- Laurent (Gustave)*. Département de la Marne. Cahiers de doléances des bailliages de Sézanne et de Châtillon-sur-Marne, 119.
- Laval (D^r Victorin)*. Le général Joseph-François Dours, 137.
- Le Bon (D^r Gustave)*. La Révolution française et la psychologie des révolutions, 123.
- Ledru (Ambroise)*. Les premiers temps de l'église du Mans, légende et histoire, 340.
- Le Maître (D^r M.)*. Le palais des papes d'Avignon, 409.
- Lenôtre (G.)*. Mémoires et souvenirs sur la Révolution et l'Empire. Les noyades de Nantes, 129.
- Leroux (Alfred)*. Comment organiser les études historiques à Bordeaux, 463.
- Lesort (André)*. Voir *Sée (Henri)*.
- Levine (Louis)*. The labor movement in France, 165.
- Lodge (Eleanor C.)*. The estates of the archbishop and chapter of Saint André of Bordeaux, 344.
- Lorain (Charles)*. Département de la Haute-Marne. Les subsistances en céréales dans le district de Chaumont, de 1788 à l'an V, t. I, 121.
- Loth (J.)*. Contributions à l'étude des romans de la Table ronde, 400.
- Luchoire (A.)*. Les communes françaises à l'époque des Capétiens directs, 145.
- Luedtke (Hélène)*. Les croyances religieuses au moyen âge en France, d'après les pièces de théâtre, du XII^e au XIV^e siècle, 343.
- Madelin (Louis)*. La Révolution, 124.
- Manguin et Lachouque* (lieutenants). La bataille de Coulmiers, 163.
- Masson (Paul)*. Marseille et la colonisation française, 171.
- Mathieu (Georges)*. Histoire de Tulle, d'Étienne Baluze, résumée du latin, 168.
- Maugras (Gaston) et Croze-Lemer cier (comte P. de)*. Delphine de Sabran, marquise de Custine, 134.
- Mautouchet (Paul)*. Le gouvernement révolutionnaire (10 août 1792-4 brumaire an IV), 127.
- Moulin (Paul)*. Département des Bouches-du-Rhône. Documents relatifs à la vente des biens nationaux, t. IV, 120.
- Noailles (vicomte de)*. Épisodes de la guerre de Trente ans. Le maréchal de Guébriant (1602-1643), 393.
- Nouaillac (J.)*. Henri IV raconté par lui-même, 403.
- La jeunesse du cardinal du Perron. Un opusculé littéraire inédit, 404.
- Perrichet (Lucien)*. La grande chancellerie de France des origines à 1328, 330.
- Petit (Emilien)*. Droit public et général des colonies françaises, d'après les lois faites pour nos pays, 166.
- Pisani (chanoine P.)*. L'Eglise de Paris et la Révolution, t. IV, 134.
- Poncelet (R. P. Alfred)*. Lettre inédite du P. Henri Samerius, 392.
- Porée (Charles)*. Département de l'Yonne. Documents relatifs à la vente des biens nationaux, t. I, 120.
- Pottet (Eugène)*. La Sainte-Chapelle de Paris. Histoire, archéologie, 411.
- Poupé (Edmond)*. Le Tribunal révolutionnaire du Var, 131.
- Poussier (Alfred)*. Les bureaux de charité de Rouen pendant la Révolution (1791-an IV), 407.
- Extrait d'un manuscrit de J.-B. Gabriel Le Chandelier. Rouen, 1791-1794, 406.
- Prinet (Max)*. Inventaire sommaire des archives départementales anté-

- rieures à 1790 (ville de Besançon), en coll. avec *Berlant (Just)* et *Gazier (Georges)*, 411.
- Rambaud (Jacques)*. Voir *Damas*.
- Rebillon (Armand)*. Voir *Guillon (Adolphe)*.
- Redslob (Dr Robert)*. Die Staatstheorien der französischen Nationalversammlung von 1789, 126.
- Registres paroissiaux d'Annezy, Arces, Aytres, 170.
- Reuss (Rod.)*. Histoire d'Alsace, 157.
- Rigault (Georges)*. Le général Abdallah Menou et la dernière phase de l'expédition d'Égypte, 142.
- Roland (Dr F.)*. Un Franc-Comtois éditeur et marchand d'estampes à Rome au XVI^e siècle : Antoine Lafrey (1512-1577), 170.
- Schmidt (Charles)*. Une conquête douanière : Mulhouse, documents des Archives nationales, 140.
- Sée (Henri) et Lesort (André)*. Département d'Ille-et-Vilaine. Cahiers de doléances de la sénéchaussée de Rennes pour les États-Généraux, 119.
- Sencier (Georges)*. Le babouvisme après Babeuf, 164.
- Sevestre*. Essai sur les archives municipales et les archives judiciaires des chefs-lieux de département et de district en Normandie, de 1787 à 1801, 412.
- Sicard (abbé Augustin)*. L'ancien clergé de France. Les évêques avant la Révolution, 132.
- Le clergé de France avant la Révolution, t. I, nouv. éd., 132.
- Tardieu (Gustave)*. Les Alpes de Provence, 168.
- Tardif (abbé Louis)*. Saint Lezin, évêque d'Angers, 166.
- Ternaux-Compans*. Le général Compans (1769-1845), d'après ses notes de campagne et sa correspondance, de 1812 à 1813, 138.
- Thomassin (V.)*. Jacques de Molay, dernier grand maître de l'ordre du Temple, 162.
- Tiersot (Julien)*. Jean-Jacques Rousseau, 184.
- Toulain (Laurent) et Laporte (Pierre)*. Le port du Havre, 173.
- Tuety (Alexandre)*. Voir *Bloch (Camille)*.
- Uzureau (F.)*. Andegaviana, 168.
- Vernay (Eugène)*. Le « Liber de communicacione » du cardinal Béranger Frérol, 343.
- Vernier (J.-J.)*. Département de l'Aube. Cahiers de doléances du bailliage de Troyes et du bailliage de Bar-sur-Seine pour les États-Généraux, t. III, 119.
- Viard (Paul)*. Histoire de la dime ecclésiastique dans le royaume de France aux XII^e et XIII^e siècles (1150-1313), 342.
- Vidal (Pierre)*. Les monuments historiques du Roussillon. La citadelle de Perpignan et l'ancien château des rois de Majorque, 409.
- Vidier (A.)*. Annuaire des bibliothèques et des archives, 173.
- Voir *Lasteyrie (R. de)*.
- Zévaès (Al.)*. Histoires des partis socialistes en France, 165.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

- Adams (G. Burton)*. The origin of the english Constitution, 347.
- Arncliffe-Smith (Sydney)*. John of Gaunt's register, 115.
- Bolland (William Craddock)*. The eyre of Kent, 1313-1314, t. II, 114.
- Caius (John)*. Voir *Roberts (E. J.)*.
- Dasent (Arthur Irwin)*. The Speakers of the House of Commons, 350.
- Dowden (John)*. The bishops of Scotland, 180.
- Ellis (Henry John)*. Index of the charters and rolls in the department of manuscripts. British Museum, 413.
- Fortescue (Hon. J. W.)*. A history of the British army, 350.
- Lecarpentier*. Voir *Maisonnier*.
- Liebermann (F.)*. Die Gesetze der Angelsachsen, t. II, p. 2, 112.
- Maisonnier (L.) et Lecarpentier (G.)*. L'Irlande et le Home rule, 351.
- Martin (Étienne)*. Histoire financière et économique de l'Angleterre (1066-1902), 351.
- Meikle (Henry W.)*. Scotland and the french Revolution, 141.
- Ogle (Arthur)*. The canon law in mediæval England, 349.
- Pierquin (Hubert)*. Le poème anglosaxon de Beowulf, 111.
- Recueil général des chartes anglosaxonnes, 113.
- Poole (Reginald L.)*. The Exchequer in the twelfth century, 348.
- Roberts (E. S.)*. The works of John Caius, with a memoir of his life by John Wenn, 117.
- Selden Society, 114.
- Shadwell (Lionel Lancelot)*. Enactments in Parliament, specially concerning the Universities of Oxford and Cambridge, 118.
- Wenn (John)*. Voir *Roberts (E. S.)*.

HISTOIRE D'ITALIE.

- Abba (G.-C.)*. Ricordi e Meditazioni, 355.
- Alcuni fatti del risorgimento italiano, 364.

- Ancona (A. d.)*. L.-C. Farini nel suo carteggio, 358.
- Atti del VI Congresso della Società per la Storia del Risorgimento italiano*, 377.
- Aureli (Guido)*. Voir *Crispolti*.
- Azzi (G. degli)*. Gli archivi della storia d'Italia, 352.
- Banco di Napoli. Tavole grafiche delle principali operazioni compiute dal Banco di Napoli dal 1896 al 1910, 376.
- La Cassa di risparmio del Banco di Napoli. Origine, ordinamento, sviluppo, 1863-1910, 376.
- Servizio di raccolta, tutela, impiego e trasmissione nel regno dei risparmi degli emigrati italiani, 376.
- Barbiera (Raffaello)*. I fratelli Bandiera, 355.
- Baretta (M^{re} A.)*. Le Società segrete in Toscana nel 1° decennio dopo la Restaurazione, 1814-1824, 369.
- Bernardi (P.)*. Il bilancio italiano nel primo cinquantenario della unificazione del regno, 376.
- Bellazzi*. Voir *Bragagnolo*.
- Bragagnolo (G.)* et *Bellazzi (E.)*. Camillo Cavour, 357.
- Calabrò (Giuseppe)*. La Dottrina religioso-sociale nelle opere di Giuseppe Mazzini, 362.
- Canevazzi (G.)*. Bartolomeo Cavdoni, 367.
- Capponi (G.)*. Voir *Tommaseo (N.)*. Carteggio manzoniano, 359.
- Casanova*. Reale archivio di stato di Napoli, 353.
- Cenni e notizie sulla Cassa nazionale di previdenza per la invalidità e la vecchiaia degli operai, 376.
- Cenni storici e amministrativi sulla Cassa nazionale di assicurazione per gli infortuni degli operai del lavoro, 376.
- Cecchi (Eugenio)*. Come si è fatta l'Italia, 363.
- Cinquant'anni di storia italiana, 375.
- Contessa (C.)*. Sulle armi inviate dal conte Cavour alla rivoluzione dell'Italia meridionale, 374.
- Crispolti (Crispollo)* et *Aureli (Guido)*. La politica di Leone XIII da Luigi Galimberti a Mariano Rampolla, su documenti inediti, 374.
- Curatolo (Giacomo - Emilio)*. Garibaldi, Vittorio-Emanuele, Cavour, nei fasti della patria, 373.
- Exposition internationale de Turin, 1911. Section française, 364.
- Farini (L.-Carlo)*. Epistolario, 358.
- Piorini (Ferdinando)*. Calendario storico del Risorgimento italiano, 364.
- Friedensburg (W.)*. Cavour, 356.
- Gentile (Lupo)*. Voci d'esuli, 369.
- Ghetti (Domenico)*. Storia politico-nazionale d'Italia, 364.
- Giovagnoli (Raffaello)*. Pellegrino Rossi e la rivoluzione romana su documenti nuovi, 371.
- Guardione (Fr.)*. La Sicilia nella rigenerazione politica d'Italia, 353.
- Hamilton-King (marquis)*. Letters and recollections of Mazzini, 361.
- Henneguy (Felix)*. Histoire de l'Italie jusqu'au centenaire de l'Unité italienne, 363.
- Jaja (Goffredo)*. L'Italia. Geografia, economica, 377.
- Larice (Rina)*. Giuseppe Mazzini, 361.
- La Rive (William de)*. Il conte di Cavour, 356.
- Leli (Giuseppe)*. Roma e lo stato pontificio dal 1849 al 1870, 354.
- Lettres d'un gentilhomme piémontais (le conte Ch.-Henri Pasero di Corneglianio), 368.
- Luzio (A.)*. Giuseppe Mazzini, 361.
- Mazzini (Giuseppe)*. Epistolario inedito (1836-1867), 361.
- Mayer (E. - W.)*. Machiavellis Geschichtsauffassung und sein Begriff virtù, 386.
- Medici (Rodolfo)*. Giuseppe Garibaldi, 359.
- Mignon (Maurice)*. Giosué Carducci, 356.
- Nazari - Micheli (Ida)*. Cavour e Garibaldi nel 1860. Cronistoria documentata, 373.
- Padoa*. Gli istituti di emissione in Italia e la vigilanza governativa del 1893 al 1910, 376.
- Panella (Antonio)*. Gli archivi fiorentini durante il dominio francese (1808-1824), 352.
- Perotta (T.)*. Le camere di commercio e industria, 377.
- Regolamento 19 febbraio 1911. Comento, note ed appunti, 377.
- Prampero (Giacomo di)*. Napoleone in Friuli, 1797-1807, 368.
- Prato (G.)*. Il problema del combustibile nel periodo prerivoluzionario, 180.
- Rautic*. Il conte di Cavour et il passaggio dello stretto nel 1860, 374.
- Ravasi (Sofia)*. Leopardi et M^{re} de Staël, 359.
- Regolamento per gli archivi di Stato, 352.
- Rizzi (L.)*. Le privilège de l'émission des billets de banque en Italie, 376.
- Rota (Ettore)*. L'Austria in Lombardia e la preparazione del movimento democratico cispalpino, 365.
- Russo (Giac. Barone)*. L'émigration et ses effets dans le midi de l'Italie, 181.
- Sacchetti-Sassetti (Angelo)*. Rieti nel

risorgimento italiano (1796-1871), 354.
Salvemini. Ricerche e documenti sulla giovinezza di Giuseppe Mazzini, 350.
Sandonnino (Tommaso). In memoriam di Enrico Cialdini, 357.
Santoro. L'Italia nei suoi progressi economici dal 1860 al 1910, 376.
Schiavi. Critica sociale, 377.
Sforza (Giovanni). Il generale Manfredi Fanti in Liguria e lo scioglimento della divisione lombarda, 370.
Simioni (Attilio). Vittorio Emanuele II, 363.
Sorbelli (Albano). Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia, 353.
Steene (Jean). Garibaldi, 359.
Tommaseo (N.) e Capponi (G.). Carteggio inedito dal 1833 al 1874, 363.
 Torino, sue istituzioni igieniche, sanitarie, filantropiche e sociali, 377.
Trevelyan (George-Macaulay). Garibaldi and the Making of Italy, 372.
Ungarelli (Gaspere). Il generale Bonaparte in Bologna, 367.
Vigo (Pietro). Annali d'Italia. Storia degli ultimi trent'anni del secolo XIX, 1887 a 1890, 375.
Weill (commandant H.). Antonio Magbella, 368.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE.

Emmanuel (M.). Histoire de la langue musicale, 183.
Keller (Otto). Illustrierte Geschichte der Musik, 183.
Wagner (Richard). Ma vie, 184.

HISTOIRE DES PAYS-BAS.

Cruyplants (Eugène). La Belgique sous la domination française. Dumouriez dans les ci-devant Pays-Bas autrichiens, 137.

Verriest (Leo). Les travaux relatifs à l'histoire des institutions politiques, administratives et judiciaires belges, 177.

HISTOIRE DE RUSSIE.

Cahen (Gaston). Histoire des relations de la Russie avec la Chine sous Pierre le Grand (1685-1730), 150.
 Guerre russo-japonaise. Bataille de Wafangkeou et opérations jusqu'à la bataille de Tachitchao, 402.
Marchand (René). Les grands problèmes de la politique intérieure russe, 182.
Waliszewski (K.). Le fils de la grande Catherine. Paul I^{er}, empereur de Russie, sa vie, son règne et sa mort (1754-1801), 142.

HISTOIRE DE SUISSE.

Van Muyden (B.). Pages d'histoire lausannoise, 182.

HISTOIRE D'EXTRÊME-ORIENT.

Blackhouse (E.). Voir *Bland (J.-O.)*.
Bland (J.-O.) et *Blackhouse (E.)*. Tseu-Hi, impératrice douairière (la Chine de 1835 à 1909), 154.
Rathgen (K.). Die Japaner in der Weltwirtschaft, 395.
Saito (Hisho). Geschichte Japans, 395.

HISTOIRE D'ORIENT.

Allunian (Georg). Die Mongolen und ihre Eroberungen in kaukasischen und kleinasiatischen Ländern im XIII. Jahrhundert, 402.
Donaldson - Jenkins (H.). Ibrahim Pasha, grand vizir of Suleiman the Magnificent, 181.

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES DE FOND.		Pages
CONSTANT (G.). Le commencement de la restauration catho- lique en Angleterre par Marie Tudor, 1553		1
RENAUDET (A.). Érasme; sa vie et son œuvre jusqu'en 1517 (<i>suite et fin</i>)		241
ROTT (Ed.). Richelieu et l'annexion projetée de Genève (<i>1^{er} article</i>)		275
ROUX (Fr.-Ch.). La France et l'entente russo-prussienne après la guerre de Crimée		28
MÉLANGES ET DOCUMENTS.		
DREUX (André). Les sources inédites de l'histoire du Maroc de 1530 à 1845		301
LEVILLAIN (L.). La succession d'Austrasie au VII ^e siècle . .		62
SCHWEITZER (Marcel-N.). La Courlande en 1812 et l'armis- tice de Taurogen		314
CORRESPONDANCE.		
A propos de la deuxième édition des « Communes fran- çaises » de M. Achile Luchaire. Lettre de Louis HALPHEN.		379
BULLETIN HISTORIQUE.		
Antiquités romaines , par L. TOUTAIN		94
Histoire d'Angleterre , par Ch. BÉMONT (<i>1^{re} et 2^e parties</i>). .		112, 347
Histoire de France (époque franque et des Capétiens directs), par Louis HALPHEN		327
— (Révolution), par Rod. REUSS		118
Histoire d'Italie (depuis 1789), par G. BOURGIN		352
COMPTE-RENDUS CRITIQUES.		
BLAND (J.-O.) et BLACKHOUSE (E.). Tseu-Hi, impératrice douairière (E. Labroue)		154
CAHEN (G.). Histoire des relations de la Russie avec la Chine, 1685-1730. Le livre de comptes de la cara- vane russe à Pékin en 1727-1728 (H. Hauser)		150
CLARY (A.) et BODIN (P.). Histoire de Lesparre (Ch. Bémont). .		396
DAMAS (comte Roger de). Mémoires. T. I : 1787-1806 (G. Bourgin)		151
HAUSER (H.). Le traité de Madrid et la cession de la Bour- gogne à Charles-Quint (Ch. Bémont)		146
HUME (M.). La cour de Philippe IV et la décadence de l'Es- pagne, 1621-1665 (Alf. Morel-Fatio)		147
LAMBEAU (L.). Vaugirard (C. Piton)		397

[SUPPLÉMENT AU NUMÉRO DE MARS-AVRIL 1913.]

TABLE DES MATIÈRES.

473
Pages

LASTEYRIE (R. DE). L'architecture religieuse en France à l'époque romane (Robert Michel)	380
LÓPEZ DE GÓMARA (Fr.). Annals of the emperor Charles V, éd. R. B. MERRIMAN (Alf. Morel-Fatio)	387
LUCHAIRE (Achille). Les communes françaises à l'époque des Capétiens directs, nouv. éd. par Louis HALPHEN (F. Lot)	145
MAYER (E.-W.). Machiavellis Geschichtsauffassung und sein Begriff virtù (E. Jordan)	386
NOAILLES (vicomte DE). Le maréchal de Guébriant, 1602-1643 (Chr. Pfister)	393
PHILIPPSON (Martin). Neueste Geschichte des Jüdischen Volkes, t. II et III (Th. Reinach)	153
PONCELET (R. P. Alfred). Lettre inédite du P. Samerius (H. Hauser)	392
RATHGEN (K.). Die Japaner in Weltwirtschaft (H. Labrousse)	395
REUSS (Rod.). Histoire d'Alsace (Chr. Pfister)	157
SAITO (H.). Geschichte Japans (H. Labrousse)	395

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire générale (Ch. BÉMONT, G. BOURGIN, Alf. DREYFUS, L. HALPHEN, H. HAUSER, Chr. PFISTER)	160, 400
Histoire d'Allemagne (Ch. BÉMONT, P. DARMSTÄDTER, Alf. DREYFUS, H. HAUSER, F. LOT, Chr. PFISTER)	174, 413
Histoire d'Alsace (Chr. PFISTER)	414
Histoire de Belgique (Ch. BÉMONT)	177
Histoire du Canada (Ch. BÉMONT)	179
Histoire de Danemark (J. STEENSTRUP)	178
Histoire d'Espagne (MARTIN-CHABOT)	414
Histoire des États-Unis (H. HAUSER)	179
Histoire de France (Ch. BÉMONT, G. BOURGIN, Alf. DREYFUS, L. HALPHEN, H. HAUSER, Roger LÉVY, Robert MICHEL, G. PARISSET, Chr. PFISTER, C. PICTON, R. REUSS, Ch. SCHMIDT)	162, 403
Histoire de Grande-Bretagne (Ch. BÉMONT)	180, 413
Histoire d'Italie (G. BOURGIN)	180
Histoire d'Orient (H. HAUSER)	181
Histoire de Russie (J. LUBIMENKO)	182, 415
Histoire de Suisse (P. MATTER)	182, 416
Histoire de la Musique (L. HALPHEN)	183

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

ALLEMAGNE.

1. Abhandlungen d. k. Preussischen Akademie	435
2. Abhandlungen d. k. Sächsischen Akademie	435
3. Annalen d. Vereins f. Nassau. Altertumskunde	435
4. Archiv d. histor. Vereins f. Unterfranken	435
5. Archiv f. des Geschichte d. Sozialismus	207
6. Archiv f. katholisches Kirchenrecht	436
7. Archiv f. Kulturgeschichte	436
8. Archiv f. Religionswissenschaft	436

	Pages
9. Beiträge zur Bayrischen Kirchengeschichte	437
10. Beiträge zur Geschichte d. Niederrheins	437
11. Deutsche Rundschau	208
12. Forschungen zur Brandenburg. Geschichte	437
13. Freiburger Diözesanarchiv	438
14. Göttingische gelehrte Anzeigen	208, 438
15. Hansische Geschichtsblätter	439
16. Historisches Jahrbuch	209, 439
17. Historische Zeitschrift	209, 439
18. Jahrbuch d. Vereins f. Meklenburg. Geschichte	440
19. Jahrbücher d. Vereins f. Mecklenburg. Geschichte	440
20. Klio	210
21. Mitteilungen d. Vereinigung f. Gotha. Geschichte	440
22. Neues Archiv d. Gesells. f. ältere deutsche Geschichtsk.	211
23. Neues Archiv f. Sächsische Geschichte	440
24. Sitzungsberichte d. k. Bayerischen Akademie	440
25. Sitzungsberichte d. k. Preussischen Akademie	441
26. Staats- und sozialwissenschaftliche Forschungen	442
27. Zeitschrift f. katholische Theologie	212
28. Zeitschrift f. Kirchengeschichte	442

ALSACE.

1. Revue d'Alsace	206
-----------------------------	-----

AUTRICHE.

1. Mitteilungen d. Instituts f. österreich. Geschichtsforsch.	213, 442
2. Mitteilungen d. Vereins f. Geschichte d. Deutschen in Böhmen	443
3. Wiener Studien	443
4. Zeitschrift f. Brüdergeschichte	214

BELGIQUE.

1. Analecta Bollandiana	444
2. Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique	445
3. Annales de la Soc. d'émulation de Bruges	445
4. Archives belges	446
5. Bulletin de l'Académie (Classe des lettres)	446
6. Bulletin de la Commission royale d'histoire	447
7. Musée belge (le)	447
8. Revue d'histoire ecclésiastique de Louvain	447
9. Revue de l'Instruction publique	448

DANEMARK.

1. Aarbøger f. nordik Oldkyndighed	216
2. Historisk Tidsskrift	215
3. Oversigt over Videnskabernes Selskabs Forhandlinger	215
4. Videnskabernes Selskabs Skrifter	215

ÉTATS-UNIS.

1. American historical Review (the)	216, 448
2. Nation (the)	217

FRANCE.

1. Académie des inscriptions et belles-lettres (c.-rendus)	202, 430
--	----------

	Pages
2. Académie des sciences morales et politiques (séances et travaux)	430
3. Anjou historique (l')	202
4. Annales d'Avignon et du Comtat-Venaissin	203
5. Annales de Bretagne	430
6. Annales de géographie	425
7. Annales du Midi	430
8. Annales révolutionnaires	186, 417
9. Bibliographe moderne (le)	194
10. Bibliothèque de l'École des chartes	417
11. Bulletin de la Soc. de l'histoire de Paris	431
12. Bulletin de la Soc. du Protestantisme français	195
13. Bulletin hispanique	194
14. Bulletin trimestriel de la Soc. archéol. de Touraine	203
15. Comité des travaux historiques	186
16. Correspondant (le)	197, 426
17. Feuilles d'histoire	187, 418
18. Grande Revue (la)	427
19. Journal des Savants	190, 423
20. Mélanges d'archéologie et d'histoire	419
21. Mémoires de l'Académie de Vaucluse	204
22. Mémoires de la Soc. d'émulation de Montbéliard	204
23. Moyen âge (le)	191
24. Nouvelle revue historique de droit	196, 425
25. Polybiblion	193
26. Province du Maine (la)	204, 431
27. Recueil de la Commission des arts de la Charente-Inférieure	431
28. Révolution française (la)	187, 420
29. Revue africaine	205
30. Revue archéologique	194, 431
31. Revue bourguignonne	431
32. Revue critique d'histoire et de littérature	192, 423
33. Revue de Bourgogne	432
34. Revue de Bretagne	432
35. Revue de Gascogne	432
36. Revue de l'Agenais	432
37. Revue de l'Anjou	433
38. Revue de l'histoire des religions	195
39. Revue de Paris	200, 427
40. Revue de Saintonge et d'Aunis	433
41. Revue des Deux Mondes	201, 428
42. Revue des études anciennes	188
43. Revue des études historiques	420
44. Revue des études napoléoniennes	188, 420
45. Revue des questions historiques	189, 421
46. Revue des sciences politiques	426
47. Revue d'histoire de Lyon	205, 433
48. Revue d'histoire diplomatique	190
49. Revue d'histoire moderne et contemporaine	422
50. Revue d'histoire rédigée à l'État-major de l'armée	422
51. Revue du Midi	206, 434

	Pages
52. Revue du Nord	434
53. Revue générale du droit	425
54. Revue historique de Bordeaux	206
55. Revue historique de la Révolution française	422
56. Revue historique et archéologique du Maine	434
57. Revue Mabillon	196
58. Revue politique et littéraire (Revue bleue)	197, 428
59. Travaux de l'Académie nationale de Reims	435

GRANDE-BRETAGNE.

1. Athenæum (the)	218, 449
2. English historical Review (the).	219, 450
3. Nineteenth century (the)	220, 452
4. Scottish historical Review (the).	452
5. Transactions of the r. historical Society	453

ITALIE.

1. Archivio della r. Società romana di storia patria	221, 453
2. Archivio storico italiano	222
3. Archivio storico lombardo	224, 454
4. Archivio storico per la Sicilia orientale	226
5. Archivio storico per le provincie napoletane	224
6. Archivio storico siciliano	225
7. Atti e Memorie della r. deput. per le prov. di Romagna.	454
8. Bullettino dell' Istituto storico italiano	227
9. Nuovo archivio veneto	227, 454
10. Rendiconti della r. Accademia dei Lincei	455
11. Risorgimento italiano (il).	228
12. Rivista storica benedettina	229
13. Rivista storica italiana	455

POLOGNE.

1. Bull. international de l'Acad. des sciences de Cracovie.	456
---	-----

SUISSE.

1. Bibliothèque universelle et Revue suisse	456
2. Jahrbuch für schweizerische Geschichte.	457

CHRONIQUE.

<i>Autriche</i>	236
<i>Belgique</i>	463
<i>Danemark</i>	236
<i>France</i>	230, 458
<i>Grande-Bretagne</i>	237, 463
<i>Italie</i>	239, 464
<i>Pays-Bas</i>	240
ERRATUM	240, 464
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE	465

Le gérant : R. LISBONNE.

